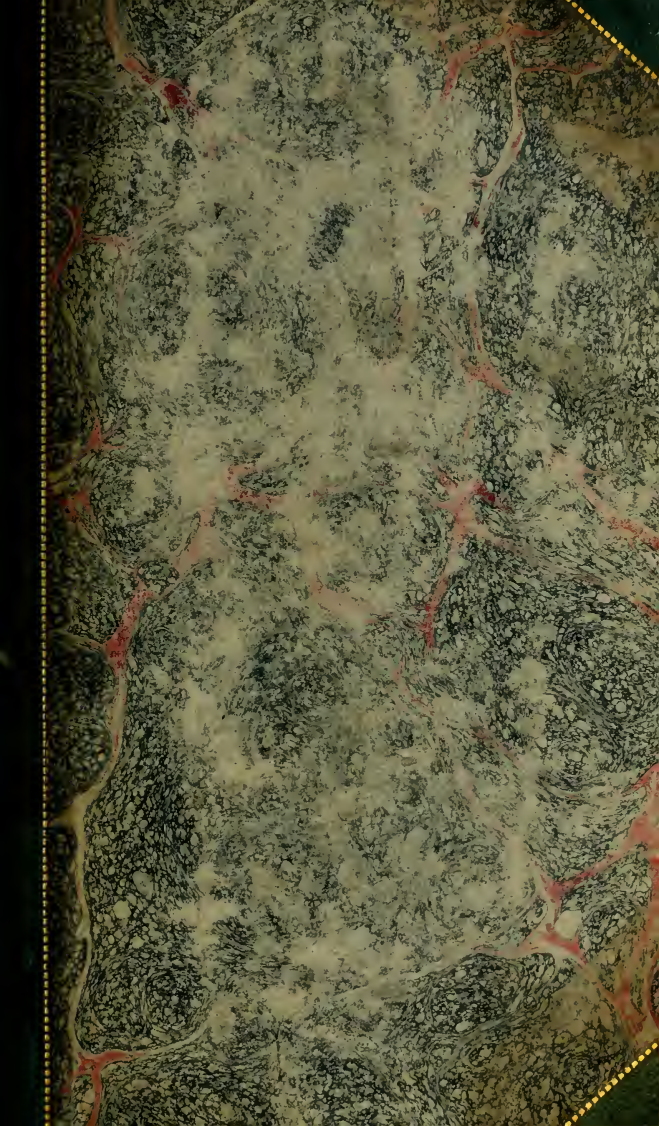
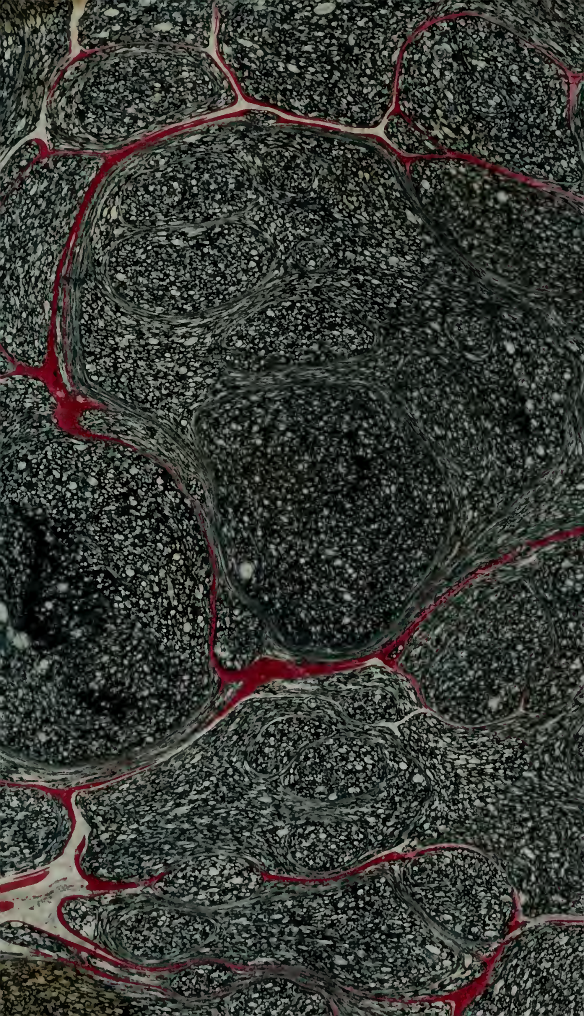
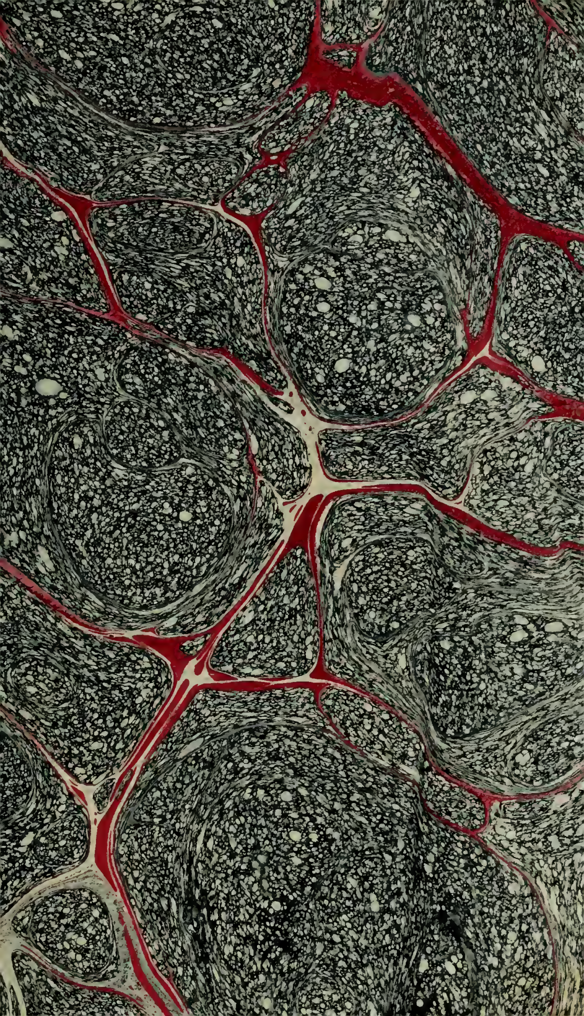






Campbell 1.2.8

LE CABINET
DES FEES,
OU
COLLECTION CHOISIE
DES CONTES DES FÉES,

ET AUTRES CONTES MERVEILLEUX,

Ornés de Figures.

TOME HUITIÈME.

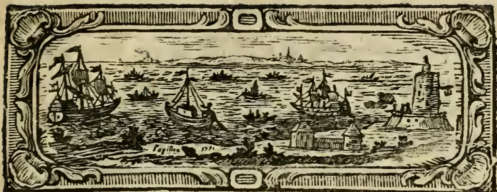


A AMSTERDAM,

Et se trouve à PARIS,

RUE ET HÔTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXV.



LES

MILLE ET UNE NUITS,

CONTES ARABES.

LXXXVIe NUIT.

Suite du ſixième Voyage de Sindbad le Marin.

CEUX qui moururent les premiers, pourſuivit Sindbad, furent enterrés par les autres ; pour moi, je rendis les derniers devoirs à tous mes compagnons, & il ne faut pas s'en étonner ; car outre que j'avois mieux ménagé qu'eux les proviſions qui m'étoient tombées en partage, j'en avois encore en particulier d'autres dont je m'étois bien gardé de faire part à mes camarades. Néanmoins lorſque j'enterrai le dernier, il me reſtoit

ſi peu de vivres, que je jugeai que je ne pourrois pas aller loin ; de ſorte que je creuſai moi-même mon tombeau, réſolu de me jeter dedans, puiſque perſonne ne vivoit pour m'enterrer. Je vous avouerai qu'en m'occupant de ce travail, je ne pus m'empêcher de me repréſenter que j'étois la cauſe de ma perte, & de me repentir de m'être engagé dans ce dernier voyage. Je n'en demeurai pas même aux réflexions, je m'enſanglantai les mains à belles dents, & peu s'en fallut que je ne hâtaſſe ma mort.

Mais dieu eut encore pitié de moi, & m'inſpira la penſée d'aller juſqu'à la rivière qui ſe perdoit ſous la voûte de la grotte. Là, après avoir examiné la rivière avec beaucoup d'attention, je dis en moi-même : Cette rivière qui ſe cache ainſi ſous la terre, en doit ſortir par quelqu'endroit ; en conſtruiſant un radeau, & m'abandonnant deſſus au courant de l'eau, j'arriverai à une terre habitée, ou je périrai ; ſi je péris, je n'aurai fait que changer de genre de mort ; ſi je ſors au contraire de ce lieu fatal, non-ſeulement j'éviterai la triſte deſtinée de mes camarades, je trouverai peut-être une nouvelle occaſion de m'enrichir. Que ſait-on ſi la fortune ne m'attend pas au ſortir de cet affreux écueil, pour me dédommager de mon naufrage avec uſure ?

Je n'héſitai pas de travailler au radeau après ce

raisonnement; je le fis de bonnes pièces de bois & de gros cables, car j'en avois à choisir; je les liai ensemble si fortement, que j'en fis un petit bâtiment assez solide. Quand il fut achevé, je le chargeai de quelques ballots de rubis, d'émeraudes, d'ambre gris, de cristal de roche, & d'étoffes précieuses. Ayant mis toutes ces choses en équilibre, & les ayant bien attachées, je m'embarquai sur le radeau avec deux petites rames que je n'avois pas oublié de faire; & me laissant aller au cours de la rivière, je m'abandonnai à la volonté de dieu.

Si-tôt que je fus sous la voûte, je ne vis plus de lumière, & le fil de l'eau m'entraîna sans que je pusse remarquer où il m'emportoit. Je voguai quelques jours dans cette obscurité, sans jamais appercevoir le moindre rayon de lumière. Je trouvai une fois la voûte si basse, qu'elle pensa me blesser la tête; ce qui me rendit fort attentif à éviter un pareil danger. Pendant ce temslà, je ne mangeois des vivres qui me restoient, qu'autant qu'il en falloit naturellement pour soutenir ma vie. Mais avec quelque frugalité que je pusse vivre, j'achevai de consumer mes provisions. Alors, sans que je pusse m'en défendre, un doux sommeil vint saisir mes sens. Je ne puis vous dire si je dormis long-tems; mais en me réveillant, je me vis avec surprise dans une vaste

campagne, au bord d'une rivière où mon radeau étoit attaché, & au milieu d'un grand nombre de noirs. Je me levai dès que je les apperçus, & je les saluai. Ils me parlèrent, mais je n'entendois pas leur langage.

En ce moment je me sentis si transporté de joie, que je ne savois si je devois me croire éveillé. Etant persuadé que je ne dormois pas, je m'écriai, & récitai ces verbes arabes : « Invoque la toute-puissance, elle viendra à ton » secours : il n'est pas besoin que tu t'embarras- » ses d'autre chose. Ferme l'œil, & pendant que » tu dormiras, dieu changera ta fortune de mal » en bien ».

Un des noirs qui entendoit l'arabe, m'ayant oui parler ainsi, s'avança & prit la parole : Mon frère, me dit-il, ne soyez pas surpris de nous voir. Nous habitons la campagne que vous voyez, & nous sommes venus arroser aujourd'hui nos champs de l'eau de ce fleuve qui sort de la montagne voisine en la détournant par de petits canaux. Nous avons remarqué que l'eau emportoit quelque chose, nous sommes vîte accourus pour voir ce que c'étoit, & nous avons trouvé que c'étoit ce radeau; aussi-tôt l'un de nous s'est jeté à la nage & l'a amené. Nous l'avons arrêté & attaché comme vous le voyez, & nous attendions que vous vous éveillassiez. Nous vous



Invoque la toute-puissance, elle viendra a ton Secours : il n'est pas besoin que tu t'embarrasses d'autre chose.

ſupplions de nous raconter votre hiſtoire, qui doit être fort extraordinaire. Dites-nous comment vous vous êtes haſardé ſur cette eau, & d'où vous venez. Je leur répondis qu'ils me donnaſſent premièrement à manger, & qu'après cela je ſatisferois leur curioſité.

Ils me préſentèrent pluſieurs ſortes de mets; & quand j'eus contenté ma faim, je leur fis un rapport fidelle de tout ce qui m'étoit arrivé; ce qu'ils parurent écouter avec admiration. Si-tôt que j'eus fini mon diſcours: Voilà, me dirent-ils par la bouche de l'interprète qui leur avoit expliqué ce que je venois de dire, voilà une hiſtoire des plus ſurprenantes. Il faut que vous veniez en informer le roi vous-même: la choſe eſt trop extraordinaire pour lui être rapportée par un autre que par celui à qui elle eſt arrivée. Je leur repartis que j'étois prêt à faire ce qu'ils voudroient.

Les noirs envoyèrent auſſitôt chercher un cheval que l'on amena peu de tems après. Ils me firent monter deſſus; & pendant qu'une partie marcha devant moi pour me montrer le chemin, les autres, qui étoient les plus robuſtes, chargèrent ſur leurs épaules le radeau tel qu'il étoit avec les ballots, & commencèrent à me ſuivre.

Scheherazade, à ces paroles, fut obligée d'en demeurer là, parce que le jour parut. Sur la fin de la nuit ſuivante, elle reprit le fil de ſa narration, & parla dans ces termes :

LXXXVIIe NUIT.

NOUS marchâmes tous enſemble, pourſuivit Sindbad, juſques à la ville de Serendid ; car c'étoit dans cette île que je me trouvois. Les noirs me préſentèrent à leur roi. Je m'approchai de ſon trône où il étoit aſſis, & le ſaluai comme on a coutume de ſaluer les rois des Indes, c'eſt-à-dire, que je me proſternai à ſes piés & baiſai la terre. Ce prince me fit relever ; & me recevant d'un air très-obligeant, il me fit avancer & prendre place auprès de lui. Il me demanda premièrement comment je m'appelois : lui ayant répondu que je me nommois Sindbad, ſurnommé le Marin, à cauſe de pluſieurs voyages que j'avois faits par mer, j'ajoutai que j'étois citoyen de la ville de Bagdad. Mais, reprit-il, comment vous trouvez-vous dans mes états, & par où y êtes-vous venu ?

Je ne cachai rien au roi, je lui fis le même récit que vous venez d'entendre ; & il en fut ſi

ſurpris & ſi charmé, qu'il commanda qu'on écrivît mon aventure en lettres d'or pour être conſervée dans les archives de ſon royaume. On apporta enſuite le radeau, & l'on ouvrit les ballots en ſa préſence. Il admira la quantité de bois d'aloës & d'ambre gris, mais ſur-tout les rubis & les émeraudes, car il n'en avoit point dans ſon tréſor qui en approchât.

Remarquant qu'il conſidéroit mes pierreries avec plaiſir, & qu'il en examinoit les plus ſingulières les unes après les autres, je me proſternai, & pris la liberté de lui dire : Sire, ma perſonne n'eſt pas ſeulement au ſervice de votre majeſté, la charge du radeau eſt auſſi à elle, & je la ſupplie d'en diſpoſer comme d'un bien qui lui appartient. Il me dit en ſouriant : Sindbad, je me garderai bien d'en avoir la moindre envie, ni de vous ôter rien de ce que dieu vous a donné. Loin de diminuer vos richeſſes, je prétends les augmenter; & je ne veux point que vous ſortiez de mes états, ſans emporter avec vous des marques de ma libéralité. Je ne répondis à ces paroles qu'en faiſant des vœux pour la proſpérité du prince, & qu'en louant ſa bonté & ſa généroſité. Il chargea un de ſes officiers d'avoir ſoin de moi, & me fit donner des gens pour me ſervir à ſes dépens. Cet officier exécuta fidèlement les ordres de ſon maître, & fit tranſporter dans

le logement où il me conduisit, tous les ballots dont le radeau avoit été chargé.

J'allois tous les jours à certaines heures faire ma cour au roi, & j'employois le reste du tems à voir la ville, & ce qu'il y avoit de plus digne de ma curiosité.

L'île (1) de Serendid est située justement sous la ligne équinoxiale; ainsi les jours & les nuits y sont toujours de douze heures, & elle a quatre-vingts (2) parasanges de longueur & autant de largeur. La ville capitale est située à l'extrêmité d'une belle vallée, formée par une montagne qui est au milieu de l'île, & qui est bien la plus haute qu'il y ait au monde. En effet, on la découvre en mer de trois journées de navigation. On y trouve le rubis, plusieurs sortes de minéraux; & tous les rochers sont, pour la plupart, d'émeril, qui est une pierre métallique dont on se sert pour tailler les pierreries. On y voit toutes sortes d'arbres & de plantes rares, sur-tout le cèdre & le cocos. On pêche aussi les perles le long de ses rivages & aux embouchures de ses rivières; & quelques-unes de ses

(1) Selon les géographes, elle est en deçà de la ligne dans le premier climat.

(2) Les géographes orientaux donnent à la parasange plus d'une de nos lieues.

vallées fourniſſent le diamant. Je fis auſſi par dévotion un voyage à la montagne, à l'endroit où Adam fut relégué après avoir été banni du paradis terreſtre, & j'eus la curioſité de monter juſqu'au ſommet.

Lorſque je fus de retour dans la ville, je ſuppliai le roi de me permettre de retourner en mon pays; ce qu'il m'accorda d'une manière très-obligeante & très-honorable. Il m'obligea de recevoir un riche préſent, qu'il fit tirer de ſon tréſor; & lorſque j'allois prendre congé de lui, il me chargea d'un autre préſent bien plus conſidérable, & en même tems d'une lettre pour le commandeur des croyans, notre ſouverain ſeigneur, en me diſant: Je vous prie de préſenter de ma part ce régal & cette lettre au calife Haroun Alraſchid, & de l'aſſurer de mon amitié. Je pris le préſent & la lettre avec reſpect, en promettant à ſa majeſté d'exécuter ponctuellement les ordres dont elle me faiſoit l'honneur de me charger. Avant que je m'embarquaſſe, ce prince envoya querir le capitaine & les marchands qui devoient s'embarquer avec moi, & leur ordonna d'avoir pour moi tous les égards imaginables.

La lettre du roi de Serendid étoit écrite ſur la peau d'un certain animal fort précieux à cauſe de ſa rareté, & dont la couleur tire ſur le jaune.

Les caractères de cette lettre étoient d'azur; & voici ce qu'elle contenoit en langue indienne :

Le roi des Indes, devant qui marchent mille éléphans, qui demeure dans un palais dont le toît brille de l'éclat de cent mille rubis, & qui possède en son trésor vingt mille couronnes enrichies de diamans; au calife Haroun Alraschid.

« QUOIQUE le présent que nous vous envoyons, soit peu considérable, ne laissez pas » néanmoins de le recevoir en frère & en ami, » en considération de l'amitié que nous conservons pour vous dans notre cœur, & dont » nous sommes bien aises de vous donner un » témoignage. Nous vous demandons la même » part dans le vôtre, attendu que nous croyons » le mériter, étant du rang égal à celui que » vous tenez. Nous vous en conjurons en qualité de frère. Adieu ».

Le présent consistoit premièrement en un vase d'un seul rubis, creusé & travaillé en coupe, d'un demi-pié de hauteur, & d'un doigt d'épaisseur, rempli de perles très-rondes, & toutes

du poids d'une demi-drachme; ſecondement, en une peau de ſerpent qui avoit des écailles grandes comme une pièce ordinaire de monnoie d'or, & dont la propriété étoit de préſerver de maladie ceux qui couchoient deſſus; troiſièmement, en cinquante mille drachmes de bois d'aloës le plus exquis, avec trente grains de camphre de la groſſeur d'une piſtache; & enfin tout cela étoit accompagné d'une eſclave d'une beauté raviſſante, & dont les habillemens étoient couverts de pierreries.

Le navire mit à la voile; & après une longue & très-heureuſe navigation, nous abordâmes à Balſora, d'où je me rendis à Bagdad. La première choſe que je fis après mon arrivée, fut de m'acquitter de la commiſſion dont j'étois chargé.

Scheherazade n'en dit pas davantage, à cauſe du jour qui ſe faiſoit voir. Le lendemain, elle reprit ainſi ſon diſcours.



LXXXVIIIe NUIT.

JE pris la lettre du roi de Serendid, continua Sindbad, & j'allai me préſenter à la porte du commandeur des croyans, ſuivi de la belle eſclave, & des perſonnes de ma famille qui portoient les préſens dont j'étois chargé. Je dis le ſujet qui m'amenoit, & auſſi-tôt l'on me conduiſit devant le trône du calife. Je lui fis la révérence en me proſternant ; & après lui avoir fait une harangue très-conciſe, je lui préſentai la lettre & le préſent. Lorſqu'il eut lu ce que lui mandoit le roi de Serendid, il me demanda s'il étoit vrai que ce prince fût auſſi puiſſant & auſſi riche qu'il le marquoit par ſa lettre. Je me proſternai une ſeconde fois ; & après m'être relevé : Commandeur des croyans, lui répondis-je, je puis aſſurer votre majeſté qu'il n'exagère pas ſes richeſſes & ſa grandeur ; j'en ſuis témoin. Rien n'eſt plus capable de cauſer de l'admiration, que la magnificence de ſon palais. Lorſque ce prince veut paroître en public, on lui dreſſe un trône ſur un éléphant où il s'aſſied, & il marche au milieu de deux files compoſées de ſes miniſtres, de ſes favoris, & d'autres gens de ſa cour. Devant lui ſur le même éléphant,

un officier tient une lance d'or à la main, & derrière le trône, un autre eſt debout qui porte une colonne d'or, au haut de laquelle eſt une émeraude longue d'environ un demi-pié, & groſſe d'un pouce. Il eſt précédé d'une garde de mille hommes habillés de drap d'or & de ſoie, montés ſur des éléphans richement caparaçonnés.

Pendant que le roi eſt en marche, l'officier qui eſt devant lui ſur le même éléphant, crie de tems en tems à haute voix : « Voici le grand » monarque, le puiſſant & redoutable ſultan des » Indes dont le palais eſt couvert de cent mille » rubis, & qui poſſéde vingt mille couronnes de » diamans. Voici le monarque couronné, plus » grand que ne furent jamais le grand (1) Solima » & le grand (2) Mihrage ».

Après qu'il a prononcé ces paroles, l'officier qui eſt derrière le trône, crie à ſon tour : « Ce » monarque ſi grand & ſi puiſſant, doit mou- » rir, doit mourir, doit mourir ». L'officier de devant reprend, & crie enſuite : « Louange à » celui qui vit & ne meurt pas ».

---

(1) Salomon.

(2) Ancien roi d'une grande île de même nom dans les Indes, très-renommé chez les arabes par ſa puiſſance & par ſa ſageſſe.

D'ailleurs, le roi de Serendid eſt ſi juſte, qu'il n'y a pas de juges dans ſa capitale, non plus que dans le reſte de ſes états : ſes peuples n'en ont pas beſoin. Ils ſavent & ils obſervent d'eux-mêmes exactement la juſtice, & ne s'écartent jamais de leur devoir. Ainſi les tribunaux & les magiſtrats ſont inutiles chez eux. Le calife fut fort ſatisfait de mon diſcours. La ſageſſe de ce roi, dit-il, paroît en ſa lettre ; & après ce que vous venez de me dire, il faut avouer que ſa ſageſſe eſt digne de ſes peuples, & ſes peuples dignes d'elle. A ces mots, il me congédia & me renvoya avec un riche préſent.

Sindbad acheva de parler en cet endroit, & ſes auditeurs ſe retirèrent; mais Hindbad reçut auparavant cent ſequins. Ils revinrent encore le jour ſuivant chez Sindbad, qui leur raconta ſon ſeptième & dernier voyage dans ces termes :

SEPTIÈME ET DERNIER VOYAGE

De Sindbad le Marin.

AU retour de mon ſixième voyage, j'abandonnai abſolument la penſée d'en faire jamais d'autres. Outre que j'étois dans un âge qui ne demandoit que du repos, je m'étois bien promis de ne plus m'expoſer aux périls que j'avois tant de fois courus. Ainſi je ne ſongeois qu'à paſſer doucement le reſte de ma vie. Un jour que je régalois un nombre d'amis, un de mes gens me vint avertir qu'un officier du calife me demandoit. Je ſortis de table & allai au-devant de lui. Le calife, me dit-il, m'a chargé de venir vous dire qu'il veut vous parler. Je ſuivis au palais l'officier, qui me préſenta à ce prince, que je ſaluai en me proſternant à ſes piés. Sindbad, me dit-il, j'ai beſoin de vous; il faut que vous me rendiez un ſervice; que vous alliez porter ma réponſe & mes préſens au roi de Serendid: il eſt juſte que je lui rende la civilité qu'il m'a faite.

Le commandement du calife fut un coup de foudre pour moi. Commandeur des croyans, lui dis-je, je ſuis prêt à exécuter tout ce que m'or-

donnera votre majeſté ; mais je la ſupplie très-humblement de ſonger que je ſuis rebuté des fatigues incroyables que j'ai ſouffertes. J'ai même fait vœu de ne ſortir jamais de Bagdad. Delà je pris occaſion de lui faire un long détail de toutes mes aventures, qu'il eut la patience d'écouter juſqu'à la fin.

D'abord que j'eus ceſſé de parler : J'avoue, dit-il, que voilà des événemens bien extraordinaires ; mais pourtant il ne faut pas qu'ils vous empêchent de faire pour l'amour de moi, le voyage que je vous propoſe. Il ne s'agit que d'aller à l'île de Serendid, vous acquitter de la commiſſion que je vous donne. Après cela, il vous ſera libre de vous en revenir. Mais il y faut aller ; car vous voyez bien qu'il ne ſeroit pas de la bienſéance & de ma dignité d'être redevable au roi de cette île. Comme je vis que le calife exigeoit cela de moi abſolument, je lui témoignai que j'étois prêt à lui obéir. Il en eut beaucoup de joie, & me fit donner mille ſequins pour les frais de mon voyage.

Je me préparai en peu de jours à mon départ ; & ſi-tôt qu'on m'eut livré les préſens du calife avec une lettre de ſa propre main, je partis & je pris la route de Balſora, où je m'embarquai. Ma navigation fut très-heureuſe ; j'arrivai à l'île de Serendid. Là, j'expoſai aux miniſtres la com-

miſſion

miſſion dont j'étois chargé, & les priai de me faire donner audience inceſſamment. Ils n'y manquèrent pas. On me conduiſit au palais avec honneur. J'y ſaluai le roi en me proſternant ſelon la coutume.

Ce prince me reconnut d'abord, & me témoigna une joie toute particulière de me revoir. Ah! Sindbad, me dit-il, ſoyez le bien-venu. Je vous jure que j'ai ſongé à vous très-ſouvent depuis votre départ. Je bénis ce jour, puiſque nous nous voyons encore une fois. Je lui fis mon compliment; & après l'avoir remercié de la bonté qu'il avoit pour moi, je lui préſentai la lettre & le préſent du calife, qu'il reçut avec toutes les marques d'une grande ſatisfaction.

Le calife lui envoyoit un lit complet de drap d'or, eſtimé mille ſequins, cinquante robes d'une très-riche étoffe, cent autres de toile blanche, la plus fine du Caire, de Suez (1), de Cufa (2) & d'Alexandrie; un autre lit cramoiſi, & un autre encore d'une autre façon; un vaſe d'agathe plus large que profond, épais d'un doigt, & ouvert d'un demi-pié, dont le fond repréſentoit en bas-relief un homme un genou en terre qui tenoit un arc avec une flèche, prêt

(1) Port de la mer rouge.

(2) Ville d'Arabie.

à tirer contre un lion : il lui envoyoit enfin une riche table que l'on croyoit, par tradition, venir du grand Salomon. La lettre du calife étoit conçue en ces termes :

Salut au nom du ſouverain guide du droit chemin, au puiſſant & heureux ſultan, de la part d'Abdalla Haroun Alraſchid, que dieu a placé dans le lieu d'honneur après ſes ancêtres d'heureuſe mémoire.

« NOUS avons reçu votre lettre avec joie, » & nous vous envoyons celle-ci, émanée du » conſeil de notre porte, le jardin des eſprits » ſupérieurs. Nous eſpérons qu'en jetant les » yeux deſſus, vous connoîtrez notre bonne » intention, & que vous l'aurez pour agréable. » Adieu ».

Le roi de Serendid eut un grand plaiſir de voir que le calife répondoit à l'amitié qu'il lui avoit témoignée. Peu de tems après cette audience, je ſollicitai celle de mon congé, que je n'eus pas peu de peine à obtenir. Je l'obtins enfin, & le roi, en me congédiant, me fit un préſent très-conſidérable. Je me rembarquai auſſi-tôt, dans le deſſein de m'en retourner à Bagdad; mais je n'eus pas le bonheur d'y arriver

comme je l'eſpérois, & dieu en diſpoſa autrement.

Trois ou quatre jours après notre départ, nous fûmes attaqués par des corſaires, qui eurent d'autant moins de peine à s'emparer de notre vaiſſeau, qu'on n'y étoit nullement en état de ſe défendre. Quelques perſonnes de l'équipage voulurent faire réſiſtance, mais il leur en coûta la vie; pour moi & tous ceux qui eurent la prudence de ne pas s'oppoſer au deſſein des corſaires, nous fûmes faits eſclaves.

Le jour qui paroiſſoit, impoſa ſilence à Scheherazade. Le lendemain, elle reprit la ſuite de cette hiſtoire.

LXXXIXe NUIT.

SIRE, dit-elle au ſultan des Indes, Sindbad, continuant de raconter les aventures de ſon dernier voyage : Après que les corſaires, pourſuivit-il, nous eurent tous dépouillés, & qu'ils nous eurent donné de méchans habits au lieu des nôtres, ils nous emmenèrent dans une grande île fort éloignée, où ils nous vendirent.

Je tombai entre les mains d'un riche marchand, qui ne m'eut pas plutôt acheté, qu'il me mena chez lui, où il me fit bien manger & habiller pro-

prement en esclave. Quelques jours après, comme il ne s'étoit pas encore bien informé qui j'étois, il me demanda si je ne savois pas quelque métier; je lui répondis, sans me faire mieux connoître, que je n'étois pas un artisan, mais un marchand de profession, & que les corsaires qui m'avoient vendu, m'avoient enlevé tout ce que j'avois. Mais dites-moi, reprit-il, ne pourriez-vous pas tirer de l'arc? Je lui repartis que c'étoit un des exercices de ma jeunesse, & que je ne l'avois pas oublié depuis. Alors il me donna un arc & des flèches; & m'ayant fait monter derrière lui sur un éléphant, il me mena dans une forêt éloignée de la ville de quelques heures de chemin, & dont l'étendue étoit très-vaste. Nous y entrâmes fort avant; & lorsqu'il jugea à propos de s'arrêter, il me fit descendre. Ensuite me montrant un grand arbre: Montez sur cet arbre, me dit-il, & tirez sur les éléphans que vous verrez passer; car il y en a une quantité prodigieuse dans cette forêt. S'il en tombe quelqu'un, venez m'en donner avis. Après m'avoir dit cela, il me laissa des vivres, reprit le chemin de la ville, & je demeurai sur l'arbre à l'affut pendant toute la nuit.

Je n'en apperçus aucun pendant tout ce temslà; mais le lendemain, d'abord que le soleil fut levé, j'en vis paroître un grand nombre. Je tirai dessus plusieurs flèches, & enfin il en tomba un

par terre. Les autres ſe retirèrent auſſitôt, & me laiſsèrent la liberté d'aller avertir mon patron de la chaſſe que je venois de faire. En faveur de cette nouvelle, il me régala d'un bon repas, loua mon adreſſe, & me careſſa fort. Puis nous allâmes enſemble à la forêt, où nous creusâmes une foſſe dans laquelle nous enterrâmes l'éléphant que j'avois tué. Mon patron ſe propoſoit de revenir lorſque l'animal ſeroit pourri, & d'enlever les dents pour en faire commerce.

Je continuai cette chaſſe pendant deux mois, & il ne ſe paſſoit pas de jour que je ne tuaſſe un éléphant. Je ne me mettois pas toujours à l'affut ſur un même arbre, je me plaçois tantôt ſur l'un, tantôt ſur l'autre. Un matin que j'attendois l'arrivée des éléphans, je m'apperçus avec un extrême étonnement, qu'au lieu de paſſer devant moi en traverſant la forêt comme à l'ordinaire, ils s'arrêtèrent, & vinrent à moi avec un horrible bruit & en ſi grand nombre, que la terre en étoit couverte & trembloit ſous leurs pas. Ils s'approchèrent de l'arbre où j'étois monté, & l'environnèrent tous la trompe étendue & les yeux attachés ſur moi. A ce ſpectacle étonnant, je reſtai immobile, & ſaiſi d'une telle frayeur, que mon arc & mes flèches me tombèrent des mains.

Je n'étois pas agité d'une crainte vaine. Après

que les éléphans m'eurent regardé quelque tems, un des plus gros embrassa l'arbre par le bas avec sa trompe, & fit un si puissant effort, qu'il le déracina & le renversa par terre. Je tombai avec l'arbre; mais l'animal me prit avec sa trompe, & me chargea sur son dos, où je m'assis plus mort que vif avec le carquois attaché à mes épaules. Il se mit ensuite à la tête de tous les autres qui le suivoient en troupe, & me porta jusqu'à un endroit où m'ayant posé à terre, il se retira avec tous ceux qui l'accompagnoient. Concevez, s'il est possible, l'état où j'étois : je croyois plutôt dormir que veiller. Enfin, après avoir été quelque tems étendu sur la place, ne voyant plus d'éléphans, je me levai, & je remarquai que j'étois sur une colline assez longue & assez large, toute couverte d'ossemens & de dents d'éléphans. Je vous avoue que cet objet me fit faire une infinité de réflexions. J'admirai l'instinct de ces animaux. Je ne doutai point que ce ne fût-là leur cimetière, & qu'ils ne m'y eussent apporté exprès pour me l'enseigner, afin que je cessasse de les persécuter, puisque je le faisois dans la vue seule d'avoir leurs dents. Je ne m'arrêtai pas sur la colline, je tournai mes pas vers la ville; & après avoir marché un jour & une nuit, j'arrivai chez mon patron. Je ne rencontrai aucun éléphant sur ma route; ce qui me fit connoître qu'ils s'étoient éloignés plus

avant dans la forêt pour me laiſſer la liberté d'aller ſans obſtacle à la colline.

Dès que mon patron m'apperçut : Ah ! pauvre Sindbad, me dit-il, j'étois dans une grande peine de ſavoir ce que tu pouvois être devenu. J'ai été à la forêt, j'y ai trouvé un arbre nouvellement déraciné, un arc & des flèches par terre ; & après t'avoir inutilement cherché, je déſeſpérois de te revoir jamais. Raconte-moi, je te prie, ce qui t'eſt arrivé. Par quel bonheur es-tu encore en vie ? Je ſatisfis ſa curioſité ; & le lendemain étant allés tous deux à la colline, il reconnut avec une extrême joie la vérité de ce que je lui avois dit. Nous chargeâmes l'éléphant ſur lequel nous étions venus, de tout ce qu'il pouvoit porter de dents ; & lorſque nous fûmes de retour : Mon frère, me dit-il, car je ne veux plus vous traiter en eſclave, après le plaiſir que vous venez de me faire par une découverte qui va m'enrichir, dieu vous comble de toutes ſortes de biens & de proſpérités. Je déclare devant lui que je vous donne la liberté. Je vous avois diſſimulé ce que vous allez entendre.

Les éléphans de notre forêt nous font périr chaque année une infinité d'eſclaves que nous envoyons chercher de l'ivoire. Quelques conſeils que nous leur donnions, ils perdent tôt ou tard la vie par les ruſes de ces animaux. Dieu vous

a délivré de leur furie & n'a fait cette grâce qu'à vous ſeul. C'eſt une marque qu'il vous chérit, & qu'il a beſoin de vous dans le monde pour le bien que vous y devez faire. Vous me procurez un avantage incroyable ; nous n'avons pu avoir d'ivoire juſqu'à préſent, qu'en expoſant la vie de nos eſclaves ; & voilà toute notre ville enrichie par votre moyen. Ne croyez pas que je prétende vous avoir aſſez récompenſé par la liberté que vous venez de recevoir ; je veux ajouter à ce don des biens conſidérables. Je pourrois engager toute notre ville à faire votre fortune ; mais c'eſt une gloire que je veux avoir moi ſeul.

A ce diſcours obligeant, je répondis : Patron, dieu vous conſerve ; la liberté que vous m'accordez, ſuffit pour vous acquitter envers moi ; & pour toute récompenſe du ſervice que j'ai eu le bonheur de vous rendre à vous & à votre ville, je ne vous demande que la permiſſion de retourner en mon pays. Hé bien, répliqua-t-il, Moçon (1) nous amènera bientôt des navires qui viendront charger de l'ivoire. Je vous renverrai alors, & vous donnerai de quoi vous conduire chez vous. Je le remerciai de nouveau de la li-

(1) Ce mot eſt fort uſité dans la navigation des Indes. C'eſt un vent régulier qui règne ſix mois du couchant au levant, & ſix mois du levant au couchant.

berté qu'il venoit de me donner, & des bonnes intentions qu'il avoit pour moi. Je demeurai chez lui en attendant le moçon; & pendant ce tems-là, nous fîmes tant de voyages à la colline, que nous remplîmes ses magasins d'ivoire. Tous les marchands de la ville qui en négocioient, firent la même chose; car cela ne leur fut pas long-tems caché.

A ces paroles, Scheherazade appercevant la pointe du jour, cessa de poursuivre son discours. Elle le reprit la nuit suivante, & dit au sultan des Indes :

XC^e^ NUIT.

SIRE, Sindbad continuant le récit de son septième voyage : Les navires, dit-il, arrivèrent enfin, & mon patron ayant choisi lui-même celui sur lequel je devois m'embarquer, le chargea d'ivoire à demi pour mon compte. Il n'oublia pas d'y faire mettre aussi des provisions en abondance pour mon passage; & de plus, il m'obligea d'accepter des régals de grand prix, des curiosités du pays. Après que je l'eus remercié autant qu'il me fut possible de tous les bienfaits que j'avois reçus de lui, je m'embarquai. Nous mîmes à la voile; & comme l'aventure qui m'a-

voit procuré la liberté, étoit fort extraordinaire, j'en avois toujours l'esprit occupé.

Nous nous arrêtâmes en quelques îles pour y prendre des rafraîchissemens. Notre vaisseau étant parti d'un port de terre ferme des Indes, nous y allâmes aborder : & là, pour éviter les dangers de la mer jusqu'à Balsora, je fis débarquer l'ivoire qui m'appartenoit, résolu de continuer mon voyage par terre. Je tirai de mon ivoire une grosse somme d'argent ; j'en achetai plusieurs choses rares pour en faire des présens ; & quand mon équipage fut prêt, je me joignis à une grosse caravanne de marchands. Je demeurai long-tems en chemin, & je souffris beaucoup ; mais je souffrois avec patience, en faisant réflexion que je n'avois plus à craindre ni les tempêtes, ni les corsaires, ni les serpens, ni tous les autres périls que j'avois courus.

Toutes ces fatigues finirent enfin : j'arrivai heureusement à Bagdad. J'allai d'abord me présenter au calife, & lui rendre compte de mon ambassade. Ce prince me dit que la longueur de mon voyage lui avoit causé de l'inquiétude ; mais qu'il avoit pourtant toujours espéré que dieu ne m'abandonneroit point. Quand je lui appris l'aventure des éléphans, il en parut fort surpris ; & il auroit refusé d'y ajouter foi, si ma sincérité ne lui eût pas été connue. Il trouva

cette hiſtoire & les autres que je lui racontai, ſi curieuſes, qu'il chargea un de ſes ſecrétaires de les écrire en caractères d'or, pour être conſervées dans ſon tréſor. Je me retirai très-content de l'honneur & des préſens qu'il me fit; puis je me donnai tout entier à ma famille, à mes parens & à mes amis.

Ce fut ainſi que Sindbad acheva le récit de ſon ſeptième & dernier voyage; & s'adreſſant enſuite à Hindbad : Hé bien, mon ami, ajouta-t-il, avez-vous jamais oui dire que quelqu'un ait ſouffert autant que moi, ou qu'aucun mortel ſe ſoit trouvé dans des embarras ſi preſſans ? N'eſt-il pas juſte qu'après tant de travaux je jouiſſe d'une vie agréable & tranquille ? Comme il achevoit ces mots, Hindbad s'approcha de lui, & dit, en lui baiſant la main : Il faut avouer, ſeigneur, que vous avez eſſuyé d'effroyables périls; mes peines ne ſont pas comparables aux vôtres. Si elles m'affligent dans le tems que je les ſouffre, je m'en conſole par le petit profit que j'en tire. Vous méritez non-ſeulement une vie tranquille, vous êtes digne encore de tous les biens que vous poſſédez; puiſque vous en faites un ſi bon uſage, & que vous êtes ſi généreux. Continuez donc de vivre dans la joie juſqu'à l'heure de votre mort.

Sindbad lui fit encore donner cent ſequins,

le reçut au nombre de ſes amis, lui dit de quitter ſa profeſſion de porteur, & de continuer de venir manger chez lui; qu'il auroit lieu de ſe ſouvenir toute ſa vie de Sindbad le marin.

Scheherazade, voyant qu'il n'étoit pas encore jour, continua de parler, & commença une autre hiſtoire.

LES TROIS POMMES.

SIRE, dit-elle, j'ai déjà eu l'honneur d'entretenir votre majeſté d'une ſortie que le calife Haroun Alraſchid fit une nuit de ſon palais; il faut que je vous en raconte encore une autre. Un jour ce prince avertit le grand-viſir Giafar de ſe trouver au palais la nuit prochaine. Viſir, lui dit-il, je veux faire le tour de la ville, & m'informer de ce qu'on y dit, & particulièrement ſi l'on eſt content de mes officiers de juſtice. S'il y en a dont on ait raiſon de ſe plaindre, nous les dépoſerons pour en mettre d'autres à leur place, qui s'acquitteront mieux de leur devoir. Si au contraire il y en a dont on ſe loue, nous aurons pour eux les égards qu'ils méritent. Le grand-viſir s'étant rendu au palais à l'heure marquée, le calife, lui & Meſrour, chef des eunuques, ſe déguisèrent pour

n'être pas connus, & ſortirent tous trois enſemble.

Ils paſsèrent par pluſieurs places & par pluſieurs marchés ; & en entrant dans une petite rue, ils virent au clair de la lune un bon-homme à barbe blanche, qui avoit la taille haute, & qui portoit des filets ſur ſa tête. Il avoit au bras un panier pliant de feuilles de palmier, & un bâton à la main. A voir ce vieillard, dit le calife, il n'eſt pas riche : abordons-le, & lui demandons l'état de ſa fortune. Bon-homme, lui dit le viſir, qui es-tu ? Seigneur, lui répondit le vieillard, je ſuis pêcheur, mais le plus pauvre & le plus miſérable de ma profeſſion. Je ſuis ſorti de chez moi tantôt ſur le midi pour aller pêcher, & depuis ce tems-là juſqu'à préſent, je n'ai pas pris le moindre poiſſon. Cependant j'ai une femme & des petits enfans, & je n'ai pas de quoi les nourrir.

Le calife, touché de compaſſion, dit au pêcheur : Aurois-tu le courage de retourner ſur tes pas, & de jeter tes filets encore une fois ſeulement ? Nous te donnerons cent ſequins de ce que tu ameneras. Le pêcheur, à cette propoſition, oubliant toute la peine de la journée, prit le calife au mot, & retourna vers le Tigre avec lui, Giafar & Meſrour, en diſant en lui-même : Ces ſeigneurs paroiſſent trop honnêtes & trop

raisonnables pour ne pas me récompenser de ma peine ; & quand ils ne me donneroient que la centième partie de ce qu'ils me promettent, ce seroit encore beaucoup pour moi.

Ils arrivèrent au bord du Tigre ; le pêcheur y jeta ses filets, puis les ayant tirés, il amena un coffre bien fermé & fort pesant qui s'y trouva. Le calife lui fit compter aussi-tôt cent sequins par le grand-visir, & le renvoya. Mesrour chargea le coffre sur ses épaules par l'ordre de son maître, qui, dans l'empressement de savoir ce qu'il y avoit dedans, retourna au palais en diligence. Là, le coffre ayant été ouvert, on y trouva un grand panier pliant de feuilles de palmier, fermé & cousu par l'ouverture avec un fil de laine rouge. Pour satisfaire l'impatience du calife, on ne se donna pas la peine de le découdre ; on coupa promptement le fil avec un couteau, & l'on tira du panier un paquet enveloppé dans un méchant tapis, & lié avec de la corde. La corde déliée & le paquet défait, on vit avec horreur le corps d'une jeune dame plus blanc que de la neige, & coupé par morceaux.

Scheherazade, en cet endroit, remarquant qu'il étoit jour, cessa de parler. Le lendemain, elle reprit la parole de cette manière.



CXI^e NUIT.

SIRE, votre majeſté s'imaginera mieux elle-même que je ne le puis faire comprendre par mes paroles, quel fut l'étonnement du calife à cet affreux ſpectacle. Mais de la ſurpriſe il paſſa en un inſtant à la colère; & lançant au viſir un regard furieux: Ah! malheureux, lui dit-il, eſt-ce donc ainſi que tu veilles ſur les actions de mes peuples? On commet impunément ſous ton miniſtère des aſſaſſinats dans ma capitale, & l'on jette mes ſujets dans le Tigre, afin qu'ils crient vengeance contre moi au jour du jugement. Si tu ne venges promptement le meurtre de cette femme par la mort de ſon meurtrier, je jure par le ſaint nom de dieu, que je te ferai pendre, toi & quarante de ta parenté. Commandeur des croyans, lui dit le grand-viſir, je ſupplie votre majeſté de m'accorder du tems pour faire des perquiſitions. Je ne te donne que trois jours pour cela, repartit le calife; c'eſt à toi d'y ſonger.

Le viſir Giafar ſe retira chez lui dans une grande confuſion de ſentimens. Hélas! diſoit-il, comment dans une ville auſſi vaſte & auſſi peu-

plée que Bagdad, pourrai-je déterrer un meurtrier, qui sans doute a commis ce crime sans témoin, & qui est peut-être déjà sorti de cette ville ? Un autre que moi tireroit de prison un misérable, & le feroit mourir pour contenter le calife ; mais je ne veux pas charger ma conscience de ce forfait, & j'aime mieux mourir que de me sauver à ce prix-là.

Il ordonna aux officiers de police & de justice qui lui obéissoient, de faire une exacte recherche du criminel. Ils mirent leurs gens en campagne, & s'y mirent eux-mêmes, ne se croyant guère moins intéressés que le visir en cette affaire. Mais tous leurs soins furent inutiles : quelque diligence qu'ils y apportèrent, ils ne purent découvrir l'auteur de l'assassinat ; & le visir jugea bien que sans un coup du ciel, c'étoit fait de sa vie.

Effectivement, le troisième jour étant venu, un huissier arriva chez ce malheureux ministre, & le somma de le suivre. Le visir obéit ; & le calife lui ayant demandé où étoit le meurtrier : Commandeur des croyans, lui répondit-il les larmes aux yeux, je n'ai trouvé personne qui ait pu m'en donner la moindre nouvelle. Le calife lui fit des reproches remplis d'emportement & de fureur, & commanda qu'on le pendît devant

la porte du palais, lui & quarante des Barmecides (1).

Pendant que l'on travailloit à dreſſer les potences, & qu'on alla ſe ſaiſir des quarante Barmecides dans leurs maiſons, un crieur public alla par ordre du calife faire ce cri dans tous les quartiers de la ville : « Qui veut avoir la ſatiſfaction de voir pendre le grand-viſir Giafar, » & quarante des Barmecides ſes parens ; qu'il » vienne à la place qui eſt devant le palais ».

Lorſque tout fut prêt, le juge criminel & un grand nombre d'huiſſiers du palais, amenèrent le grand-viſir avec les quarante Barmecides, les firent diſpoſer chacun au pié de la potence qui lui étoit deſtinée, & on leur paſſa autour du cou la corde avec laquelle ils devoient être levés en l'air. Le peuple dont toute la place étoit remplie, ne put voir ce triſte ſpectacle ſans douleur, & ſans verſer des larmes; car le grand-viſir Giafar & les Barmecides étoient chéris & honorés pour leur probité, leur libéralité & leur déſintéreſſement, non-ſeulement à Bagdad, mais même par tout l'empire du calife.

Rien n'empêchoit qu'on n'exécutât l'ordre

(1) Les Barmecides étoient d'une famille ſortie de Perſe, dont étoit le grand-viſir Giafar. Voyez la bibliothèque orientale de M. d'Herbelot, au mot *Barmekian.*

irrévocable de ce prince trop févère ; & on alloit ôter la vie aux plus honnêtes gens de la ville, lorfqu'un jeune homme très-bien fait & fort proprement vêtu, fendit la preffe, pénétra jufqu'au grand-vifir ; & après lui avoir baifé la main : Souverain vifir, lui dit-il, chef des émirs de cette cour, refuge des pauvres, vous n'êtes pas coupable du crime pour lequel vous êtes ici. Retirez-vous, & me laiffez expier la mort de la dame qui a été jetée dans le Tigre. C'eft moi qui fuis fon meurtrier, & je mérite d'en être puni.

Quoique ce difcours causât beaucoup de joie au vifir, il ne laiffa pas d'avoir pitié du jeune homme, dont la phyfionomie, au lieu de paroître funefte, avoit quelque chofe d'engageant ; & il alloit lui répondre, lorfqu'un grand homme d'un âge déjà fort avancé, ayant auffi fendu la preffe arriva, & dit au vifir : Seigneur, ne croyez rien de ce que vous dit ce jeune homme ; nul autre que moi n'a tué la dame qu'on a trouvée dans le coffre. C'eft fur moi feul que doit tomber le châtiment. Au nom de dieu, je vous conjure de ne pas punir l'innocent pour le coupable. Seigneur, reprit le jeune homme en s'adreffant au vifir, je vous jure que c'eft moi qui ai commis cette méchante action, & que perfonne au monde n'en eft complice. Mon fils, interrompit

le vieillard, c'eſt le déſeſpoir qui vous a conduit ici, & vous voulez prévenir votre deſtinée; pour moi, il y a long-tems que je ſuis au monde, je dois en être détaché. Laiſſez-moi donc ſacrifier ma vie pour la vôtre. Seigneur, ajouta-t-il en s'adreſſant au grand-viſir, je vous le répète encore, c'eſt moi qui ſuis l'aſſaſſin : faites-moi mourir, & ne différez pas.

La conteſtation du vieillard & du jeune homme obligea le viſir Giafar à les mener tous deux devant le calife, avec la permiſſion du lieutenant criminel, qui ſe faiſoit un plaiſir de le favoriſer. Lorſqu'il fut en préſence de ce prince, il baiſa la terre par ſept fois, & parla de cette manière : Commandeur des croyans, j'amène à votre majeſté ce vieillard & ce jeune homme, qui ſe diſent tous deux ſéparément meurtriers de la dame. Alors le calife demanda aux accuſés, qui des deux avoit maſſacré la dame ſi cruellement, & l'avoit jetée dans le Tigre. Le jeune homme aſſura que c'étoit lui; mais le vieillard, de ſon côté, ſoutenant le contraire : Allez, dit le calife au grand-viſir, faites-les pendre tous deux. Mais, ſire, dit le viſir, s'il n'y en a qu'un de criminel, il y auroit de l'injuſtice à faire mourir l'autre.

A ces paroles, le jeune homme reprit : Je jure par le grand dieu qui a élevé les cieux à

la hauteur où ils ſont, que c'eſt moi qui ai tué la dame, qui l'ai coupée par quartiers & jetée dans le Tigre il y a quatre jours. Je ne veux point avoir de part avec les autres au jour du jugement, ſi ce que je dis, n'eſt pas véritable; ainſi je ſuis celui qui doit être puni. Le calife fut ſurpris de ce ferment, & y ajouta foi, d'autant plus que le vieillard n'y répliqua rien. C'eſt pourquoi ſe tournant vers le jeune homme : Malheureux, lui dit-il, pour quel ſujet as-tu commis un crime ſi déteſtable ? & quelle raiſon peux-tu avoir d'être venu t'offrir toi-même à la mort? Commandeur des croyans, répondit-il, ſi l'on mettoit par écrit tout ce qui s'eſt paſſé entre cette dame & moi, ce feroit une hiſtoire qui pourroit être très-utile aux hommes. Racontenous-la donc, repliqua le calife, je te l'ordonne. Le jeune homme obéit, & commença ſon récit de cette ſorte.

Scheherazade vouloit continuer; mais elle fut obligée de remettre cette hiſtoire à la nuit ſuivante.



XCII^e NUIT.

SCHAHRIAR prévint la ſultane, & lui demanda ce que le jeune homme avoit raconté au calife Haroun Alraſchid. Sire, répondit Scheherazade, il prit la parole, & parla dans ces termes :

HISTOIRE

De la dame maſſacrée, & du jeune homme ſon mari.

COMMANDEUR des croyans, votre majeſté ſaura que la dame maſſacrée étoit ma femme, fille de ce vieillard que vous voyez, qui eſt mon oncle paternel. Elle n'avoit que douze ans quand il me la donna en mariage, & il y en a onze d'écoulées depuis ce tems-là. J'ai eu d'elle trois enfans mâles, qui ſont vivans; & je dois lui rendre cette juſtice, qu'elle ne m'a jamais donné le moindre ſujet de déplaiſir. Elle étoit ſage, de bonnes mœurs, & mettoit toute ſon attention à me plaire. De mon côté je l'aimois parfaitement, & je prévenois tous ſes deſirs, bien loin de m'y oppoſer.

Il y a environ deux mois qu'elle tomba malade. J'en eus tout le ſoin imaginable, & je n'épargnai rien pour lui procurer une prompte guériſon. Au bout d'un mois, elle commença de ſe mieux porter, & voulut aller au bain. Avant que de ſortir du logis, elle me dit : Mon couſin, car elle m'appeloit ainſi par familiarité, j'ai envie de manger des pommes ; vous me feriez un extrême plaiſir ſi vous pouviez m'en trouver ; il y a long-tems que cette envie me tient, & je vous avoue qu'elle s'eſt augmentée à un point, que ſi elle n'eſt bientôt ſatisfaite, je crains qu'il ne m'arrive quelque diſgrace. Très-volontiers, lui répondis-je, je vais faire tout mon poſſible pour vous contenter.

J'allai auſſi-tôt chercher des pommes dans tous les marchés & dans toutes les boutiques ; mais je n'en pus trouver une, quoique j'offriſſe d'en donner un ſequin. Je revins au logis fort fâché de la peine que j'avois priſe inutilement. Pour ma femme, quand elle fut revenue du bain, & qu'elle ne vit point de pommes, elle en eut un chagrin qui ne lui permit pas de dormir la nuit. Je me levai de grand matin, & allai dans tous les jardins ; mais je ne réuſſis pas mieux que le jour précédent. Je rencontrai ſeulement un vieux jardinier qui me dit, que quelque peine que je me donnaſſe, je n'en trouverois point

ailleurs qu'au jardin de votre majesté à Balsora.

Comme j'aimois passionnément ma femme, & que je ne voulois pas avoir à me reprocher d'avoir négligé de la satisfaire, je pris un habit de voyageur; & après l'avoir instruite de mon dessein, je partis pour Balsora. Je fis une si grande diligence, que je fus de retour au bout de quinze jours. Je rapportai trois pommes qui m'avoient coûté un sequin la pièce. Il n'y en avoit pas davantage dans le jardin, & le jardinier n'avoit pas voulu me les donner à meilleur marché. En arrivant, je les présentai à ma femme; mais il se trouva que l'envie lui en étoit passée. Ainsi elle se contenta de les recevoir, & les posa à côté d'elle. Cependant elle étoit toujours malade, & je ne savois quel remède apporter à son mal.

Peu de jours après mon voyage, étant assis dans ma boutique au lieu public où l'on vend toutes sortes d'étoffes fines, je vis entrer un grand esclave noir, de fort méchante mine, qui tenoit à la main une pomme que je reconnus pour une de celles que j'avois apportées de Balsora. Je n'en pouvois douter, puisque je savois qu'il n'y en avoit pas une dans Bagdad ni dans tous les jardins aux environs. J'appelai l'esclave : Bon esclave, lui dis-je, apprends-moi, je te prie, où tu as pris cette pomme? C'est,

me répondit-il en souriant, un présent que m'a fait mon amoureuse. J'ai été la voir aujourd'hui, & je l'ai trouvée un peu malade. J'ai vu trois pommes auprès d'elle, & je lui ai demandé d'où elle les avoit eues; elle m'a répondu que son bon-homme de mari avoit fait un voyage de quinze jours exprès pour les lui aller chercher, & qu'il les lui avoit apportées. Nous avons fait collation ensemble, & en la quittant, j'en ai pris & emporté une que voici.

Ce discours me mit hors de moi-même. Je me levai de ma place; & après avoir fermé ma boutique, je courus chez moi avec empressement, & montai à la chambre de ma femme. Je regardai d'abord où étoient les pommes; & n'en voyant que deux, je demandai où étoit la troisième. Alors ma femme ayant tourné la tête du côté des pommes, & n'en ayant apperçu que deux, me répondit froidement : Mon cousin, je ne sais ce qu'elle est devenue. A cette réponse, je ne fis pas difficulté de croire que ce que m'avoit dit l'esclave, ne fût véritable. En même tems je me laissai emporter à une fureur jalouse; & tirant un couteau qui étoit attaché à ma ceinture, je le plongeai dans la gorge de cette misérable. Ensuite je lui coupai la tête & mis son corps par quartiers; j'en fis un paquet que je cachai dans un panier pliant; & après avoir cousu

l'ouverture du panier avec un fil de laine rouge, je l'enfermai dans un coffre que je chargeai ſur mes épaules dès qu'il fut nuit, & que j'allai jeter dans le Tigre.

Les deux plus petits de mes enfans étoient déjà couchés & endormis, & le troiſième étoit hors de la maiſon; je le trouvai à mon retour aſſis près de la porte, & pleurant à chaudes larmes. Je lui demandai le ſujet de ſes pleurs. Mon père, me dit-il, j'ai pris ce matin à ma mère, ſans qu'elle en ait rien vu, une des trois pommes que vous lui avez apportées. Je l'ai gardée long-tems; mais comme je jouois tantôt dans la rue avec mes petits frères, un grand eſclave qui paſſoit, me l'a arrachée de la main, & l'a emportée; j'ai couru après lui en la lui redemandant; mais j'ai eu beau lui dire qu'elle appartenoit à ma mère qui étoit malade, que vous aviez fait un voyage de quinze jours pour l'aller chercher, tout cela a été inutile. Il n'a pas voulu me la rendre; & comme je le ſuivois en criant après lui, il s'eſt retourné, m'a battu, & puis s'eſt mis à courir de toute ſa force par pluſieurs rues détournées, de manière que je l'ai perdu de vue. Depuis ce tems-là, j'ai été me promener hors de la ville en attendant que vous revinſſiez; & je vous attendois, mon père, pour vous prier de n'en rien dire à ma mère, de peur

que cela ne la rende plus mal. En achevant ces mots, il redoubla ſes larmes.

Le diſcours de mon fils me jeta dans une affliction inconcevable. Je reconnus alors l'énormité de mon crime, & je me repentis, mais trop tard, d'avoir ajouté foi aux impoſtures du malheureux eſclave, qui, ſur ce qu'il avoit appris de mon fils, avoit compoſé la funeſte fable que j'avois priſe pour une vérité. Mon oncle, qui eſt ici préſent, arriva ſur ces entrefaites; il venoit pour voir ſa fille; mais au lieu de la trouver vivante, il apprit par moi-même qu'elle n'étoit plus; car je ne lui déguiſai rien; & ſans attendre qu'il me condamnât, je me déclarai moi-même le plus criminel de tous les hommes. Néanmoins au lieu de m'accabler de juſtes reproches, il joignit ſes pleurs aux miennes, & nous pleurâmes enſemble trois jours ſans relâche, lui, la perte d'une fille qu'il avoit toujours tendrement aimée, & moi, celle d'une femme qui m'étoit chère, & dont je m'étois privé d'une manière ſi cruelle, & pour avoir trop légèrement cru le rapport d'un eſclave menteur.

Voilà, commandeur des croyans, l'aveu ſincère que votre majeſté a exigé de moi. Vous ſavez à préſent toutes les circonſtances de mon crime, & je vous ſupplie très-humblement d'en ordonner la punition; quelque rigoureuſe qu'elle

puiſſe être, je n'en murmurerai point, & je la trouverai trop légère. Le calife fut dans un grand étonnement.

Scheherazade, en prononçant ces derniers mots, s'apperçut qu'il étoit jour : elle ceſſa de parler. Mais la nuit ſuivante, elle reprit ainſi ſon diſcours :

XCIIIe NUIT.

SIRE, dit-elle, le calife fut extrêmement étonné de ce que le jeune homme venoit de lui raconter. Mais ce prince équitable, trouvant qu'il étoit plus à plaindre qu'il n'étoit criminel, entra dans ſes intérêts. L'action de ce jeune homme, dit-il, eſt pardonnable devant dieu, & excuſable auprès des hommes. Le méchant eſclave eſt la cauſe unique de ce meurtre : c'eſt lui ſeul qu'il faut punir. C'eſt pourquoi, continua-t-il en s'adreſſant au grand-viſir, je te donne trois jours pour le trouver. Si tu ne me l'amènes dans ce terme, je te ferai mourir à ſa place.

Le malheureux Giafar qui s'étoit cru hors de danger, fut accablé de ce nouvel ordre du calife; mais comme il n'oſoit rien repliquer à ce prince dont il connoiſſoit l'humeur, il s'éloigna de ſa préſence, & ſe retira chez lui les larmes aux

yeux, persuadé qu'il n'avoit plus que trois jours à vivre. Il étoit tellement convaincu qu'il ne trouveroit point l'esclave, qu'il n'en fit pas la moindre recherche. Il n'est pas possible, disoit-il, que dans une ville telle que Bagdad, où il y a une infinité d'esclaves noirs, je démêle celui dont il s'agit. A moins que dieu ne me le fasse connoître, comme il m'a déja fait découvrir l'assassin, rien ne peut me sauver.

Il passa les deux premiers jours à s'affliger avec sa famille, qui gémissoit autour de lui, en se plaignant de la rigueur du calife. Le troisième étant venu, il se disposa à mourir avec fermeté, comme un ministre intègre, & qui n'avoit rien à se reprocher. Il fit venir des cadis & des témoins qui signèrent le testament qu'il fit en leur présence. Après cela, il embrassa sa femme & ses enfans, & leur dit le dernier adieu. Toute sa famille fondoit en larmes : jamais spectacle ne fut plus touchant. Enfin, un huissier du palais arriva, qui lui dit que le calife s'impatientoit de n'avoir ni de ses nouvelles, ni de celles de l'esclave noir qu'il lui avoit commandé de chercher. J'ai ordre, ajouta-t-il, de vous mener devant son trône. L'affligé visir se mit en état de suivre l'huissier. Mais comme il alloit sortir, on lui amena la plus petite de ses filles, qui pouvoit avoir cinq ou six ans. Les femmes qui avoient soin d'elle, la venoient

préſenter à ſon père, afin qu'il la vît pour la dernière fois.

Comme il avoit pour elle une tendreſſe particulière, il pria l'huiſſier de lui permettre de s'arrêter un moment. Alors il s'approcha de ſa fille, la prit entre ſes bras, & la baiſa pluſieurs fois. En la baiſant, il s'apperçut qu'elle avoit dans le ſein quelque choſe de gros, & qui avoit de l'odeur. Ma chère petite, lui dit-il, qu'avez-vous dans le ſein? Mon cher père, lui répondit-elle, c'eſt une pomme ſur laquelle eſt écrit le nom du calife notre ſeigneur & maître. Rihan (1) notre eſclave me l'a vendue deux ſequins.

Aux mots de pomme & d'eſclave, le grand-viſir Giafar fit un cri de ſurpriſe mêlé de joie, & mettant auſſitôt la main dans le ſein de ſa fille, il en tira la pomme. Il fit appeller l'eſclave qui n'étoit pas loin; & lorſqu'il fut devant lui: Maraud, lui dit-il, où as-tu pris cette pomme? Seigneur, répondit l'eſclave, je vous jure que je ne l'ai dérobée ni chez vous, ni dans le jardin du commandeur des croyans. L'autre jour comme je paſſois dans une rue auprès de trois ou quatre petits enfans qui jouoient, & dont l'un la tenoit à la main, je la lui arrachai, & l'emportai. L'enfant

(1) Ce mot ſignifie en arabe du *baſilic*, plante odoriférante; & les arabes donnent ce nom à leurs eſclaves, comme on donne en France celui de jaſmin à un laquais.

courut après moi, en me disant que la pomme n'étoit pas à lui, mais à sa mère qui étoit malade; que son père, pour contenter l'envie qu'elle en avoit, avoit fait un long voyage, d'où il en avoit apporté trois; que celle-là en étoit une qu'il avoit prise sans que sa mère en sût rien. Il eut beau me prier de la lui rendre, je n'en voulus rien faire; je l'apportai au logis, & la vendis deux sequins à la petite dame votre fille. Voilà tout ce que j'ai à vous dire.

Giafar ne put assez admirer comment la fripponnerie d'un esclave avoit été cause de la mort d'une femme innocente, & presque de la sienne. Il mena l'esclave avec lui; & quand il fut devant le calife, il fit à ce prince un détail exact de tout ce que lui avoit dit l'esclave, & du hasard par lequel il avoit découvert son crime.

Jamais surprise n'égala celle du calife. Il ne put se contenir ni s'empêcher de faire de grands éclats de rire. A la fin, il reprit un air sérieux, & dit au visir, que puisque son esclave avoit causé un si étrange désordre, il méritoit une punition exemplaire. Je ne puis en disconvenir, sire, répondit le visir; mais son crime n'est pas irrémissible. Je sais une histoire plus surprenante d'un visir du Caire, nommé Noureddin (1) Ali, & de Bedreddin (2)

(1) Noureddin signifie en arabe la lumière de la religion.

(2) Bedreddin, la pleine lune de la religion.

Haſſan, de Balſora. Comme votre majeſté prend plaiſir à en entendre de ſemblables, je ſuis prêt à vous la raconter, à condition que ſi vous la trouvez plus étonnante que celle qui me donne occaſion de vous la dire, vous ferez grâce à mon eſclave. Je le veux bien, repartit le calife; mais vous vous engagez dans une grande entrepriſe, & je ne crois pas que vous puiſſiez ſauver votre eſclave; car l'hiſtoire des pommes eſt fort ſingulière. Giafar, prenant alors la parole, commença ſon récit dans ces termes:

HISTOIRE

De Noureddin Ali, & de Bedreddin Haſſan.

COMMANDEUR des croyans, il y avoit autrefois en Egypte un ſultan, grand obſervateur de la juſtice, bienfaiſant, miſéricordieux, libéral; & ſa valeur le rendoit redoutable à ſes voiſins. Il aimoit les pauvres, & protégeoit les ſavans qu'il élevoit aux premières charges. Le viſir de ce ſultan étoit un homme prudent, ſage, pénétrant, & conſommé dans les belles-lettres & dans toutes les ſciences. Ce miniſtre avoit deux fils très-bien faits, & qui marchoient l'un & l'autre ſur ſes traces: l'aîné ſe nommoit Schemſeddin (1) Moham-

(1) C'eſt-à-dire, le ſoleil de la religion.

med, & le cadet Noureddin Ali. Ce dernier principalement avoit tout le mérite qu'on peut avoir. Le vifir leur père étant mort, le fultan les envoya querir; & les ayant fait revêtir tous deux d'une robe de vifir ordinaire : J'ai bien du regret, leur dit-il, de la perte que vous venez de faire. Je n'en fuis pas moins touché que vous-mêmes. Je veux vous le témoigner; & comme je fais que vous demeurez enfemble, & que vous êtes parfaitement unis, je vous gratifie l'un & l'autre de la même dignité. Allez, & imitez votre père.

Les deux nouveaux vifirs remercièrent le fultan de fa bonté, & fe retirèrent chez eux, où ils prirent foin des funérailles de leur père. Au bout d'un mois, ils firent leur première fortie; ils allèrent pour la première fois au confeil du fultan, & depuis ils continuèrent d'y affifter régulierement les jours qu'il s'affembloit. Toutes les fois que le fultan alloit à la chaffe, un des deux frères l'accompagnoit, & ils avoient alternativement cet honneur. Un jour qu'ils s'entretenoient après le fouper de chofes indifférentes, c'étoit la veille d'une chaffe où l'aîné devoit fuivre le fultan; ce jeune homme dit à fon cadet : Mon frère, puifque nous ne fommes point encore mariés, ni vous ni moi, & que nous vivons dans une fi bonne union, il me vient une penfée. Epoufons tous deux en un même jour deux fœurs que nous choifirons dans quelque

quelque famille qui nous conviendra; que dites-vous de cette idée? Je dis, mon frère, répondit Noureddin Ali, qu'elle eſt bien digne de l'amitié qui nous unit. On ne peut pas mieux penſer, & pour moi, je ſuis prêt à faire tout ce qu'il vous plaira. Oh, ce n'eſt pas tout encore, reprit Schemſeddin Mohammed, mon imagination va plus loin. Suppoſé que nos femmes conçoivent la première nuit de nos noces, & qu'enſuite elles accouchent en un même jour, la vôtre d'un fils, & la mienne d'une fille, nous les marierons enſemble quand ils ſeront en âge. Ah pour cela, s'écria Noureddin Ali, il faut avouer que ce projet eſt admirable! ce mariage couronnera notre union, & j'y donne volontiers mon conſentement. Mais, mon frère, ajouta-t-il, s'il arrivoit que nous fiſſions ce mariage, prétendriez-vous que mon fils donnât une dot à votre fille? Cela ne ſouffre pas de difficulté, repartit l'aîné, & je ſuis perſuadé qu'outre les conventions ordinaires du contrat de mariage, vous ne manqueriez pas d'accorder en ſon nom, du moins trois mille ſequins, trois bonnes terres & trois eſclaves. C'eſt de quoi je ne demeure pas d'accord, dit le cadet. Ne ſommes-nous pas frères & collègues, revêtus tous deux du même titre d'honneur? D'ailleurs, ne ſavons-nous pas bien vous & moi ce qui eſt juſte? Le mâle étant plus noble que la femelle, ne ſeroit-ce pas à vous

à donner une grosse dot à votre fille? A ce que je vois, vous êtes homme à faire vos affaires aux dépens d'autrui.

Quoique Noureddin Ali dît ces paroles en riant, son frère, qui n'avoit pas l'esprit bien fait, en fut offensé. Malheur à votre fils, dit-il avec emportement, puisque vous l'osez préférer à ma fille. Je m'étonne que vous ayez été assez hardi pour le croire seulement digne d'elle. Il faut que vous ayez perdu le jugement pour vouloir aller de pair avec moi, en disant que nous sommes collègues; apprenez, téméraire, qu'après votre imprudence, je ne voudrois pas marier ma fille avec votre fils, quand vous lui donneriez plus de richesses que vous n'en avez. Cette plaisante querelle de deux frères sur le mariage de leurs enfans qui n'étoient pas encore nés, ne laissa pas d'aller fort loin. Schemseddin Mohammed s'emporta jusqu'aux menaces. Si je ne devois pas, dit-il, accompagner demain le sultan, je vous traiterois comme vous le méritez; mais à mon retour, je vous ferai connoître s'il appartient à un cadet de parler à son aîné aussi insolemment que vous venez de faire. A ces mots, il se retira dans son appartement, & son frère alla se coucher dans le sien.

Schemseddin Mohammed se leva le lendemain de grand matin, & se rendit au palais, d'où il

ſortit avec le ſultan, qui prit ſon chemin au-deſſus du Caire, du côté des pyramides. Pour Noureddin Ali, il avoit paſſé la nuit dans de grandes inquiétudes ; & après avoir bien conſidéré qu'il n'étoit pas poſſible qu'il demeurât plus long-tems avec un frère qui le traitoit avec tant de hauteur, il forma une réſolution. Il fit préparer une bonne mule, ſe munit d'argent, de pierreries, & de quelques vivres ; & ayant dit à ſes gens qu'il alloit faire un voyage de deux ou trois jours, & qu'il vouloit être ſeul, il partit.

Quand il fut hors du Caire, il marcha par le déſert vers l'Arabie. Mais ſa mule venant à ſuccomber ſur la route, il fut obligé de continuer ſon chemin à pié. Par bonheur, un courier qui alloit à Balſora, l'ayant rencontré, le prit en croupe derrière lui. Lorſque le courier fut arrivé à Balſora, Noureddin Ali mit pié à terre, & le remercia du plaiſir qu'il lui avoit fait. Comme il alloit par les rues cherchant où il pourroit ſe loger, il vit venir un ſeigneur, accompagné d'une nombreuſe ſuite, & à qui tous les habitans faiſoient de grands honneurs en s'arrêtant par reſpect juſqu'à ce qu'il fût paſſé. Noureddin Ali s'arrêta comme les autres. C'étoit le grand-viſir du ſultan de Balſora qui ſe montroit dans la ville

pour y maintenir par sa présence le bon ordre & la paix.

Ce ministre ayant jeté les yeux par hasard sur le jeune homme, lui trouva la physionomie engageante; il le regarda avec complaisance; & comme il passoit près de lui, & qu'il le voyoit en habit de voyageur, il s'arrêta pour lui demander qui il étoit & d'où il venoit. Seigneur, lui répondit Noureddin Ali, je suis d'Egypte, né au Caire, & j'ai quitté ma patrie par un si juste dépit contre un de mes parens, que j'ai résolu de voyager par tout le monde, & de mourir plutôt que d'y retourner. Le grand-visir, qui étoit un vénérable vieillard, ayant entendu ces paroles, lui dit: Mon fils, gardez-vous bien d'exécuter votre dessein. Il n'y a dans le monde que de la misère, & vous ignorez les peines qu'il vous faudra souffrir. Venez, suivez-moi plutôt, je vous ferai peut-être oublier le sujet qui vous a contraint d'abandonner votre pays.

Noureddin Ali suivit le grand-visir de Balsora, qui ayant bientôt connu ses belles qualités, le prit en affection, de manière qu'un jour l'entretenant en particulier, il lui dit: Mon fils, je suis, comme vous voyez, dans un âge si avancé, qu'il n'y a pas d'apparence que je vive encore longtems. Le ciel m'a donné une fille unique qui n'est

pas moins belle que vous êtes bien fait, & qui est présentement en âge d'être mariée. Plusieurs des plus puissans seigneurs de cette cour me l'ont déjà demandée pour leurs fils; mais je n'ai pu me résoudre à la leur accorder. Pour vous, je vous aime, & vous trouve si digne de mon alliance, que vous préférant à tous ceux qui l'ont recherchée, je suis prêt à vous accepter pour gendre. Si vous recevez avec plaisir l'offre que je vous fais, je déclarerai au sultan mon maître que je vous aurai adopté par ce mariage, & je le supplierai de m'accorder la survivance de ma dignité de grand-visir dans le royaume de Balsora; en même tems, comme je n'ai plus besoin que de repos dans l'extrême vieillesse où je suis, je ne vous abandonnerai pas seulement la disposition de tous mes biens, mais même l'administration des affaires de l'état.

Le grand-visir de Balsora n'eut pas achevé ce discours rempli de bonté & de générosité, que Noureddin Ali se jeta à ses piés, & dans des termes qui marquoient la joie & la reconnoissance dont son cœur étoit pénétré, il lui témoigna qu'il étoit disposé à faire tout ce qu'il lui plairoit. Alors le grand-visir appela les principaux officiers de sa maison, leur ordonna de faire orner la grande salle de son hôtel, & préparer un grand repas. Ensuite il envoya prier tous les seigneurs de la

cour & de la ville, de vouloir bien prendre la peine de se rendre chez lui. Lorsqu'ils y furent tous assemblés, comme Noureddin Ali l'avoit informé de sa qualité, il dit à ces seigneurs, car il jugea à propos de parler ainsi, pour satisfaire ceux dont il avoit refusé l'alliance : Je suis bien aise, seigneurs, de vous apprendre une chose que j'ai tenue secrette jusqu'à ce jour. J'ai un frère qui est grand-visir du sultan d'Egypte, comme j'ai l'honneur de l'être du sultan de ce royaume. Ce frère n'a qu'un fils qu'il n'a pas voulu marier à la cour d'Egypte, & il me l'a envoyé pour épouser ma fille, afin de réunir par-là nos deux branches. Ce fils que j'ai reconnu pour mon neveu à son arrivée, & que je fais mon gendre, est ce jeune seigneur que vous voyez ici & que je vous présente. Je me flatte que vous voudrez bien lui faire l'honneur d'assister à ses noces, que j'ai résolu de célébrer aujourd'hui. Nul de ces seigneurs ne pouvant trouver mauvais qu'il eût préféré son neveu à tous les grands partis qui lui avoient été proposés, répondirent tous, qu'il avoit raison de faire ce mariage ; qu'ils seroient volontiers témoins de la cérémonie, & qu'ils souhaitoient que dieu lui donnât encore de longues années pour voir les fruits de cette heureuse union.

En cet endroit, Scheherazade voyant paroître le jour, interrompit ſa narration, qu'elle reprit ainſi la nuit ſuivante.

XCIVe NUIT.

SIRE, dit-elle, le grand-viſir Giafar continuant l'hiſtoire qu'il racontoit au calife : Les ſeigneurs, pourſuivit-il, qui s'étoient aſſemblés chez le grand-viſir de Balſora, n'eurent pas plutôt témoigné à ce miniſtre la joie qu'ils avoient du mariage de ſa fille avec Noureddin Ali, qu'on ſe mit à table : on y demeura très-long-tems. Sur la fin du repas, on ſervit des confitures, dont chacun, ſelon la coutume, ayant pris ce qu'il put emporter, les cadis entrèrent avec le contrat de mariage à la main. Les principaux ſeigneurs le ſignèrent, après quoi toute la compagnie ſe retira.

Lorſqu'il n'y eut plus perſonne que les gens de la maiſon, le grand-viſir chargea ceux qui avoient ſoin du bain qu'il avoit commandé de tenir prêt, d'y conduire Noureddin Ali, qui y trouva du linge qui n'avoit point encore ſervi, d'une fineſſe & d'une propreté qui faiſoit plaiſir à voir, auſſi-bien que toutes les autres choſes néceſſaires. Quand on eut décraſſé, lavé & frotté

l'époux, il voulut reprendre l'habit qu'il venoit de quitter ; mais on lui en préſenta un autre de la dernière magnificence. Dans cet état, & parfumé d'odeurs les plus exquiſes, il alla retrouver le grand-viſir ſon beau-père, qui fut charmé de ſa bonne mine, & qui l'ayant fait aſſeoir auprès de lui : Mon fils, lui dit-il, vous m'avez déclaré qui vous êtes, & le rang que vous teniez à la cour d'Egypte; vous m'avez dit même que vous avez eu un démêlé avec votre frère; & que c'eſt pour cela que vous vous êtes éloigné de votre pays ; je vous prie de me faire la confidence entière, & de m'apprendre le ſujet de votre querelle. Vous devez préſentement avoir une parfaite confiance en moi, & ne me rien cacher.

Noureddin Ali lui raconta toutes les circonſtances de ſon différend avec ſon frère. Le grand-viſir ne put entendre ce récit ſans en éclater de rire. Voilà, dit-il, la choſe du monde la plus ſingulière! eſt-il poſſible, mon fils, que votre querelle ſoit allée juſqu'au point que vous dites pour un mariage imaginaire? Je ſuis fâché que vous vous ſoyez brouillé pour une bagatelle avec votre frère aîné; je vois pourtant que c'eſt lui qui a eu tort de s'offenſer de ce que vous ne lui avez dit que par plaiſanterie, & je dois rendre grâces au ciel d'un différend qui me procure

un gendre tel que vous. Mais, ajouta le vieillard, la nuit eſt déjà avancée, & il eſt tems de vous retirer. Allez, ma fille votre épouſe vous attend. Demain je vous préſenterai au ſultan ; j'eſpère qu'il vous recevra d'une manière dont nous aurons lieu d'être tous deux ſatisfaits.

Noureddin Ali quitta ſon beau-père pour ſe rendre à l'appartement de ſa femme. Ce qu'il y a de remarquable, continua le grand-viſir Giafar, c'eſt que le même jour que ces noces ſe faiſoient à Balſora, Schemſeddin Mohammed ſe marioit auſſi au Caire ; & voici le détail de ſon mariage.

Après que Noureddin Ali ſe fut éloigné du Caire dans l'intention de n'y plus retourner, Schemſeddin Mohammed, ſon aîné, qui étoit allé à la chaſſe avec le ſultan d'Egypte, étant de retour au bout d'un mois, (car le ſultan s'étoit laiſſé emporter à l'ardeur de la chaſſe, & avoit été abſent durant tout ce tems-là,) il courut à l'appartement de Noureddin Ali ; mais il fut fort étonné d'apprendre, que ſous prétexte d'aller faire un voyage de deux ou trois journées, il étoit parti ſur une mule le même jour de la chaſſe du ſultan, & que depuis ce tems-là il n'avoit point paru. Il en fut d'autant plus fâché, qu'il ne douta pas que les duretés qu'il lui avoit dites, ne fuſſent la cauſe de ſon éloignement. Il dé-

pêcha un courier qui paſſa par Damas, & alla juſqu'à Alep ; mais Noureddin étoit alors à Balſora. Quand le courier eut rapporté à ſon retour qu'il n'en avoit appris aucune nouvelle, Schemſeddin Mohammed ſe propoſa de l'envoyer chercher ailleurs, & en attendant, il prit la réſolution de ſe marier. Il épouſa la fille d'un des premiers & des plus puiſſans ſeigneurs du Caire, le même jour que ſon frère ſe maria avec la fille du grand-viſir de Balſora.

Ce n'eſt pas tout, pourſuivit Giafar, commandeur des croyans ; voici ce qui arriva encore. Au bout de neuf mois, la femme de Schemſeddin Mohammed accoucha d'une fille au Caire, & le même jour, celle de Noureddin Ali mit au monde à Balſora un garçon, qui fut nommé Bedreddin Haſſan (1). Le grand-viſir de Balſora donna des marques de ſa joie par de grandes largeſſes, & par les réjouiſſances publiques qu'il fit faire pour la naiſſance de ſon petit-fils. Enſuite, pour marquer à ſon gendre combien il étoit content de lui, il alla au palais ſupplier très-humblement le ſultan d'accorder à Noureddin Ali la ſurvivance de ſa charge, afin, dit-il, qu'avant ſa mort il eût la conſolation de voir ſon gendre grand-viſir à ſa place.

Le ſultan, qui avoit vu Noureddin Ali avec

(1) Bedreddin, ce mot ſignifie la pleine lune de la religion.

bien du plaisir lorsqu'il lui avoit été présenté après son mariage, & qui depuis ce tems-là en avoit toujours oui parler fort avantageusement, accorda la grâce qu'on demandoit pour lui, avec tout l'agrément qu'on pouvoit souhaiter. Il le fit revêtir en sa présence de la robe de grand-visir.

La joie du beau-père fut comblée le lendemain, lorsqu'il vit son gendre présider au conseil en sa place, & faire toutes les fonctions de grand-visir. Noureddin Ali s'en acquitta si bien, qu'il sembloit avoir toute sa vie exercé cette charge. Il continua dans la suite d'assister au conseil toutes les fois que les infirmités de la vieillesse ne permirent pas à son beau-père de s'y trouver. Ce bon vieillard mourut quatre ans après ce mariage, avec la satisfaction de voir un rejeton de sa famille, qui promettoit de la soutenir long-tems avec éclat.

Noureddin Ali lui rendit les derniers devoirs avec toute l'amitié & la reconnoissance possible; & si-tôt que Bedreddin Hassan, son fils, eut atteint l'âge de sept ans, il le mit entre les mains d'un excellent maître, qui commença de l'élever d'une manière digne de sa naissance. Il est vrai qu'il trouva dans cet enfant un esprit vif, pénétrant, & capable de profiter de tous les bons enseignemens qu'il lui donnoit.

Scheherazade alloit continuer; mais s'appercevant qu'il étoit jour, elle mit fin à son discours. Elle le reprit la nuit suivante, & dit au sultan des Indes :

XCV^e NUIT.

SIRE, le grand-visir Giafar poursuivant l'histoire qu'il racontoit au calife : Deux ans après, dit-il, que Bedreddin Hassan eut été mis entre les mains de ce maître, qui lui enseigna parfaitement bien à lire, il apprit l'alcoran par cœur. Noureddin Ali, son père, lui donna ensuite d'autres maîtres qui cultivèrent son esprit de telle sorte, qu'à l'âge de douze ans, il n'avoit plus besoin de leur secours. Alors comme tous les traits de son visage étoient formés, il faisoit l'admiration de tous ceux qui le regardoient.

Jusques-là, Noureddin Ali n'avoit songé qu'à le faire étudier, & ne l'avoit point encore montré dans le monde. Il le mena au palais pour lui procurer l'honneur de faire la révérence au sultan, qui le reçut très-favorablement. Les premiers qui le virent dans les rues, furent si charmés de sa beauté, qu'ils en firent des exclamations de surprise, & qu'ils lui donnèrent mille bénédictions.

Comme ſon père ſe propoſoit de le rendre capable de remplir un jour ſa place, il n'épargna rien pour cela, & il le fit entrer dans les affaires les plus difficiles, afin de l'y accoutumer de bonne heure. Enfin, il ne négligeoit aucune choſe pour l'avancement d'un fils qui lui étoit ſi cher; & il commençoit à jouir déjà du fruit de ſes peines, lorſqu'il fut attaqué tout-à-coup d'une maladie dont la violence fut telle, qu'il ſentit fort bien qu'il n'étoit pas éloigné du dernier de ſes jours. Auſſi ne ſe flatta-t-il pas, & il ſe diſpoſa d'abord à mourir en vrai muſulman. Dans ce moment précieux, il n'oublia pas ſon cher fils Bedreddin; il le fit appeler, & lui dit: Mon fils, vous voyez que le monde eſt périſſable; il n'y a que celui où je vais bientôt paſſer, qui ſoit véritablement durable. Il faut que vous commenciez dès-à-préſent à vous mettre dans les mêmes diſpoſitions que moi, préparez-vous à faire ce paſſage ſans regret, & ſans que votre conſcience puiſſe rien vous reprocher ſur les devoirs d'un muſulman, ni ſur ceux d'un parfaitement honnête homme. Pour votre religion, vous en êtes ſuffiſamment inſtruit, & par ce que vous en ont appris vos maîtres, & par vos lectures. A l'égard de l'honnête homme, je vais vous donner quelques inſtructions que vous tâcherez de mettre à profit. Comme il eſt néceſ-

ſaire de ſe connoître ſoi-même, & que vous ne pouvez bien avoir cette connoiſſance que vous ne ſachiez qui je ſuis, je vais vous l'apprendre.

J'ai pris naiſſance en Egypte, pourſuivit-il; mon père votre ayeul étoit premier miniſtre du ſultan du royaume. J'ai moi-même eu l'honneur d'être un des viſirs de ce même ſultan avec mon frère votre oncle, qui, je crois, vit encore, & qui ſe nomme Schemſeddin Mohammed. Je fus obligé de me ſéparer de lui, & je vins en ce pays, où je ſuis parvenu au rang que j'ai tenu juſqu'à préſent. Mais vous apprendrez toutes ces choſes plus amplement dans un cahier que j'ai à vous donner.

En même tems, Noureddin Ali tira ce cahier qu'il avoit écrit de ſa propre main, & qu'il portoit toujours ſur ſoi, & le donnant à Bedreddin Haſſan : Prenez, lui dit-il, vous le lirez à votre loiſir; vous y trouverez, entr'autres choſes, le jour de mon mariage & celui de votre naiſſance. Ce ſont des circonſtances dont vous aurez peut-être beſoin dans la ſuite, & qui doivent vous obliger à le garder avec ſoin. Bedreddin Haſſan, ſenſiblement affligé de voir ſon père dans l'état où il étoit, touché de ſes diſcours, reçut le cahier les larmes aux yeux, en lui promettant de ne s'en deſſaiſir jamais.

En ce moment, il prit à Noureddin Ali une

foibleſſe qui fit croire qu'il alloit expirer. Mais il revint à lui, & reprenant la parole : « Mon fils, » lui dit-il, la première maxime que j'ai à vous » enſeigner, c'eſt de ne vous pas donner au » commerce de toutes perſonnes. Le moyen de » vivre en ſûreté, c'eſt de ſe donner entièrement » à ſoi-même, & de ne ſe pas communiquer » facilement.

» La ſeconde, de ne faire violence à qui que » ce ſoit ; car en ce cas tout le monde ſe révolteroit contre vous ; & vous devez regarder le » monde comme un créancier à qui vous devez » de la modération, de la compaſſion & de la » tolérance.

» La troiſième, de ne dire mot quand on vous » chargera d'injures. On eſt hors de danger, dit » le proverbe, lorſque l'on garde le ſilence. C'eſt » particulièrement en cette occaſion que vous » devez le pratiquer. Vous ſavez auſſi à ce ſujet » qu'un de nos poëtes dit, que le ſilence eſt l'ornement & la ſauve-garde de la vie ; qu'il ne » faut pas, en parlant, reſſembler à la pluie » d'orage qui gâte tout. On ne s'eſt jamais repenti » de s'être tû ; au lieu que l'on a ſouvent été » fâché d'avoir parlé.

» La quatrième, de ne pas boire de vin ; car » c'eſt la ſource de tous les vices.

» La cinquième, de bien ménager vos biens ;

» si vous ne les dissipez pas, ils vous serviront à » vous préserver de la nécessité. Il ne faut pas » pourtant en avoir trop, ni être avare; pour » peu que vous en ayez & que vous le dépen- » siez à propos, vous aurez beaucoup d'amis; » mais si au contraire vous avez de grandes ri- » chesses, & que vous en fassiez un mauvais usage, » tout le monde s'éloignera de vous & vous aban- » donnera ».

Enfin, Noureddin Ali continua jusqu'au dernier moment de sa vie à donner de bons conseils à son fils; & quand il fut mort, on lui fit des obsèques magnifiques..... Scheherazade, à ces paroles, appercevant le jour, cessa de parler, & remit au lendemain la suite de cette histoire.

XCVI^e NUIT.

LA sultane des Indes ayant été réveillée par sa sœur Dinarzade à l'heure ordinaire, elle reprit la parole; & l'adressant à Schahriar: Sire, dit-elle, le calife ne s'ennuyoit pas d'écouter le grand-visir Giafar, qui poursuivit ainsi son histoire: On enterra donc, dit-il, Noureddin Ali avec tous les honneurs dûs à sa dignité. Bedreddin Hassan de Bâlsora, c'est ainsi qu'on le surnomma, à cause qu'il étoit né dans cette ville,

eut

eut une douleur inconcevable de la mort de ſon père. Au lieu de paſſer un mois, ſelon la coutume, il en paſſa deux dans les pleurs & dans la retraite, ſans voir perſonne, & ſans ſortir même pour rendre ſes devoirs au ſultan de Balſora, lequel, irrité de cette négligence, & la regardant comme une marque de mépris pour ſa cour & pour ſa perſonne, ſe laiſſa tranſporter de colère. Dans ſa fureur, il fit appeler le nouveau grand-viſir; car il en avoit fait un dès qu'il avoit appris la mort de Noureddin Ali; il lui ordonna de ſe tranſporter à la maiſon du défunt, & de la confiſquer avec toutes ſes autres maiſons, terres & effets, ſans rien laiſſer à Bedreddin Haſſan, dont il commanda même qu'on ſe ſaisît.

Le nouveau grand-viſir, accompagné d'un grand nombre d'huiſſiers du palais, de gens de juſtice & d'autres officiers, ne différa pas de ſe mettre en chemin pour aller exécuter ſa commiſſion. Un des eſclaves de Bedreddin Haſſan, qui étoit par haſard parmi la foule, n'eut pas plutôt appris le deſſein du viſir, qu'il prit les devans & courut en avertir ſon maître. Il le trouva aſſis ſous le veſtibule de ſa maiſon, auſſi affligé que ſi ſon père n'eût fait que de mourir. Il ſe jeta à ſes piés tout hors d'haleine; & après lui avoir baiſé le bas de la robe : Sauvez-vous, ſeigneur, lui dit-il, ſauvez-vous promptement.

Qu'y a-t-il, lui demanda Bedreddin en levant la tête ? quelle nouvelle m'apportes-tu ? Seigneur, répondit-il, il n'y a pas de tems à perdre. Le ſultan eſt dans une horrible colère contre vous, & on vient de ſa part confiſquer tout ce que vous avez, & même ſe ſaiſir de votre perſonne.

Le diſcours de cet eſclave fidèle & affectionné, mit l'eſprit de Bedreddin Haſſan dans une grande perplexité. Mais ne puis-je, dit-il, avoir le tems de rentrer & de prendre au moins quelqu'argent & des pierreries ? Mon ſeigneur, répliqua l'eſclave, le grand-viſir ſera dans un moment ici. Partez tout-à-l'heure, ſauvez-vous. Bedreddin Haſſan ſe leva vîte du ſopha où il étoit, mit les piés dans ſes babouches; & après s'être couvert la tête d'un bout de ſa robe pour ſe cacher le viſage, s'enfuit ſans ſavoir de quel côté il devoit tourner ſes pas, pour s'échapper du danger qui le menaçoit. La première penſée qui lui vint, fut de gagner en diligence la plus prochaine porte de la ville. Il courut ſans s'arrêter juſqu'au cimetière public; & comme la nuit s'approchoit, il réſolut de l'aller paſſer au tombeau de ſon père. C'étoit un édifice d'aſſez grande apparence en forme de dôme, que Noureddin Ali avoit fait bâtir de ſon vivant; mais il rencontra en chemin un juif fort riche qui étoit banquier & marchand de profeſſion. Il revenoit d'un lieu où

quelque affaire l'avoit appelé, & il s'en retournoit dans la ville.

Ce juif ayant reconnu Bedreddin, s'arrêta & le ſalua fort reſpectueuſement. En cet endroit le jour venant à paroître, impoſa ſilence à Scheherazade, qui reprit ſon diſcours la nuit ſuivante.

XCVII^e NUIT.

SIRE, dit-elle, le calife écoutoit avec beaucoup d'attention le grand-viſir Giafar, qui continua de cette manière : Le juif, pourſuivit-il, qui ſe nommoit Iſaac, après avoir ſalué Bedreddin Haſſan, & lui avoir baiſé la main, lui dit : Seigneur, oſerois-je prendre la liberté de vous demander où vous allez à l'heure qu'il eſt, ſeul en apparence, un peu agité ? y a-t-il quelque choſe qui vous faſſe de la peine ? Oui, répondit Bedreddin ; je me ſuis endormi tantôt, & dans mon ſommeil, mon père s'eſt apparu à moi. Il avoit le regard terrible, comme s'il eût été dans une grande colère contre moi. Je me ſuis réveillé en ſurſaut & plein d'effroi, & je ſuis parti auſſitôt pour venir faire ma prière ſur ſon tombeau. Seigneur, reprit le juif, qui ne pouvoit pas ſavoir pourquoi Bedreddin Haſſan étoit ſorti de la ville, comme le feu grand-viſir votre

père & mon ſeigneur d'heureuſe mémoire, avoit chargé en marchandiſes pluſieurs vaiſſeaux qui ſont encore en mer & qui vous appartiennent, je vous ſupplie de m'accorder la préférence ſur tout autre marchand. Je ſuis en état d'acheter argent comptant la charge de tous vos vaiſſeaux; & pour commencer, ſi vous voulez bien m'abandonner celle du premier qui arrivera à bon port, je vais vous compter mille ſequins. Je les ai ici dans une bourſe, & je ſuis prêt à vous les livrer d'avance. En diſant cela, il tira une grande bourſe qu'il avoit ſous ſon bras par-deſſous ſa robe, & la lui montra cachetée de ſon cachet.

Bedreddin Haſſan, dans l'état où il étoit, chaſſé de chez lui, & dépouillé de tout ce qu'il avoit au monde, regarda la propoſition du juif comme une faveur du ciel. Il ne manqua pas de l'accepter avec beaucoup de joie. Seigneur, lui dit alors le juif, vous me donnez donc pour mille ſequins le chargement du premier de vos vaiſſeaux qui arrivera dans ce port? Oui, je vous le vends mille ſequins, répondit Bedreddin Haſſan, & c'eſt une choſe faite. Le juif auſſitôt lui mit entre les mains la bourſe de mille ſequins, en s'offrant de les compter. Bedreddin lui en épargna la peine, en lui diſant qu'il s'en fioit bien à lui. Puiſque cela eſt ainſi, reprit le juif, ayez la bonté, ſeigneur, de me donner un mot

d'écrit du marché que nous venons de faire. En diſant cela, il tira ſon écritoire qu'il avoit à la ceinture; & après en avoir pris une petite canne bien taillée pour écrire, il la lui préſenta avec un morceau de papier qu'il trouva dans ſon porte-lettres; & pendant qu'il tenoit le cornet, Bedreddin Haſſan écrivit ces paroles :

« Cet écrit eſt pour rendre témoignage que » Bedreddin Haſſan de Balſora a vendu au juif » Iſaac, pour la ſomme de mille ſequins qu'il a » reçus, le chargement du premier de ſes na- » vires qui abordera dans ce port ».

BEDREDDIN HASSAN de Balſora.

Après avoir fait cet écrit, il le donna au juif, qui le mit dans ſon porte-lettres, & qui prit enſuite congé de lui. Pendant qu'Iſaac pourſuivoit ſon chemin vers la ville, Bedreddin Haſſan continua le ſien vers le tombeau de ſon père Noureddin Ali. En y arrivant, il ſe proſterna la face contre terre; & les yeux baignés de larmes, il ſe mit à déplorer ſa misère. Hélas! diſoit-il, infortuné Bedreddin, que vas-tu devenir? où iras-tu chercher un aſile contre l'injuſte prince qui te perſécute? N'étoit-ce pas aſſez d'être affligé de la mort d'un père ſi chéri? Falloit-il que la fortune ajoutât un nouveau

malheur à mes justes regrets? Il demeura longtems dans cet état; mais enfin il se releva; & ayant appuyé sa tête sur le sépulcre de son père, ses douleurs se renouvelèrent avec plus de violence qu'auparavant, & il ne cessa de soupirer & de se plaindre jusqu'à ce que, succombant au sommeil, il leva la tête de dessus le sépulcre, & s'étendit tout de son long sur le pavé, où il s'endormit.

Il goûtoit à peine la douceur du repos, lorsqu'un génie qui avoit établi sa retraite dans ce cimetière pendant le jour, se disposant à courir le monde cette nuit selon sa coutume, apperçut ce jeune homme dans le tombeau de Noureddin Ali. Il y entra; & comme Bedreddin étoit couché sur le dos, il fut frappé, ébloui de l'éclat de sa beauté.... Le jour qui paroissoit, ne permit pas à Scheherazade de poursuivre cette histoire cette nuit; mais le lendemain à l'heure ordinaire, elle continua de cette sorte.



XCVIIIe NUIT.

Quand le génie, reprit le grand-visir Giafar, eut attentivement considéré Bedreddin Hassan, il dit en lui-même : A juger de cette créature par sa bonne mine, ce ne peut être qu'un ange du paradis terrestre, que dieu envoie pour mettre le monde en combustion par sa beauté. Enfin, après l'avoir bien regardé, il s'éleva fort haut dans l'air, où il rencontra par hasard une fée. Ils se saluèrent l'un & l'autre ; ensuite il lui dit : Je vous prie de descendre avec moi jusqu'au cimetière où je demeure, & je vous ferai voir un prodige de beauté, qui n'est pas moins digne de votre admiration que de la mienne. La fée y consentit : ils descendirent tous deux en un instant ; & lorsqu'ils furent dans le tombeau : Hé bien, dit le génie à la fée, en lui montrant Bedreddin Hassan, avez-vous jamais vu un jeune homme mieux fait & plus beau que celui-ci ?

La fée examina Bedreddin avec attention ; puis se tournant vers le génie : Je vous avoue, lui répondit-elle, qu'il est très-bien fait ; mais je viens de voir au Caire tout-à-l'heure un objet encore plus merveilleux, dont je vais vous entretenir si vous voulez m'écouter. Vous me ferez

un très-grand plaiſir, répliqua le génie. Il faut donc que vous ſachiez, reprit la fée (car je vais prendre la choſe de loin), que le ſultan d'Egypte a un viſir qui ſe nomme Schemſeddin Mohammed, & qui a une fille âgée d'environ vingt ans. C'eſt la plus belle & la plus parfaite perſonne dont on ait jamais oui parler. Le ſultan, informé par la voix publique de la beauté de cette jeune demoiſelle, fit appeler le viſir ſon père un de ces jours derniers, & lui dit : J'ai appris que vous avez une fille à marier, j'ai envie de l'épouſer : ne voulez-vous pas bien me l'accorder ? Le viſir, qui ne s'attendoit pas à cette propoſition, en fut un peu troublé ; mais il n'en fut pas ébloui : & au lieu de l'accepter avec joie, ce que d'autres à ſa place n'auroient pas manqué de faire, il répondit au ſultan : Sire, je ne ſuis pas digne de l'honneur que votre majeſté me veut faire, & je la ſupplie très-humblement de ne pas trouver mauvais que je m'oppoſe à ſon deſſein. Vous ſavez que j'avois un frère nommé Noureddin Ali, qui avoit comme moi l'honneur d'être un de vos viſirs. Nous eûmes enſemble une querelle qui fut cauſe qu'il diſparut tout-à-coup, & je n'ai point eu de ſes nouvelles depuis ce tems-là, ſi ce n'eſt que j'ai appris il y a quatre jours, qu'il eſt mort à Balſora dans la dignité de grand-viſir du ſultan de ce

royaume. Il a laiſſé un fils ; & comme nous nous engageâmes autrefois tous deux à marier nos enfans enſemble, ſuppoſé que nous en euſſions, je ſuis perſuadé qu'il eſt mort dans l'intention de faire ce mariage. C'eſt pourquoi de mon côté, je voudrois accomplir ma promeſſe, & je conjure votre majeſté de me le permettre. Il y a dans cette cour beaucoup d'autres ſeigneurs qui ont des filles comme moi, & que vous pouvez honorer de votre alliance.

Le ſultan d'Egypte fut irrrité au dernier point contre Schemſeddin Mohammed..... Scheherazade ſe tut en cet endroit, parce qu'elle vit paroître le jour. La nuit ſuivante, elle reprit le fil de ſa narration, & dit au ſultan des Indes, en faiſant toujours parler le viſir Giafar au caliſe Haroun Alraſchid :

XCIX^e NUIT.

LE ſultan d'Egypte, choqué du refus & de la hardieſſe de Schemſeddin Mohammed, lui dit avec un tranſport de colère qu'il ne put retenir: Eſt-ce donc ainſi que vous répondez à la bonté que j'ai de vouloir bien m'abaiſſer juſqu'à faire alliance avec vous ? Je ſaurai me venger de la préférence que vous oſez donner ſur moi à un autre;

& je jure que votre fille n'aura pas d'autre mari que le plus vil & le plus mal fait de tous mes efclaves. En achevant ces mots, il renvoya brufquement le vifir, qui fe retira chez lui plein de confufion, & cruellement mortifié.

Aujourd'hui le fultan a fait venir un de fes palfreniers qui eft boffu par devant & par derrière, & laid à faire peur; & après avoir ordonné à Schemfeddin Mohammed de confentir au mariage de fa fille avec cet affreux efclave, il a fait dreffer & figner le contrat par des témoins en fa préfence. Les préparatifs de ces bizarres noces font achevés; & à l'heure que je vous parle, tous les efclaves des feigneurs de la cour d'Egypte font à la porte d'un bain, chacun avec un flambeau à la main. Ils attendent que le palfrenier boffu qui y eft & qui s'y lave, en forte, pour le mener chez fon époufée, qui, de fon côté, eft déjà coëffée & habillée. Dans le moment que je fuis partie du Caire, les dames affemblées fe difpofoient à la conduire, avec tous fes ornemens nuptiaux, dans la falle où elle doit recevoir le boffu, & où elle l'attend préfentement. Je l'ai vue, & je vous affure qu'on ne peut la regarder fans admiration.

Quand la fée eut ceffé de parler, le génie lui dit: Quoi que vous puiffiez dire, je ne puis me perfuader que la beauté de cette fille furpaffe

celle de ce jeune homme. Je ne veux pas disputer contre vous, répliqua la fée, je vous confesse qu'il mériteroit d'épouser la charmante personne qu'on destine au bossu; & il me semble que nous ferions une action digne de nous, si, nous opposant à l'injustice du sultan d'Egypte, nous pouvions substituer ce jeune homme à la place de l'esclave. Vous avez raison, repartit le génie; vous ne sauriez croire combien je vous sais bon gré de la pensée qui vous est venue: trompons, j'y consens, la vengeance du sultan d'Egypte; consolons un père affligé, & rendons sa fille aussi heureuse qu'elle se croit misérable: je n'oublierai rien pour faire réussir ce projet, & je suis persuadé que vous ne vous y épargnerez pas; je me charge de le porter au Caire sans qu'il se réveille, & je vous laisse le soin de le porter ailleurs quand nous aurons exécuté notre entreprise.

Après que la fée & le génie eurent concerté ensemble tout ce qu'ils vouloient faire, le génie enleva doucement Bedreddin, & le transportant par l'air d'une vîtesse inconcevable, il alla le poser à la porte d'un logement public & voisin du bain, d'où le bossu étoit prêt de sortir, avec la suite des esclaves qui l'attendoient.

Bedreddin Hassan s'étant réveillé en ce moment, fut fort surpris de se voir au milieu d'une

ville qui lui étoit inconnue. Il voulut crier pour demander où il étoit ; mais le génie lui donna un petit coup ſur l'épaule, & l'avertit de ne dire mot. Enſuite lui mettant un flambeau à la main : Allez, lui dit-il, mêlez-vous parmi ces gens que vous voyez à la porte de ce bain, & marchez avec eux juſqu'à ce que vous entriez dans une ſalle où l'on va célébrer des noces. Le nouveau marié eſt un boſſu que vous reconnoîtrez aiſément. Mettez-vous à ſa droite en entrant, & dès-à-préſent, ouvrez la bourſe de ſequins que vous avez dans votre ſein pour les diſtribuer aux joueurs d'inſtrumens, aux danſeurs & aux danſeuſes dans la marche. Lorſque vous ſerez dans la ſalle, ne manquez pas d'en donner auſſi aux femmes eſclaves que vous verrez autour de la mariée, quand elles s'approcheront de vous. Mais toutes les fois que vous mettrez la main dans la bourſe, retirez-la pleine de ſequins, & gardez-vous de les épargner. Faites exactement tout ce que je vous dis avec une grande préſence d'eſprit ; ne vous étonnez de rien, ne craignez perſonne, & vous repoſez du reſte ſur une puiſſance ſupérieure qui en diſpoſe à ſon gré.

Le jeune Bedreddin, bien inſtruit de tout ce qu'il avoit à faire, s'avança vers la porte du bain. La première choſe qu'il fit, fut d'allumer

ſon flambeau à celui d'un eſclave ; puis ſe mêlant parmi les autres, comme s'il eût appartenu à quelque ſeigneur du Caire, il ſe mit en marche avec eux, & accompagna le boſſu qui ſortit du bain, & monta ſur un cheval de l'écurie du ſultan.

Le jour qui parut, impoſa ſilence à Scheherazade, qui remit la ſuite de cette hiſtoire au lendemain.

C^e NUIT.

SIRE, dit-elle, le viſir Giafar continuant de parler au calife : Bedreddin Haſſan, pourſuivit-il, ſe trouvant près des joueurs d'inſtrumens, des danſeurs & des danſeuſes qui marchoient immédiatement devant le boſſu, tiroit de tems en tems de ſa bourſe des poignées de ſequins qu'il leur diſtribuoit. Comme il faiſoit ſes largeſſes avec une grâce ſans pareille & un air très-obligeant, tous ceux qui les recevoient, jetoient les yeux ſur lui ; & dès qu'ils l'avoient enviſagé, ils le trouvoient ſi bien fait & ſi beau, qu'ils ne pouvoient plus en détourner leurs regards.

On arriva enfin à la porte du viſir Schemſeddin Haſſan, qui étoit bien éloigné de s'imaginer que ſon neveu fut ſi près de lui. Des

huiſſiers, pour empêcher la confuſion, arrêtèrent tous les eſclaves qui portoient des flambeaux, & ne voulurent pas les laiſſer entrer. Ils repouſsèrent même Bedreddin Haſſan; mais les joueurs d'inſtrumens pour qui la porte étoit ouverte, s'arrêtèrent en proteſtant qu'ils n'entreroient pas ſi on ne le laiſſoit entrer avec eux. Il n'eſt pas du nombre des eſclaves, diſoient-ils, il n'y a qu'à le regarder pour en être perſuadé. C'eſt, ſans doute, un jeune étranger qui veut voir par curioſité les cérémonies que l'on obſerve aux noces en cette ville. En diſant cela, ils le mirent au milieu d'eux, & le firent entrer malgré les huiſſiers. Ils lui ôtèrent ſon flambeau qu'ils donnèrent au premier qui ſe préſenta; & après l'avoir introduit dans la ſalle, ils le placèrent à la droite du boſſu, qui s'aſſit ſur un trône magnifiquement orné près de la fille du viſir.

On la voyoit parée de tous ſes atours; mais il paroiſſoit ſur ſon viſage une langueur, ou plutôt une triſteſſe mortelle, dont il n'étoit pas difficile de deviner la cauſe, en voyant à côté d'elle un mari ſi difforme & ſi peu digne de ſon amour. Le trône de ces époux ſi mal aſſortis étoit au milieu d'un ſopha; les femmes des émirs, des viſirs, des officiers de la chambre du ſultan, & pluſieurs autres dames de la cour & de la ville, étoient aſſiſes de chaque côté un peu plus bas,

chacune ſelon ſon rang, & toutes habillées d'une manière ſi avantageuſe & ſi riche, que c'étoit un ſpectacle très-agréable à voir. Elles tenoient de grandes bougies allumées.

Lorſqu'elles virent entrer Bedreddin Haſſan, elles jetèrent les yeux ſur lui; & admirant ſa taille, ſon air & la beauté de ſon viſage, elles ne pouvoient ſe laſſer de le regarder. Quand il fut aſſis, il n'y en eut pas une qui ne quittât ſa place pour s'approcher de lui & le conſidérer de plus près; & il n'y en eut guère qui, en ſe retirant pour aller reprendre leurs places, ne ſe ſentiſſent agitées d'un tendre mouvement.

La différence qu'il y avoit entre Bedreddin Haſſan & le palfrenier boſſu, dont la figure faiſoit horreur, excita des murmures dans l'aſſemblée. C'eſt à ce beau jeune homme, s'écrièrent les dames, qu'il faut donner notre épouſée, & non pas à ce vilain boſſu. Elles n'en demeurèrent pas là; elles osèrent faire des imprécations contre le ſultan, qui, abuſant de ſon pouvoir abſolu, uniſſoit la laideur avec la beauté. Elles chargèrent auſſi d'injures le boſſu, & lui firent perdre contenance, au grand plaiſir des ſpectateurs, dont les huées interrompirent pour quelque tems la ſymphonie qui ſe faiſoit entendre dans la ſalle. A la fin, les joueurs d'inſtrumens recommencèrent leurs concerts, & les

femmes qui avoient habillé la mariée, s'approchèrent d'elle.

En prononçant ces dernières paroles, Scheherazade remarqua qu'il étoit jour. Elle garda auſſi-tôt le ſilence; & la nuit ſuivante, elle reprit ainſi ſon diſcours.

La cent & unième & la cent deuxième nuit ſont employées dans l'original à la deſcription de ſept robes & de ſept parures différentes, dont la fille du viſir Schemſeddin Mohammed changea au ſon des inſtrumens. Comme cette deſcription ne m'a point paru agréable, & que d'ailleurs elle eſt accompagnée de vers, qui ont, à la vérité, leur beauté en arabe, mais que les françois ne pourroient goûter, je n'ai pas jugé à propos de traduire ces deux nuits.

CIII^e NUIT.

SIRE, dit Scheherazade au ſultan des Indes, votre majeſté n'a pas oublié que c'eſt le grand-viſir Giafar qui parle au calife Haroun Alraſchid. A chaque fois, pourſuivit-il, que la nouvelle mariée changeoit d'habits, elle ſe levoit de ſa place, & ſuivie de ſes femmes, paſſoit devant le boſſu ſans daigner le regarder, & alloit

ſe préſenter devant Bedreddin Haſſan, pour ſe montrer à lui dans ſes nouveaux atours. Alors Bedreddin Haſſan, ſuivant l'inſtruction qu'il avoit reçue du génie, ne manquoit pas de mettre la main dans ſa bourſe, & d'en tirer des poignées de ſequins qu'il diſtribuoit aux femmes qui accompagnoient la mariée. Il n'oublioit pas les joueurs & les danſeurs; il leur en jetoit auſſi. C'étoit un plaiſir de voir comme ils ſe pouſſoient les uns les autres pour en amaſſer; ils lui en témoignèrent de la reconnoiſſance, & lui marquoient par ſignes qu'ils vouloient que la jeune épouſe fût pour lui, & non pas pour le boſſu. Les femmes qui étoient autour d'elle, lui diſoient la même choſe, & ne ſe ſoucioient guère d'être entendues du boſſu à qui elles faiſoient mille niches; ce qui divertiſſoit fort tous les ſpectateurs.

Lorſque la cérémonie de changer d'habits tant de fois fut achevée, les joueurs d'inſtrumens ceſſèrent de jouer, & ſe retirèrent en faiſant ſigne à Bedreddin Haſſan de demeurer. Les dames firent la même choſe en ſe retirant après eux avec tous ceux qui n'étoient pas de la maiſon. La mariée entra dans un cabinet où ſes femmes la ſuivirent pour la déshabiller, & il ne reſta plus dans la ſalle que le palfrenier boſſu, Bedreddin Haſſan & quelques domeſtiques. Le boſſu, qui en vouloit furieuſement à Bedreddin qui

lui faisoit ombrage, le regarda de travers, & lui dit : Et toi, qu'attends-tu? pourquoi ne te retires-tu pas comme les autres? Marche. Comme Bedreddin n'avoit aucun prétexte pour demeurer-là, il sortit assez embarrassé de sa personne; mais il n'étoit pas hors du vestibule, que le génie & la fée se présentèrent à lui, & l'arrêtèrent. Où allez-vous, lui dit le génie? Demeurez, le bossu n'est plus dans la salle, il en est sorti pour quelque besoin; vous n'avez qu'à y rentrer & vous introduire dans la chambre de la mariée. Lorsque vous serez seul avec elle, dites-lui hardiment que vous êtes son mari; que l'intention du sultan a été de se divertir du bossu; & que, pour appaiser ce mari prétendu, vous lui avez fait apprêter un bon plat de crême dans son écurie. Dites-lui là-dessus tout ce qui vous viendra dans l'esprit pour la persuader. Etant fait comme vous êtes, cela ne sera pas difficile, & elle sera ravie d'avoir été trompée si agréablement. Cependant nous allons donner ordre que le bossu ne rentre, & ne vous empêche de passer la nuit avec votre épouse; car c'est la vôtre & non pas la sienne.

Pendant que le génie encourageoit ainsi Bedreddin, & l'instruisoit de ce qu'il devoit faire, le bossu étoit véritablement sorti de la salle. Le génie s'introduisit où il étoit, prit la figure d'un

gros chat noir, & se mit à miauler d'une manière épouvantable. Le bossu cria après le chat, & frappa des mains pour le faire fuir; mais le chat, au lieu de se retirer, se roidit sur ses pattes, fit briller des yeux enflammés, & regarda fièrement le bossu, en miaulant plus fort qu'auparavant, & en grandissant de manière qu'il parut bientôt gros comme un ânon. Le bossu, à cet objet, voulut crier au secours; mais la frayeur l'avoit tellement saisi, qu'il demeura la bouche ouverte sans pouvoir proférer une parole. Pour ne pas lui donner de relâche, le génie se changea à l'instant en un puissant buffle, & sous cette forme, lui cria d'une voix qui redoubla sa peur : Vilain bossu. A ces mots, l'effrayé palfrenier se laissa tomber sur le pavé, & se couvrant la tête de sa robe pour ne pas voir cette bête effroyable, lui répondit en tremblant : Prince souverain des buffles, que demandez-vous de moi? Malheur à toi, lui repartit le génie; tu as la témérité d'oser te marier avec ma maîtresse? Eh, seigneur, dit le bossu, je vous supplie de me pardonner; si je suis criminel, ce n'est que par ignorance; je ne savois pas que cette dame eût un buffle pour amant : commandez-moi ce qu'il vous plaira, je vous jure que je suis prêt à vous obéir. Par la mort, répliqua le génie, si tu sors d'ici, ou que tu ne gardes pas le silence jusqu'à ce que le soleil

ſe lève; ſi tu dis le moindre mot, je t'écraſerai la tête. Alors, je te permets de ſortir de cette maiſon; mais je t'ordonne de te retirer bien vîte, ſans regarder derrière toi ; & ſi tu as l'audace d'y revenir, il t'en coûtera la vie. En achevant ces paroles, le génie ſe transforma en homme, prit le boſſu par les piés; & après l'avoir levé la tête en bas contre le mur : Si tu branles, ajouta-t-il, avant que le ſoleil ſoit levé, comme je te l'ai déjà dit, je te prendrai par les piés, & te caſſerai la tête en mille pièces contre cette muraille.

Pour revenir à Bedreddin Haſſan, encouragé par le génie & par la préſence de la fée, il étoit rentré dans la ſalle & s'étoit coulé dans la chambre nuptiale, où il s'aſſit en attendant le ſuccès de ſon aventure. Au bout de quelque tems la mariée arriva, conduite par une bonne vieille qui s'arrêta à la porte, exhortant le mari à bien faire ſon devoir, ſans regarder ſi c'étoit le boſſu ou un autre; après quoi elle la ferma & ſe retira.

La jeune épouſe fut extrêmement ſurpriſe de voir, au lieu du boſſu, Bedreddin Haſſan qui ſe préſenta à elle de la meilleure grâce du monde. Hé quoi, mon cher ami, lui dit-elle, vous êtes ici à l'heure qu'il eſt ; il faut donc que vous ſoyez camarade de mon mari? Non madame, répondit Bedreddin, je ſuis d'une autre condi-

tion que ce vilain boſſu. Mais, reprit-elle, vous ne prenez pas garde que vous parlez mal de mon époux. Lui, votre époux, madame, repartit-il, pouvez-vous conſerver ſi long-tems cette penſée ? Sortez de votre erreur : tant de beautés ne ſeront pas ſacrifiées au plus miſérable de tous les hommes. C'eſt moi, madame, qui ſuis l'heureux mortel à qui elles ſont réſervées. Le ſultan a voulu ſe divertir en faiſant cette ſupercherie au viſir votre père, & il m'a choiſi pour votre véritable époux. Vous avez pu remarquer combien les dames, les joueurs d'inſtrumens, les danſeurs, vos femmes & tous les gens de votre maiſon ſe ſont réjouis de cette comédie. Nous avons renvoyé le malheureux boſſu qui mange, à l'heure qu'il eſt, un plat de crême dans ſon écurie, & vous pouvez compter que jamais il ne paroîtra devant vos beaux yeux.

A ce diſcours, la fille du viſir, qui étoit entrée plus morte que vive dans la chambre nuptiale, changea de viſage, prit un air gai qui la rendit ſi belle, que Bedreddin en fut charmé. Je ne m'attendois pas, lui dit-elle, à une ſurpriſe ſi agréable, & je m'étois déjà condamnée à être malheureuſe tout le reſte de ma vie; mais mon bonheur eſt d'autant plus grand, que je vais poſſéder en vous un homme digne de ma tendreſſe. En diſant cela, elle acheva de

ſe deshabiller, & ſe mit au lit. De ſon côté, Bedreddin Haſſan, ravi de ſe voir poſſeſſeur de tant de charmes, ſe déshabilla promptement. Il mit ſon habit ſur un ſiège & ſur la bourſe que le Juif lui avoit donnée, laquelle étoit encore pleine, malgré tout ce qu'il en avoit tiré. Il ôta ſon turban, pour en pendre un de nuit qu'on avoit préparé pour le boſſu, & il alla ſe coucher en chemiſe & en caleçon (1). Le caleçon étoit de ſatin bleu, & attaché avec un cordon tiſſu d'or.

L'aurore qui ſe faiſoit voir, obligea Scheherazade à s'arrêter. La nuit ſuivante, ayant été réveillée à l'heure ordinaire, elle reprit le fil de cette hiſtoire, & la continua dans ces termes :

(1) Tous les orientaux couchent en caleçon, & cette circonſtance eſt néceſſaire pour la ſuite.



CIV^e NUIT.

LORSQUE les deux amans ſe furent endormis, pourſuivit le grand-viſir Giafar, le génie, qui avoit rejoint la fée, lui dit qu'il étoit tems d'achever ce qu'ils avoient ſi bien commencé & conduit juſqu'alors. Ne nous laiſſons pas ſurprendre, ajouta-t-il, par le jour qui paroîtra bientôt; allez & enlevez le jeune homme ſans l'éveiller.

La fée ſe rendit dans la chambre des amans qui dormoient profondément, enleva Bedreddin Haſſan dans l'état où il étoit, c'eſt-à-dire, en chemiſe & en caleçon; & volant avec le génie d'une vîteſſe merveilleuſe juſqu'à la porte de Damas en Syrie, ils y arrivèrent préciſément dans le tems que les miniſtres des moſquées, prépoſés pour cette fonction, appeloient le peuple à haute voix à la prière de la pointe du jour. La fée poſa doucement à terre Bedreddin, & le laiſſant près de la porte, s'éloigna avec le génie.

On ouvrit la porte de la ville, & les gens qui s'étoient déjà aſſemblés en grand nombre pour ſortir, furent extrêmement ſurpris de voir Bedreddin Haſſan étendu par terre, en chemiſe

& en caleçon. L'un disoit : il a tellement été pressé de sortir de chez sa maîtresse, qu'il n'a pas eu le tems de s'habiller. Voyez un peu, disoit l'autre, à quels accidens on est exposé; il aura passé une bonne partie de la nuit à boire avec ses amis; il se sera enivré, sera sorti ensuite pour quelque nécessité; & au lieu de rentrer, il sera venu jusqu'ici sans savoir ce qu'il faisoit, & le sommeil l'y aura surpris. D'autres en parloient autrement, & personne ne pouvoit deviner par quelle aventure il se trouvoit-là. Un petit vent qui commençoit alors à souffler, leva sa chemise, & laissa voir sa poitrine qui étoit plus blanche que la neige. Ils furent tous tellement étonnés de cette blancheur, qu'ils firent un cri d'admiration qui réveilla le jeune homme. Sa surprise ne fut pas moins grande que la leur de se voir à la porte d'une ville où il n'étoit jamais venu, & environné d'une foule de gens qui le considéroient avec attention. Messieurs, leur dit-il, apprenez-moi de grâce où je suis, & ce que vous souhaitez de moi. L'un d'entr'eux prit la parole & lui répondit : Jeune homme, on vient d'ouvrir la porte de cette ville, & en sortant, nous vous avons trouvé couché ici dans l'état où vous voilà. Nous nous sommes arrêtés à vous regarder : est-ce que vous avez passé ici la nuit ? & savez-vous bien que vous

êtes à une des portes de Damas? A une des portes de Damas, répliqua Bedreddin! vous vous moquez de moi : en me couchant cette nuit, j'étois au Caire. A ces mots, quelques-uns touchés de compaſſion, dirent que c'étoit dommage qu'un jeune homme ſi bien fait eût perdu l'eſprit, & ils paſsèrent leur chemin.

Mon fils, lui dit un bon vieillard, vous n'y penſez pas; puiſque vous êtes ce matin à Damas, comment pouviez-vous être hier au ſoir au Caire? cela ne peut pas être. Cela eſt pourtant très-vrai, repartit Bedreddin, & je vous jure même que je paſſai toute la journée d'hier à Balſora. A peine eut-il achevé ces paroles, que tout le monde fit un grand éclat de rire, & ſe mit à crier : c'eſt un fou, c'eſt un fou. Quelques-uns néanmoins le plaignoient à cauſe de ſa jeuneſſe; & un homme de la compagnie lui dit : mon fils, il faut que vous ayez perdu la raiſon; vous ne ſongez pas à ce que vous dites. Eſt-il poſſible qu'un homme ſoit le jour à Balſora, la nuit au Caire, & le matin à Damas? Vous n'êtes pas ſans doute bien éveillé : rappellez vos eſprits. Ce que je dis, reprit Bedreddin Haſſan, eſt ſi véritable, qu'hier au ſoir j'ai été marié dans la ville du Caire. Tous ceux qui avoient ri auparavant, redoublèrent leurs ris à ce diſcours. Prenez-y bien garde, lui dit la même perſonne

qui venoit de lui parler, il faut que vous ayez rêvé tout cela, & que cette illufion vous foit reftée dans l'efprit. Je fais bien ce que je dis, répondit le jeune homme : dites-moi vous-même comment il eft poffible que je fois allé en fonge au Caire, où je fuis perfuadé que j'ai été effectivement; où l'on a par fept fois amené devant moi mon époufe parée d'un nouvel habillement chaque fois; & où enfin j'ai vu un affreux boffu qu'on prétendoit lui donner ? Apprenez-moi encore ce que font devenus ma robe, mon turban & la bourfe de fequins que j'avois au Caire.

Quoiqu'il affurât que toutes ces chofes étoient réelles, les perfonnes qui l'écoutoient, n'en firent que rire; ce qui le troubla de forte, qu'il ne favoit plus lui-même ce qu'il devoit penfer de tout ce qui lui étoit arrivé.

Le jour qui commençoit à éclairer l'appartement de Schahriar, impofa filence à Scheherazade, qui continua ainfi fon récit le lendemain.



CV^e NUIT.

SIRE, dit-elle, après que Bedreddin Haſſan ſe fut opiniâtré à ſoutenir que tout ce qu'il avoit dit étoit véritable, il ſe leva pour entrer dans la ville, & tout le monde le ſuivit en criant: c'eſt un fou, c'eſt un fou. A ces cris, les uns mirent la tête aux fenêtres, les autres ſe préſentèrent à leurs portes; & d'autres ſe joignant à ceux qui environnoient Bedreddin, crioient comme eux: c'eſt un fou, ſans ſavoir de quoi il s'agiſſoit. Dans l'embarras où étoit ce jeune homme, il arriva devant la maiſon d'un pâtiſſier qui ouvroit ſa boutique, & il entra dedans pour ſe dérober aux huées du peuple qui le ſuivoit.

Ce pâtiſſier avoit été autrefois chef d'une troupe d'arabes vagabonds qui détrouſſoient les caravannes; & quoiqu'il fût venu s'établir à Damas, où il ne donnoit aucun ſujet de plainte contre lui, il ne laiſſoit pas d'être craint de tous ceux qui le connoiſſoient. C'eſt pourquoi, dès le premier regard qu'il jeta ſur la populace qui ſuivoit Bedreddin, il la diſſipa. Le pâtiſſier voyant qu'il n'y avoit plus perſonne, fit pluſieurs queſtions au jeune homme; il lui demanda qui il étoit, & ce qui l'avoit amené à Damas?

Bedreddin Haſſan ne lui cacha ni ſa naiſſance, ni la mort du grand viſir ſon père : il lui conta enſuite de quelle manière il étoit ſorti de Balſora, & comment, après s'être endormi la nuit précédente ſur le tombeau de ſon père, il s'étoit trouvé à ſon réveil au Caire, où il avoit épouſé une dame. Enfin, il lui marqua la ſurpriſe où il étoit de ſe voir à Damas, ſans pouvoir comprendre toutes ces merveilles.

Votre hiſtoire eſt des plus ſurprenantes, lui dit le pâtiſſier; mais ſi vous voulez ſuivre mon conſeil, vous ne ferez confidence à perſonne de toutes les choſes que vous venez de me dire, & vous attendrez patiemment que le ciel daigne finir les diſgraces dont il permet que vous ſoyez affligé. Vous n'avez qu'à demeurer avec moi juſqu'à ce tems-là ; & comme je n'ai pas d'enfans, je ſuis prêt à vous reconnoître pour mon fils, ſi vous y conſentez. Après que je vous aurai adopté, vous irez librement par la ville, & vous ne ſerez plus expoſé aux inſultes de la populace.

Quoique cette adoption ne fît pas honneur au fils d'un grand viſir, Bedreddin ne laiſſa pas d'accepter la propoſition du pâtiſſier, jugeant bien que c'étoit le meilleur parti qu'il devoit prendre dans la ſituation où étoit ſa fortune. Le pâtiſſier le fit habiller, prit des témoins, & alla déclarer devant un cadi qu'il le reconnoiſſoit

pour ſon fils : après quoi Bedreddin demeura chez lui ſous le ſimple nom de Haſſan, & apprit la pâtiſſerie.

Pendant que cela ſe paſſoit à Damas, la fille de Schemſeddin Mohammed ſe réveilla ; & ne trouvant pas Bedreddin auprès d'elle, crut qu'il s'étoit levé ſans vouloir interrompre ſon repos, & qu'il reviendroit bientôt. Elle attendoit ſon retour, lorſque le viſir Schemſeddin Mohammed, ſon père, vivement touché de l'affront qu'il croyoit avoir reçu du ſultan d'Egypte, vint frapper à la porte de ſon appartement, réſolu de pleurer avec elle ſa triſte deſtinée. Il l'appela par ſon nom, & elle n'eut pas plutôt entendu ſa voix, qu'elle ſe leva pour aller lui ouvrir la porte. Elle lui baiſa la main, & le reçut d'un air ſi ſatisfait, que le viſir, qui s'attendoit à la trouver baignée de pleurs & auſſi affligée que lui, en fut extrêmement ſurpris. Malheureuſe, lui dit-il en colère, eſt-ce ainſi que tu parois devant moi? Après l'affreux ſacrifice que tu viens de conſommer, peux-tu m'offrir un viſage ſi content?

Scheherazade ceſſa de parler en cet endroit, parce que le jour parut. La nuit ſuivante elle reprit ſon diſcours, & dit au ſultan des Indes :



CVI[e] NUIT.

SIRE, le grand visir Giafar continuant de raconter l'histoire de Bedreddin Hassan : quand la nouvelle mariée, poursuivit-il, vit que son père lui reprochoit la joie qu'elle faisoit paroître, elle lui dit : Seigneur, ne me faites point, de grace, un reproche si injuste, ce n'est pas le bossu que je déteste plus que la mort ; ce n'est pas ce monstre que j'ai épousé : tout le monde lui a fait tant de confusion, qu'il a été contraint de s'aller cacher, & faire place à un jeune homme charmant, qui est mon véritable mari. Quelle fable me contez-vous, interrompit brusquement Schemseddin Mohammed ? quoi, le bossu n'a pas couché cette nuit avec vous ? Non, Seigneur, répondit-elle, je n'ai point couché avec d'autre personne qu'avec le jeune homme dont je vous parle, qui a de gros yeux & de grands sourcils noirs. A ces paroles, le visir perdit patience, & se mit dans une furieuse colère contre sa fille. Ah ! méchante, lui dit-il, voulez-vous me faire perdre l'esprit par le discours que vous me tenez ? C'est vous, mon père, repartit-elle, qui me faites perdre l'esprit à moi-même par votre incrédulité. Il n'est donc

pas vrai, repliqua le visir, que le bossu.... Hé, laissons-là le bossu, interrompit-elle avec précipitation; maudit soit le bossu! entendrai-je toujours parler du bossu? Je vous le répète encore, mon père, ajouta-t-elle, je n'ai point passé la nuit avec lui, mais avec le cher époux que je vous dis, & qui ne doit pas être loin d'ici.

Schemseddin Mohammed sortit pour l'aller chercher; mais au lieu de le trouver, il fut dans une surprise extrême de rencontrer le bossu qui avoit la tête en bas, les piés en haut, dans la même situation où l'avoit mis le génie. Que veut dire cela, lui dit-il, qui vous a mis en cet état? Le bossu, reconnoissant le visir, lui répondit: ah, ah! c'est donc vous qui vouliez me donner en mariage la maîtresse d'un buffle, l'amoureuse d'un vilain génie? Je ne serai pas votre dupe, & vous ne m'y attapperez pas.

Scheherazade en étoit-là lorsqu'elle apperçut la première lumière du jour; quoiqu'il n'y eût pas long-tems qu'elle parlât, elle n'en dit pas davantage cette nuit. Le lendemain elle reprit ainsi la suite de sa narration, & dit au sultan des Indes :



CVII^e NUIT.

Sire, le grand visir Giafar poursuivant son histoire : Schemseddin Mohammed, continua-t-il, crut que le bossu extravaguoit, quand il l'entendit parler de cette sorte, & lui dit : ôtez-vous de-là, mettez-vous sur vos pieds. Je m'en garderai bien, repartit le bossu, à moins que le soleil ne soit levé. Sachez qu'étant venu ici hier au soir, il parut tout-à-coup devant moi un chat noir, qui devint insensiblement gros comme un buffle ; je n'ai pas oublié ce qu'il me dit : c'est pourquoi allez à vos affaires & me laissez ici. Le visir, au lieu de se retirer, prit le bossu par les piés, & l'obligea de se relever. Cela étant fait, le bossu sortit en courant de toute sa force, sans regarder derrière lui : il se rendit au palais, se fit présenter au sultan d'Egypte, & le divertit fort en lui racontant le traitement que lui avoit fait le génie.

Schemseddin Mohammed retourna dans la chambre de sa fille, plus étonné & plus incertain qu'auparavant de ce qu'il vouloit savoir. Hé bien, fille abusée, lui dit-il, ne pouvez-vous m'éclaircir davantage sur une aventure qui me rend interdit & confus ? Seigneur, lui répondit-elle,

dit-elle, je ne puis vous apprendre autre chose que ce que j'ai déjà eu l'honneur de vous dire. Mais voici, ajouta-t-elle, l'habillement de mon époux qu'il a laissé sur cette chaise, il vous donnera peut-être l'éclaircissement que vous cherchez. En disant ces paroles, elle présenta le turban de Bedreddin au visir, qui le prit, & qui après l'avoir bien examiné de tous côtés : je le prendrois, dit-il, pour un turban de visir, s'il n'étoit à la mode de Moussoul (1). Mais s'appercevant qu'il y avoit quelque chose de cousu entre l'étoffe & la doublure, il demanda des ciseaux, & ayant décousu, il trouva un papier plié. C'étoit le cahier que Noureddin Ali avoit donné en mourant à Bedreddin, son fils, qui l'avoit caché en cet endroit pour le mieux conserver. Schemseddin Mohammed ayant ouvert le cahier, reconnut le caractère de son frère Noureddin Ali, & lut ce titre : *Pour mon fils Bedreddin Hassan.* Avant qu'il pût faire ses réflexions, sa fille lui mit entre les mains la bourse qu'elle avoit trouvée sous l'habit. Il l'ouvrit aussi, & elle étoit remplie de sequins, comme je l'ai déjà dit ; car malgré les largesses que Bedreddin Hassan avoit faites, elle étoit toujours

(1) La ville de Moussoul est dans la Mésopotamie, bâtie vis-à-vis de l'ancienne Ninive.

demeurée pleine par les ſoins du génie & de la fée. Il lut ces mots ſur l'étiquette de la bourſe : *Mille ſequins appartenans au juif Iſaac;* & ceux-ci au-deſſus, que le juif avoit écrits avant que de ſe ſéparer de Bedreddin Haſſan : *Livré à Bedreddin Haſſan, pour le chargement qu'il m'a vendu du premier des vaiſſeaux qui ont ci-devant appartenus à Noureddin Ali, ſon père, d'heureuſe mémoire, lorſqu'il aura abordé en ce port.* Il n'eut pas achevé cette lecture, qu'il fit un grand cri, & s'évanouit.

Scheherazade vouloit continuer; mais le jour parut, & le ſultan des Indes ſe leva, réſolu d'entendre la ſuite de cette hiſtoire.

CVIII^e NUIT.

LE lendemain, Scheherazade ayant repris la parole, dit à Schahriar : Sire, le viſir Schemſeddin Mohammed étant revenu de ſon évanouiſſement, par le ſecours de ſa fille & des femmes qu'elle avoit appelées : ma fille, dit-il, ne vous étonnez pas de l'accident qui vient de m'arriver : la cauſe en eſt telle, qu'à peine y pourrez-vous ajouter foi. Cet époux qui a paſſé la nuit avec vous, eſt votre couſin, le fils de Noureddin Ali. Les mille ſequins qui ſont dans

cette bourſe, me font ſouvenir de la querelle que j'eus avec ce cher frère; c'eſt ſans doute le préſent de noce qu'il vous fait. Dieu ſoit loué de toutes choſes, & particulièrement de cette aventure merveilleuſe qui montre ſi bien ſa puiſſance. Il regarda enſuite l'écriture de ſon frère, & la baiſa pluſieurs fois en verſant une grande abondance de larmes. Que ne puis-je, diſoit-il, auſſi-bien que je vois ces traits qui me cauſent tant de joie, voir ici Noureddin lui-même, & me reconcilier avec lui !

Il lut le cahier d'un bout à l'autre : il y trouva les dates de l'arrivée de ſon frère à Balſora, de ſon mariage, de la naiſſance de Bedreddin Haſſan; & lorſqu'après avoir confronté à ces dates celles de ſon mariage, & la naiſſance de ſa fille au Caire, il eut admiré le rapport qu'il y avoit entr'elles, & fait enfin réflexion que ſon neveu étoit ſon gendre, il ſe livra tout entier à la joie. Il prit le cahier & l'étiquette de la bourſe, les alla montrer au ſultan qui lui pardonna le paſſé, & qui fut tellement charmé du récit de cette hiſtoire, qu'il la fit mettre par écrit avec ſes circonſtances, pour la faire paſſer à la poſtérité.

Cependant le viſir Schemſeddin Mohammed ne pouvoit comprendre pourquoi ſon neveu avoit diſparu; il eſpéroit néanmoins le voir arriver à tous momens, & il l'attendoit avec la

dernière impatience pour l'embraſſer. Après l'avoir inutilement attendu pendant ſept jours, il le fit chercher par tout le Caire; mais il n'en apprit aucune nouvelle, quelques perquiſitions qu'il en pût faire. Cela lui cauſa beaucoup d'inquiétude. Voilà, diſoit-il, une aventure fort ſingulière; jamais perſonne n'en a éprouvé une pareille.

Dans l'incertitude de ce qui pouvoit arriver dans la ſuite, il crut devoir mettre lui-même par écrit l'état où étoit alors ſa maiſon; de quelle manière les noces s'étoient paſſées; comment la ſalle & la chambre de ſa fille étoient meublées. Il fit auſſi un paquet du turban, de la bourſe & du reſte de l'habillement de Bedreddin, & l'enferma ſous la clef..... La ſultane Scheherazade fut obligée d'en demeurer-là, parce qu'elle vit que le jour paroiſſoit. Sur la fin de la nuit ſuivante, elle pourſuivit cette hiſtoire dans ces termes:



CIX^{e} NUIT.

SIRE, le grand visir Giafar continuant de parler au calife : Au bout de quelques jours, dit-il, la fille du visir Schemseddin Mohammed s'apperçut qu'elle étoit grosse ; & en effet, elle accoucha d'un fils dans le terme de neuf mois. On donna une nourrice à l'enfant, avec d'autres femmes & des esclaves pour le servir, & son ayeul le nomma Agib (1).

Lorsque ce jeune Agib eut atteint l'âge de sept ans, le visir Schemseddin Mohammed, au lieu de lui faire apprendre à lire au logis, l'envoya à l'école chez un maître qui avoit une grande réputation, & deux esclaves avoient soin de le conduire & de le ramener tous les jours. Agib jouoit avec ses camarades : comme ils étoient tous d'une condition au-dessous de la sienne, ils avoient beaucoup de déférence pour lui ; & en cela, ils se régloient sur le maître d'école qui lui passoit bien des choses qu'il ne leur pardonnoit pas à eux. La complaisance aveugle qu'on avoit pour Agib, le perdit ; il devint fier, insolent ; il vouloit que ses com-

(1) Ce mot signifie en arabe, Merveilleux.

pagnons souffrissent tout de lui, sans vouloir rien souffrir d'eux. Il dominoit par-tout; & si quelqu'un avoit la hardiesse de s'opposer à ses volontés, il lui disoit mille injures, & alloit souvent jusqu'aux coups. Enfin, il se rendit insupportable à tous les écoliers, qui se plaignirent de lui au maître d'école. Il les exhorta d'abord à prendre patience; mais quand il vit qu'ils ne faisoient qu'irriter par-là l'insolence d'Agib, & fatigué lui-même des peines qu'il lui faisoit: mes enfans, dit-il à ses écoliers, je vois bien qu'Agib est un petit insolent; je veux vous enseigner un moyen de le mortifier de manière qu'il ne vous tourmentera plus; je crois même qu'il ne reviendra plus à l'école. Demain, lorsqu'il sera venu, & que vous voudrez jouer ensemble, rangez-vous autour de lui, & que quelqu'un dise tout haut: nous voulons jouer, mais c'est à condition que ceux qui joueront, diront leur nom, celui de leur mère & de leur père. Nous regarderons comme des bâtards ceux qui refuseront de le faire, & nous ne souffrirons pas qu'ils jouent avec nous. Le maître d'école leur fit comprendre l'embarras où ils jeteroient Agib par ce moyen, & ils se retirèrent chez eux avec de la joie.

Le lendemain, dès qu'ils furent tous assemblés, ils ne manquèrent pas de faire ce que leur

maître leur avoit enseigné ; ils environnèrent Agib, & l'un d'entr'eux prenant la parole : jouons, dit-il, à un jeu ; mais à condition que celui qui ne pourra pas dire son nom, le nom de sa mère & de son père, n'y jouera pas. Ils répondirent tous, & Agib lui-même, qu'ils y consentoient. Alors celui qui avoit parlé, les interrogea l'un après l'autre, & ils satisfirent tous à la condition, excepté Agib, qui répondit : je me nomme Agib, ma mère s'appele Dame de Beauté, & mon père Schemsedd Mohammed, visir du sultan.

A ces mots, tous les enfans s'écrièrent : Agib, que dites-vous ? ce n'est point là le nom de votre père, c'est celui de votre grand-père. Que dieu vous confonde, repliqua-t-il en colère : quoi ! vous osez dire que le visir Schemseddin Mohammed n'est pas mon père ? Les écoliers lui repartirent avec de grands éclats de rire : Non, non, il n'est que votre ayeul, & vous ne jouèrez pas avec nous ; nous nous garderons bien même de nous approcher de vous. En disant cela, ils s'éloignèrenr de lui en le raillant, & ils continuèrent de rire entr'eux. Agib fut mortifié de leurs railleries, & se mit à pleurer.

Le maître d'école qui étoit aux écoutes, & qui avoit tout entendu, entra sur ces entrefaites, & s'adressant à Agib : Agib, lui dit-il, ne savez-

vous pas encore que le visir Schemseddin Mohammed n'est pas votre père? Il est votre ayeul, père de votre mère Dame de Beauté. Nous ignorons comme vous le nom de votre père; nous savons seulement que le sultan avoit voulu marier votre mère avec un de ses palfreniers qui étoit bossu, mais qu'un génie coucha avec elle. Cela est fâcheux pour vous, & doit vous apprendre à traiter vos camarades avec moins de fierté que vous n'avez fait jusqu'à présent.

Scheherazade, en cet endroit, remarquant qu'il étoit jour, mit fin à son discours. Elle en reprit le fil la nuit suivante, & dit au sultan des Indes :

CXe NUIT.

SIRE, le petit Agib, piqué des plaisanteries de ses compagnons, sortit brusquement de l'école, & retourna au logis en pleurant. Il alla d'abord dans l'appartement de sa mère Dame de Beauté, laquelle, allarmée de le voir si affligé, lui en demanda le sujet avec empressement. Il ne put répondre que par des paroles entrecoupées de sanglots, tant il étoit pressé de sa douleur; & ce ne fut qu'à plusieurs reprises qu'il put raconter la cause mortifiante de

ſon affliction. Quand il eut achevé : Au nom de dieu, ma mère, ajouta- t-il, dites-moi, s'il vous plaît, qui eſt mon père ? Mon fils, répondit-elle, votre père eſt le viſir Schemſeddin Mohammed qui vous embraſſe tous les jours. Vous ne me dites pas la vérité, reprit-il, ce n'eſt pas mon père, c'eſt le vôtre. Mais moi, de quel père ſuis-je fils ? A cette demande, Dame de Beauté rappelant dans ſa mémoire la nuit de ſes noces, ſuivie d'un ſi long veuvage, commença de répandre des larmes, en regrettant amèrement la perte d'un époux auſſi aimable que Bedreddin.

Dans le tems que Dame de Beauté pleuroit d'un côté, & Agib de l'autre, le viſir Schemſeddin Mohammed entra, & voulut ſavoir la cauſe de leur affliction. Dame de Beauté la lui apprit, & lui raconta la mortification qu'Agib avoit reçue à l'école. Ce récit toucha vivement le viſir, qui joignit ſes pleurs à leurs larmes, & qui, jugeant par-là que tout le monde tenoit des diſcours contre l'honneur de ſa fille, en fut au déſeſpoir. Frappé de cette cruelle penſée, il alla au palais du ſultan ; & après s'être proſterné à ſes piés, il le ſupplia très-humblement de lui accorder la permiſſion de faire un voyage dans les provinces du Levant, & particulièrement à Balſora, pour aller cher-

cher ſon neveu Bedreddin Haſſan, diſant qu'il ne pouvoit ſouffrir qu'on pensât dans la ville qu'un génie eût couché avec ſa fille Dame de Beauté. Le ſultan entra dans les peines du viſir, approuva ſa réſolution, & lui permit de l'exécuter : il lui fit même expédier une patente par laquelle il prioit, dans les termes les plus obligeans, les princes & les ſeigneurs des lieux où pourroit être Bedreddin, de conſentir que le viſir l'amenât avec lui.

Schemſeddin Mohammed ne trouva pas de paroles aſſez fortes pour remercier dignement le ſultan de la bonté qu'il avoit pour lui. Il ſe contenta de ſe proſterner devant ce prince une ſeconde fois; mais les larmes qui couloient de ſes yeux, marquèrent aſſez ſa reconnoiſſance. Enfin, il prit congé du ſultan, après lui avoir ſouhaité toutes ſortes de proſpérités. Lorſqu'il fut de retour au logis, il ne ſongea qu'à diſpoſer toutes choſes pour ſon départ. Les préparatifs en furent faits avec tant de diligence, qu'au bout de quatre jours, il partit, accompagné de ſa fille Dame de Beauté, & d'Agib, ſon petit-fils.

Scheherazade s'appercevant que le jour commençoit à paroître, ceſſa de parler en cet endroit. Le ſultan des Indes ſe leva fort ſatisfait du récit de la ſultane, & réſolut d'entendre la

ſuite de cette hiſtoire. Scheherazade contenta ſa curioſité la nuit ſuivante, & reprit la parole dans ces termes :

CXI^e NUIT.

SIRE, le grand-viſir Giafar adreſſant toujours la parole au calife Haroun Alraſchid : Schemſeddin Mohammed, dit-il, prit la route de Damas avec ſa fille Dame de Beauté, & Agib, ſon petit-fils. Ils marchèrent dix-neuf jours de ſuite, ſans s'arrêter en nul endroit ; mais le vingtième, étant arrivés dans une fort belle prairie peu éloignée des portes de Damas, ils mirent pié à terre, & firent dreſſer leurs tentes ſur le bord d'une rivière qui paſſe au travers de la ville, & rend ſes environs très-agréables.

Le viſir Schemſeddin Mohammed déclara qu'il vouloit ſéjourner deux jours dans ce beau lieu, & que le troiſième il continueroit ſon voyage. Cependant il permit aux gens de ſa ſuite d'aller à Damas. Ils profitèrent preſque tous de cette permiſſion, les uns pouſſés par la curioſité de voir une ville dont ils avoient oui parler ſi avantageuſement, les autres pour y vendre des marchandiſes d'Egypte qu'ils avoient

apportées, ou pour y acheter des étoffes & des raretés du pays. Dame de Beauté, souhaitant que son fils Agib eût aussi la satisfaction de se promener dans cette célèbre ville, ordonna à l'eunuque noir qui servoit de gouverneur à cet enfant, de l'y conduire, & de bien prendre garde qu'il ne lui arrivât quelqu'accident.

Agib, magnifiquement habillé, se mit en chemin avec l'eunuque, qui avoit à la main une grosse canne. Ils ne furent pas plutôt entrés dans la ville, qu'Agib, qui étoit beau comme le jour, attira sur lui les yeux de tout le monde. Les uns sortoient de leurs maisons pour le voir de plus près, les autres mettoient la tête aux fenêtres; & ceux qui passoient dans les rues, ne se contentoient pas de s'arrêter pour le regarder, ils l'accompagnoient pour avoir le plaisir de le considérer plus long-tems. Enfin, il n'y avoit personne qui ne l'admirât & qui ne donnât mille bénédictions au père & à la mère qui avoient mis au monde un si bel enfant. L'eunuque & lui arrivèrent par hasard devant la boutique où étoit Bedreddin Hassan; & là ils se virent entourés d'une si grande foule de peuple, qu'ils furent obligés de s'arrêter.

Le pâtissier qui avoit adopté Bedreddin Hassan, étoit mort depuis quelques années, & lui

avoit laiſſé, comme à ſon héritier, ſa boutique avec tous ſes autres biens. Bedreddin étoit donc alors maître de la boutique, & il exerçoit la profeſſion de pâtiſſier ſi habilement, qu'il étoit en grande réputation dans Damas. Voyant que tant de monde aſſemblé devant ſa porte, regardoit avec beaucoup d'attention Agib & l'eunuque noir, il ſe mit à les regarder auſſi.

Scheherazade, à ces mots, voyant paroître le jour, ſe tut, Schahriar ſe leva fort impatient de ſavoir ce qui ſe paſſeroit entre Agib & Bedreddin. La ſultane ſatisfit ſon impatience ſur la fin de la nuit ſuivante, & reprit ainſi la parole.

CXII^e NUIT.

BEDREDDIN Haſſan, pourſuivit le viſir Giafar, ayant jeté les yeux particulièrement ſur Agib, ſe ſentit auſſitôt tout ému ſans ſavoir pourquoi. Il n'étoit pas frappé, comme le peuple, de l'éclatante beauté de ce jeune garçon; ſon trouble & ſon émotion avoient une autre cauſe qui lui étoit inconnue. C'étoit la force du ſang qui agiſſoit dans ce tendre père, lequel, interrompant ſes occupations, s'appro-

cha d'Agib, & lui dit d'un air engageant : Mon petit ſeigneur, qui m'avez gagné l'ame, faites-moi la grâce d'entrer dans ma boutique, & de manger quelque choſe de ma façon, afin que pandant ce tems-là j'aye le plaiſir de vous admirer à mon aiſe. Il prononça ces paroles avec tant de tendreſſe, que les larmes lui en vinrent aux yeux. Le petit Agib en fut touché, & ſe tourna vers l'eunuque ; Ce bon-homme, lui dit-il, a une phyſionomie qui me plaît ; & il me parle d'une manière ſi affectueuſe, que je ne puis me défendre de faire ce qu'il ſouhaite. Entrons chez lui, & mangeons de ſa pâtiſſerie. Ah vraiment, lui dit l'eſclave, il feroit beau voir qu'un fils de viſir, comme vous, entrât dans la boutique d'un pâtiſſier pour y manger ; ne croyez pas que je le ſouffre. Hélas, mon petit ſeigneur, s'écria alors Bedreddin Haſſan, on eſt bien cruel de confier votre conduite à un homme qui vous traite avec tant de dureté ; puis s'adreſſant à l'eunuque : Mon bon ami, ajouta-t-il, n'empêchez pas ce jeune ſeigneur de m'accorder la grâce que je lui demande : ne me donnez pas cette mortification. Faites-moi plutôt l'honneur d'entrer avec lui chez moi : & par-là, vous ferez connoître que ſi vous êtes brun au-dehors, comme la châtaigne, vous êtes blanc auſſi au-dedans comme

elle. Savez-vous bien, pourſuivit-il, que je ſais le ſecret de vous rendre blanc de noir que vous êtes? L'eunuque ſe mit à rire à ce diſcours, & demanda à Bedreddin ce que c'étoit que ce ſecret. Je vais vous l'apprendre, répondit-il. Auſſitôt il lui récita des vers à la louange des eunuques noirs, diſant que c'étoit par leur miniſtère que l'honneur des ſultans, des princes & de tous les grands étoit en sûreté. L'eunuque fut charmé de ces vers; & ceſſant de réſiſter aux prières de Bedreddin, laiſſa entrer Agib en ſa boutique, & y entra auſſi lui-même.

Bedreddin Haſſan ſentit une extrême joie d'avoir obtenu ce qu'il avoit deſiré avec tant d'ardeur; & ſe remettant au travail qu'il avoit interrompu : Je faiſois, dit-il, des tartes à la crême; il faut, s'il vous plaît, que vous en mangiez, je ſuis perſuadé que vous les trouverez excellentes; car ma mère qui les fait admirablement bien, m'a appris à les faire, & l'on vient en prendre chez moi de tous les endroits de cette ville. En achevant ces mots, il tira du four une tarte à la crême; & après avoir mis deſſus des grains de grenade & du ſucre, il la ſervit devant Agib, qui la trouva délicieuſe. L'eunuque, à qui

Bedreddin en présenta aussi, en porta le même jugement.

Pendant qu'ils mangeoient tous deux, Bedreddin Hassan examinoit Agib avec une grande attention ; & se représentant, en le regardant, qu'il avoit peut-être un semblable fils de la charmante épouse dont il avoit été si-tôt & si cruellement séparé, cette pensée fit couler de ses yeux quelques larmes. Il se préparoit à faire des questions au petit Agib sur le sujet de son voyage à Damas ; mais cet enfant n'eut pas le tems de satisfaire sa curiosité, parce que l'eunuque qui le pressoit de s'en retourner sous les tentes de son ayeul, l'emmena dès qu'il eut mangé. Bedreddin Hassan ne se contenta pas de les suivre de l'œil, il ferma sa boutique promptement, & marcha sur leurs pas.

Scheherazade, en cet endroit, remarquant qu'il étoit jour, cessa de poursuivre cette histoire. Schahriar se leva, resolu de l'entendre toute entière, & de laisser vivre la sultane jusqu'à ce tems-là.



CXIII^e NUIT.

LE lendemain avant le jour, Dinarzade réveilla sa sœur, qui reprit ainsi son discours; Bedreddin Hassan, continua le visir Giafar, courut donc après Agib & l'eunuque, & les joignit avant qu'ils fussent arrivés à la porte de la ville. L'eunuque s'étant apperçu qu'il les suivoit, en fut extrêmement surpris. Importun que vous êtes, lui dit-il en colère, que demandez-vous? Mon bon ami, lui répondit Bedreddin, ne vous fâchez pas; j'ai hors de la ville une petite affaire dont je me suis souvenu, & à laquelle il faut que j'aille donner ordre. Cette réponse n'appaisa point l'eunuque, qui, se tournant vers Agib, lui-dit : Voilà ce que vous m'avez attiré; je l'avois bien prévu, que je me repentirois de ma complaisance; vous avez voulu entrer dans la boutique de cet homme: je ne suis pas sage de vous l'avoir permis. Peut-être, dit Agib, a-t-il effectivement affaire hors de la ville, & les chemins sont libres pour tout le monde. En disant cela, ils continuèrent de marcher l'un & l'autre sans regarder derrière eux, jusqu'à ce qu'étant arrivés près

des tentes du visir, ils se retournèrent pour voir si Bedreddin les suivoit toujours. Alors Agib remarquant qu'il étoit à deux pas de lui, rougit & pâlit successivement selon les divers mouvemens qui l'agitoient. Il craignoit que le visir, son ayeul, ne vînt à savoir qu'il étoit entré dans la boutique d'un pâtissier, & qu'il y avoit mangé. Dans cette crainte, ramassant une assez grosse pierre qui se trouva à ses piés, il la lui jeta, le frappa au milieu du front, & lui couvrit le visage de sang; après quoi se mettant à courir de toute sa force, il se sauva sous les tentes avec l'eunuque, qui dit à Bedreddin Hassan, qu'il ne devoit pas se plaindre de ce malheur qu'il avoit mérité & qu'il s'étoit attiré lui-même.

Bedreddin reprit le chemin de la ville en étanchant le sang de sa plaie avec son tablier qu'il n'avoit pas ôté. J'ai tort, disoit-il en lui-même, d'avoir abandonné ma maison pour faire tant de peine à cet enfant; car il ne m'a traité de cette manière, que parce qu'il a cru sans doute que je méditois quelque dessein funeste contre lui. Etant arrivé chez lui, il se fit panser, & se consola de cet accident en faisant réflexion qu'il y avoit sur la terre une infinité de gens encore plus malheureux que lui.

Le jour qui paroiſſoit, impoſa ſilence à la ſultane des Indes. Schahriar ſe leva en plaignant Bedreddin, & fort impatient de ſavoir la ſuite de cette hiſtoire.

CXIVe NUIT.

SUR la fin de la nuit ſuivante, Scheherazade adreſſant la parole au ſultan des Indes : Sire, dit-elle, le grand-viſir Giafar pourſuivit ainſi l'hiſtoire de Bedreddin Haſſan : Bedreddin, dit-il, continua d'exercer ſa profeſſion de pâtiſſier à Damas, & ſon oncle Schemſeddin Mohammed en partit trois jours après ſon arrivée. Il prit la route d'Emeſſe, d'où il ſe rendit à Hamach, & delà à Alep, où il s'arrêta deux jours. D'Alep il alla paſſer l'Euphrate, entra dans la Méſopotamie ; & après avoir traverſé Mardin, Mouſſoul, Sengira, Diarbekir & pluſieurs autres villes, arriva enſuite à Balſora, où d'abord il fit demander audience au ſultan, qui ne fut pas plutôt informé du rang de Schemſeddin Mohammed, qu'il la lui donna. Il le reçut même très-favorablement, & lui demanda le ſujet de ſon voyage à Balſora. Sire, répondit le viſir Schemſeddin Mohammed, je ſuis venu pour apprendre des nouvelles du fils de Noureddin Ali, mon

frère, qui a eu l'honneur de ſervir votre majeſté. Il y a long-tems que Noureddin Ali eſt mort, reprit le ſultan. A l'égard de ſon fils, tout ce qu'on vous en pourra dire, c'eſt qu'environ deux mois après la mort de ſon père, il diſparut tout-à-coup, & que perſonne ne l'a vu depuis ce tems-là, quelque ſoin que j'aye pris de le faire chercher. Mais ſa mère, qui eſt fille d'un de mes viſirs, vit encore. Schemſeddin Mohammed lui demanda la permiſſion de la voir & de l'emmener en Egypte; & le ſultan y ayant conſenti, il ne voulut pas différer au lendemain à ſe donner cette ſatisfaction; il ſe fit enſeigner où demeuroit cette dame, & ſe rendit chez elle à l'heure même, accompagné de ſa fille & de ſon petit-fils.

La veuve de Noureddin Ali demeuroit toujours dans l'hôtel où avoit demeuré ſon mari juſqu'à ſa mort. C'étoit une très-belle maiſon, ſuperbement bâtie & ornée de colonnes de marbre; mais Schemſeddin Mohammed ne s'arrêta pas à l'admirer. En arrivant, il baiſa la porte & un marbre ſur lequel étoit écrit en lettres d'or le nom de ſon frère. Il demanda à parler à ſa belle-ſœur, dont les domeſtiques lui dirent qu'elle étoit dans un petit édifice en forme de dôme, qu'ils lui montrèrent au milieu d'une cour très-ſpacieuſe. En effet, cette tendre mère

avoit coutume d'aller paſſer la meilleure partie du jour & de la nuit dans cet édifice qu'elle avoit fait bâtir pour repréſenter le tombeau de Bedreddin Haſſan qu'elle croyoit mort, après l'avoir ſi long-tems attendu en vain. Elle y étoit alors occupée à pleurer ce cher fils, & Schemſeddin Mohammed la trouva enſevelie dans une affliction mortelle.

Il lui fit ſon compliment ; & après l'avoir ſuppliée de ſuſpendre ſes larmes & ſes gémiſſemens, il lui apprit qu'il avoit l'honneur d'être ſon beau-frère, & lui dit la raiſon qui l'avoit obligé de partir du Caire, & de venir à Balſora.

En achevant ces mots, Scheherazade voyant paroître le jour, ceſſa de pourſuivre ſon récit; mais elle en reprit le fil de cette ſorte ſur la fin de la nuit ſuivante :

CXVe NUIT.

SCHEMSEDDIN Mohammed, continua le viſir Giafar, après avoir inſtruit ſa belle-ſœur de tout ce qui s'étoit paſſé au Caire la nuit des noces de ſa fille, après lui avoir conté la ſurpriſe que lui avoit cauſée la découverte du cahier couſu dans le turban de Bedreddin, lui préſenta Agib & Dame de Beauté.

Quand la veuve de Noureddin Ali, qui étoit demeurée assise comme une femme qui ne prenoit plus de part aux choses du monde, eut compris par le discours qu'elle venoit d'entendre, que le cher fils qu'elle regrettoit tant, pouvoit vivre encore, elle se leva, embrassa très-étroitement Dame de Beauté & son petit Agib, en qui reconnoissant les traits de Bedreddin, elle versa des larmes d'une nature bien différente de celles qu'elle répandoit depuis si long-tems. Elle ne pouvoit se lasser de baiser ce jeune homme, qui, de son côté, recevoit ses embrassemens avec toutes les démonstrations de joie dont il étoit capable. Madame, dit Schemseddin Mohammed, il est tems de finir vos regrets & d'essuyer vos larmes : il faut vous disposer à venir en Egypte avec nous. Le sultan de Balsora me permet de vous emmener, & je ne doute pas que vous n'y consentiez. J'espère que nous rencontrerons enfin votre fils, mon neveu ; & si cela arrive, son histoire, la vôtre, celle de ma fille & la mienne, mériteront d'être écrites pour être transmises à la postérité.

La veuve de Noureddin Ali écouta cette proposition avec plaisir, & fit travailler dès ce moment aux préparatifs de son départ. Pendant ce tems-là, Schemseddin Mohammed demanda une seconde audience ; & ayant pris congé du sultan,

qui le renvoya comblé d'honneurs, avec un présent considérable pour le sultan d'Egypte, il partit de Balsora, & reprit le chemin de Damas.

Lorsqu'il fut près de cette ville, il fit dresser ses tentes hors de la porte par où il y devoit entrer, & dit qu'il y séjourneroit trois jours, pour faire reposer son équipage, & pour acheter ce qu'il trouveroit de plus curieux & de plus digne d'être présenté au sultan d'Egypte.

Pendant qu'il étoit occupé à choisir lui-même les plus belles étoffes que les principaux marchands avoient apportées sous ses tentes, Agib pria l'eunuque noir, son conducteur, de le mener promener dans la ville, disant qu'il souhaitoit de voir les choses qu'il n'avoit pas eu le tems de voir en passant, & qu'il seroit bien aise aussi d'apprendre des nouvelles du pâtissier à qui il avoit donné un coup de pierre. L'eunuque y consentit, marcha vers la ville avec lui, après en avoir obtenu la permission de sa mère Dame de Beauté.

Ils entrèrent dans Damas par la porte du palais, qui étoit la plus proche des tentes du visir Schemseddin Mohammed. Ils parcoururent les grandes places, les lieux publics & couverts où se vendoient les marchandises les plus riches,

& virent l'ancienne mosquée des Ommiades (1), dans le tems qu'on s'y assembloit pour faire la prière (2) d'entre le midi & le coucher du soleil. Ils passèrent ensuite devant la boutique de Bedreddin Hassan, qu'ils trouvèrent encore occupé à faire des tartes à la crême. Je vous salue, lui dit Agib, regardez-moi ; vous souvenez-vous de m'avoir vu ? A ces mots, Bedreddin jeta les yeux sur lui ; & le reconnoissant (ô surprenant effet de l'amour paternel !) il sentit la même émotion que la première fois ; il se rroubla ; & au lieu de lui répondre, il demeura long-tems sans pouvoir proférer une seule parole. Néanmoins ayant rappelé ses esprits : Mon petit seigneur, lui dit-il, faites-moi la grâce d'entrer encore une fois chez moi avec votre gouverneur ; venez goûter d'une tarte à la crême. Je vous supplie de me pardonner la peine que je vous fis en vous suivant hors de la ville : je ne me possédois pas, je ne savois ce que je faisois ; vous m'entraîniez après vous sans que je pusse résister à une si douce violence.

(1) C'est-à-dire, des califes qui régnèrent après les quatre premiers successeurs de Mahomet, & qui furent ainsi nommés d'un de leurs ancêtres qui s'appeloit Ommiah.

(2) Cette prière se fait en tout tems deux heures & demie devant le coucher du soleil.

Scheherazade cessa de parler en cet endroit, parce qu'elle vit paroître le jour. Le lendemain, elle reprit de cette manière la suite de son discours :

CXVI^e NUIT.

Commandeur des croyans, poursuivit le visir Giafar, Agib étonné d'entendre ce que lui disoit Bedreddin, répondit : Il y a de l'excès dans l'amitié que vous me témoignez, & je ne veux point entrer chez vous que vous ne vous soyez engagé par serment à ne me pas suivre quand j'en serai sorti. Si vous me le promettez & que vous soyez homme de parole, je vous reviendrai voir encore demain, pendant que le visir mon ayeul achetera de quoi faire présent au sultan d'Egypte. Mon petit seigneur, reprit Bedreddin Hassan, je ferai tout ce que vous m'ordonnerez. A ces mots, Agib & l'eunuque entrèrent dans la boutique.

Bedreddin leur servit aussitôt une tarte à la crême, qui n'étoit pas moins délicate ni moins excellente que celle qu'il leur avoit présentée la première fois. Venez, lui dit Agib, asséyez-vous auprès de moi & mangez avec nous. Bedreddin s'étant assis, voulut embrasser Agib pour

lui marquer la joie qu'il avoit de ſe voir à ſes côtés ; mais Agib le repouſſa en lui diſant : Tenez-vous en repos, votre amitié eſt trop vive. Contentez-vous de me regarder & de m'entretenir. Bedreddin obéit, & ſe mit à chanter une chanſon dont il compoſa ſur le champ les paroles à la louange d'Agib. Il ne mangea point, & ne fit autre choſe que ſervir ſes hôtes. Lorſqu'ils eurent achevé de manger, il leur préſenta à laver (1), & une ſerviette très-blanche pour s'eſſuyer les mains. Il prit enſuite un vaſe de ſorbet, & leur en prépara plein une grande porcelaine où il mit de la neige (2) fort propre. Puis préſentant la porcelaine au petit Agib : Prenez, lui dit-il, c'eſt un ſorbet de roſe, le plus délicieux qu'on puiſſe trouver dans toute cette ville : jamais vous n'en avez goûté de meilleur. Agib en ayant bu avec plaiſir, Bedreddin Haſſan reprit la porcelaine & la préſenta auſſi à l'eunuque, qui but à longs traits toute la liqueur juſqu'à la dernière goutte.

---

(1) Comme les Mahométans ſe lavent les mains cinq fois le jour lorſqu'ils vont faire leurs prières, ils ne croyent pas avoir beſoin de ſe laver avant que de manger : mais ils ſe lavent après, parce qu'ils mangent ſans fourchette.

(2) C'eſt ainſi que l'on rafraîchit la boiſſon promptement dans tout le levant où l'on a l'uſage de la neige.

Enfin Agib & ſon gouverneur raſſaſiés, remercièrent le pâtiſſier de la bonne chère qu'il leur avoit faite, & ſe retirèrent en diligence, parce qu'il étoit déjà un peu tard. Ils arrivèrent ſous les tentes de Schemſeddin Mohammed, & allèrent d'abord à celle des dames. La grand-mère d'Agib fut ravie de le revoir; & comme elle avoit toujours ſon fils Bedreddin dans l'eſprit, elle ne put retenir ſes larmes en embraſſant Agib. Ah mon fils, lui dit-elle, ma joie ſeroit parfaite ſi j'avois le plaiſir d'embraſſer votre père Bedreddin Haſſan comme je vous embraſſe. Elle ſe mettoit alors à table pour ſouper; elle le fit aſſeoir auprès d'elle, lui fit pluſieurs queſtions ſur ſa promenade; & en lui diſant qu'il ne devoit pas manquer d'appétit, elle lui ſervit un morceau d'une tarte à la crême qu'elle avoit elle-même faite, & qui étoit excellente; car on a déjà dit qu'elle les ſavoit mieux faire que les meilleurs pâtiſſiers. Elle en préſenta auſſi à l'eunuque; mais ils en avoient tellement mangé l'un & l'autre chez Bedreddin, qu'ils n'en pouvoient pas ſeulement goûter.

Le jour qui paroiſſoit, empêcha Scheherazade d'en dire davantage cette nuit; mais ſur la fin de la ſuivante, elle continua ſon récit dans ces termes:



CXVII^e NUIT.

Agib eut à peine touché au morceau de tarte à la crême qu'on lui avoit servi, que feignant de ne le pas trouver à son goût, il le laissa tout entier ; & Schaban (1), c'est le nom de l'eunuque, fit la même chose. La veuve de Noureddin Ali s'apperçut avec chagrin du peu de cas que son petit-fils faisoit de sa tarte. Hé quoi, mon fils, lui dit-elle, est-il possible que vous méprisiez ainsi l'ouvrage de mes propres mains ? Apprenez que personne au monde n'est capable de faire de si bonnes tartes à la crême, excepté votre père Bedreddin Hassan, à qui j'ai enseigné le grand art d'en faire de pareilles. Ah, ma bonne grand'mère, s'écria Agib, permettez-moi de vous dire que si vous n'en savez pas faire de meilleures, il y a un pâtissier dans cette ville qui vous surpasse dans ce grand art : nous venons d'en manger chez lui une qui vaut beaucoup mieux que celle-ci.

A ces paroles, la grand'mère regardant l'eunuque de travers : comment Schaban, lui dit-

(1) Les Mahométans donnent ordinairement ce nom aux eunuques noirs.

elle avec colère, vous a-t-on commis la garde de mon petit-fils pour le mener manger chez des pâtissiers comme un gueux ? Madame, répondit l'eunuque, il est bien vrai que nous nous sommes entretenus quelque tems avec un pâtissier, mais nous n'avons pas mangé chez lui. Pardonnez-moi, interrompit Agib, nous sommes entrés dans sa boutique, & nous y avons mangé d'une tarte à la crême. La dame, plus irritée qu'auparavant contre l'eunuque, se leva de table assez brusquement, courut à la tente de Schemseddin Mohammed, qu'elle informa du délit de l'eunuque, dans des termes plus propres à animer le visir contre le délinquant, qu'à lui faire excuser sa faute.

Schemseddin Mohammed, qui étoit naturellement emporté, ne perdit pas une si belle occasion de se mettre en colère. Il se rendit à l'instant sous la tente de sa belle-sœur, & dit à l'eunuque : quoi, malheureux, tu as la hardiesse d'abuser de la confiance que j'ai en toi ! Schaban, quoique suffisamment convaincu par le témoignage d'Agib, prit le parti de nier encore le fait. Mais l'enfant soutenant toujours le contraire : mon grand-père, dit-il à Schemseddin Mohammed, je vous assure que nous avons si bien mangé l'un & l'autre, que nous n'avons pas besoin de souper : le pâtissier nous a même

régalés d'une grande porcelaine de ſorbet. Hé bien, méchant eſclave, s'écria le viſir en ſe tournant vers l'eunuque, après cela, ne veux-tu pas convenir que vous êtes entrés tous deux chez un pâtiſſier, & que vous y avez mangé? Schaban eut encore l'effronterie de jurer que cela n'étoit pas vrai. Tu es un menteur, lui dit alors le viſir, je crois plutôt mon petit-fils que toi. Néanmoins ſi tu peux manger toute cette tarte à la crême qui eſt ſur cette table, je ſerai perſuadé que tu dis la vérité.

Schaban, quoiqu'il en eût juſqu'à la gorge, ſe ſoumit à cette épreuve, & prit un morceau de la tarte à la crême; mais il fut obligé de le retirer de ſa bouche, car le cœur lui ſouleva. Il ne laiſſa pas pourtant de mentir encore, en diſant qu'il avoit tant mangé le jour précédent, que l'appétit ne lui étoit pas encore revenu. Le viſir irrité de tous les menſonges de l'eunuque, & convaincu qu'il étoit coupable, le fit coucher par terre, & commanda qu'on lui donnât la baſtonade. Le malheureux pouſſa de grands cris en ſouffrant ce châtiment, & confeſſa la vérité. Il eſt vrai, s'écria-t-il, que nous avons mangé une tarte à la crême chez un pâtiſſier, & elle étoit cent fois meilleure que celle qui eſt ſur cette table.

La veuve de Noureddin Ali crut que c'étoit

par dépit contr'elle & pour la mortifier, que Schaban louoit la tarte du pâtissier : c'est pourquoi s'adressant à lui : je ne puis croire, dit-elle, que les tartes à la crême de ce pâtissier soient plus excellentes que les miennes. Je veux m'en éclaircir ; tu sais où il demeure ; vas chez lui & m'apportes une tarte à la crême tout-à-l'heure. En parlant ainsi, elle fit donner de l'argent à l'eunuque pour acheter la tarte, & il partit. Etant arrivé à la boutique de Bedreddin : bon pâtissier, lui dit-il, tenez, voilà de l'argent, donnez-moi une tarte à la crême ; une de nos dames souhaite d'en goûter. Il y en avoit alors de toutes chaudes ; Bedreddin choisit la meilleure, & la donnant à l'eunuque : prenez celle-ci, dit-il, je vous la garantis excellente, & je puis vous assurer que personne au monde n'est capable d'en faire de semblables, si ce n'est ma mère, qui vit peut-être encore.

Schaban revint en diligence sous les tentes avec sa tarte à la crême. Il la présenta à la veuve de Noureddin Ali, qui la prit avec empressement. Elle en rompit un morceau pour le manger ; mais elle ne l'eut pas plutôt porté à sa bouche, qu'elle fit un grand cri & qu'elle tomba évanouie. Schemseddin Mohammed qui étoit présent, fut extrêmement étonné de cet accident ; il jeta de l'eau lui-même au visage de sa

belle-sœur, & s'empressa fort à la secourir. Dès qu'elle fut revenue de sa foiblesse : ô dieu! s'écria-t-elle, il faut que ce soit mon fils, mon cher fils Bedreddin, qui ait fait cette tarte.

La clarté du jour, en cet endroit, vint imposer silence à Scheherazade. Le sultan des Indes se leva pour faire sa prière & aller tenir son conseil; & la nuit suivante, la sultane poursuivit ainsi l'histoire de Bedreddin Hassan :

CXVIIIe NUIT.

QUAND le visir Schemseddin Mohammed eut entendu dire à sa belle-sœur qu'il falloit que ce fût Bedreddin Hassan qui eut fait la tarte à la crême que l'eunuque venoit d'apporter, il sentit une joie inconcevable; mais venant à faire réflexion que cette joie étoit sans fondement, & que selon toutes les apparences, la conjecture de la veuve de Noureddin devoit être fausse, il lui dit : mais, madame, pourquoi avez-vous cette opinion ? ne se peut-il pas trouver un pâtissier au monde qui sache aussi-bien faire des tartes à la crême que votre fils? Je conviens, répondit-elle, qu'il y a peut-être des pâtissiers capables d'en faire d'aussi bonnes; mais comme je les fais d'une manière toute singulière, &

que nul autre que mon fils n'a ce ſecret, il faut abſolument que ce ſoit lui qui ait fait celle-ci. Réjouiſſons-nous, mon frère, ajouta-t-elle avec tranſport, nous avons enfin trouvé ce que nous cherchons & déſirons depuis ſi long-tems. Madame, répliqua le viſir, modérez, je vous prie, votre impatience, nous ſaurons bientôt ce que nous en devons penſer. Il n'y a qu'à faire venir ici le pâtiſſier; ſi c'eſt Bedreddin Haſſan, vous le reconnoîtrez bien ma fille & vous. Mais il faut que vous vous cachiez toutes deux, & que vous le voyiez ſans qu'il vous voye; car je ne veux pas que notre reconnoiſſance ſe faſſe à Damas : j'ai deſſein de la prolonger juſqu'à ce que nous ſoyons de retour au Caire, où je me propoſe de vous donner un divertiſſement très-agréable.

En achevant ces paroles, il laiſſa les dames ſous leur tente, & ſe rendit ſous la ſienne. Là il fit venir cinquante de ſes gens, & leur dit : prenez chacun un bâton, & ſuivez Schaban qui va vous conduire chez un pâtiſſier de cette ville. Lorſque vous y ſerez arrivés, rompez, briſez tout ce que vous trouverez dans ſa boutique; s'il vous demande pourquoi vous faites ce déſordre, demandez-lui ſeulement ſi ce n'eſt pas lui qui a fait la tarte à la crême qu'on a été prendre chez lui. S'il vous répond qu'oui, ſai-

fiffez-vous de fa perfonne, liez-le bien & me l'amenez; mais gardez-vous de le frapper ni de lui faire le moindre mal. Allez, & ne perdez pas de tems.

Le vifir fut promptement obéi; fes gens armés de bâtons & conduits par l'eunuque noir, fe rendirent en diligence chez Bedreddin Haffan, où ils mirent en pièces les plats, les chaudrons, les cafferolles, les tables, & tous les autres meubles & uftenfiles qu'ils trouvèrent, & inondèrent fa boutique de forbet, de crême & de confitures. A ce fpectacle, Bedreddin Haffan fort étonné, leur dit d'un ton de voix pitoyable : hé bonnes gens, pourquoi me traitez-vous de la forte ? de quoi s'agit-il ? qu'ai-je fait ? N'eft-ce pas vous, dirent-ils, qui avez fait la tarte à la crême que vous avez vendue à l'eunuque que vous voyez ? oui, c'eft moi-même, répondit-il; qu'y trouve-t-on à dire ? Je défie qui que ce foit d'en faire une meilleure. Au lieu de lui répartir, ils continuèrent de brifer tout, & le four même ne fur pas épargné.

Cependant les voifins étant accourus au bruit, & fort furpris de voir cinquante hommes armés commettre un pareil défordre, demandoient le fujet d'une fi grande violence ; & Bedreddin encore une fois dit à ceux qui la lui faifoient :

apprenez-moi de grâce quel crime je puis avoir commis, ponr rompre & briser ainsi tout ce qu'il y a chez moi? N'est-ce pas vous, répondirent-ils, qui avez fait la tarte à la crême que vous avez vendue à cet eunuque? Oui, oui, c'est moi, répartit-il, je soutiens qu'elle est bonne, & je ne mérite pas le traitement injuste que vous me faites. Ils se saisirent de sa personne sans l'écouter; & après lui avoir arraché la toile de son turban, ils s'en servirent pour lui lier les mains derrière le dos; puis le tirant par force de sa boutique, ils commencèrent à l'emmener.

La populace qui s'étoit assemblée-là, touchée de compassion pour Bedreddin, prit son parti, & voulut s'opposer au dessein des gens de Schemseddin Mohammed; mais il survint en ce moment des officiers du gouverneur de la ville, qui écartèreut le peuple & favorisèrent l'enlèvement de Bedreddin, parce que Schemseddin Mohammed étoit allé chez le gouverneur de Damas pour l'informer de l'ordre qu'il avoit donné, & pour lui demander main-forte; & ce gouverneur qui commandoit sur toute la Syrie au nom du sultan d'Egypte, n'avoit eu garde de rien refuser au visir de son maître. On entraînoit donc Bedreddin malgré ses cris & ses larmes.

Scheherazade n'en put dire davantage à cause du jour qu'elle vit paroître ; mais le lendemain elle reprit sa narration, & dit au sultau des Indes :

CXIXe NUIT.

Sire, le visir Giafar continuant de parler au calife : Bedreddin Hassan, dit-il, avoit beau demander en chemin aux personnes qui l'emmenoient, ce que l'on avoit trouvé dans sa tarte à la crême, on ne lui répondoit rien. Enfin il arriva sous les tentes, où on le fit attendre jusqu'à ce que Schemseddin Mohammed fût revenu de chez le gouverneur de Damas.

Le visir étant de retour, demanda des nouvelles du pâtissier ; on le lui amena. Seigneur, lui dit Bedreddin les larmes aux yeux, faites-moi la grâce de me dire en quoi je vous ai offensé. Ah, malheureux, répondit le visir, n'est-ce pas toi qui a fait la tarte à la crême que tu m'as envoyée ? J'avoue que c'est moi, repartit Bedreddin : quel crime ai-je commis en cela ? Je te châtirai comme tu le mérites, repliqua Schemseddin Mohammed, & il t'en coûtera la vie pour avoir fait une si méchante tarte. Hé bon dieu, s'écria Bedreddin : qu'est-ce

que j'entends! eſt-ce un crime digne de mort d'avoir fait une méchante tarte à la crême! Oui, dit le viſir, & tu ne dois pas attendre de moi un autre traitement.

Pendant qu'ils s'entretenoient ainſi tous deux, les dames, qui s'étoient cachées, obſervoient avec attention Bedreddin, qu'elles n'eurent pas de peine à reconnoître, malgré le long tems qu'elles ne l'avoient vu. La joie qu'elles en eurent, fut telle, qu'elles en tombèrent évanouies. Quand elles furent revenues de leur évanouiſſement, elles vouloient s'aller jetter au cou de Bedreddin; mais la parole qu'elles avoient donnée au viſir de ne ſe point montrer, l'emporta ſur les plus tendres mouvemens de l'amour & de la nature.

Comme Schemſeddin Mohammed avoit réſolu de partir cette même nuit, il fit plier les tentes & préparer les voitures pour ſe mettre en marche: & à l'égard de Bedreddin, il ordonna qu'on le mît dans une caiſſe bien fermée, & qu'on le chargeât ſur un chameau. D'abord que tout fut prêt pour le départ, le viſir & les gens de ſa ſuite ſe mirent en chemin. Ils marchèrent le reſte de la nuit, & le jour ſuivant ſans ſe repoſer. Ils ne s'arrêtèrent qu'à l'entrée de la nuit. Alors on tira Bedreddin Haſſan de ſa caiſſe pour lui faire prendre de la nourriture;

mais on eut ſoin de le tenir éloigné de ſa mère & de ſa femme ; & pendant vingt jours que dura le voyage, on le traita de la même manière.

En arrivant au Caire, on campa aux environs de la ville par ordre du viſir Schemſeddin Mohammed, qui ſe fit amener Bedreddin, devant lequel il dit à un charpentier qu'il avoit fait venir : va chercher du bois & dreſſe promptement un poteau. Hé, ſeigneur, dit Bedreddin, que prétendez-vous faire de ce poteau. T'y attacher, repartit le viſir, & te faire enſuite promener par tous les quartiers de la ville, afin qu'on voye en ta perſonne un indigne pâtiſſier qui fait des tartes à la crême ſans y mettre de poivre. A ces mots, Bedreddin Haſſan s'écria d'une manière ſi plaiſante, que Schemſeddin Mohammed eut bien de la peine à garder ſon ſérieux ? Grand dieu ! c'eſt donc pour n'avoir pas mis de poivre dans une tarte à la crême, qu'on veut me faire ſouffrir une mort auſſi cruelle qu'ignominieuſe.

En achevant ces mots, Scheherazade remarquant qu'il étoit jour, ſe tut, & Schahriar ſe leva en riant de tout ſon cœur de la frayeur de Bedreddin, & fort curieux d'entendre la ſuite de cette hiſtoire, que la ſultane reprit de cette ſorte le lendemain avant le jour :

CXXe NUIT.

Sire, le calife Haroun Alraſchid, malgré ſa gravité, ne put s'empêcher de rire quand le viſir Giafar lui dit que Schemſeddin Mohammed menaçoit de faire mourir Bedreddin pour n'avoir pas mis du poivre dans la tarte à la crême qu'il avoit vendue à Schaban. Hé quoi, diſoit Bedreddin, faut-il qu'on ait tout rompu & briſé dans ma maiſon, qu'on m'ait empriſonné dans une caiſſe, & qu'enfin on s'apprête à m'attacher à un poteau; & tout cela parce que je ne mets pas de poivre dans une tarte à la crême? Hé grand dieu, qui a jamais oui parler d'une pareille choſe? Sont-ce là des actions de Muſulmans, de perſonnes qui font profeſſion de probité, de juſtice, & qui pratiquent toutes ſortes de bonnes œuvres? En diſant cela, il fondoit en larmes; puis recommençant ſes plaintes: Non, reprenoit-il, jamais perſonne n'a été traité ſi injuſtement ni ſi rigoureuſement. Eſt-il poſſible qu'on ſoit capable d'ôter la vie à un homme pour n'avoir pas mis de poivre dans une tarte à la crême? Que maudites ſoient toutes les tartes à la crême, auſſi-bien que l'heure où je

ſuis né : plût à dieu que je fuſſe mort en ce moment !

Le déſolé Bedreddin ne ceſſa de lamenter ; & lorſqu'on apporta le poteau & les clous pour l'y clouer, il pouſſa de grands cris à ce ſpectacle terrible : O ciel, dit-il, pouvez-vous ſouffrir que je meure d'un trépas infâme & douloureux ? & cela pour quel crime ? Ce n'eſt point pour avoir volé, ni pour avoir tué, ni pour avoir renié ma religion ; c'eſt pour n'avoir pas mis de poivre dans une tarte à la crême.

Comme la nuit étoit alors déjà aſſez avancée, le viſir Schemſeddin Mohammed fit remettre Bedreddin dans ſa caiſſe, & lui dit : Demeure-là juſqu'à demain ; le jour ne ſe paſſera pas que je ne te faſſe mourir. On emporta la caiſſe, & l'on en chargea le chameau qui l'avoit apportée depuis Damas. On rechargea en même-tems tous les autres chameaux ; & le viſir étant monté à cheval, fit marcher devant lui le chameau qui portoit ſon neveu, & entra dans la ville, ſuivi de tout ſon équipage. Après avoir paſſé pluſieurs rues où perſonne ne parut, parce que tout le monde s'étoit retiré, il ſe rendit à ſon hôtel, où il fit décharger la caiſſe, avec défenſe de l'ouvrir que lorſqu'il l'ordonneroit.

Tandis qu'on déchargeoit les autres chameaux, il prit en particulier la mère de Bedreddin Haſſan & ſa fille ; & s'adreſſant à la dernière : dieu ſoit loué, lui dit-il, ma fille, de ce qu'il nous a fait ſi heureuſement rencontrer votre couſin & votre mari : vous vous ſouvenez bien apparemment de l'état où étoit votre chambre la première nuit de vos noces. Allez, faites-y mettre toutes choſes comme elles étoient alors. Si pourtant vous ne vous en ſouveniez pas, je pourrois y ſuppléer par l'écrit que j'en ai fait faire. De mon côté, je vais donner ordre au reſte.

Dame de Beauté alla exécuter avec joie ce que venoit de lui ordonner ſon père, qui commença auſſi à diſpoſer toutes choſes dans la ſalle, de la même manière qu'elles étoient lorſque Bedreddin Haſſan s'y étoit trouvé avec le palfrenier boſſu du ſultan d'Egypte. A meſure qu'il liſoit l'écrit, ſes domeſtiques mettoient chaque meuble à ſa place. Le trône ne fut pas oublié, non plus que les bougies allumées. Quand tout fut préparé dans la ſalle, le viſir entra dans la chambre de ſa fille, où il poſa l'habillement de Bedreddin avec la bourſe de ſequins. Cela étant fait, il dit à Dame de Beauté : Déshabillez-vous, ma fille, & vous couchez. Dès que Bedreddin ſera entré dans

cette chambre, plaignez-vous de ce qu'il a été dehors trop long-tems, & lui dites que vous avez été bien étonnée en vous réveillant de ne le pas trouver auprès de vous. Preſſez-le de ſe remettre au lit, & demain matin vous nous divertirez, madame votre belle-mère & moi, en nous rendant compte de ce qui ſe ſera paſſé entre vous & lui cette nuit. A ces mots, il ſortit de l'appartement de ſa fille, & lui laiſſa la liberté de ſe coucher.

Scheherazade vouloit pourſuivre ſon récit, mais le jour qui commença à paroître, l'en empêcha.

CXXI^e NUIT.

SUR la fin de la nuit ſuivante, le ſultan des Indes, qui avoit une extrême impatience d'apprendre comment ſe dénoueroit l'hiſtoire de Bedreddin, réveilla lui-même Scheherazade, & l'avertit de la continuer ; ce qu'elle fit en ces termes : Schemſeddin Mohammed, dit le viſir Giafar au calife, fit ſortir de la ſalle tous les domeſtiques qui y étoient, & leur ordonna de s'éloigner, à la réſerve de deux ou trois qu'il fit demeurer. Il les chargea d'aller tirer Bedreddin hors de la caiſſe, de le mettre en

chemise & en caleçon, de le conduire en cet état dans la salle, de l'y laisser tout seul, & d'en fermer la porte.

Bedreddin Hassan, quoiqu'accablé de douleur, s'étoit endormi pendant tout ce tems-là, si bien que les domestiques du visir l'eurent plutôt tiré de la caisse, mis en chemise & en caleçon, qu'il ne fut réveillé; & ils le transportèrent dans la salle si brusquement, qu'ils ne lui donnèrent pas le loisir de se reconnoître. Quand il se vit seul dans la salle, il promena sa vue de toutes parts, & les choses qu'il voyoit, rappelant dans sa mémoire le souvenir de ses noces, il s'apperçut avec étonnement que c'étoit la même salle où il avoit vu le palfrenier bossu. Sa surprise augmenta encore, lorsque s'étant approché doucement de la porte d'une chambre qu'il trouva ouverte, il vit dedans son habillement au même endroit où il se souvenoit de l'avoir mis la nuit de ses noces. Bon dieu, dit-il en se frottant les yeux, suis-je endormi, suis-je éveillé?

Dame de Beauté qui l'observoit, après s'être divertie de son étonnement, ouvrit tout-à-coup les rideaux de son lit, & avançant la tête: Mon cher seigneur, lui dit-elle d'un ton assez tendre, que faites-vous à la porte? venez vous recoucher. Vous avez demeuré dehors

bien long-tems. J'ai été fort ſurpriſe en me réveillant de ne vous pas trouver à mes côtés. Bedreddin Haſſan changea de viſage, lorſqu'il reconnut que la dame qui lui parloit, étoit cette charmante perſonne avec laquelle il ſe ſouvenoit d'avoir couché. Il entra dans la chambre; mais au lieu d'aller au lit, comme il étoit plein des idées de tout ce qui lui étoit arrivé depuis dix ans, & qu'il ne pouvoit ſe perſuader que tous ces évènemens ſe fuſſent paſſés en une ſeule nuit, il s'approcha de la chaiſe où étoient ſes habits & la bourſe de ſequins; & après les avoir examinés avec beaucoup d'attention: Par le grand dieu vivant, s'écria-t-il, voilà des choſes que je ne puis comprendre! La dame qui prenoit plaiſir à voir ſon embarras, lui dit: Encore une fois, ſeigneur, venez vous remettre au lit: à quoi vous amuſez-vous? A ces paroles, il s'avança vers Dame de Beauté: Je vous ſupplie, madame, lui dit-il, de m'apprendre s'il y a long-tems que je ſuis auprès de vous. La queſtion me ſurprend, répondit-elle; eſt-ce que vous ne vous êtes pas levé d'auprès de moi tout-à-l'heure? Il faut que vous ayez l'eſprit bien préoccupé. Madame, reprit Bedreddin, je ne l'ai aſſurément pas fort tranquille. Je me ſouviens, il eſt vrai, d'avoir été près de vous; mais je me ſouviens auſſi

d'avoir depuis demeuré dix ans à Damas. Si j'ai en effet couché cette nuit avec vous, je ne puis pas en avoir été éloigné ſi long-tems. Ces deux choſes ſont oppoſées. Dites-moi, de grâce, ce que j'en dois penſer ; ſi mon mariage avec vous eſt une illuſion, ou ſi c'eſt un ſonge que mon abſence. Oui, ſeigneur, repartit Dame de Beauté, vous avez rêvé, ſans doute, que vous avez été à Damas. Il n'y a donc rien de ſi plaiſant, s'écria Bedreddin en faiſant un éclat de rire. Je ſuis aſſuré, madame, que ce ſonge va vous paroître très-réjouiſſant. Imaginez-vous, s'il vous plaît, que je me ſuis trouvé à la porte de Damas en chemiſe & en caleçon, comme je ſuis en ce moment ; que je ſuis entré dans la ville aux huées d'une populace qui me ſuivoit en m'inſultant ; que je me ſuis ſauvé chez un pâtiſſier, qui m'a adopté, m'a appris ſon métier, & m'a laiſſé tous ſes biens en mourant ; qu'après ſa mort, j'ai tenu ſa boutique. Enfin, madame, il m'eſt arrivé une infinité d'autres aventures qui ſeroient trop longues à raconter ; & tout ce que je puis vous dire, c'eſt que je n'ai pas mal fait de m'éveiller, ſans cela, on m'alloit clouer à un poteau. Eh pour quel ſujet, dit Dame de Beauté en faiſant l'étonnée, vouloit-on vous traiter ſi cruellement ? Il falloit donc que vous euſſiez commis un

crime énorme. Point du tout, répondit Bedreddin, c'étoit pour la chose du monde la plus bizarre & la plus ridicule. Tout mon crime étoit d'avoir vendu une tarte à la crême où je n'avois pas mis de poivre. Ah pour cela, dit Dame de Beauté en riant de toute sa force, il faut avouer qu'on vous faisoit une horrible injustice. Oh, madame, repliqua-t-il, ce n'est pas tout encore; pour cette maudite tarte à la crême, où l'on me reprochoit de n'avoir pas mis de poivre, on avoit tout rompu & tout brisé dans ma boutique; on m'avoit lié avec des cordes, & enfermé dans une caisse où j'étois si étroitement, qu'il me semble que je m'en sens encore. Enfin, on avoit fait venir un charpentier, & on lui avoit commandé de dresser un poteau pour me pendre. Mais dieu soit beni de ce que tout cela n'est qu'un ouvrage de sommeil.

Scheherazade, en cet endroit, appercevant le jour, cessa de parler. Schahriar ne put s'empêcher de rire de ce que Bedreddin Hassan avoit pris une chose réelle pour un songe. Il faut convenir, dit-il, que cela est très-plaisant, & je suis persuadé que le lendemain le visir Schemseddin Mohammed & sa belle-sœur s'en divertirent extrêmement. Sire, répondit la sultane, c'est ce que j'aurai l'honneur de vous raconter

la nuit prochaine, si votre majesté veut bien me laisser vivre jusqu'à ce tems-là. Le sultan des Indes se leva sans rien repliquer à cea paroles : mais il étoit fort éloigné d'avoir une autre pensée.

CXXII^e NUIT.

SCHEHERAZADE, réveillée avant le jour, reprit ainsi la parole : Sire, Bedreddin ne passa pas tranquillement la nuit; il se réveilloit de tems en tems, & se demandoit à lui-même s'il rêvoit ou s'il étoit éveillé. Il se défioit de son bonheur; & cherchant à s'en assurer, il ouvroit les rideaux, & parcouroit de yeux toute la chambre. Je ne me trompe pas, disoit-il, voilà la même chambre où je suis entré à la place du bossu, & je suis couché avec la belle dame qui lui étoit destinée. Le jour qui paroissoit, n'avoit pas encore dissipé son inquiétude, lorsque le visir Schemseddin Mohammed, son oncle, frappa à la porte, & entra presqu'en même-tems pour lui donner le bon jour.

Bedreddin Hassan fut dans une surprise extrême de voir paroître subitement un homme qu'il connoissoit si bien, mais qui n'avoit plus

l'air de ce juge terrible qui avoit prononcé l'arrêt de ſa mort. Ah ! c'eſt donc vous, s'écria-t-il, qui m'avez traité ſi indignement & condamné à une mort qui me fait encore horreur, pour une tarte à la crème où je n'avois pas mis de poivre. Le viſir ſe prit à rire, & pour le tirer de la peine, lui conta comment, par le miniſtère d'un génie, (car le récit du boſſu lui avoit fait ſoupçonner l'aventure,) il s'étoit trouvé chez lui, & avoit épouſé ſa fille à la place du palfrenier du ſultan. Il lui apprit enſuite que c'étoit par le cahier écrit de la main de Noureddin Ali, qu'il avoit découvert qu'il étoit ſon neveu; & enfin il lui dit qu'en conſéquence de cette découverte, il étoit parti du Caïre, & étoit allé juſqu'à Balſora pour le chercher & apprendre de ſes nouvelles. Mon cher neveu, ajouta-t-il en l'embraſſant avec beaucoup de tendreſſe, je vous demande pardon de tout ce que je vous ai fait ſouffrir depuis que je vous ai reconnu. J'ai voulu vous ramener chez moi avant que de vous apprendre votre bonheur, que vous devez trouver d'autant plus charmant, qu'il vous a coûté plus de peine. Conſolez-vous de toutes vos afflictions par la joie de vous voir rendu aux perſonnes qui vous doivent être les plus chères. Pendant que vous vous habillerez, je vais avertir

madame votre mère, qui eſt dans une grande impatience de vous embraſſer, & je vous amenerai votre fils que vous avez vu à Damas, & pour qui vous vous êtes ſenti tant d'inclination ſans le connoître.

Il n'y a pas de paroles aſſez énergiques pour bien exprimer quelle fut la joie de Bedreddin lorſqu'il vit ſa mère & ſon fils Agib. Ces trois perſonnes ne ceſſoient de s'embraſſer & de faire paroître tous les tranſports que le ſang & la plus vive tendreſſe peuvent inſpirer. La mère dit les choſes du monde les plus touchantes à Bedreddin : elle lui parla de la douleur que lui avoit cauſée une ſi longue abſence, & des pleurs qu'elle avoit verſées. Le petit Agib, au lieu de fuir comme à Damas les embraſſemens de ſon père, ne ſe laſſoit point de les recevoir; & Bedreddin Haſſan, partagé entre deux objets ſi dignes de ſon amour, ne croyoit pas leur pouvoir donner aſſez de marques de ſon affection.

Pendant que ces choſes ſe paſſoient chez Schemſeddin Mohammed, ce viſir étoit allé au palais rendre compte au ſultan de l'heureux ſuccès de ſon voyage. Le ſultan fut ſi charmé du récit de cette merveilleuſe hiſtoire, qu'il la fit écrire pour être conſervée ſoigneuſement dans les archives du royaume. Auſſi-tôt que Schemſeddin Mohammed fut de retour au logis,

comme il avoit fait préparer un ſuperbe feſtin, il ſe mit à table avec ſa famille, & toute ſa maiſon paſſa la journée dans de grandes réjouiſſances.

Le viſir Giafar ayant ainſi achevé l'hiſtoire de Bedreddin Haſſan, dit au calife Haroun Alraſchid : Commandeur des croyans, voilà ce que j'avois à raconter à votre majeſté. Le calife trouva cette hiſtoire ſi ſurprenante, qu'il accorda ſans héſiter la grâce de l'eſclave Rhian; & pour conſoler le jeune homme de la douleur qu'il avoit de s'être privé lui-même malheureuſement d'une femme qu'il aimoit beaucoup, ce prince le maria avec une de ſes eſclaves, le combla de biens, & le chérit juſqu'à ſa mort......Mais, ſire, ajouta Scheherazade, remarquant que le jour commençoit à paroître, quelqu'agréable que ſoit l'hiſtoire que je viens de raconter, j'en ſais une autre qui l'eſt encore davantage : ſi votre majeſté ſouhaite de l'entendre la nuit prochaine, je ſuis aſſurée qu'elle en demeurera d'accord. Schahriar ſe leva ſans rien dire, & fort incertain de ce qu'il avoit à faire. La bonne ſultane, dit-il en lui-même, raconte de fort longues hiſtoires; & quand une fois elle en a commencé une, il n'y a pas moyen de refuſer de l'entendre toute entière. Je ne ſais ſi je ne devrois pas la faire mourir aujourd'hui; mais non, ne précipitons

rien; l'hiſtoire dont elle me fait fête, eſt peut-être plus divertiſſante que toutes celles qu'elle m'a racontées juſqu'ici ; il ne faut pas que je me prive du plaiſir de l'entendre; après qu'elle m'en aura fait le récit, j'ordonnerai ſa mort.

CXXIIIe NUIT.

Dinarzade ne manqua pas de réveiller avant le jour la ſultane des Indes, laquelle, après avoir demandé à Schahriar la permiſſion de commencer l'hiſtoire qu'elle avoit promis de raconter, prit ainſi la parole :

HISTOIRE

Du petit Boſſu.

Il y avoit autrefois à Caſgar, aux extrêmités de la grande Tartarie, un tailleur qui avoit une très-belle femme qu'il aimoit beaucoup, & dont il étoit aimé de même. Un jour qu'il travailloit, un petit boſſu vint s'aſſeoir à l'entrée de ſa boutique, & ſe mit à chanter en jouant du tambour de baſque. Le tailleur prit plaiſir à l'entendre, & réſolut de l'emmener dans ſa maiſon pour

réjouir sa femme ; avec ses chansons plaisantes, disoit-il, il nous divertira tous deux ce soir. Il lui en fit la proposition, & le bossu l'ayant acceptée, il ferma sa boutique & le mena chez lui.

Dès qu'ils y furent arrivés, la femme du tailleur, qui avoit déjà mis le couvert, parce qu'il étoit tems de souper, servit un bon plat de poisson qu'elle avoit préparé. Ils se mirent tous trois à table ; mais en mangeant, le bossu avala par malheur une grosse arrête ou un os, dont il mourut en peu de momens, sans que le tailleur & sa femme y pussent remédier. Ils furent l'un & l'autre, d'autant plus effrayés de cet accident, qu'il étoit arrivé chez eux, & qu'ils avoient sujet de craindre que si la justice venoit à le savoir, on ne les punît comme des assassins. Le mari néanmoins trouva un expédient pour se défaire du corps mort ; il fit réflexion qu'il demeuroit dans le voisinage un médecin juif ; & là-dessus ayant formé un projet, pour commencer à l'exécuter, sa femme & lui prirent le bossu, l'un par les pieds, l'autre par la tête, & le portèrent jusqu'au logis du médecin. Ils frappèrent à sa porte, où aboutissoit un escalier très-roide, par où l'on montoit à sa chambre ; une servante descend aussi-tôt, même sans lumiere, ouvre & demande ce qu'ils souhaitent. Remontez, s'il vous plaît, répondit le tailleur, & dites à votre maître

que nous lui amenons un homme bien malade pour qu'il lui ordonne quelque remède. Tenez, ajouta-t-il, en lui mettant en main une pièce d'argent, donnez-lui cela par avance, afin qu'il ſoit perſuadé que nous n'avons pas deſſein de lui faire perdre ſa peine. Pendant que la ſervante remonta pour faire part au médecin juif d'une ſi bonne nouvelle, le tailleur & ſa femme portèrent promptement le corps du boſſu au haut de l'eſcalier, le laiſsèrent là, & retournèrent chez eux en diligence.

Cependant la ſervante ayant dit au médecin qu'un homme & une femme l'attendoient à la porte, & le prioient de deſcendre pour voir un malade qu'ils avoient amené, & lui ayant remis entre les mains l'argent qu'elle avoit reçu, il ſe laiſſa tranſporter de joie; ſe voyant payé d'avance, il crut que c'étoit une bonne pratique qu'on lui amenoit, & qu'il ne falloit pas négliger. Prens vîte de la lumière, dit-il à ſa ſervante, & ſuis-moi. En diſant cela, il s'avança vers l'eſcalier avec tant de précipitation, qu'il n'attendit point qu'on l'éclairât; & venant à rencontrer le boſſu, il lui donna du pié dans les côtes ſi rudement, qu'il le fit rouler juſqu'au bas de l'eſcalier: peu s'en fallut qu'il ne tombât & ne roulât avec lui. Apporte donc vîte de la lumière, cria-t-il à ſa ſervante. Enfin elle arriva; il deſ-

cendit avec elle, & trouvant que ce qui avoit roulé, étoit un homme mort, il fut tellement effrayé de ce spectacle, qu'il invoqua Moyse, Aaron, Josué, Esdras, & tous les autres prophètes de sa loi. Malheureux que je suis, disoit-il, pourquoi ai-je voulu descendre sans lumière ? J'ai achevé de tuer ce malade qu'on m'avoit amené. Je suis cause de sa mort, & si le bon âne d'Esdras (1) ne vient à mon secours, je suis perdu. Hélas ! on va bientôt me tirer de chez moi comme un meurtrier.

Malgré le trouble qui l'agitoit, il ne laissa pas d'avoir la précaution de fermer sa porte, de peur que par hasard quelqu'un venant à passer par la rue, ne s'apperçût du malheur dont il se croyoit la cause. Il prit ensuite le cadavre, le porta dans la chambre de sa femme, qui faillit à s'évanouir quand elle le vit entrer avec cette fatale charge. Ah ! c'est fait de nous, s'écria-t-elle, si nous ne trouvons moyen de mettre cette nuit hors de chez nous ce corps mort ! Nous perdrons indubitablement la vie si nous le gardons jusqu'au jour. Quel malheur ! com-

(1) L'auteur arabe se divertit ici aux dépens des juifs. Cet âne est celui qui, selon les mahométans, servit de monture à Esdras quand il vint de la captivité de Babylone à Jérusalem.



J'ai achevé de tuer ce Malade qu'on m'avoit amené.

ment avez-vous donc fait pour tuer cet homme ? Il ne s'agit point de cela, repartit le juif, il s'agit de trouver un remède à un mal si pressant.... Mais, sire, dit Scheherazade en s'interrompant en cet endroit, je ne fais pas réflexion qu'il est jour. A ces mots, elle se tut, & la nuit suivante, elle poursuivit de cette sorte l'histoire du petit bossu :

CXXIVe NUIT.

LE médecin & sa femme délibérèrent ensemble sur le moyen de se délivrer du corps mort pendant la nuit. Le médecin eut beau rêver, il ne trouva nul stratagême pour sortir d'embarras ; mais sa femme, plus fertile en inventions, dit : Il me vient une pensée ; portons ce cadavre sur la terrasse de notre logis, & le jetons par la cheminée dans la maison du musulman notre voisin.

Ce musulman étoit un des pourvoyeurs du sultan ; il étoit chargé du soin de fournir l'huile, le beurre & toutes sortes de graisses. Il avoit chez lui son magasin, où les rats & les souris faisoient un grand dégât.

Le médecin juif ayant approuvé l'expédient proposé, sa femme & lui prirent le bossu, le portèrent sur le toît de leur maison ; & après lui

avoir passé des cordes sous les aisselles, ils le descendirent par la cheminée dans la chambre du pourvoyeur, si doucement, qu'il demeura planté sur ses piés contre le mur comme s'il eût été vivant. Lorsqu'ils le sentirent en bas, ils retirèrent les cordes & le laissèrent dans l'attitude que je viens de dire. Ils étoient à peine descendus & rentrés dans leur chambre, quand le pourvoyeur entra dans la sienne. Il revenoit d'un festin de noces auquel il avoit été invité ce soir-là, & il avoit une lanterne à la main. Il fut assez surpris de voir à la faveur de sa lumière, un homme debout dans sa cheminée; mais comme il étoit naturellement courageux, & qu'il s'imagina que c'étoit un voleur, il se saisit d'un gros bâton, avec quoi courant droit au bossu: Ah! ah! lui dit-il, je m'imaginois que c'étoient les rats & les souris qui mangeoient mon beurre & mes graisses, & c'est toi qui descens par la cheminée pour me voler! Je ne crois pas qu'il te prenne jamais envie d'y revenir. En achevant ces mots, il frappa le bossu & lui donna plusieurs coups de bâton. Le cadavre tomba le nez contre terre; le pourvoyeur redouble ses coups; mais remarquant enfin que le corps qu'il frappe, est sans mouvement, il s'arrête pour le considérer. Alors voyant que c'étoit un cadavre, la crainte commença de succéder à la colère. Qu'ai-je fait,

miſérable, dit-il? Je viens d'aſſommer un homme: ah, j'ai porté trop loin ma vengeance! Grand dieu, ſi vous n'avez pitié de moi, c'eſt fait de ma vie! Maudites ſoient mille fois les graiſſes & les huiles qui ſont cauſe que j'ai commis une action ſi criminelle. Il demeura pâle & défait; il croyoit déjà voir les miniſtres de la juſtice qui le traînoient au ſupplice, & il ne ſavoit quelle réſolution il devoit prendre.

L'aurore qui paroiſſoit, obligea Scheherazade à mettre fin à ſon diſcours; mais elle en reprit le fil ſur la fin de la nuit ſuivante, & dit au ſultan des Indes:

CXXV^e^ NUIT.

SIRE, le pourvoyeur du ſultan de Caſgar en frappant le boſſu, n'avoit pas pris garde à ſa boſſe: lorſqu'il s'en apperçut, il fit des imprécations contre lui. Maudit boſſu, s'écria-t-il, chien de boſſu, plût à dieu que tu m'euſſes volé toutes mes graiſſes, & que je ne t'euſſe point trouvé ici! je ne ſerois pas dans l'embarras où je ſuis pour l'amour de toi & de ta vilaine boſſe. Etoiles qui brillez aux cieux, ajouta-t-il, n'ayez de la lumière que pour moi dans un danger ſi évident. En diſant ces paroles, il chargea le boſſu ſur ſes

épaules, sortit de sa chambre, alla jusqu'au bout de la rue, où l'ayant posé debout & appuyé contre une boutique, il reprit le chemin de sa maison sans regarder derrière lui.

Quelques momens avant le jour, un marchand chrétien qui étoit fort riche & qui fournissoit au palais du sultan la plupart des choses dont on y avoit besoin, après avoir passé la nuit en débauche, s'avisa de sortir de chez lui pour aller au bain. Quoiqu'il fût ivre, il ne laissa pas de remarquer que la nuit étoit fort avancée, & qu'on alloit bientôt appeler à la prière de la pointe du jour; c'est pourquoi, précipitant ses pas, il se hâtoit d'arriver au bain, de peur que quelque musulman, en allant à la mosquée, ne le rencontrât & ne le menât en prison comme un ivrogne. Néanmoins quand il fut au bout de la rue, il s'arrêta pour quelque besoin, contre la boutique où le pourvoyeur du sultan avoit mis le corps du bossu, lequel venant à être ébranlé, tomba sur le dos du marchand, qui, dans la pensée que c'étoit un voleur qui l'attaquoit, le renversa par terre d'un coup de poing qu'il lui déchargea sur la tête : il lui en donna beaucoup d'autres ensuite, & se mit à crier au voleur.

Le garde du quartier vint à ses cris; & voyant que c'étoit un chrétien qui maltraitoit un musulman (car le bossu étoit de notre religion) : Quel

ſujet avez-vous, lui dit-il, de maltraiter ainſi un muſulman? Il a voulu me voler, répondit le marchand, & il s'eſt jeté ſur moi pour me prendre à la gorge. Vous vous êtes aſſez vengé, repliqua le garde en le tirant par le bras, ôtez-vous delà. En même-tems il tendit la main au boſſu pour l'aider à ſe relever; mais remarquant qu'il étoit mort: Oh! oh! pourſuivit-il, c'eſt donc ainſi qu'un chrétien a la hardieſſe d'aſſaſſiner un muſulman! en achevant ces mots, il arreta le chrétien, & le mena chez le lieutenant de police, où on le mit en priſon juſqu'à ce que le juge fût levé, & en état d'interroger l'accuſé. Cependant le marchand chrétien revint de ſon ivreſſe, & plus il faiſoit de réflexions ſur ſon aventure, moins il pouvoit comprendre comment de ſimples coups de poing avoient été capables d'ôter la vie à un homme.

Le lieutenant de police, ſur le rapport du garde, & ayant vu le cadavre qu'on avoit rapporté chez lui, interrogea le marchand chrétien, qui ne put nier un crime qu'il n'avoit pas commis. Comme le boſſu appartenoit au ſultan, car c'étoit un de ſes bouffons, le lieutenant de police ne voulut pas faire mourir le chrétien, ſans avoir auparavant appris la volonté du prince. Il alla au palais pour cet effet, rendre compte de ce qui ſe paſſoit au ſultan, qui lui dit: Je n'ai

point de grâce à accorder à un chrétien qui tue un musulman : allez, faites votre charge. A ces paroles, le juge de police fit dresser une potence, envoya des crieurs par la ville, pour publier qu'on alloit pendre un chrétien qui avoit tué un musulman.

Enfin on tira le marchand de prison, on l'amena au pié de la potence ; & le bourreau, après lui avoir attaché la corde au cou, alloit l'élever en l'air, lorsque le pourvoyeur du sultan fendant la presse, s'avança en criant au bourreau : Attendez, attendez, ne vous pressez pas ; ce n'est pas lui qui a commis le meurtre, c'est moi. Le lieutenant de police qui assistoit à l'exécution, se mit à interroger le pourvoyeur, qui lui raconta de point en point de quelle manière il avoit tué le bossu, & il acheva en disant qu'il avoit porté son corps à l'endroit où le marchand chrétien l'avoit trouvé. Vous alliez, ajouta-t-il, faire mourir un innocent, puisqu'il ne peut pas avoir tué un homme qui n'étoit plus en vie. C'est bien assez pour moi d'avoir assassiné un musulman, sans charger encore ma conscience de la mort d'un chrétien qui n'est pas criminel.

Le jour qui commençoit à paroître, empêcha Scheherazade de poursuivre son discours ; mais elle en reprit la suite sur la fin de la nuit suivante.

CXXVI^e NUIT.

SIRE, dit-elle, le pourvoyeur du ſultan de Gaſgar s'étant accuſé lui-même publiquement d'être l'auteur de la mort du boſſu, le lieutenant de police ne put ſe diſpenſer de rendre juſtice au marchand. Laiſſe, dit-il au bourreau, laiſſe aller le chrétien, & pends cet homme à ſa place, puiſqu'il eſt évident, par ſa propre confeſſion, qu'il eſt le coupable. Le bourreau lâcha le marchand, mit auſſi-tôt la corde au cou du pourvoyeur; & dans le tems qu'il alloit l'expédier, il entendit la voix du médecin juif, qui le prioit inſtamment de ſuſpendre l'exécution, & qui ſe faiſoit faire place pour ſe rendre au pié de la potence.

Quand il fut devant le juge de police : Seigneur, lui dit-il, ce muſulman que vous voulez faire pendre, n'a pas mérité la mort; c'eſt moi ſeul qui ſuis criminel. Hier pendant la nuit, un homme & une femme que je ne connois pas, vinrent frapper à ma porte avec un malade qu'ils m'amenoient; ma ſervante alla ouvrir ſans lumière, & reçut d'eux une pièce d'argent, pour me venir dire de leur part, de prendre la peine de deſcendre pour voir le malade. Pendant qu'elle

me parloit, ils apportèrent le malade au haut de l'escalier, & puis disparurent. Je descendis sans attendre que ma servante eût allumé une chandelle; & dans l'obscurité, venant à donner du pié contre le malade, je le fis rouler jusqu'au bas de l'escalier. Enfin je vis qu'il étoit mort, & que c'étoit le musulman bossu dont on veut aujourd'hui venger le trépas. Nous prîmes le cadavre, ma femme & moi, nous le portâmes sur notre toît, d'où nous passâmes sur celui du pourvoyeur, notre voisin, que vous alliez faire mourir injustement, & nous le descendîmes dans sa chambre par sa cheminée. Le pourvoyeur l'ayant trouvé chez lui, l'a traité comme un voleur, l'a frappé & a cru l'avoir tué; cela n'est pas, comme vous le voyez par ma déposition. Je suis donc le seul auteur du meurtre; & quoique je le sois contre mon intention, j'ai résolu d'expier mon crime, pour n'avoir pas à me reprocher la mort de deux musulmans, en souffrant que vous ôtiez la vie au pourvoyeur du sultan, dont je viens vous révéler l'innocence. Renvoyez-le donc, s'il vous plaît, & me mettez à sa place, puisque personne que moi n'est cause de la mort du bossu.

La sultane Scheherazade fut obligée d'interrompre son récit en cet endroit, parce qu'elle remarqua qu'il étoit jour. Schahriar se leva, &

le lendemain ayant témoigné qu'il ſouhaitoit d'apprendre la ſuite de l'hiſtoire du boſſu, Scheherazade ſatisfit ainſi ſa curioſité :

CXXVII^e NUIT.

SIRE, dit-elle, dès que le juge de police fut perſuadé que le médecin juif étoit le meurtrier, il ordonna au bourreau de ſe ſaiſir de ſa perſonne, & de mettre en liberté le pourvoyeur du ſultan. Le médecin avoit déjà la corde au cou, & alloit ceſſer de vivre, quand on entendit la voix du tailleur, qui prioit le bourreau de ne pas paſſer plus avant, & qui faiſoit ranger le peuple pour s'avancer vers le lieutenant de police, devant lequel étant arrivé : Seigneur, lui dit-il, peu s'en eſt fallu que vous n'ayez fait perdre la vie à trois perſonnes innocentes ; mais ſi vous voulez bien avoir la patience de m'entendre, vous allez connoître le véritable aſſaſſin du boſſu. Si ſa mort doit être expiée par une autre, c'eſt par la mienne. Hier vers la fin du jour, comme je travaillois dans ma boutique, & que j'étois en humeur de me réjouir, le boſſu à demi-ivre arriva, & s'aſſit. Il chanta quelque tems, & je lui propoſai de venir paſſer la ſoirée chez moi. Il y conſentit, & je l'emmenai. Nous

nous mîmes à table, & je servis un morceau de poisson; en le mangeant, une arrête ou un os s'arrêta dans son gosier, & quelque chose que nous pûmes faire ma femme & moi pour le soulager, il mourut en peu de tems. Nous fûmes fort affligés de sa mort; & de peur d'en être repris, nous portâmes le cadavre à la porte du médecin juif. Je frappai, & je dis à la servante qui vint ouvrir, de remonter promptement, & de prier son maître de notre part de descendre pour voir un malade que nous lui amenions; & afin qu'il ne refusât pas de venir, je la chargeai de lui remettre en main propre une pièce d'argent que je lui donnai. Dès qu'elle fut remontée, je portai le bossu au haut de l'escalier sur la première marche, & nous sortîmes aussitôt ma femme & moi pour nous retirer chez nous. Le médecin, en voulant descendre, fit rouler le bossu, ce qui lui a fait croire qu'il étoit cause de sa mort. Puisque cela est ainsi, ajouta-t-il, laissez aller le médecin, & me faites mourir.

Le lieutenant de police & tous les spectateurs ne pouvoient assez admirer les étranges évènemens dont la mort du bossu avoit été suivie. Lâche donc le médecin juif, dit le juge au bourreau, & pends le tailleur, puisqu'il confesse son crime. Il faut avouer que cette histoire est bien extraordinaire, & qu'elle mérite d'être écrite en

lettres d'or. Le bourreau ayant mis en liberté le médecin, paſſa une corde au cou du tailleur. Mais, ſire, dit Scheherazade en s'interrompant en cet endroit, je vois qu'il eſt déjà jour; il faut, s'il vous plaît, remettre la ſuite de cette hiſtoire à demain. Le ſultan des Indes y conſentit, & ſe leva pour aller à ſes fonctions ordinaires.

CXXVIII^e NUIT.

La ſultane ayant été réveillée par ſa ſœur, reprit ainſi la parole : Sire, pendant que le bourreau ſe préparoit à pendre le tailleur, le ſultan de Caſgar, qui ne pouvoit ſe paſſer long-tems du boſſu ſon bouffon, ayant demandé à le voir, un de ſes officiers lui dit : Sire, le boſſu dont votre majeſté eſt en peine, après s'être enivré hier, s'échappa du palais, contre ſa coutume, pour aller courir par la ville, & il s'eſt trouvé mort ce matin. On a conduit devant le juge de police un homme accuſé de l'avoir tué, & auſſitôt le juge a fait dreſſer une potence. Comme on alloit pendre l'accuſé, un homme eſt arrivé, & après celui-là un autre, qui s'accuſent eux-mêmes, & ſe déchargent l'un l'autre. Il y a long-tems que cela dure, & le lieutenant de police

eſt actuellement occupé à interroger un troiſième homme qui ſe dit le véritable aſſaſſin.

A ce diſcours, le ſultan de Caſgar envoya un huiſſier au lieu du ſupplice : Allez, lui dit-il, en toute diligence dire au juge de police qu'il m'amène inceſſamment les accuſés, & qu'on m'apporte auſſi le corps du pauvre boſſu que je veux voir encore une fois. L'huiſſier partit, & arrivant dans le tems que le bourreau commençoit à tirer la corde pour pendre le tailleur, il cria de toute ſa force que l'on eût à ſuſpendre l'exécution. Le bourreau ayant reconnu l'huiſſier, n'oſa paſſer outre, & lâcha le tailleur. Après cela, l'huiſſier ayant joint le lieutenant de police, déclara la volonté du ſultan. Le juge obéit, prit le chemin du palais avec le tailleur, le médecin juif, le pourvoyeur & le marchand chrétien, & fit porter par quatre de ſes gens le corps du boſſu.

Lorſqu'ils furent tous devant le ſultan, le juge de police ſe proſterna aux piés de ce prince ; & quand il fut relevé, lui raconta fidèlement tout ce qu'il ſavoit de l'hiſtoire du boſſu. Le ſultan la trouva ſi ſingulière, qu'il ordonna à ſon hiſtoriographe particulier de l'écrire avec toutes ſes circonſtances ; puis s'adreſſant à toutes les perſonnes qui étoient préſentes : Avez-vous jamais, leur dit-il, rien entendu de plus ſurprenant

que ce qui vient d'arriver à l'occaſion du boſſu mon bouffon? Le marchand chrétien, après s'être proſterné juſqu'à toucher la terre de ſon front, prit alors la parole : Puiſſant monarque, dit-il, je ſais une hiſtoire plus étonnante que celle dont on vient de vous faire le récit; je vais vous la raconter, ſi votre majeſté veut m'en donner la permiſſion. Les circonſtances en ſont telles, qu'il n'y a perſonne qui puiſſe les entendre ſans en être touché. Le ſultan lui permit de la dire, ce qu'il fit en ces termes :

HISTOIRE

Que raconta le Marchand chrétien.

SIRE, avant que je m'engage dans le récit que votre majeſté conſent que je lui faſſe, je lui ferai remarquer, s'il lui plaît, que je n'ai pas l'honneur d'être né dans un endroit qui relève de ſon empire. Je ſuis étranger, natif du Caire en Egypte, comte de nation, & chrétien de religion. Mon père étoit courtier, & il avoit amaſſé des biens aſſez conſidérables qu'il me laiſſa en mourant. Je ſuivis ſon exemple, & embraſſai ſa profeſſion. Comme j'étois un jour au Caire dans le logement public des marchands de toutes

ſortes de grains, un jeune marchand très-bien fait & proprement vêtu, monté ſur un âne, vint m'aborder. Il me ſalua, & ouvrant un mouchoir où il y avoit une montre de ſéſame : Combien vaut, me dit-il, la grande meſure de ſéſame de la qualité de celui que vous voyez.

Scheherazade appercevant le jour, ſe tut en cet endroit; mais elle reprit ſon diſcours la nuit ſuivante, & dit au ſultan des Indes :

CXXIXe NUIT.

SIRE, le marchand chrétien continuant de raconter au ſultan de Caſgar l'hiſtoire qu'il venoit de commencer : J'examinai, dit-il, le ſéſame que le jeune marchand me montroit, & je lui répondis qu'il valoit, au prix courant, cent dragmes d'argent la grande meſure. Voyez, me dit-il, les marchands qui en voudront pour ce prix-là, & venez juſqu'à la porte de la Victoire, où vous verrez un khan ſéparé de toute autre habitation, je vous attendrai là. En diſant ces paroles, il partit, & me laiſſa la montre de ſéſame, que je fis voir à pluſieurs marchands de la place, qui me dirent tous qu'ils en prendroient tant que je leur en voudrois donner, à cent dix dragmes d'argent la meſure ; & à ce compte, je

trouvois à gagner avec eux dix dragmes par mesure. Flatté de ce profit, je me rendis à la porte de la Victoire, où le jeune marchand m'attendoit. Il me mena dans son magasin qui étoit plein de sésame. Il y en avoit cent cinquante grandes mesures, que je fis mesurer & charger sur des ânes, & je les vendis cinq mille dragmes d'argent. De cette somme, me dit le jeune homme, il y a cinq cents dragmes pour votre droit, à dix par mesure, je vous les accorde; & pour ce qui est du reste qui m'appartient, comme je n'en ai pas besoin présentement, retirez-le de vos marchands, & me le gardez jusqu'à ce que j'aille vous le demander. Je lui répondis qu'il seroit prêt toutes fois qu'il voudroit le venir prendre, ou me l'envoyer demander. Je lui baisai la main en le quittant, & me retirai fort satisfait de sa générosité.

Je fus un mois sans le revoir : au bout de ce tems-là, je le vis paroître. Où sont, me dit-il, les quatre mille cinq cents dragmes que vous me devez ? Elles sont toutes prêtes, lui répondis-je, & je vais vous les compter tout-à-l'heure. Comme il étoit monté sur son âne, je le priai de mettre pied à terre, & de me faire l'honneur de manger un morceau avec moi avant que de les recevoir. Non, me dit-il, je ne puis descendre à présent, j'ai une affaire pressante qui

m'appelle ici près; mais je vais revenir, & en repaſſant, je prendrai mon argent, que je vous prie de tenir prêt. Il diſparut en achevant ces paroles. Je l'attendis, mais ce fut inutilement, & il ne revint qu'un mois encore après. Voilà, dis-je en moi-même, un jeune marchand qui a bien de la confiance en moi, de me laiſſer entre les mains, ſans me connoître, une ſomme de quatre mille cinq cents dragmes d'argent; un autre que lui n'en uſeroit pas ainſi, & craindroit que je ne la lui emportaſſe. Il revint à la fin du troiſième mois; il étoit encore monté ſur ſon âne, mais plus magnifiquement habillé que les autres fois.

Scheherazade voyant que le jour commençoit à paroître, n'en dit pas davantage cette nuit. Sur la fin de la ſuivante, elle pourſuivit de cette manière, en faiſant toujours parler le marchand chrétien au ſultan de Caſgar:

CXXX^e NUIT.

D'abord que j'apperçus le jeune marchand, j'allai au-devant de lui, je le conjurai de deſcendre, & lui demandai s'il ne vouloit donc pas que je lui comptaſſe l'argent que j'avois à lui. Cela ne preſſe pas, me répondit-il d'un air gai & content. Je ſais qu'il eſt en bonne

main ; je viendrai le prendre quand j'aurai dépensé tout ce que j'ai, & qu'il ne me restera plus autre chose. Adieu, ajouta-t-il, attendez-moi à la fin de la semaine A ces mots, il donna un coup de fouet à son âne, & je l'eus bientôt perdu de vue. Bon, dis-je en moi-même, il me dit de l'attendre à la fin de la semaine, & selon son discours, je ne le reverrai peut-être de long-tems. Je vais cependant faire valoir son argent ; ce sera un revenant-bon pour moi.

Je ne me trompai pas dans ma conjecture ; l'année se passa avant que j'entendisse parler du jeune homme. Au bout de l'an, il parut aussi richement vêtu que la dernière fois ; mais il me sembloit avoir quelque chose dans l'esprit. Je le suppliai de me faire l'honneur d'entrer chez moi. Je le veux bien pour cette fois, me répondit-il, mais à condition que vous ne ferez pas de dépense extraordinaire pour moi. Je ne ferai que ce qu'il vous plaira, repris-je, descendez donc de grâce. Il mit pié à terre, & entra chez moi. Je donnai des ordres pour le régal que je voulois lui faire ; & en artendant qu'on servît, nous commençâmes à nous entretenir. Quand le repas fut prêt, nous nous assîmes à table. Dès le premier morceau, je remarquai qu'il le prit de la main gauche, &

je fus étonné de voir qu'il ne se servoit nullement de la droite. Je ne savois ce que j'en devois penser. Depuis que je connois ce marchand, disois-je en moi-même, il m'a toujours paru très-poli ; seroit-il possible qu'il en usât ainsi par mépris pour moi ? Par quelle raison ne se sert-il pas de sa main droite ?

Le jour qui éclairoit l'appartement du sultan des Indes, ne permit pas à Scheherazade de continuer cette histoire ; mais elle en reprit la suite le lendemain, & dit à Schahriar :

CXXXIe NUIT.

Sire, le marchand chrétien étoit fort en peine de savoir pourquoi son hôte ne mangeoit que de la main gauche. Après le repas, dit-il, lorsque mes gens eurent desservi & se furent retirés, nous nous assîmes tous deux sur un sopha. Je présentai au jeune homme d'une tablette excellente pour la bonne bouche, & il la prit encore de la main gauche. Seigneur, lui dis-je alors, je vous supplie de me pardonner la liberté que je prends de vous demander d'où vient que vous ne vous servez pas de votre main droite ; vous y avez mal apparemment ? Il fit un grand soupir au lieu de me répondre ; & tirant

ſon bras droit qu'il avoit tenu caché juſqu'alors ſous ſa robe, il me montra qu'il avoit la main coupée, de quoi je fus extrêmement étonné. Vous avez été choqué, ſans doute, me dit-il, de me voir manger de la main gauche; mais jugez ſi j'ai pu faire autrement. Peut-on vous demander, repris-je, par quel malheur vous avez perdu votre main droite? Il verſa des larmes à cette demande; & après les avoir eſſuyées, il me conta ſon hiſtoire, comme je vais vous la raconter.

Vous ſaurez, me dit-il, que je ſuis natif de Bagdad, fils d'un père riche, & des plus diſtingués de la ville par ſa qualité & par ſon rang. A peine étois-je entré dans le monde, que fréquentant des perſonnes qui avoient voyagé, & qui diſoient des merveilles de l'Egypte & particulièrement du grand Caire, je fus frappé de leurs diſcours, & j'eus envie d'y faire un voyage; mais mon père vivoit encore, & il ne m'en auroit pas donné la permiſſion. Il mourut enfin, & ſa mort me laiſſant maître de mes actions, je réſolus d'aller au Caire. J'employai une très-groſſe ſomme d'argent en pluſieurs ſortes d'étoffes fines de Bagdad & de Mouſſoul, & me mis en chemin.

En arrivant au Caire, j'allai deſcendre au khan qu'on appele le khan de Meſrour; j'y

pris un logement avec un magaſin, dans lequel je fis mettre les ballots que j'avois apportés avec moi ſur des chameaux. Cela fait, j'entrai dans ma chambre pour me repoſer & me remettre de la fatigue du chemin, pendant que mes gens à qui j'avois donné l'argent, allèrent acheter des vivres & firent la cuiſine. Après le repas, j'allai voir le château, quelques moſquées, les places publiques, & d'autres endroits qui méritoient d'être vus.

Le lendemain, je m'habillai proprement, & après avoir fait tirer de quelques-uns de mes ballots de très-belles & de très-riches étoffes, dans l'intention de les porter à un bezeſtein (1), pour voir ce qu'on en offriroit, j'en chargeai quelques-uns de mes eſclaves, & me rendis au bezeſtein des circaſſiens. J'y fus bientôt environné d'une foule de courtiers & de crieurs qui avoient été avertis de mon arrivée. Je partageai des eſſais d'étoffes entre pluſieurs crieurs qui les allèrent crier & faire voir dans tout le bezeſtein; mais nul des marchands n'en offrit que beaucoup moins que ce qu'elles me coûtoient d'achat & de frais de voiture. Cela me fâcha; & comme j'en marquois mon reſ-

(1) Lieu public où ſe vendent des étoffes de ſoie & autres marchandiſes précieuſes.

ſentiment aux crieurs : Si vous voulez nous en croire, me dirent-ils, nous vous enſeignerons un moyen de ne rien perdre ſur vos étoffes.

En cet endroit, Scheherazade s'arrêta, parce qu'elle vit paroître le jour. La nuit ſuivante, elle reprit ſon diſcours de cette manière :

CXXXII^e NUIT.

LE marchand chrétien parlant toujours au ſultan de Caſgar : Les courtiers & les crieurs, me dit le jeune homme, m'ayant promis de m'enſeigner le moyen de ne pas perdre ſur mes marchandiſes, je leur demandai ce qu'il falloit faire pour cela. Les diſtribuer à pluſieurs marchands, repartirent-ils, ils les vendront en détail, & deux fois la ſemaine, le lundi & le jeudi, vous irez recevoir l'argent qu'ils en auront fait. Par-là vous gagnerez au lieu de perdre, & les marchands gagneront auſſi quelque choſe. Cependant vous aurez la liberté de vous divertir & de vous promener dans la ville & ſur le Nil.

Je ſuivis leur conſeil ; je les menai avec moi à mon magaſin, d'où je tirai toutes mes mar-

chandiſes ; & retournant au bezeſtein, je les diſtribuai à différens marchands qu'ils m'avoient indiqués comme les plus ſolvables, & qui me donnèrent un reçu en bonne forme, ſigné par des témoins, ſous la condition que je ne leur demanderois rien le premier mois.

Mes affaires ainſi diſpoſées, je n'eus plus l'eſprit occupé d'autres choſes que de plaiſirs. Je contractai amitié avec diverſes perſonnes à-peu-près de mon âge, qui avoient ſoin de me bien faire paſſer mon tems. Le premier mois s'étant écoulé, je commençai à voir mes marchands deux fois la ſemaine, accompagné d'un officier public pour examiner leurs livres de vente, & d'un changeur pour regler la bonté & la valeur des eſpèces qu'ils me comptoient. Ainſi, les jours de recette quand je me retirois au khan de Meſrour où j'étois logé, j'emportois une bonne ſomme d'argent. Cela n'empêchoit pas que les autres jours de la ſemaine, je n'allaſſe paſſer la matinée, tantôt chez un marchand, & tantôt chez un autre; je me divertiſſois à m'entretenir avec eux, & à voir ce qui ſe paſſoit dans le bezeſtein.

Un lundi que j'étois aſſis dans la boutique d'un de ces marchands, qui ſe nommoit Bedreddin, une dame de condition, comme il étoit aiſé de le connoître à ſon air, à ſon habil-

lement, & par une esclave fort proprement mise qui la suivoit, entra dans la même boutique, & s'assit près de moi. Cet extérieur, joint à une grâce naturelle qui paroissoit en tout ce qu'elle faisoit, me prévint en sa faveur, & me donna une grande envie de la mieux connoître que je ne faisois. Je ne sais si elle ne s'apperçut pas que je prenois plaisir à la regarder, & si mon attention ne lui plaisoit point; mais elle haussa le crêpon qui lui descendoit sur le visage par-dessus la mousseline qui le cachoit, & me laissa voir de grands yeux noirs dont je fus charmé. Enfin elle acheva de me rendre très-amoureux d'elle par le son agréable de sa voix & par ses manières honnêtes & gracieuses, lorsqu'en saluant le marchand, elle lui demanda des nouvelles de sa santé depuis le tems qu'elle ne l'avoit vu.

Après s'être entretenue quelque tems avec lui de choses indifférentes, elle lui dit qu'elle cherchoit une certaine étoffe à fond d'or; qu'elle venoit à sa boutique comme à celle qui étoit la mieux assortie de tout le bezestein; & que s'il en avoit, il lui feroit un grand plaisir de lui en montrer. Bedreddin lui en montra plusieurs pièces, à l'une desquelles s'étant arrêtée, & lui en ayant demandé le prix, il la lui laissa à onze cens dragmes d'argent. Je consens de vous en

donner cette somme, lui dit-elle; je n'ai pas d'argent sur moi; mais j'espère que vous voudrez bien me faire crédit jusqu'à demain, & me permettre d'emporter l'étoffe : je ne manquerai pas de vous envoyer demain les onze cens dragmes dont nous convenons pour elle. Madame, lui répondit Bedreddin, je vous ferois crédit avec plaisir, & vous laisserois emporter l'étoffe si elle m'appartenoit; mais elle appartient à cet honnête jeune homme que vous voyez; & c'est aujourd'hui un jour que je dois lui compter de l'argent. Hé d'où vient, reprit la dame fort étonnée, que vous en usez de cette sorte avec moi? n'ai-je pas coutume de venir à votre boutique? & toutes les fois que j'ai acheté des étoffes, & que vous avez bien voulu que je les aye emportées sans les payer sur le champ, ai-je jamais manqué de vous envoyer de l'argent dès le lendemain? Le marchand en demeura d'accord. Il est vrai, madame, repartit-il; mais j'ai besoin d'argent aujourd'hui. Hé bien, voilà votre étoffe, dit-elle en la lui jettant, que dieu vous confonde, vous & tout ce qu'il y a de marchands; vous êtes tous faits les uns comme les autres; vous n'avez aucun égard pour personne. En achevant ces paroles, elle se leva brusquement, & sortit fort irritée contre Bedreddin.

Là, Scheherazade voyant que le jour paroiſſoit, ceſſa de parler. La nuit ſuivante, elle continua de cette manière :

CXXXIIIe NUIT.

LE marchand chrétien pourſuivant ſon hiſtoire : Quand je vis, me dit le jeune homme, que la dame ſe retiroit, je ſentis bien que mon cœur s'intéreſſoit pour elle ; je la rappelai : madame, lui dis-je, faites-moi la grâce de revenir ; peut-être trouverai-je moyen de vous contenter l'un & l'autre. Elle revint, en me diſant que c'étoit pour l'amour de moi. Seigneur Bedreddin, dis-je alors au marchand, combien dites-vous que vous voulez vendre cette étoffe qui m'appartient ? Onze cens dragmes d'argent, répondit-il, je ne puis la donner à moins. Livrez-la donc à cette dame, repris-je, & qu'elle l'emporte. Je vous donne cent dragmes de profit, & je vais vous faire un billet de la ſomme à prendre ſur les autres marchandiſes que vous avez à moi. Effectivement je fis le billet, le ſignai, & le mis entre les mains de Bedreddin ; enſuite préſentant l'étoffe à la dame : vous pouvez l'emporter, madame, lui dis-je ; & quant à l'argent, vous

me l'enverrez demain ou un autre jour, ou bien je vous fais présent de l'étoffe si vous voulez. Ce n'est pas comme je l'entends, reprit-elle, vous en usez avec moi d'une manière si honnête & si obligeante, que je serois indigne de paroître devant les hommes, si je ne vous en témoignois pas de la reconnoissance. Que dieu, pour vous en récompenser, augmente vos biens, vous fasse vivre long-tems après moi, vous ouvre la porte des cieux à votre mort, & que toute la ville publie votre générosité.

Ces paroles me donnèrent de la hardiesse. Madame, lui dis-je, laissez-moi voir votre visage pour prix de vous avoir fait plaisir; ce sera me payer avec usure. A ces mots, elle se tourna de mon côté, ôta la mousseline qui lui couvroit le visage, & offrit à mes yeux une beauté surprenante. J'en fus tellement frappé, que je ne pus lui rien dire pour lui exprimer ce que j'en pensois. Je ne me serois jamais lassé de la regarder; mais elle se recouvrit promptement le visage, de peur qu'on ne l'apperçût; & après avoir abaissé le crêpon, elle prit la pièce d'étoffe, & s'éloigna de la boutique, où elle me laissa dans un état bien différent de celui où j'étois en arrivant. Je demeurai longtems dans un trouble & dans un désordre étrange.

étrange. Avant de quitter le marchand, je lui demandai s'il connoiſſoit la dame. Oui, me répondit-il, elle eſt fille d'un émir qui lui a laiſſé en mourant des biens immenſes.

Quand je fus de retour au khan de Meſrour, mes gens me ſervirent à ſouper; mais il me fut impoſſible de manger. Je ne pus même fermer l'œil de la nuit, qui me parut la plus longue de ma vie. Dès qu'il fut jour, je me levai dans l'eſpérance de revoir l'objet qui troubloit mon repos; & dans le deſſein de lui plaire, je m'habillai plus proprement encore que le jour précédent. Je retournai à la boutique de Bedreddin.

Mais, ſire, dit Scheherazade, le jour que je vois paroître, m'empêche de continuer mon récit. Après avoir dit ces paroles, elle ſe tut; & la nuit ſuivante, elle reprit ſa narration dans ces termes :

CXXXIV^e NUIT.

SIRE, le jeune homme de Bagdad racontant ſes aventures au marchand chrétien : Il n'y avoit pas long-temps, dit-il, que j'étois arrivé à la boutique de Bedreddin, lorſque je vis venir la dame, ſuivie de ſon eſclave, & plus magnifiquement vêtue que le jour d'auparavant. Elle ne

regarda pas le marchand ; & s'adressant à moi seul : Seigneur, me dit-elle, vous voyez que je suis exacte à tenir la parole que je vous donnai hier. Je viens exprès pour vous apporter la somme dont vous voulûtes bien répondre pour moi sans me connoître, par une générosité que je n'oublierai jamais. Madame, lui répondis-je, il n'étoit pas besoin de vous presser si fort : j'étois sans inquiétude sur mon argent, & je suis fâché de la peine que vous avez prise. Il n'étoit pas juste, reprit-elle, que j'abusasse de votre honnêteté. En disant cela, elle me mit l'argent entre les mains, & s'assit près de moi.

Alors profitant de l'occasion que j'avois de l'entretenir, je lui parlai de l'amour que je sentois pour elle ; mais elle se leva & me quitta brusquement, comme si elle eût été fort offensée de la déclaration que je venois de lui faire. Je la suivis des yeux tant que je la pus voir ; & dès que je ne la vis plus, je pris congé du marchand, & sortis du bezestein sans savoir où j'allois. Je rêvois à cette aventure, lorsque je sentis qu'on me tiroit par derrière. Je me tournai aussi-tôt pour voir ce que ce pouvoit être, & je reconnus avec plaisir l'esclave de la dame dont j'avois l'esprit occupé. Ma maîtresse, me dit-elle, qui est cette jeune personne à qui vous venez de parler dans la boutique d'un marchand,

voudroit bien vous dire un mot; prenez, s'il vous plaît, la peine de me ſuivre. Je la ſuivis, & trouvai en effet ſa maîtreſſe qui m'attendoit dans la boutique d'un changeur où elle étoit aſſiſe.

Elle me fit aſſeoir auprès d'elle, & prenant la parole: mon cher ſeigneur, me dit-elle, ne ſoyez pas ſurpris que je vous aye quitté un peu bruſquement; je n'ai pas jugé à propos devant ce marchand, de répondre favorablement à l'aveu que vous m'avez fait des ſentimens que je vous ai inſpirés. Mais bien loin de m'en offenſer, je confeſſe que je prenois plaiſir à vous entendre, & je m'eſtime infiniment heureuſe d'avoir pour amant un homme de votre mérite. Je ne ſais quelle impreſſion ma vue a pu faire d'abord ſur vous; mais pour moi, je puis vous aſſurer, qu'en vous voyant, je me ſuis ſentie de l'inclination pour vous. Depuis hier, je n'ai fait que penſer aux choſes que vous me dîtes, & mon empreſſement à vous venir chercher ſi matin, doit bien vous prouver que vous ne me déplaiſez pas. Madame, repris-je tranſporté d'amour & de joie, je ne pouvois rien entendre de plus agréable que ce que vous avez la bonté de me dire. On ne ſauroit aimer avec plus de paſſion que je vous aime depuis l'heureux moment que vous parûtes à mes yeux;

ils furent éblouis de tant de charmes, & mon cœur se rendit sans résistance. Ne perdons pas le tems en discours inutiles, interrompit-elle, je ne doute pas de votre sincérité, & vous serez bientôt persuadé de la mienne. Voulez-vous me faire l'honneur de venir chez moi, ou si vous souhaitez que j'aille chez vous ? Madame, lui répondis-je, je suis un étranger logé dans un khan, qui n'est pas un lieu propre à recevoir une dame de votre rang & de votre mérite.

Scheherazade alloit poursuivre, mais elle fut obligée d'interrompre son discours, parce que le jour paroissoit. Le lendemain, elle continua de cette sorte, en faisant toujours parler le jeune homme de Bagdad :

CXXXV^e NUIT.

IL est plus à propos, madame, poursuivit-il, que vous ayez la bonté de m'enseigner votre demeure : j'aurai l'honneur de vous aller voir chez vous. La dame y consentit. Il est, dit-elle, vendredi après demain, venez ce jour-là après la prière du midi. Je demeure dans la rue de la dévotion. Vous n'avez qu'à demander la maison d'Abon Schamma, surnommé Bercour, autrefois chef des émirs : vous me trouverez.

là. A ces mots, nous nous séparâmes, & je paſſai le lendemain dans une grande impatience.

Le vendredi, je me levai de bon matin, je pris le plus bel habit que j'euſſe, avec une bourſe où je mis cinquante pièces d'or; & monté ſur un âne que j'avois retenu dès le jour précédent, je partis accompagné de l'homme qui me l'avoit loué. Quand nous fûmes arrivés dans la rue de la dévotion, je dis au maître de l'âne de demander où étoit la maiſon que je cherchois; on la lui enſeigna, & il m'y mena. Je deſcendis à la porte, je le payai bien & le renvoyai, en lui recommandant de bien remarquer la maiſon où il me laiſſoit, & de ne pas manquer de m'y venir prendre le lendemain matin, pour me remener au khan de Meſrour.

Je frappai à la porte, & auſſi-tôt deux petites eſclaves blanches comme la neige & très-proprement habillées, vinrent ouvrir. Entrez, me dirent-elles, notre maîtreſſe vous attend impatiemment. Il y a deux jours qu'elle ne ceſſe de parler de vous. J'entrai dans la cour, & vis un grand pavillon élevé ſur ſept marches, & entouré d'une grille qui le ſéparoit d'un jardin d'une beauté admirable. Outre les arbres qui ne ſervoient qu'à l'embellir & qu'à former de l'ombre, il y en avoit une infinité d'autres chargés de toutes ſortes de fruits. Je fus charmé du ramage

d'un grand nombre d'oiſeaux qui mêloient leurs chants au murmure d'un jet d'eau d'une hauteur prodigieuſe qu'on voyoit au milieu d'un parterre émaillé de fleurs. D'ailleurs, ce jet d'eau étoit très-agréable à voir : quatre gros dragons dorés paroiſſoient aux àngles du baſſin qui étoit en quarré, & ces dragons jetoient de l'eau en abondance, mais de l'eau plus claire que le cryſtal de roche. Ce lieu plein de délices, me donna une haute idée de la conquête que j'avois faite. Les deux petites eſclaves me firent entrer dans un ſallon magnifiquement meublé ; & pendant que l'une courut avertir ſa maîtreſſe de mon arrivée, l'autre demeura avec moi & me fit remarquer toutes les beautés du ſallon.

En achevant ces derniers mots, Scheherazade ceſſa de parler, à cauſe qu'elle vit paroître le jour. Schahriar ſe leva fort curieux d'apprendre ce que feroit le jeune homme de Bagdad dans le ſallon de la dame du Caire. La ſultane contenta le lendemain la curioſité de ce prince en reprenant ainſi cette hiſtoire :



CXXXVIe NUIT.

SIRE, le marchand chrétien continuant de parler au ſultan de Caſgar, pourſuivit de cette manière : Je n'attendis pas long-tems dans le ſallon, me dit le jeune homme, la dame que j'aimois, y arriva bientôt, fort parée de perles & de diamans, mais plus brillante encore par l'éclat de ſes yeux que par celui de ſes pierreries. Sa taille, qui n'étoit plus cachée par ſon habillement de ville, me parut la plus fine & la plus avantageuſe du monde. Je ne vous parlerai point de la joie que nous eûmes de nous revoir ; car c'eſt une choſe que je ne pourrois que foiblement exprimer. Je vous dirai ſeulement qu'après les premiers complimens, nous nous aſsîmes tous deux ſur un ſopha, où nous nous entretînmes avec toute la ſatisfaction imaginable. On nous ſervit enſuite les mets les plus délicats & les plus exquis. Nous nous mîmes à table, & après le repas, nous recommençâmes à nous entretenir juſqu'à la nuit. Alors on nous apporta d'excellent vin & des fruits propres à exciter à boire, & nous bûmes au ſon des inſtrumens que les eſclaves accompagnèrent de leurs voix. La dame du logis chanta

elle-même, & acheva, par ſes chanſons, de m'ateendrir & de me rendre le plus paſſionné de tous les amans. Enfin je paſſai la nuit à goûter toutes ſortes de plaiſirs.

Le lendemain matin, après avoir mis adroitement ſous le chevet du lit la bourſe & les cinquante pièces d'or que j'avois apportées, je dis adieu à la dame, qui me demanda quand je la reverrois. Madame, lui répondis-je, je vous promets de revenir ce ſoir. Elle parut ravie de ma réponſe, me conduiſit juſqu'à la porte; & en nous ſéparant, elle me conjura de tenir ma promeſſe.

Le même homme qui m'avoit amené, m'attendoit avec ſon âne. Je montai deſſus & revins au khan de Meſrour. En renvoyant l'homme, je lui dis que je ne le payois pas, afin qu'il me vînt reprendre l'après-dînée à l'heure que je lui marquai.

D'abord que je fus de retour dans mon logement, mon premier ſoin fut de faire acheter un bon agneau & pluſieurs ſortes de gâteaux que j'envoyai à la dame par un porteur. Je m'occupai enſuite d'affaires ſérieuſes, juſqu'à ce que le maître de l'âne fût arrivé. Alors je partis avec lui, & me rendis chez la dame, qui me reçut avec autant de joie que le jour précédent, & me fit un régal auſſi magnifique que le premier.

En la quittant le lendemain, je lui laiſſai encore une bourſe de cinquante pièces d'or, & je revins au khan de Meſrour. A ces mots, Scheherazade ayant apperçu le jour, en avertit le ſultan des Indes, qui ſe leva ſans lui rien dire. Sur la fin de la nuit ſuivante, elle reprit ainſi la ſuite de l'hiſtoire commencée :

CXXXVII[e] NUIT.

LE marchand chrétien parlant toujours au ſultan de Caſgar : le jeune homme de Bagdad, dit-il, pourſuivit ſon hiſtoire dans ces termes : Je continuai de voir la dame tous les jours, & de lui laiſſer chaque fois une bourſe de cinquante pièces d'or ; & cela dura juſqu'à ce que les marchands à qui j'avois donné mes marchandiſes à vendre, & que je voyois régulièrement deux fois la ſemaine, ne me dûrent plus rien : enfin je me trouvai ſans argent & ſans eſpérance d'en avoir.

Dans cet état affreux, & prêt à m'abandonner à mon déſeſpoir, je ſortis du khan ſans ſavoir ce que je faiſois, & m'en allai du côté du château, où il y avoit un grand nombre de peuple aſſemblé pour voir un ſpectacle que donnoit le ſultan d'Egypte. Lorſque je fus àrrivé

dans le lieu où étoit tout ce monde, je me mêlai parmi la foule, & me trouvai par hasard près d'un cavalier bien monté & fort proprement habillé, qui avoit à l'arçon de sa selle un sac à demi-ouvert, d'où sortoit un cordon de soie verte. En mettant la main sur le sac, je jugeai que le cordon devoit être celui d'une bourse qui étoit dedans. Pendant que je faisois ce jugement, il passa de l'autre côté du cavalier un porteur chargé de bois, & il passa si près, que le cavalier fut obligé de se tourner vers lui pour empêcher que le bois ne touchât & ne déchirât son habit. En ce moment, le démon me tenta; je pris le cordon d'une main, & m'aidant de l'autre à élargir le sac, je tirai la bourse sans que personne s'en apperçût. Elle étoit pesante, & je ne doutai point qu'il n'y eût dedans de l'or ou de l'argent.

Quand le porteur fut passé, le cavalier qui avoit apparemment quelque soupçon de ce que j'avois fait pendant qu'il avoit eu la tête tournée, mit aussi-tôt la main dans son sac, & n'y trouvant pas sa bourse, me donna un si grand coup de sa hache d'armes, qu'il me renversa par terre. Tous ceux qui furent témoins de cette violence, en furent touchés, & quelques-uns mirent la main sur la bride du cheval pour arrêter le cavalier, & lui demander pour quel sujet il m'avoit

frappé, s'il lui étoit permis de maltraiter ainſi un muſulman. De quoi vous mêlez-vous, leur répondit-il d'un ton bruſque? je ne l'ai pas fait ſans raiſon; c'eſt un voleur. A ces paroles, je me relevai, & à mon air, chacun prenant mon parti, s'écria qu'il étoit un menteur, qu'il n'étoit pas croyable qu'un jeune homme tel que moi, eût commis la méchante action qu'il m'imputoit : enfin ils ſoutenoient que j'étois innocent; & tandis qu'ils retenoient ſon cheval pour favoriſer mon évaſion, par malheur pour moi, le lieutenant de police, ſuivi de ſes gens, paſſa par-là; voyant tant de monde aſſemblé autour du cavalier & de moi, il s'approcha & demanda ce qui étoit arrivé. Il n'y eut perſonne qui n'accusât le cavalier de m'avoir maltraité injuſtement, ſous prétexte de l'avoir volé.

Le lieutenant de police ne s'arrêta pas à tout ce qu'on lui diſoit; il demanda au cavalier s'il ne ſoupçonnoit pas quelqu'autre que moi de l'avoir volé. Le cavalier répondit que non, & lui dit les raiſons qu'il avoit de croire qu'il ne ſe trompoit pas dans ſes ſoupçons. Le lieutenant de police, après l'avoir écouté, ordonna à ſes gens de m'arrêter & de me fouiller, ce qu'ils ſe mirent en devoir d'exécuter auſſitôt; & l'un d'entr'eux m'ayant ôté la bourſe, la montra publiquement. Je ne pus ſoutenir cette honte, j'en

tombai évanoui. Le lieutenant de police se fit apporter la bourse.

Mais, sire, voilà le jour, dit Scheherazade en se reprenant; si votre majesté veut bien encore me laisser vivre jusqu'à demain, elle entendra la suite de l'histoire. Schahriar qui n'avoit pas un autre dessein, se leva sans lui répondre, & alla remplir ses devoirs.

CXXXVIII^e NUIT.

SUR la fin de la nuit suivante, la sultane adressa ainsi la parole à Schahriar : Sire, le jeune homme de Bagdad poursuivant son histoire : Lorsque le lieutenant de police, dit-il, eut la bourse entre les mains, il demanda au cavalier si elle étoit à lui, & combien il y avoit mis d'argent. Le cavalier la reconnut pour celle qui lui avoit été prise, & assura qu'il y avoit dedans vingt sequins. Le juge l'ouvrit, & après y avoir effectivement trouvé vingt sequins, il la lui rendit. Aussitôt il me fit venir devant lui : Jeune homme, me dit-il, avouez-moi la vérité; est-ce vous qui avez pris la bourse de ce cavalier? n'attendez pas que j'emploie les tourmens pour vous le faire confesser. Alors baissant les yeux, je dis en moi-même : si je nie le fait, la bourse dont

on m'a trouvé saisi, me fera passer pour un menteur; ainsi, pour éviter un double châtiment, je levai la tête, & confessai que c'étoit moi. Je n'eus pas plutôt fait cet aveu, que le lieutenant de police, après avoir pris des témoins, commanda qu'on me coupât la main, & la sentence fut exécutée sur le champ, ce qui excita la pitié de tous les spectateurs; je remarquai même sur le visage du cavalier, qu'il n'en étoit pas moins touché que les autres. Le lieutenant de police vouloit encore me faire couper un pied, mais je suppliai le cavalier de demander ma grâce; il la demanda, & l'obtint.

Lorsque le juge eut passé son chemin, le cavalier s'approcha de moi : Je vois bien, me dit-il en me présentant la bourse, que c'est la nécessité qui vous a fait faire une action si honteuse & si indigne d'un jeune homme aussi bien fait que vous : mais tenez, voilà cette bourse fatale, je vous la donne, & je suis très-fâché du malheur qui vous est arrivé. En achevant ces paroles, il me quitta; & comme j'étois très-foible à cause du sang que j'avois perdu, quelques honnêtes gens du quartier eurent la charité de me faire entrer chez eux, & de me faire boire un verre de vin. Ils pansèrent aussi mon bras, & mirent ma main dans un linge, que j'emportai avec moi attaché à ma ceinture.

Quand je ferois retourné au khan de Mefrour dans ce trifte état, je n'y aurois pas trouvé le fecours dont j'avois befoin. C'étoit auffi hafarder beaucoup que d'aller me préfenter à la jeune dame. Elle ne voudra peut-être plus me voir, difois-je, lorfqu'elle aura appris mon infamie. Je ne laiffai pas néanmoins de prendre ce parti; & afin que le monde qui me fuivoit fe lafsât de m'accompagner, je marchai par plufieurs rues détournées, & me rendis enfin chez la dame, où j'arrivai fi foible & fi fatigué, que je me jetai fur le fopha, le bras droit fous ma robe; car je me gardai bien de le faire voir.

Cependant la dame, avertie de mon arrivée & du mal que je fouffrois, vint avec empreffement, & me voyant pâle & défait : Ma chère ame, me dit-elle, qu'avez-vous donc ? Je diffimulai. Madame, lui répondis-je, c'eft un grand mal de tête qui me tourmente. Elle en parut très-affligée. Afféyez-vous, reprit-elle, car je m'étois levé pour la recevoir : dites-moi comment cela vous eft venu ; vous vous portiez fi bien la dernière fois que j'eus le plaifir de vous voir ! Il y a quelqu'autre chofe que vous me cachez : apprenez-moi ce que c'eft. Comme je gardois le filence, & qu'au lieu de répondre, les larmes couloient de mes yeux : Je ne comprends pas, dit-elle, ce qui peut vous affliger, vous en

aurois-je donné quelque ſujet ſans y penſer ? & venez-vous ici exprès pour m'annoncer que vous ne m'aimez plus ? Ce n'eſt point cela, madame, lui répartis-je en ſoupirant, & un ſoupçon ſi injuſte augmente encore mon mal.

Je ne pouvois me réſoudre à lui en déclarer la véritable cauſe. La nuit étant venue, on ſervit le ſouper ; elle me pria de manger ; mais ne pouvant me ſervir que de la main gauche, je la ſuppliai de m'en diſpenſer, m'excuſant ſur ce que je n'avois nul appétit. Vous en aurez, me dit-elle, quand vous m'aurez découvert ce que vous me cachez avec tant d'opiniâtreté. Votre dégoût, ſans doute, ne vient que de la peine que vous avez à vous y déterminer. Hélas, madame, repris-je, il faudra bien enfin que je m'y détermine. Je n'eus pas prononcé ces paroles, qu'elle me verſa à boire ; & me préſentant la taſſe : Prenez, dit-elle, & buvez, cela vous donnera du courage. J'avançai donc la main gauche, & pris la taſſe.

A ces mots, Scheherazade appercevant le jour, ceſſa de parler ; mais la nuit ſuivante, elle pourſuivit ſon diſcours de cette manière :



CXXXIXe NUIT.

Lorsque j'eus la taſſe à la main, dit le jeune homme, je redoublai mes pleurs, & pouſſai de nouveaux ſoupirs. Qu'avez-vous donc à ſoupirer & à pleurer ſi amèrement, me dit alors la dame? & pourquoi prenez-vous la taſſe de la main gauche plutôt que de la droite? Ah! madame, lui répondis-je, excuſez-moi, je vous en conjure, c'eſt que j'ai une tumeur à la main droite. Montrez-moi cette tumeur, répliqua-t-elle, je la veux percer. Je m'en excuſai, en diſant qu'elle n'étoit pas encore en état de l'être, & je vidai toute la taſſe qui étoit très-grande. Les vapeurs du vin, ma laſſitude, & l'abattement où j'étois, m'eurent bientôt aſſoupi, & je dormis d'un profond ſommeil, qui dura juſqu'au lendemain.

Pendant ce tems-là, la dame voulant ſavoir quel mal j'avois à la main droite, leva ma robe qui la cachoit, & vit avec tout l'étonnement que vous pouvez penſer, qu'elle étoit coupée, & que je l'avois apportée dans un linge. Elle comprit d'abord ſans peine pourquoi j'avois tant réſiſté aux preſſantes inſtances qu'elle m'avoit faites, & elle paſſa la nuit à s'affliger de ma

diſgrace,

disgrace, ne doutant pas qu'elle ne me fût arrivée pour l'amour d'elle.

A mon réveil, je remarquai fort bien sur son visage, qu'elle étoit saisie d'une vive douleur. Néanmoins, pour ne me pas chagriner, elle ne me parla de rien. Elle me fit servir un consommé de volaille qu'on m'avoit préparé par son ordre, me fit manger & boire, pour me donner, disoit-elle, les forces dont j'avois besoin. Après cela, je voulus prendre congé d'elle; mais me retenant par ma robe : Je ne souffrirai pas, dit-elle, que vous sortiez d'ici. Quoique vous ne m'en disiez rien, je suis persuadée que je suis la cause du malheur que vous vous êtes attiré : la douleur que j'en ai, ne me laissera pas vivre long-tems; mais avant que je meure, il faut que j'exécute un dessein que je médite en votre faveur. En disant cela, elle fit appeler un officier de justice & des témoins, & me fit dresser une donation de tous ses biens. Après qu'elle eut renvoyé tous ces gens satisfaits de leurs peines, elle ouvrit un grand coffre où étoient toutes les bourses dont je lui avois fait présent depuis le commencement de nos amours. Elles sont toutes entières, me dit-elle, je n'ai pas touché à une seule : tenez, voilà la clé du coffre; vous en êtes le maître. Je la remerciai de sa générosité & de sa bonté. Je compte pour

rien, reprit-elle, ce que je viens de faire pour vous, & je ne ſerai pas contente que je ne meure encore, pour vous témoigner combien je vous aime. Je la conjurai par tout ce que l'amour a de plus puiſſant, d'abandonner une réſolution ſi funeſte; & jamais je ne pus l'en détourner; & le chagrin de me voir manchot, lui cauſa une maladie de cinq ou ſix ſemaines, dont elle mourut.

Après avoir regretté ſa mort autant que je le devois, je me mis en poſſeſſion de tous ſes biens qu'elle m'avoit fait connoître; & le ſéſame que vous avez pris la peine de vendre pour moi, en faiſoit une partie.

Scheherazade vouloit continuer ſa narration; mais le jour qui paroiſſoit, l'en empêcha. La nuit ſuivante, elle reprit ainſi le fil de ſon diſcours:

CXLe NUIT.

LE jeune homme de Bagdad acheva de raconter ſon hiſtoire de cette ſorte au marchand chrétien: Ce que vous venez d'entendre, pourſuivit-il, doit m'excuſer auprès de vous d'avoir mangé de la main gauche; je vous ſuis fort obligé de la peine que vous vous êtes donnée pour

moi. Je ne puis aſſez reconnoître votre fidélité; & comme j'ai, dieu merci, aſſez de bien, quoique j'en aye dépenſé beaucoup, je vous prie de vouloir accepter le préſent que je vous fais de la ſomme que vous me devez. Outre cela, j'ai une propoſition à vous faire. Ne pouvant plus demeurer davantage au Caire, après l'affaire que je viens de vous conter, je ſuis réſolu d'en partir pour n'y revenir jamais. Si vous voulez me tenir compagnie, nous négocierons enſemble, & nous partagerons également le gain que nous ferons.

Quand le jeune homme de Bagdad eut achevé ſon hiſtoire, dit le marchand chrétien, je le remerciai le mieux qu'il me fut poſſible du préſent qu'il me faiſoit; & quant à ſa propoſition de voyager avec lui, je lui dis que je l'acceptois très-volontiers, en l'aſſurant que ſes intérêts me ſeroient toujours auſſi chers que les miens.

Nous prîmes jour pour notre départ, & lorſqu'il fut arrivé, nous nous mîmes en chemin. Nous avons paſſé par la Syrie & par la Méſopotamie, traverſé toute la Perſe, où, après nous être arrêtés dans pluſieurs villes, nous ſommes enfin venus, ſire, juſqu'à votre capitale. Au bout de quelque tems, le jeune homme m'ayant témoigné qu'il avoit deſſein de repaſſer dans la

Perſe & de s'y établir, nous fîmes nos comptes, & nous nous ſéparâmes très-ſatisfaits l'un de l'autre. Il partit; & moi, ſire, je ſuis reſté dans cette ville, où j'ai l'honneur d'être au ſervice de votre majeſté. Voilà l'hiſtoire que j'avois à vous conter : ne la trouvez-vous pas plus ſurprenante que celle du boſſu ?

Le ſultan de Caſgar ſe mit en colère contre le marchand chrétien : Tu es bien hardi, lui dit-il, d'oſer me faire le récit d'une hiſtoire ſi peu digne de mon attention, & de la comparer à celle du boſſu. Peux-tu te flatter de me perſuader que les fades aventures d'un jeune débauché, ſont plus admirables que celles de mon bouffon ? Je vais vous faire pendre tous quatre, pour venger ſa mor t.

A ces paroles, le pourvoyeur effrayé ſe jeta aux piés du ſultan : Sire, dit-il, je ſupplie votre majeſté de ſuſpendre ſa juſte colère, de m'écouter, & de nous faire grâce à tous quatre, ſi l'hiſtoire que je vais conter à votre majeſté, eſt plus belle que celle du boſſu. Je t'accorde ce que tu me demandes, répondit le ſultan : parle. Le pourvoyeur prit alors la parole, & dit :



HISTOIRE

Racontée par le Pourvoyeur du Sultan de Casgar.

SIRE, une personne de considération m'invita hier aux noces d'une de ses filles. Je ne manquai pas de me rendre chez lui sur le soir à l'heure marquée, & je me trouvai dans une assemblée de docteurs, d'officiers de justice, & d'autres personnes les plus distinguées de cette ville. Après les cérémonies, on servit un festin magnifique ; on se mit à table, & chacun mangea de ce qu'il trouva le plus à son goût. Il y avoit entr'autres choses une entrée accommodée avec de l'ail, qui étoit excellente, & dont tout le monde vouloit avoir ; & comme nous remarquâmes qu'un des convives ne s'empressoit pas d'en manger, quoiqu'elle fût devant lui, nous l'invitâmes à mettre la main au plat & à nous imiter. Il nous conjura de ne le point presser là-dessus : Je me garderai bien, nous dit-il, de toucher à un ragoût où il y aura de l'ail : je n'ai point oublié ce qu'il m'en coûte pour en avoir goûté autrefois. Nous le priâmes de nous raconter ce qui lui avoit causé une si grande aver-

ſion pour l'ail. Mais ſans lui donner le tems de nous répondre : Eſt-ce ainſi, lui dit le maître de la maiſon, que vous faites honneur à ma table ? Ce ragoût eſt délicieux, ne prétendez pas vous exempter d'en manger : il faut que vous me faſſiez cette grâce comme les autres. Seigneur, lui repartit le convive, qui étoit un marchand de Bagdad, ne croyez pas que j'en uſe ainſi par une fauſſe délicateſſe ; je veux bien vous obéir ſi vous le voulez abſolument ; mais ce ſera à condition qu'après en avoir mangé, je me laverai, s'il vous plaît, les mains quarante fois dans de l'alkali (1), quarante autres fois avec de la cendre de la même plante, & autant de fois avec du ſavon. Vous ne trouverez pas mauvais que j'en uſe ainſi, pour ne pas contrevenir au ferment que j'ai fait de ne manger jamais de ragoût à l'ail qu'à cette condition.

En achevant ces paroles, Scheherazade voyant paroître le jour, ſe tut, & Schariar ſe leva fort curieux de ſavoir pourquoi ce marchand avoit juré de ſe laver ſix vingt fois après avoir mangé d'un ragoût à l'ail. La ſultane contenta ſa curioſité de cette ſorte ſur la fin de la nuit ſuivante.

(1) C'eſt de la ſoude en françois.



CXLI^e NUIT.

Le pourvoyeur parlant au ſultan de Caſgar : Le maître du logis, pourſuivit-il, ne voulant pas diſpenſer le marchand de manger du ragoût à l'ail, commanda à ſes gens de tenir prêt un baſſin & de l'eau avec de l'alkali, de la cendre de la même plante, & du ſavon, afin que le marchand ſe lavât autant de fois qu'il lui plairoit. Après avoir donné cet ordre, il s'adreſſa au marchand : Faites donc comme nous, lui dit-il, & mangez ; l'alkali, la cendre de la même plante, & le ſavon ne vous manqueront pas.

Le marchand, comme en colère de la violence qu'on lui faiſoit, avança la main, prit un morceau qu'il porta en tremblant à ſa bouche, & le mangea avec une répugnance dont nous fûmes tous fort étonnés. Mais ce qui nous ſurprit davantage, nous remarquâmes qu'il n'avoit que quatre doigts & point de pouce ; & perſonne juſques-là ne s'en étoit encore apperçu, quoiqu'il eût déjà mangé d'autres mets. Le maître de la maiſon prit auſſitôt la parole : Vous n'avez point de pouce, lui dit-il ! par quel accident l'avez-vous perdu ? il faut que ce ſoit à quelque occaſion dont vous ferez plaiſir à la

compagnie de l'entretenir. Seigneur, répondit-il, ce n'eſt pas ſeulement à la main droite que je n'ai point de pouce, je n'en ai point auſſi à la gauche. En même-tems il avança la main gauche, & nous fit voir que ce qu'il nous diſoit, étoit véritable. Ce n'eſt pas tout encore, ajouta-t-il, le pouce me manque de même à l'un & à l'autre pié; & vous pouvez m'en croire. Je ſuis eſtropié de cette manière par une aventure inouie que je ne refuſe pas de vous raconter, ſi vous voulez bien avoir la patience de l'entendre: elle ne vous cauſera pas moins d'étonnement qu'elle vous fera de pitié. Mais permettez-moi de me laver les mains auparavant. A ces mots, il ſe leva de table; & après s'être lavé les mains ſix vingt fois, il revint prendre ſa place, & nous fit le récit de ſon hiſtoire dans ces termes:

Vous ſaurez, mes ſeigneurs, que ſous le règne du calife Haroun Alraſchid, mon père vivoit à Bagdad où je ſuis né, & paſſoit pour un des plus riches marchands de la ville. Mais comme c'étoit un homme attaché à ſes plaiſirs, qui aimoit la débauche & négligeoit le ſoin de ſes affaires, au lieu de recueillir de grands biens à ſa mort, j'eus beſoin de toute l'économie imaginable pour acquitter les dettes qu'il avoit laiſſées. Je vins pourtant à bout de les payer toutes

& par mes ſoins, ma petite fortune commença de prendre une face aſſez riante.

Un matin que j'ouvrois ma boutique, une dame montée ſur une mule, accompagnée d'un eunuque, & ſuivie de deux eſclaves, paſſa près de ma porte & s'arrêta. Elle mit pié à terre à l'aide de l'eunuque, qui lui prêta la main, & qui lui dit : Madame, je vous l'avois bien dit, que vous veniez de trop bonne heure ; vous voyez qu'il n'y a encore perſonne au Bezeſtein ; ſi vous aviez voulu me croire, vous vous ſeriez épargné la peine que vous aurez d'attendre. Elle regarda de toutes parts, & voyant en effet qu'il n'y avoit pas d'autres boutiques ouvertes que la mienne, elle s'en approcha en me ſaluant, & me pria de lui permettre qu'elle s'y reposât en attendant que les autres marchands arrivaſſent. Je répondis à ſon compliment comme je devois.

Scheherazade n'en ſeroit pas demeurée en cet endroit, ſi le jour qu'elle vit paroître, ne lui eût impoſé ſilence. Le ſultan des Indes, qui ſouhaitoit d'entendre la ſuite de cette hiſtoire, attendit avec impatience la nuit ſuivante.



CXLII^e NUIT.

LA ſultane ayant été réveillée par ſa ſœur Dinarzade, adreſſa la parole au ſultan : Sire, dit-elle, le marchand continua de cette ſorte le récit qu'il avoit commencé : La dame s'aſſit dans ma boutique, & remarquant qu'il n'y avoit perſonne que l'eunuque & moi dans tout le Bezeſtein, elle ſe découvrit le viſage pour prendre l'air. Je n'ai jamais rien vu de ſi beau : la voir & l'aimer paſſionnément, ce fut la même choſe pour moi ; j'eus toujours les yeux attachés ſur elle. Il me parut que mon attention ne lui étoit pas déſagréable, car elle me donna tout le tems de la regarder à mon aiſe, & elle ne ſe couvrit le viſage que lorſque la crainte d'être apperçue, l'y obligea.

Après qu'elle ſe fut remiſe au même état qu'auparavant, elle me dit qu'elle cherchoit pluſieurs ſortes d'étoffes des plus belles & des plus riches qu'elle me nomma, & elle me demanda ſi j'en avois. Hélas, madame, lui répondis-je, je ſuis un jeune marchand qui ne fais que commencer à m'établir : je ne ſuis pas encore aſſez riche pour faire un ſi grand négoce, & c'eſt une mortification pour moi de

n'avoir rien à vous préſenter de ce qui vous a fait venir au Bezeſtein; mais pour vous épargner la peine d'aller de boutique en boutique, d'abord que les marchands ſeront venus, j'irai, ſi vous le trouvez bon, prendre chez eux tout ce que vous ſouhaitez; ils m'en diront le prix au juſte; & ſans aller plus loin, vous ferez ici vos emplettes. Elle y conſentit, & j'eus avec elle un entretien qui dura d'autant plus longtems, que je lui faiſois accroire que les marchands qui avoient les étoffes qu'elle demandoit, n'étoient pas encore arrivés.

Je ne fus pas moins charmé de ſon eſprit que je l'avois été de la beauté de ſon viſage; mais il fallut enfin me priver du plaiſir de ſa converſation; je courus chercher les étoffes qu'elle déſiroit; & quand elle eut choiſi celles qui lui plurent, nous en arrêtâmes le prix à cinq mille dragmes d'argent monnoyé. J'en fis un paquet que je donnai à l'eunuque, qui le mit ſous ſon bras. Elle ſe leva enſuite, & partit après avoir pris congé de moi; je la conduiſis des yeux juſqu'à la porte du Bezeſtein, & je ne ceſſai de la regarder qu'elle ne fût remontée ſur ſa mule.

La dame n'eut pas plutôt diſparu, que je m'apperçus que l'amour m'avoit fait faire une grande faute. Il m'avoit tellement troublé l'eſ-

prit, que je n'avois pas pris garde qu'elle s'en alloit ſans payer, & que je ne lui avois pas ſeulement demandé qui elle étoit, ni où elle demeuroit. Je fis réflexion pourtant que j'étois redevable d'une ſomme conſidérable à pluſieurs marchands, qui n'auroient peut-être pas la patience d'attendre. J'allai m'excuſer auprès d'eux le mieux qu'il me fut poſſible, en leur diſant que je connoiſſois la dame. Enfin je revins chez moi auſſi amoureux qu'embarraſſé d'une ſi groſſe dette.

Scheherazade, en cet endroit, vit paroître le jour, & ceſſa de parler. La nuit ſuivante, elle continua de cette manière :

CXLIIIe NUIT.

J'AVOIS prié mes créanciers, pourſuivit le marchand, de vouloir bien attendre huit jours pour recevoir leur payement : la huitaine échue, ils ne manquèrent pas de me preſſer de les ſatisfaire. Je les ſuppliai de m'accorder le même délai; ils y conſentirent : mais dès le lendemain, je vis arriver la dame montée ſur ſa mule, avec la même ſuite & à la même heure que la première fois.

Elle vint droit à ma boutique. Je vous ai

ſait un peu attendre, me dit-elle; mais enfin je vous apporte l'argent des étoffes que je pris l'autre jour : portez-le chez un changeur, qu'il voye s'il eſt de bon aloi, & ſi le compte y eſt. L'eunuque, qui avoit l'argent, vint avec moi chez le changeur, & la ſomme ſe trouva juſte & toute de bon argent. Je revins, & j'eus encore le bonheur d'entretenir la dame juſqu'à ce que toutes les boutiques du Bezeſtein fuſſent ouvertes. Quoique nous ne parlaſſions que de choſes très-communes, elle leur donnoit néanmoins un tour qui les faiſoit paroître nouvelles, & qui me fit voir que je ne m'étois pas trompé, quand, dès la première converſation, j'avois jugé qu'elle avoit beaucoup d'eſprit.

Lorſque les marchands furent arrivés, & qu'ils eurent ouvert leurs boutiques, je portai ce que je devois à ceux chez qui j'avois pris des étoffes à crédit, & je n'eus pas de peine à obtenir d'eux qu'ils m'en confiaſſent d'autres que la dame m'avoit demandées. J'en levai pour mille pièces d'or, & la dame emporta encore la marchandiſe ſans la payer, ſans me rien dire, ni ſans ſe faire connoître. Ce qui m'étonnoit, c'eſt qu'elle ne haſardoit rien, & que je demeurois ſans caution & ſans certitude d'être dédommagé en cas que je ne la reviſſe plus.

Elle me paye une ſomme aſſez conſidérable, me diſois-je en moi-même ; mais elle me laiſſe redevable d'une autre qui l'eſt encore davantage : ſeroit-ce une trompeuſe, & ſeroit-il poſſible qu'elle m'eût leurré d'abord pour me mieux ruiner? Les marchands ne la connoiſſent pas ; & c'eſt à moi qu'ils s'adreſſeront. Mon amour ne fut pas aſſez puiſſant pour m'empêcher de faire là-deſſus des réflexions chagrinantes. Mes alarmes augmentèrent même de jour en jour pendant un mois entier, qui s'écoula ſans que je reçuſſe aucune nouvelle de la dame. Enfin, les marchands s'impatientèrent ; & pour les ſatisfaire, j'étois prêt à vendre tout ce que j'avois, lorſque je la vis revenir un matin dans le même équipage que les autres fois.

Prenez votre trébuchet, me dit-elle, pour peſer l'or que je vous apporte. Ces paroles achevèrent de diſſiper ma frayeur, & redoublèrent mon amour. Avant que de compter les pièces d'or, elle me fit pluſieurs queſtions, entr'autres, elle me demanda ſi j'étois marié ; je lui répondis que non, & que je ne l'avois jamais été. Alors, en donnant l'or à l'eunuque, elle lui dit : Prêtez-nous votre entremiſe pour terminer notre affaire. L'eunuque ſe mit à rire ; & m'ayant tiré à l'écart, me fit

peſer l'or. Pendant que je le peſois, l'eunuque me dit à l'oreille : A vous voir, je connois parfaitement que vous aimez ma maîtreſſe, & je ſuis ſurpris que vous n'ayez pas la hardieſſe de lui découvrir votre amour; elle vous aime encore plus que vous ne l'aimez. Ne croyez pas qu'elle ait beſoin de vos étoffes; elle ne vient ici uniquement que parce que vous lui avez inſpiré une paſſion violente : c'eſt à cauſe de cela qu'elle vous a demandé ſi vous étiez marié. Vous n'avez qu'à parler, il ne tiendra qu'à vous de l'épouſer, ſi vous voulez. Il eſt vrai, lui répondis-je, que j'ai ſenti naître de l'amour pour elle dès le premier moment que je l'ai vue; mais je n'oſois aſpirer au bonheur de lui plaire. Je ſuis tout à elle, & je ne manquerai pas de reconnoître le bon office que vous me rendez.

Enfin, j'achevai de peſer les pièces d'or, & pendant que je les remettois dans le ſac, l'eunuque ſe tourna du côté de la dame, & lui dit que j'étois très-content : c'étoit le mot dont ils étoient convenus entr'eux. Auſſi-tôt la dame, qui étoit aſſiſe, ſe leva, & partit en me diſant qu'elle m'enverroit l'eunuque, & que je n'aurois qu'à faire ce qu'il me diroit de ſa part.

Je portai à chaque marchand l'argent qui lui étoit dû, & j'attendis impatiemment l'eunu-

que durant quelques jours. Il arriva enfin. Mais, ſire, dit Scheherazade au ſultan des Indes, voilà le jour qui paroît. A ces mots, elle garda le ſilence. Le lendemain, elle reprit ainſi le fil de ſon diſcours :

CXLIVe NUIT.

JE fis bien des amitiés à l'eunuque, dit le marchand de Bagdad, & je lui demandai des nouvelles de la ſanté de ſa maîtreſſe. Vous êtes, me répondit-il, l'amant du monde le plus heureux; elle eſt malade d'amour. On ne peut avoir plus d'envie de vous voir qu'elle en a; & ſi elle diſpoſoit de ſes actions, elle viendroit vous chercher, & paſſeroit volontiers avec vous tous les momens de ſa vie. A ſon air noble & à ſes manières honnêtes, lui dis-je, j'ai jugé que c'étoit quelque dame de conſidération. Vous ne vous êtes pas trompé dans ce jugement, répliqua l'eunuque; elle eſt favorite de Zobéïde, épouſe du calife, laquelle l'aime d'autant plus chèrement, qu'elle l'a élevée dès ſon enfance, & qu'elle ſe repoſe ſur elle de toutes les emplettes qu'elle a à faire. Dans le deſſein qu'elle a de ſe marier, elle a déclaré à l'épouſe du commandeur des croyans, qu'elle avoit jeté

les yeux ſur vous, & lui a demandé ſon conſentement. Zobéïde lui a dit qu'elle y conſentoit, mais qu'elle vouloit vous voir auparavant, afin de juger ſi elle avoit fait un bon choix, & qu'en ce cas-là, elle feroit les frais des noces : c'eſt pourquoi vous voyez que votre bonheur eſt certain. Si vous avez plu à la favorite, vous ne plairez pas moins à la maîtreſſe, qui ne cherche qu'à lui faire plaiſir, & qui ne voudroit pas contraindre ſon inclination. Il ne s'agit donc plus que de venir au palais, & c'eſt pour cela que vous me voyez ici : c'eſt à vous de prendre votre réſolution. Elle eſt toute priſe, lui repartis-je, & je ſuis prêt à vous ſuivre par-tout où vous voudrez me conduire. Voilà qui eſt bien, reprit l'eunuque; mais vous ſavez que les hommes n'entrent pas dans les appartemens des dames du palais, & qu'on ne peut vous y introduire qu'en prenant des meſures qui demandent un grand ſecret : la favorite en a pris de juſtes. De votre côté, faites tout ce qui dépendra de vous; mais ſur-tout ſoyez diſcret, car il y va de votre vie.

Je l'aſſurai que je ferois exactement tout ce qui me feroit ordonné. Il faut donc, me dit-il, que ce ſoir, à l'entrée de la nuit, vous vous rendiez à la moſquée que Zobéïde, épouſe

du calife, a fait bâtir ſur le bord du Tigre, & que là vous attendiez qu'on vous vienne chercher. Je conſentis à tout ce qu'il voulut. J'attendis la fin du jour avec impatience; & quand elle fut venue, je partis : j'aſſiſtai à la prière d'une heure & demie après le ſoleil couché, dans la moſquée, où je demeurai le dernier.

Je vis bientôt aborder un bateau dont tous les rameurs étoient eunuques; ils débarquèrent, & apportèrent dans la moſquée pluſieurs grands coffres, après quoi ils ſe retirèrent; il n'en reſta qu'un ſeul, que je reconnus pour celui qui avoit toujours accompagné la dame, & qui m'avoit parlé le matin. Je vis entrer auſſi la dame; j'allai au-devant d'elle, en lui témoignant que j'étois prêt à exécuter ſes ordres. Nous n'avons pas de tems à perdre, me dit-elle; en diſant cela, elle ouvrit un des coffres, & m'ordonna de me mettre dedans : c'eſt une choſe, ajouta-t-elle, néceſſaire pour votre ſûreté & pour la mienne. Ne craignez rien, & laiſſez-moi diſpoſer du reſte. J'en avois trop fait pour reculer; je fis ce qu'elle deſiroit, & auſſitôt elle referma le coffre à la clé. Enſuite l'eunuque qui étoit dans ſa confidence, appela les autres eunuques qui avoient apporté les coffres, & les fit tous reporter dans le bateau;

puis la dame & ſon eunuque s'étant rembarqués, on commença de ramer pour me mener à l'appartement de Zobéïde.

Pendant ce tems-là, je faiſois de ſérieuſes réflexions; & conſidérant le danger où j'étois, je me repentis de m'y être expoſé : je fis des vœux & des prières qui n'étoient guère de ſaiſon.

Le bateau aborda devant la porte du palais du calife; on déchargea les coffres, qui furent portés à l'appartement de l'officier des eunuques qui garde la clé de celui des dames, & n'y laiſſe rien entrer ſans l'avoir bien viſité auparavant. Cet officier étoit couché; il fallut l'éveiller & le faire lever. Mais, Sire, dit Scheherazade en cet endroit, je vois le jour qui commence à paroître. Schahriar ſe leva pour aller tenir ſon conſeil, & dans la réſolution d'entendre le lendemain la ſuite d'une hiſtoire qu'il avoit écoutée juſques-là avec plaiſir.



CXLV^e NUIT.

QUELQUES momens avant le jour, la sultane des Indes s'étant réveillée, poursuivit de cette manière l'histoire du marchand de Bagdad : L'officier des eunuques, continua-t-il, fâché de ce qu'on avoit interrompu son sommeil, querella fort la favorite de ce qu'elle revenoit si tard. Vous n'en serez pas quitte à si bon marché que vous vous l'imaginez, lui dit-il ; pas un de ces coffres ne passera que je ne l'aye fait ouvrir, & que je ne l'aye exactement visité. En même tems, il commanda aux eunuques de les apporter devant lui l'un après l'autre, & de les ouvrir. Ils commencèrent par celui où j'étois enfermé ; ils le prirent & le portèrent. Alors je fus saisi d'une frayeur que je ne puis exprimer : je me crus au dernier moment de ma vie.

La favorite qui avoit la clé, protesta qu'elle ne la donneroit pas, & ne souffriroit jamais qu'on ouvrît ce coffre-là. Vous savez bien, dit-elle, que je ne fais rien venir qui ne soit pour le service de Zobéïde, votre maîtresse & la mienne. Ce coffre particulièrement est rempli de marchandises précieuses, que des marchands nou-

vellement arrivés m'ont confiées. Il y a de plus un nombre de bouteilles d'eau de la fontaine de Zemzem (1), envoyées de la Mecque : si quelqu'une venoit à se casser, les marchandises en seroient gâtées, & vous en répondriez ; la femme du commandeur des croyans sauroit bien se venger de votre insolence. Enfin elle parla avec tant de fermeté, que l'officier n'eut pas la hadiesse de s'opiniâtrer à vouloir faire la visite, ni du coffre où j'étois, ni des autres. Passez donc, dit-il en colère, marchez. On ouvrit l'appartement des dames, & l'on y porta tous les coffres.

A peine y furent-ils, que j'entendis crier tout-à-coup : Voilà le calife, voilà le calife. Ces paroles augmentèrent ma frayeur à un point, que je ne sais comment je n'en mourus pas sur le champ : c'étoit effectivement le calife. Qu'apportez-vous donc dans ces coffres, dit-il à la favorite ? Commandeur des croyans, répondit-elle, ce sont des étoffes nouvellement arrivées, que l'épouse de votre majesté a souhaité qu'on lui

(1) Cette fontaine est à la Mecque ; & selon les mahométans, c'est la source que dieu fit paroître en faveur de Hagar, après qu'Abraham eut été obligé de la chasser. On boit de son eau par dévotion, & l'on en envoie en présent aux princes & aux princesses.

montrât. Ouvrez, ouvrez, reprit le calife, je les veux voir auſſi. Elle voulut s'en excuſer, en lui repréſentant que ces étoffes n'étoient propres que pour des dames, & que ce ſeroit ôter à ſon épouſe le plaiſir qu'elle ſe faiſoit de les voir la première. Ouvrez, vous dis-je, répliqua-t-il, je vous l'ordonne. Elle lui remontra encore que ſa majeſté, en l'obligeant à manquer à ſa maîtreſſe, l'expoſoit à ſa colère. Non, non, repartit-il, je vous promets qu'elle ne vous en fera aucun reproche : ouvrez ſeulement, & ne me faites pas attendre plus long-tems.

Il fallut obéir; & je ſentis alors de ſi vives alarmes, que j'en frémis encore toutes les fois que j'y penſe. Le calife s'aſſit, & la favorite fit porter devant lui tous les coffres l'un après l'autre, & les ouvrit. Pour tirer les choſes en longueur, elle lui faiſoit remarquer toutes les beautés de chaque étoffe en particulier : elle vouloit mettre ſa patience à bout; mais elle n'y réuſſit pas. Comme elle n'étoit pas moins intéreſſée que moi à ne pas ouvrir le coffre où j'étois, elle ne s'empreſſoit point à le faire apporter, & il ne reſtoit plus que celui-là à viſiter. Achevons, dit le calife, voyons encore ce qu'il y a dans ce coffre. Je ne puis dire ſi j'étois vif ou mort en ce moment; mais je ne croyois pas échapper d'un ſi grand danger.

Scheherazade, à ces derniers mots, vit paroître le jour : elle interrompit sa narration ; mais elle la continua de cette sorte sur la fin de la nuit suivante :

CXLVI^e NUIT.

LORSQUE la favorite de Zobéïde, poursuivit le marchand de Bagdad, vit que le calife vouloit absolument qu'elle ouvrît le coffre où j'étois : Pour celui-ci, dit-elle, votre majesté me fera, s'il lui plaît, la grâce de me dispenser de lui faire voir ce qu'il y a dedans ; il y a des choses que je ne lui puis montrer qu'en présence de son épouse. Voilà qui est bien, dit le calife, je suis content, faites emporter vos coffres. Elle les fit enlever aussitôt & porter dans sa chambre, où je commençai à respirer.

Dès que les eunuques qui les avoient apportés, se furent retirés, elle ouvrit promptement celui où j'étois prisonnier. Sortez, me dit-elle, en me montrant la porte d'un escalier qui conduisoit à une chambre au dessus, montez, & allez m'attendre. Elle n'eut pas fermé la porte sur moi, que le calife entra, & s'assit sur le coffre d'où je venois de sortir. Le motif de cette visite étoit un mouvement de curiosité qui ne

me regardoit pas. Ce prince vouloit faire des queſtions ſur ce qu'elle avoit vu ou entendu dans la ville. Ils s'entretinrent tous deux aſſez long-tems; après quoi il la quitta enfin, & ſe retira dans ſon appartement.

Lorſqu'elle ſe vit libre, elle me vint trouver dans la chambre où j'étois monté, & me fit bien des excuſes de toutes les alarmes qu'elle m'avoit cauſées. Ma peine, me dit-elle, n'a pas été moins grande que la vôtre; vous n'en devez pas douter, puiſque j'ai ſouffert pour l'amour de vous & pour moi qui courois le même péril: une autre à ma place n'auroit peut-être pas eu le courage de ſe tirer ſi bien d'une occaſion ſi délicate. Il ne falloit pas moins de hardieſſe ni de préſence d'eſprit, ou plutôt il falloit avoir tout l'amour que j'ai pour vous, pour ſortir de cet embarras; mais raſſurez-vous, il n'y a plus rien à craindre. Après nous être entretenus quelque tems avec beaucoup de tendreſſe: Il eſt tems, me dit-elle, de vous repoſer, couchez-vous; je ne manquerai pas de vous préſenter demain à Zobéïde ma maîtreſſe, à quelque heure du jour; & c'eſt une choſe facile, car le calife ne la voit que la nuit. Raſſuré par ces diſcours, je dormis aſſez tranquillement; ou ſi mon ſommeil fut quelquefois interrompu par des inquiétudes, ce furent des inquiétudes

agréables, caufées par l'efpérance de pofféder une dame qui avoit tant d'efprit & de beauté.

Le lendemain, la favorite de Zobéïde, avant que de me faire paroître devant fa maîtreffe, m'inftruifit de la manière dont je devois foutenir fa préfence, me dit à-peu-près les queftions que cette princeffe me feroit, & me dicta les réponfes que j'y devois faire. Après cela, elle me conduifit dans une falle où tout étoit d'une magnificence, d'une richeffe & d'une propreté furprenante. Je n'y étois pas entré, que vingt dames efclaves, d'un âge déjà avancé, toutes vêtues d'habits riches & uniformes, fortirent du cabinet de Zobéïde, & vinrent fe ranger devant un trône en deux files égales, avec une grande modeftie; elles furent fuivies de vingt autres dames toutes jeunes, & habillées de la même forte que les premières, avec cette différence pourtant, que leurs habits avoient quelque chofe de plus galant. Zobéïde parut au milieu de celles-ci avec un air majeftueux, & fi chargée de pierreries & de toutes fortes de joyaux, qu'à peine pouvoit-elle marcher. Elle alla s'affeoir fur le trône. J'oubliois de vous dire que fa dame favorite l'accompagnoit, & qu'elle demeura debout à fa droite, pendant que les dames efclaves, un peu plus éloignées, étoient en foule des deux côtés du trône.

D'abord que la femme du calife fut aſſiſe, les eſclaves qui étoient entrées les premières, me firent ſigne d'approcher. Je m'avançai au milieu des deux rangs qu'elles formoient, & me proſternai la tête contre le tapis qui étoit ſous les piés de la princeſſe. Elle m'ordonna de me relever, & me fit l'honneur de s'informer de mon nom, de ma famille, & de l'état de ma fortune, à quoi je ſatisfis aſſez à ſon gré. Je m'en apperçus non-ſeulement à ſon air, elle me le fit même connoître par les choſes qu'elle eut la bonté de me dire. J'ai bien de la joie, me dit-elle, que ma fille (c'eſt ainſi qu'elle appeloit ſa dame favorite), car je la regarde comme telle, après le ſoin que j'ai pris de ſon éducation, ait fait un choix dont je ſuis contente; je l'approuve & conſens que vous vous mariez tous deux. J'ordonnerai moi-même les apprêts de vos noces; mais auparavant, j'ai beſoin de ma fille pour dix jours; pendant ce tems-là, je parlerai au calife & obtiendrai ſon conſentement, & vous demeurerez ici : on aura ſoin de vous.

En achevant ces paroles, Scheherazade apperçut le jour & ceſſa de parler. Le lendemain, elle reprit la parole de cette manière :



CXLVII^e NUIT.

JE demeurai donc dix jours dans l'appartement des dames du calife, continua le marchand de Bagdad. Durant tout ce tems-là, je fus privé du plaisir de voir la dame favorite; mais on me traita si bien par son ordre, que j'eus sujet d'ailleurs d'être très-satisfait.

Zobéïde entretint le calife de la résolution qu'elle avoit prise de marier sa favorite; & ce prince, en lui laissant la liberté de faire là-dessus ce qu'il lui plairoit, accorda une somme considérable à la favorite pour contribuer de sa part à son établissement. Les dix jours écoulés, Zobéïde fit dresser le contrat de mariage qui lui fut apporté en bonne forme. Les préparatifs des noces se firent; on appela les musiciens, les danseurs & les danseuses, & il y eut pendant neuf jours de grandes réjouissances dans le palais. Le dixième jour étant destiné pour la dernière cérémonie du mariage, la dame favorite fut conduite au bain d'un côté, & moi d'un autre; & sur le soir m'étant mis à table, on me servit toutes sortes de mets & de ragoûts : entr'autres, un ragoût à l'ail, comme celui dont on vient de me forcer de manger. Je le trouvai si bon,

que je ne touchai presque point aux autres mets. Mais, pour mon malheur, m'étant levé de table, je me contentai de m'essuyer les mains au lieu de les bien laver; & c'étoit une négligence qui ne m'étoit jamais arrivée jusqu'alors.

Comme il étoit nuit, on suppléa à la clarté du jour par une grande illumination dans l'appartement des dames. Les instrumens se firent entendre, on dansa, on fit mille jeux : tout le palais retentissoit de cris de joie. On nous introduisit, ma femme & moi, dans une grande salle, où l'on nous fit asseoir sur deux trônes. Les femmes qui la servoient, lui firent changer plusieurs fois d'habits, & lui peignirent le visage de différentes manières, selon la coutume pratiquée au jour des noces; & chaque fois qu'on lui changeoit d'habillement, on me la faisoit voir.

Enfin toutes ces cérémonies finirent, & l'on nous conduisit dans la chambre nuptiale. D'abord qu'on nous y eut laissés seuls, je m'approchai de mon épouse pour l'embrasser; mais au lieu de répondre à mes transports, elle me repoussa fortement, & se mit à faire des cris épouvantables qui attirèrent bientôt dans la chambre toutes les dames de l'appartement, qui voulurent savoir le sujet de ses cris. Pour moi, saisi d'un long étonnement, j'étois demeuré immobile, sans avoir eu seulement la force de lui en

demander la cauſe. Notre chère ſœur, lui dirent-elles, que vous eſt-il donc arrivé depuis le peu de tems que nous vous avons quittée? apprenez-le-nous, afin que nous vous ſecourions. Otez, s'écria-t-elle, ôtez-moi de devant les yeux ce vilain homme que voilà. Hé, madame, lui dis-je, en quoi puis-je avoir eu le malheur de mériter votre colère? Vous êtes un vilain, me répondit-elle en furie, vous avez mangé de l'ail, & vous ne vous êtes pas lavé les mains! Croyez-vous que je veuille ſouffrir qu'un homme ſi mal-propre s'approche de moi pour m'empeſter? Couchez-le par terre, ajouta-t-elle en s'adreſſant aux dames, & qu'on m'apporte un nerf de bœuf. Elles me renversèrent auſſi-tôt, & tandis que les unes me tenoient par les bras & les autres par les piés, ma femme, qui avoit été ſervie en diligence, me frappa impitoyablement juſqu'à ce que les forces lui manquèrent. Alors elle dit aux dames: Prenez-le, qu'on l'envoye au lieutenant de police, & qu'on lui faſſe couper la main dont il a mangé du ragoût à l'ail.

A ces paroles, je m'écriai: Grand dieu, je ſuis rompu & briſé de coups, & pour ſurcroît d'affliction, on me condamne encore à avoir la main coupée; & pourquoi, pour avoir mangé d'un ragoût à l'ail, & pour avoir oublié de me

laver les mains ! Quelle colère pour un si petit sujet ! Peste soit du ragoût à l'ail, maudit soit le cuisinier qui l'a apprêté, & celui qui l'a servi.

La sultane Scheherazade remarquant qu'il étoit jour, s'arrêta en cet endroit. Schahriar se leva en riant de toute sa force de la colère de le dame favorite, & fort curieux d'apprendre le dénouement de cette histoire.

CXLVIIIe NUIT.

LE lendemain, Scheherazade, réveillée avant le jour, reprit ainsi le fil de son discours de la nuit précédente : Toutes les dames, dit le marchand de Bagdad, qui m'avoient vu recevoir mille coups de nerf de bœuf, eurent pitié de moi, lorsqu'elles entendirent parler de me faire couper la main. Notre chère sœur & notre bonne dame, dirent-elles à la favorite, vous poussez trop loin votre ressentiment. C'est un homme, à la vérité, qui ne sait pas vivre, qui ignore votre rang & les égards que vous méritez ; mais nous vous supplions de ne pas prendre garde à la faute qu'il a commise, & de la lui pardonner. Je ne suis pas satisfaite, reprit-elle, je veux qu'il apprenne à vivre, & qu'il porte des marques si sensibles de sa mal-pro-

preté, qu'il ne s'avifera de fa vie de manger d'un ragoût à l'ail fans fe fouvenir enfuite de fe laver les mains. Elles ne fe rebutèrent pas de fon refus; elles fe jetèrent à fes piés, & lui baifant la main : Notre bonne dame, lui dirent-elles, au nom de dieu, modérez votre colère, & accordez-nous la grâce que nous vous demandons. Elle ne leur répondit rien, mais elle fe leva; & après m'avoir dit mille injures, elle fortit de la chambre. Toutes les dames la fuivirent, & me laifsèrent feul dans une affliction inconcevable.

Je demeurai dix jours fans voir perfonne qu'une vieille efclave qui venoit m'apporter à manger. Je lui demandai des nouvelles de la dame favorite. Elle eft malade, me dit la vieille efclave, de l'odeur empoifonnée que vous lui avez fait refpirer : pourquoi auffi n'avez-vous pas eu foin de vous laver la main après avoir mangé de ce maudit ragoût à l'ail? Eft-il poffible, dis-je alors en moi-même, que la délicateffe de ces dames foit fi grande, & qu'elles foient fi vindicatives pour une faute fi légère? J'aimois cependant ma femme, malgré fa cruauté, & je ne laiffai pas de la plaindre.

Un jour l'efclave me dit : Votre époufe eft guérie, elle eft allée au bain, & elle m'a dit qu'elle vous viendra voir demain; ainfi, ayez

encore patience, & tâchez de vous accommoder à ſon humeur. C'eſt d'ailleurs une perſonne très-ſage, très-raiſonnable & très-chérie de toutes les dames qui ſont auprès de Zobéïde, notre reſpectable maîtreſſe.

Véritablement ma femme vint le lendemain, & me dit d'abord : Il faut que je ſois bien bonne de venir vous revoir après l'offenſe que vous m'avez faite. Mais je ne puis me réſoudre à me réconcilier avec vous, que je ne vous aye puni comme vous le méritez, pour ne vous être pas lavé les mains après avoir mangé d'un ragoût à l'ail. En achevant ces mots, elle appela des dames, qui me couchèrent par terre par ſon ordre; & après qu'elles m'eurent lié, elle prit un raſoir, & eut la barbarie de me couper elle-même les quatre pouces. Une des dames appliqua d'une certaine racine pour arrêter le ſang; mais cela n'empêcha pas que je ne m'évanouiſſe par la quantité que j'en avois perdue, & par le mal que j'avois ſouffert.

Je revins de mon évanouiſſement, & l'on me donna du vin à boire pour me faire reprendre des forces. Ah! madame, dis-je alors à mon épouſe, ſi jamais il m'arrive de manger d'un ragoût à l'ail, je vous jure qu'au lieu d'une fois, je me laverai les mains ſix-vingt fois avec de l'alkali, de la cendre de la même plante & du ſavon,

ſavon. Hé bien, dit ma femme, à cette condition, je veux bien oublier le paſſé, & vivre avec vous comme avec mon mari.

Voilà, meſſeigneurs, ajouta le marchand de Bagdad, en s'adreſſant à la compagnie, la raiſon pourquoi vous avez vu que j'ai refuſé de manger du ragoût à l'ail qui étoit devant moi.

Le jour qui commençoit à paroître, ne permit pas à Scheherazade d'en dire davantage cette nuit; mais le lendemain, elle reprit la parole dans ces termes :

CXLIX^e NUIT.

SIRE, le marchand de Bagdad acheva de raconter ainſi ſon hiſtoire : Les dames n'appliquèrent pas ſeulement ſur mes plaies de la racine que j'ai dite pour étancher le ſang, elles y mirent auſſi du baume de la Mecque, qu'on ne pouvoit pas ſoupçonner d'être falſifié, puiſqu'elles l'avoient pris dans l'apoticairerie du calife. Par la vertu de ce baume admirable, je fus parfaitement guéri en peu de jours, & nous demeurâmes enſemble, ma femme & moi, dans la même union que ſi je n'euſſe jamais mangé de ragoût à l'ail. Mais comme j'avois toujours joui de ma liberté, je m'ennuyois fort d'être enfermé

dans le palais du calife; néanmoins je n'en voulois rien témoigner à mon épouſe, de peur de lui déplaire. Elle s'en apperçut; elle ne demandoit pas mieux elle-même que d'en ſortir. La reconnoiſſance ſeule la retenoit auprès de Zobéïde. Mais elle avoit de l'eſprit & elle repréſenta ſi bien à ſa maîtreſſe la contrainte où j'étois de ne pas vivre dans la ville avec les gens de ma condition, comme j'avois toujours fait, que cette bonne princeſſe aima mieux ſe priver du plaiſir d'avoir auprès d'elle ſa favorite, que de ne lui pas accorder ce que nous ſouhaitions tous deux également.

C'eſt pourquoi un mois après notre mariage, je vis paroître mon épouſe avec pluſieurs eunuques qui portoient chacun un ſac d'argent. Quand ils ſe furent retirés : Vous ne m'avez rien marqué, dit-elle, de l'ennui que vous cauſe le ſéjour de la cour; mais je m'en ſuis fort bien apperçue, & j'ai heureuſement trouvé moyen de vous rendre content. Zobéïde, ma maîtreſſe, nous permet de nous retirer du palais, & voilà cinquante mille ſequins dont elle nous fait préſent pour nous mettre en état de vivre commodément dans la ville. Prenez-en dix mille, & allez nous acheter une maiſon.

J'en eus bientôt trouvé une pour cette ſomme; & l'ayant fait meubler magnifiquement,

nous y allâmes loger. Nous prîmes un grand nombre d'efclaves de l'un & de l'autre fexe, & nous nous donnâmes un fort bel équipage. Enfin, nous commençâmes à mener une vie fort agréable ; mais elle ne fut pas de longue durée. Au bout d'un an, ma femme tomba malade, & mourut en peu de jours.

J'aurois pu me remarier & continuer de vivre honorablement à Bagdad ; mais l'envie de voir le monde, m'infpira un autre deffein. Je vendis ma maifon : & après avoir acheté plufieurs fortes de marchandifes, je me joignis à une caravanne & paffai en Perfe. De-là, je pris la route de Samarcande, d'où je fuis venu m'établir en cette ville.

Voilà, fire, dit le pourvoyeur qui parloit au fultan de Cafgar, l'hiftoire que raconta hier ce marchand de Bagdad à la compagnie où je me trouvai. Cette hiftoire, dit le fultan, a quelque chofe d'extraordinaire ; mais elle n'eft pas comparable à celle du petit boffu. Alors le médecin juif s'étant avancé, fe profterna devant le trône de ce prince, & lui dit en fe relevant : Sire, fi votre majefté veut avoir auffi la bonté de m'écouter, je me flatte qu'elle fera fatisfaite de l'hiftoire que j'ai à lui conter. Hé bien, parle, lui dit le fultan ; mais fi elle n'eft pas plus furprenante que celle du boffu, n'efpère pas que je te donne la vie.

La ſultane Scheherazade s'arrêta en cet endroit, parce qu'il étoit jour. La nuit ſuivante, elle reprit ainſi ſon diſcours :

CL^e NUIT.

SIRE, dit-elle, le médecin juif voyant le ſultan de Caſgar diſpoſé à l'entendre, prit ainſi la parole :

HISTOIRE

Racontée par le Médecin juif.

SIRE, pendant que j'étudiois en médecine à Damas, & que je commençois à y exercer ce bel art avec quelque réputation, un eſclave me vint quérir pour aller voir un malade chez le gouverneur de la ville. Je m'y rendis, & l'on m'introduiſit dans une chambre où je trouvai un jeune homme très-bien fait, fort abattu du mal qu'il ſouffroit. Je le ſaluai en m'aſſéyant près de lui ; il ne répondit point à mon compliment, mais il me fit ſigne des yeux pour me marquer qu'il m'entendoit, & qu'il me remercioit. Seigneur, lui dis-je, je vous prie de me donner la main, que je vous tâte le pouls. Au

lieu de tendre la main droite, il me préſenta la gauche, de quoi je fus extrêmement ſurpris. Voilà, dis-je en moi-même, une grande ignorance, de ne ſavoir pas que l'on préſente la main droite à un médecin, & non pas la gauche : je ne laiſſai pas de lui tâter le pouls; & après avoir écrit une ordonnance, je me retirai.

Je continuai mes viſites pendant neuf jours, & toutes les fois que je lui voulus tâter le pouls, il me tendit la main gauche. Le dixième jour, il me parut ſe bien porter, & je lui dis qu'il n'avoit plus beſoin que d'aller au bain. Le gouverneur de Damas qui étoit préſent, pour me marquer combien il étoit content de moi, me fit revêtir en ſa préſence d'une robe très-riche, en me diſant qu'il me faiſoit médecin de l'hôpital de la ville, & médecin ordinaire de ſa maiſon, où je pouvois aller librement manger à ſa table quand il me plairoit.

Le jeune homme me fit auſſi de grandes amitiés, & me pria de l'accompagner au bain. Nous y entrâmes; & quand ſes gens l'eurent déshabillés, je vis que la main droite lui manquoit. Je remarquai même qu'il n'y avoit pas long-tems qu'on la lui avoit coupée : c'étoit auſſi la cauſe de ſa maladie que l'on m'avoit cachée; & tandis qu'on y appliquoit des médicamens propres à le guérir promptement, on m'avoit

appelé pour empêcher que la fièvre qui l'avoit pris, n'eût de mauvaifes fuites. Je fus affez furpris & fort affligé de le voir en cet état; il le remarqua bien fur mon vifage. Médecin, me dit-il, ne vous étonnez pas de me voir la main coupée; je vous en dirai quelque jour le fujet, & vous entendrez une hiftoire des plus furprenantes.

Après que nous fûmes fortis du bain, nous nous mîmes à table, nous nous entretînmes enfuite, & il me demanda s'il pouvoit, fans altérer fa fanté, s'aller promener hors de la ville au jardin du gouverneur. Je lui répondis que non-feulement il le pouvoit, mais qu'il lui étoit même très-falutaire de prendre l'air. Si cela eft, répliqua-t-il, & que vous vouliez bien me tenir compagnie, je vous conterai-là mon hiftoire. Je repartis que j'étois tout à lui le refte de la journée. Auffi-tôt il commanda à fes gens d'apporter de quoi faire la collation, puis nous partîmes & nous nous rendîmes au jardin du gouverneur. Nous y fîmes deux ou trois tours de promenade; & après nous être affis fur un tapis que fes gens étendirent fous un arbre qui faifoit un bel ombrage, le jeune homme me fit de cette forte le récit de fon hiftoire:

Je fuis né à Mouffoul, & ma famille eft une des plus confidérables de la ville. Mon père

étoit l'aîné de dix enfans qne mon ayeul laiſſa en mourant, tous en vie & mariés. Mais de ce grand nombre de frères, mon père fut le ſeul qui eut des enfans, encore n'eut-il que moi. Il prit un très-grand ſoin de mon éducation, & me fit apprendre tout ce qu'un enfant de ma condition ne devoit pas ignorer..... Mais, ſire, dit Scheherazade en s'arrêtant en cet endroit, l'aurore qui paroît, m'impoſe ſilence. A ces mots, elle ſe tut, & le ſultan ſe leva.

CLI^e NUIT.

LE lendemain, Scheherazade reprenant la ſuite de ſon diſcours de la nuit précédente: Le médecin juif, dit-elle, continuant de parler au ſultan de Caſgar: le jeune homme de Mouſſoul, ajouta-t-il, pourſuivit ainſi ſon hiſtoire:

J'étois déjà grand, & je commençois à fréquenter le monde, lorſqu'un vendredi je me trouvai à la prière de midi avec mon père & mes oncles, dans la grande moſquée de Mouſſoul. Après la prière, tout le monde ſe retira, hors mon père & mes oncles, qui s'aſſirent ſur le tapis qui régnoit par toute la moſquée. Je m'aſſis auſſi avec eux; & s'entretenant de pluſieurs choſes, la converſation tomba inſenſi-

blement ſur les voyages. Ils vantèrent les beautés & les ſingularités de quelques royaumes, & de leurs villes principales ; mais un de mes oncles dit, que ſi l'on en vouloit croire le rapport uniforme d'une infinité de voyageurs, il n'y avoit pas au monde un plus beau pays que l'Egypte & le Nil; & ce qu'il en raconta, m'en donna une ſi grande idée, que dès ce moment je conçus le déſir d'y voyager. Ce que mes autres oncles purent dire pour donner la préférence à Bagdad & au Tigre, en appelant Bagdad le véritable ſéjour de la religion muſulmane & la métropole de toutes les villes de la terre, ne fit pas la même impreſſion ſur moi. Mon père appuya le ſentiment de celui de ſes frères qui avoit parlé en faveur de l'Egypte. ce qui me cauſa beaucoup de joie. Quoi qu'on en veuille dire, s'écria-t-il, qui n'a pas vu l'Egypte, n'a pas vu ce qu'il y a de plus ſingulier au monde. La terre y eſt toute d'or, c'eſt-à-dire, ſi fertile, qu'elle enrichit ſes habitans. Toutes les femmes y charment, ou par leur beauté, on par leurs manières agréables. Si vous me parlez du Nil, y a-t-il un fleuve plus admirable ? quelle eau fut jamais plus légère & plus délicieuſe ? Le limon même qu'il entraîne avec lui dans ſon débordement, n'engraiſſe-t-il pas les campagnes, qui produiſent

ſans travail mille fois plus que les autres terres avec toute la peine que l'on prend à les cultiver? Ecoutez ce qu'un poëte, obligé d'abandonner l'Egypte, diſoit aux égyptiens : « Votre » Nil vous comble tous les jours de biens; » c'eſt pour vous uniquement qu'il vient de ſi » loin. Hélas! en m'éloignant de vous, mes » larmes vont couler auſſi abondamment que » ſes eaux : vous allez continuer de jouir de » ſes douceurs, tandis que je ſuis condamné » à m'en priver malgré moi ».

Si vous regardez, ajouta mon père, du côté de l'île que forment les deux branches du Nil les plus grandes, quelle variété de verdures! quel émail de toutes ſortes de fleurs! quelle quantité prodigieuſe de villes, de bourgades, de canaux, & de mille autres objets agréables! Si vous tournez les yeux de l'autre côté en remontant vers l'Ethiopie, combien d'autres ſujets d'admiration! Je ne puis mieux comparer la verdure de tant de campagnes arroſées par les différens canaux de l'île, qu'à des émeraudes brillantes enchâſſées dans de l'argent. N'eſt-ce pas la ville de l'univers la plus vaſte, la plus peuplée & la plus riche, que le grand Caire? que d'édifices magnifiques, tant publics que particuliers! Si vous allez juſqu'aux pyramides, vous ſerez ſaiſis d'étonnement; vous demeure-

rez immobiles à l'aſpect de ces maſſes de pierres d'une groſſeur énorme qui s'élèvent juſqu'aux cieux : vous ſerez obligés d'avouer qu'il faut que les Pharaons qui ont employé à les conſtruire tant de richeſſes & tant d'hommes, ayent ſurpaſſé tous les monarques qui ſont venus après eux, non-ſeulement en Egypte, mais ſur la terre même, en magnificence & en invention, pour avoir laiſſé des monumens ſi dignes de leur mémoire. Ces monumens ſi anciens, que les ſavans ne ſauroient convenir entr'eux du tems qu'on les a élevés, ſubſiſtent encore aujourd'hui, & dureront autant que les ſiècles. Je paſſe ſous ſilence les villes maritimes du royaume d'Egypte, comme Damiette, Roſette, Alexandrie, où je ne ſais combien de nations vont chercher mille ſortes de grains & de toiles, & mille autres choſes pour la commodité & les délices des hommes. Je vous en parle avec connoiſſance ; j'y ai paſſé quelques années de ma jeuneſſe, que je compterai tant que je vivrai pour les plus agréables de ma vie.

Scheherazade parloit ainſi lorſque la lumière du jour qui commençoit à naître, vint frapper ſes yeux : elle demeura auſſi-tôt dans le ſilence ; mais ſur la fin de la nuit ſuivante, elle reprit le fil de ſon diſcours de cette ſorte :

CLII^e NUIT.

Mes oncles n'eurent rien à répliquer à mon père, poursuivit le jeune homme de Moussoul, & demeurèrent d'accord de tout ce qu'il venoit de dire du Nil, du Caire, & de tout le royaume d'Egypte. Pour moi, j'en eus l'imagination si remplie, que je n'en dormis pas la nuit. Peu de tems après, mes oncles firent bien connoître eux-mêmes combien ils avoient été frappés du discours de mon père. Ils lui proposèrent de faire tous ensemble le voyage d'Egypte : il accepta la proposition ; & comme ils étoient de riches marchands, ils résolurent de porter avec eux des marchandises qu'ils y pussent débiter. J'appris qu'ils faisoient les préparatifs de leur départ; j'allai trouver mon père, je le suppliai, les larmes aux yeux, de me permettre de l'accompagner, & de m'accorder un fonds de marchandises pour en faire le débit moi-même. Vous êtes encore trop jeune, me dit-il, pour entreprendre le voyage d'Egypte; la fatigue en est trop grande, & de plus, je suis persuadé que vous vous y perdriez. Ces paroles ne m'ôtèrent pas l'envie de voyager; j'employai le crédit de mes oncles auprès de mon père,

dont ils obtinrent enfin que j'irois ſeulement juſqu'à Damas, où ils me laiſſeroient pendant qu'ils continueroient leur voyage juſqu'en Egypte. La ville de Damas, dit mon père, a auſſi ſes beautés, & il faut qu'il ſe contente de la permiſſion que je lui donne d'aller juſques-là. Quelque déſir que j'euſſe de voir l'Egypte, après ce que je lui en avois oui dire, il étoit mon père, je me ſoumis à ſa volonté.

Je partis donc de Mouſſoul avec mes oncles & lui. Nous traversâmes la Méſopotamie; nous paſsâmes l'Euphrate; nous arrivâmes à Alep, où nous ſéjournâmes peu de jours, & delà nous nous rendîmes à Damas, dont l'abord me ſurprit très-agréablement. Nous logeâmes tous deux dans un même khan. Je vis une ville grande, peuplée, remplie de beau monde & très-bien fortifiée. Nous employâmes quelques jours à nous promener dans tous ces jardins délicieux qui ſont aux environs, comme nous le pouvons voir d'ici, & nous convînmes que l'on avoit raiſon de dire que Damas étoit au milieu d'un paradis. Mes oncles enfin ſongèrent à continuer leur route: ils prirent ſoin auparavant de vendre mes marchandiſes; ce qu'ils firent ſi avantageuſement pour moi, que j'y gagnai cinq cens pour cent. Cette vente produiſit une ſomme conſidérable, dont je fus ravi de me voir poſſeſſeur.

Mon père & mes oncles me laiſsèrent donc à Damas, & pourſuivirent leur voyage. Après leur départ, j'eus une grande attention à ne pas dépenſer mon argent inutilement. Je louai néanmoins une maiſon magnifique : elle étoit toute de marbre, ornée de peintures à feuillages d'or & d'azur ; elle avoit un jardin où l'on voyoit de très-beaux jets d'eau. Je la meublai, non pas à la vérité auſſi richement que la magnificence du lieu le demandoit, mais du moins aſſez proprement pour un jeune homme de ma condition. Elle avoit autrefois appartenu à un des principaux ſeigneurs de la ville, nommé Modoun Abdalraham, & elle appartenoit alors à un riche marchand jouaillier, à qui je n'en payois que deux (1) ſchérifs par mois. J'avois un aſſez grand nombre de domeſtiques ; je vivois honorablement ; je donnois quelquefois à manger aux gens avec qui j'avois fait connoiſſance, & quelquefois j'allois manger chez eux : c'eſt ainſi que je paſſois le tems à Damas en attendant le retour de mon père : aucune paſſion ne troubloit mon repos, & le commerce des honnêtes gens faiſoit mon unique occupation.

Un jour que j'étois aſſis à la porte de ma mai-

(1) Un ſchérif eſt la même choſe qu'un ſequin. Ce mot eſt dans nos anciens auteurs.

ſon, & que je prenois le frais, une dame fort proprement habillée, & qui paroiſſoit fort bien faite, vint à moi, & me demanda ſi je ne vendois pas des étoffes : en diſant cela, elle entra dans le logis.

En cet endroit, Scheherazade voyant qu'il étoit jour, ſe tut; & la nuit ſuivante, elle reprit la parole dans ces termes :

CLIIIe NUIT.

QUAND je vis, dit le jeune homme de Mouſſoul, que la dame étoit entrée dans ma maiſon, je me levai, je fermai la porte, & je la fis entrer dans une ſalle où je la priai de s'aſſeoir. Madame, lui dis-je, j'ai eu des étoffes qui étoient dignes de vous être montrées; mais je n'en ai plus préſentement, & j'en ſuis très-fâché. Elle ôta le voile qui lui couvroit le viſage, & fit briller à mes yeux une beauté dont la vue me fit ſentir des mouvemens que je n'avois point encore ſentis. Je n'ai pas beſoin d'étoffes, me répondit-elle, je viens ſeulement pour vous voir & paſſer la ſoirée avec vous, ſi vous l'avez pour agréable : je ne vous demande qu'une légère collation.

Ravi d'une ſi bonne fortune, je donnai ordre

à mes gens de nous apporter plusieurs sortes de fruits & des bouteilles de vin. Nous fûmes servis promptement, nous mangeâmes, nous bûmes, nous nous réjouîmes jusqu'à minuit : enfin, je n'avois point encore passé de nuit si agréablement que je passai celle-là. Le lendemain matin, je voulus mettre dix schérifs dans la main de la dame ; mais elle la retira brusquement. Je ne suis pas venue vous voir, dit-elle, dans un esprit d'intérêt, & vous me faites une injure. Bien loin de recevoir de l'argent de vous, je veux que vous en receviez de moi, autrement je ne vous reverrai plus : en même tems, elle tira dix schérifs de sa bourse, & me força de les prendre. Attendez-moi dans trois jours, me dit-elle, après le coucher du soleil. A ces mots, elle prit congé de moi, & je sentis qu'en partant elle emportoit mon cœur avec elle.

Au bout de trois jours, elle ne manqua pas de venir à l'heure marquée, & je ne manquai pas de la recevoir avec toute la joie d'un homme qui l'attendoit impatiemment. Nous passâmes la soirée & la nuit comme la première fois ; & le lendemain en me quittant, elle promit de me revenir voir encore dans trois jours ; mais elle ne voulut point partir que je n'eusse reçu dix nouveaux schérifs.

Etant revenue pour la troisième fois, & lors-

que le vin nous eut échauffés tous deux, elle me dit : Mon cher cœur, que penſez-vous de moi ? ne ſuis-je pas belle & amuſante ? Madame, lui répondis-je, cette queſtion, ce me ſemble, eſt aſſez inutile ; toutes les marques d'amour que je vous donne, doivent vous perſuader que je vous aime : je ſuis charmé de vous voir & de vous poſſéder : vous êtes ma reine, ma ſultane : vous faites tout le bonheur de ma vie. Ah ! je ſuis aſſurée, me dit-elle, que vous ceſſeriez de tenir ce langage ſi vous aviez vu une dame de mes amies qui eſt plus jeune & plus belle que moi ; elle a l'humeur ſi enjouée, qu'elle feroit rire les gens les plus mélancoliques. Il faut que je vous l'amène ici : je lui ai parlé de vous ; & ſur ce que je lui en ai dit, elle meurt d'envie de vous voir. Elle m'a priée de lui procurer ce plaiſir ; mais je n'ai pas oſé la ſatisfaire ſans vous avoir parlé auparavant. Madame, repris-je, vous ferez ce qu'il vous plaira ; mais quelque choſe que vous me puiſſiez dire de votre amie, je défie tous ſes attraits de vous ravir mon cœur, qui eſt ſi fortement attaché à vous, que rien n'eſt capable de l'en détacher. Prenez-y bien garde, répliqua-t-elle, je vous avertis que je vais mettre votre amour à une étrange épreuve.

Nous en demeurâmes-là, & le lendemain en me quittant, au lieu de dix ſchérifs, elle m'en donna

donna quinze que je fus obligé d'accepter. Souvenez-vous, me dit-elle, que vous aurez dans deux jours une nouvelle hôteffe, fongez à la bien recevoir; nous viendrons à l'heure accoutumée, après le coucher du foleil. Je fis orner la falle, & préparer une belle collation pour le jour qu'elles devoient venir.

Scheherazade s'interrompit en cet endroit, parce qu'elle remarqua qu'il étoit jour. La nuit fuivante elle reprit la parole dans ces termes :

CLIV^e NUIT.

Sire, le jeune homme de Mouffoul continuant de raconter fon hiftoire au médecin juif : J'attendis, dit-il, les deux dames avec impatience, & elles arrivèrent enfin à l'entrée de la nuit. Elles fe dévoilèrent l'une & l'autre ; & fi j'avois été furpris de la beauté de la première, j'eus fujet de l'être bien davantage lorfque je vis fon amie. Elle avoit des traits réguliers, un vifage parfait, un teint vif, & des yeux fi brillans, que j'en pouvois à peine foutenir l'éclat. Je la remerciai de l'honneur qu'elle me faifoit, & la fuppliai de m'excufer fi je ne la recevois pas comme elle le méritoit. Laiffons-là les complimens, me dit-elle, ce feroit à moi à vous

en faire ſur ce que vous avez permis que mon amie m'amenât ici ; mais puiſque vous voulez bien me ſouffrir, quittons les cérémonies, & ne ſongeons qu'à nous réjouir.

Comme j'avois donné ordre qu'on nous ſervît la collation d'abord que les dames ſeroient arrivées, nous nous mîmes bientôt à table. J'étois vis-à-vis de la nouvelle venue, qui ne ceſſoit de me regarder en ſouriant. Je ne pus réſiſter à ſes regards vainqueurs, & elle ſe rendit maîtreſſe de mon cœur ſans que je puſſe m'en défendre. Mais elle prit auſſi de l'amour en m'en inſpirant ; & loin de ſe contraindre, elle me dit des choſes aſſez vives.

L'autre dame, qui nous obſervoit, n'en fit d'abord que rire. Je vous l'avois bien dit, s'écria-t-elle en m'adreſſant la parole, que vous trouveriez mon amie charmante, & je m'apperçois que vous avez déjà violé le ſerment que vous m'avez fait de m'être fidèle. Madame, lui répondis-je en riant auſſi comme elle, vous auriez ſujet de vous plaindre de moi ſi je manquois de civilité pour une dame que vous m'avez amenée & que vous chériſſez ; vous pourriez me reprocher l'une & l'autre que je ne ſaurois pas faire les honneurs de ma maiſon.

Nous continuâmes de boire ; mais à meſure que le vin nous échauffoit, la nouvelle dame

& moi nous nous agacions avec ſi peu de retenue, que ſon amie en conçut une jalouſie violente dont elle nous donna bientôt une marque bien funeſte. Elle ſe leva, & ſortit en nous diſant qu'elle alloit revenir; mais peu de momens après, la dame qui étoit reſtée avec moi, changea de viſage; il lui prit de grandes convulſions; & enfin elle rendit l'ame entre mes bras, tandis que j'appelois du monde pour m'aider à la ſecourir. Je ſors auſſitôt, je demande l'autre dame; mes gens me dirent qu'elle avoit ouvert la porte de la rue, & qu'elle s'en étoit allée. Je ſoupçonnai alors, & rien n'étoit plus véritable, que c'étoit elle qui avoit cauſé la mort de ſon amie. Effectivement, elle avoit eu l'adreſſe & la malice de mettre d'un poiſon très-violent dans la dernière taſſe qu'elle lui avoit préſentée elle-même.

Je fus vivement affligé de cet accident. Que ferai-je, dis-je alors en moi-même? que vais-je devenir? Comme je crus qu'il n'y avoit pas de tems à perdre, je fis lever par mes gens, à la clarté de la lune & ſans bruit, une des grandes pièces de marbre dont la cour de ma maiſon étoit pavée, & fis creuſer en diligence une foſſe où ils enterrèrent le corps de la jeune dame. Après qu'on eut remis la pièce de marbre, je pris un habit de voyage avec tout ce que j'avois d'argent, & je fermai tout, juſqu'à la porte de

ma maiſon, que je ſcellai & cachetai de mon ſceau. J'allai trouver le marchand jouaillier qui en étoit le propriétaire; je lui payai ce que je lui devois de loyer, avec une année d'avance; & lui donnant la clé, je le priai de me la garder. Une affaire preſſante, lui dis-je, m'oblige à m'abſenter pour quelque tems; il faut que j'aille trouver mes oncles au Caire. Enfin je pris congé de lui, & dans le moment, je montai à cheval, & partis avec mes gens qui m'attendoient.

Le jour qui commençoit à paroître, impoſa ſilence à Scheherazade en cet endroit. La nuit ſuivante, elle reprit ſon diſcours de cette ſorte:

CLVe NUIT.

MON voyage fut heureux, pourſuivit le jeune homme de Mouſſoul; j'arrivai au Caire ſans avoir fait aucune mauvaiſe rencontre. J'y trouvai mes oncles, qui furent fort étonnés de me voir. Je leur dis pour excuſe, que je m'étois ennuyé de les attendre, & que ne recevant d'eux aucunes nouvelles, mon inquiétude m'avoit fait entreprendre ce voyage. Ils me reçurent fort bien, & promirent de faire en ſorte que mon père ne me fût pas mauvais gré d'avoir quitté Damas

ſans ſa permiſſion. Je logeai avec eux dans le même khan, & vis tout ce qu'il y avoit de beau à voir au Caire.

Comme ils avoient achevé de vendre leurs marchandiſes, ils parloient de s'en retourner à Mouſſoul, & ils commençoient déjà à faire les préparatifs de leur départ; mais n'ayant pas vu tout ce que j'avois envie de voir en Egypte, je quittai mes oncles, & allai me loger dans un quartier fort éloigné de leur khan, & je ne parus point qu'ils ne fuſſent partis. Ils me cherchèrent long-temps par toute la ville; mais ne me trouvant point, ils jugèrent que le remords d'être venu en Egypte contre la volonté de mon père, m'avoit obligé de retourner à Damas ſans leur en rien dire, & ils partirent dans l'eſpérance de m'y rencontrer, & de me prendre en paſſant.

Je reſtai donc au Caire après leur départ, & j'y demeurai trois ans pour ſatisfaire pleinement la curioſité que j'avois de voir toutes les merveilles de l'Egypte. Pendant ce temps-là, j'eus ſoin d'envoyer de l'argent au marchand jouaillier, en lui mandant de me conſerver ſa maiſon, car j'avois deſſein de retourner à Damas, & de m'y arrêter encore quelques années. Il ne m'arriva point d'aventure au Caire qui mérite de vous être racontée; mais vous allez, ſans

doute, être fort ſurpris de celle que j'éprouvai quand je fus de retour à Damas.

En arrivant en cette ville, j'allai deſcendre chez le marchand jouaillier, qui me reçut avec joie, & qui voulut m'accompagner lui-même juſques dans ma maiſon, pour me faire voir que perſonne n'y étoit entré pendant mon abſence. En effet, le ſceau étoit encore en ſon entier ſur la ſerrure. J'entrai, & trouvai toutes choſes dans le même état où je les avois laiſſées.

En nettoyant & en balayant la ſalle où j'avois mangé avec les dames, un de mes gens trouva un collier d'or en forme de chaîne, où il y avoit d'eſpace en eſpace dix perles très-groſſes & très-parfaites; il me l'apporta, & je le reconnus pour celui que j'avois vu au col de la jeune dame qui avoit été empoiſonnée. Je compris qu'il s'étoit détaché, & qu'il étoit tombé ſans que je m'en fuſſe apperçu. Je ne pus le regarder ſans verſer des larmes, en me ſouvenant d'une perſonne ſi aimable, & que j'avois vu mourir d'une manière ſi funeſte. Je l'enveloppai, & le mis précieuſement dans mon ſein.

Je paſſai quelques jours à me remettre de la fatigue de mon voyage; après quoi, je commençai à voir les gens avec qui j'avois fait autrefois connoiſſance. Je m'abandonnai à toutes ſortes de plaiſirs, & inſenſiblement je dépenſai tout

mon argent. Dans cette ſituation, au lieu de vendre mes meubles, je réſolus de me défaire du collier; mais je me connoiſſois ſi peu en perles, que je m'y pris fort mal, comme vous l'allez entendre.

Je me rendis au Bezeſtein, où tirant à part un crieur, & lui montrant le collier, je lui dis que je le voulois vendre, & que je le priois de le faire voir aux principaux jouailliers. Le crieur fut ſurpris de voir ce bijou. Ah, la belle choſe, s'écria-t-il après l'avoir regardé longtemps avec admiration? jamais nos marchands n'ont rien vu de ſi riche; je vais leur faire un grand plaiſir, & vous ne devez pas douter qu'ils ne les mettent à un haut prix à l'envi l'un de l'autre. Il me mena à une boutique, & il ſe trouva que c'étoit celle du propriétaire de ma maiſon. Attendez-moi ici, me dit le crieur, je reviendrai bientôt vous apporter la réponſe.

Tandis qu'avec beaucoup de ſecret il alla de marchand en marchand montrer le collier, je m'aſſis près du jouaillier, qui fut bien-aiſe de me voir, & nous commençâmes à nous entretenir de choſes indifférentes. Le crieur revint; & me prenant en particulier, au lieu de me dire qu'on eſtimoit le collier pour le moins deux mille ſchérifs, il m'aſſura qu'on n'en vouloit donner que cinquante. C'eſt qu'on m'a dit, ajouta-t-il,

que les perles étoient fausses : voyez si vous voulez le donner à ce prix-là. Comme je le crus sur sa parole, & que j'avois besoin d'argent : Allez, lui dis-je, je m'en rapporte à ce que vous me dites, & à ceux qui s'y connoissent mieux que moi ; livrez-le, & m'en apportez l'argent tout-à-l'heure.

Le crieur m'étoit venu offrir cinquante schérifs de la part du plus riche jouaillier du Bezestein, qui n'avoit fait cette offre que pour me sonder, & savoir si je connoissois bien la valeur de ce que je mettois en vente. Ainsi, il n'eut pas plutôt appris ma réponse, qu'il mena le crieur avec lui chez le lieutenant de police, à qui montrant le collier : Seigneur, dit-il, voilà un collier qu'on m'a volé, & le voleur, déguisé en marchand, a eu la hardiesse de venir l'exposer en vente, & il est actuellement dans le Bezestein. Il se contente, poursuivit-il, de cinquante schérifs pour un joyau qui en vaut deux mille : rien ne sauroit mieux prouver que c'est un voleur.

Le lieutenant de police m'envoya arrêter sur le champ ; & lorsque je fus devant lui, il me demanda si le collier qu'il tenoit à la main, n'étoit pas celui que je venois de mettre en vente au Bezestein ; je lui répondis qu'oui. Et est-il vrai, reprit-il, que vous le voulez livrer

pour cinquante ſchérifs? J'en demeurai d'accord. Hé bien, dit-il alors d'un ton moqueur, qu'on lui donne la baſtonnade; il nous dira bientôt avec ſon bel habit de marchand, qu'il n'eſt qu'un franc voleur: qu'on le batte juſqu'à ce qu'il l'avoue. La violence des coups de bâtons me fit faire un menſonge; je confeſſai, contre la vérité, que j'avois volé le collier, & auſſi-tôt le lieutenant de police me fit couper la main.

Cela cauſa un grand bruit dans le Bezeſtein, & je fus à peine de retour chez moi, que je vis arriver le propriétaire de la maiſon. Mon fils, me dit-il, vous paroiſſez un jeune homme ſi ſage & ſi bien élevé, comment eſt-il poſſible que vous ayez commis une action auſſi indigne que celle dont je viens d'entendre parler? Vous m'avez inſtruit vous-même de votre bien, & je ne doute pas qu'il ne ſoit tel que vous me l'avez dit. Que ne m'avez-vous demandé de l'argent? je vous en aurois prêté; mais après ce qui vient d'arriver, je ne puis ſouffrir que vous logiez plus long-temps dans ma maiſon: prenez votre parti; allez chercher un autre logement. Je fus extrêmement mortifié de ces paroles; je priai le jouaillier, les larmes aux yeux, de me permettre de reſter encore trois jours dans ſa maiſon; ce qu'il m'accorda.

Hélas! m'écriai-je, quel malheur & quel

affront! oferai-je retourner à Mouffoul? Tout ce que je pourrai dire à mon père, fera-t-il capable de lui perfuader que je fuis innocent?

Scheherazade s'arrêta en cet endroit, parce qu'elle vit paroître le jour. Le lendemain, elle continua cette hiftoire dans ces termes:

CLVI^e NUIT.

Trois jours après que ce malheur me fut arrivé, dit le jeune homme de Mouffoul, je vis avec étonnement entrer chez moi une troupe de gens du lieutenant de police avec le propriétaire de ma maifon, & le marchand qui m'avoit accufé fauffement de lui avoir volé le collier de perles. Je leur demandai ce qui les amenoit; mais au lieu de me répondre, ils me lièrent & me garrottèrent en m'accablant d'injures, en me difant que le collier appartenoit au gouverneur de Damas, qui l'avoit perdu depuis plus de trois ans, & qu'en même-tems une de fes filles avoit difparu. Jugez de l'état où je me trouvai en apprenant cette nouvelle: je pris néanmoins ma réfolution. Je dirai la vérité au gouverneur, difois-je en moi-même; ce fera à lui de me pardonner ou de me faire mourir.

Lorfqu'on m'eut conduit devant lui, je re-

marquai qu'il me regarda d'un œil de compaſſion, & j'en tirai un bon augure. Il me fit délier; & puis s'adreſſant au marchand jouaillier, mon accuſateur, & au propriétaire de ma maiſon : Eſt-ce-là, leur dit-il, l'homme qui a expoſé en vente le collier de perles? Ils ne lui eurent pas plutôt répondu qu'oui, qu'il dit : Je ſuis aſſuré qu'il n'a pas volé le collier, & je ſuis fort étonné qu'on lui ait fait une ſi grande injuſtice. Raſſuré par ces paroles : Seigneur, m'écriai-je, je vous jure que je ſuis en effet très-innocent. Je ſuis perſuadé même que le collier n'a jamais appartenu à mon accuſateur, que je n'ai jamais vu, & dont l'horrible perfidie eſt cauſe qu'on m'a traité ſi indignement. Il eſt vrai que j'ai confeſſé que j'avois fait le vol; mais j'ai fait cet aveu contre ma conſcience, preſſé par les tourmens, & pour une raiſon que je ſuis prêt à vous dire, ſi vous avez la bonté de vouloir m'écouter. J'en ſais déjà aſſez, répliqua le gouverneur, pour vous rendre tout-à-l'heure une partie de la juſtice qui vous eſt due. Qu'on ôte d'ici, continua-t-il, le faux accuſateur, & qu'il ſouffre le même ſupplice qu'il a fait ſouffrir à ce jeune homme, dont l'innocence m'eſt connue.

On exécuta ſur le champ l'ordre du gouverneur. Le marchand jouaillier fut emmené & puni comme il le méritoit. Après cela, le gouver-

neur ayant fait ſortir tout le monde, me dit : Mon fils, racontez-moi ſans crainte de quelle manière ce collier eſt tombé entre vos mains, & ne me déguiſez rien. Alors je lui découvris tout ce qui s'étoit paſſé, & lui avouai que j'avois mieux aimé paſſer pour un voleur, que de révéler cette tragique aventure. Grand dieu! s'écria le gouverneur dès que j'eus achevé de parler, vos jugemens ſont incompréhenſibles, & nous devons nous y ſoumettre ſans murmurer. Je reçois avec une ſoumiſſion entière le coup dont il vous a plu de me frapper. Enſuite m'adreſſant la parole : Mon fils, me dit-il, après avoir écouté la cauſe de votre diſgrace, dont je ſuis très-affligé, je veux vous faire auſſi le récit de la mienne. Apprenez que je ſuis père de ces deux dames dont vous venez de m'entretenir.

En achevant ces derniers mots, Scheherazade vit paroître le jour; elle interrompit ſa narration, & ſur la fin de la nuit ſuivante, elle la continua de cette manière :



CLVII^e NUIT.

SIRE, dit-elle, voici le discours que le gouverneur de Damas tint au jeune homme de Mousſoul : Mon fils, dit-il, ſachez donc que la première dame qui a eu l'effronterie de vous aller chercher juſques chez vous, étoit l'aînée de toutes mes filles. Je l'avois mariée au Caire à un de ſes couſins, au fils de mon frère. Son mari mourut; elle revint chez moi corrompue par mille méchancetés qu'elle avoit appriſes en Egypte. Avant ſon arrivée, ſa cadette, qui eſt morte d'une manière ſi déplorable entre vos bras, étoit fort ſage, & ne m'avoit jamais donné aucun ſujet de me plaindre de ſes mœurs. Son aînée fit avec elle une liaiſon étroite, & la rendit inſenſiblement auſſi méchante qu'elle.

Le jour qui ſuivit la mort de ſa cadette, comme je ne la vis pas en me mettant à table, j'en demandai des nouvelles à ſon aînée qui étoit revenue au logis; mais au lieu de me répondre, elle ſe mit à pleurer ſi amérement, que j'en conçus un préſage funeſte. Je la preſſai de m'inſtruire de ce que je voulois ſavoir. Mon père, me répondit-elle en ſanglotant, je ne puis vous dire autre choſe, ſinon que ma ſœur prit hier ſon

plus bel habit, ſon beau collier de perles, ſortit, & n'a point paru depuis. Je fis chercher ma fille par toute la ville, mais je ne pus rien apprendre de ſon malheureux deſtin. Cependant l'aînée qui ſe repentoit ſans doute de ſa fureur jalouſe, ne ceſſa de s'affliger & de pleurer la mort de ſa ſœur : elle ſe priva même de toute nourriture, & mit fin par-là à ſes déplorables jours.

Voilà, continua le gouverneur, quelle eſt la condition des hommes ; tels ſont les malheurs auxquels ils ſont expoſés. Mais, mon fils, ajouta-t-il, comme nous ſommes tous deux également infortunés, uniſſons nos déplaiſirs, ne nous abandonnons point l'un l'autre. Je vous donne en mariage une troiſième fille que j'ai : elle eſt plus jeune que ſes ſœurs, & ne leur reſſemble nullement par ſa conduite. Elle a même plus de beauté qu'elles n'en ont eue ; & je puis vous aſſurer qu'elle eſt d'une humeur propre à vous rendre heureux. Vous n'aurez pas d'autre maiſon que la mienne, & après ma mort, vous ſerez vous & elle mes ſeuls héritiers. Seigneur, lui dis-je, je ſuis confus de toutes vos bontés, & je ne pourrai jamais vous en marquer aſſez de reconnoiſſance. Briſons-là, interrompit-il, ne conſumons pas le tems en vains diſcours. En diſant cela, il fit appeler des témoins ; enſuite j'épouſai ſa fille ſans cérémonie.

Il ne ſe contenta pas d'avoir fait punir le marchand jouaillier qui m'avoit fauſſement accuſé, il fit confiſquer à mon profit tous ſes biens, qui ſont très-conſidérables. Enfin, depuis que vous venez chez le gouverneur, vous avez pu voir en quelle conſidération je ſuis auprès de lui. Je vous dirai de plus qu'un homme envoyé par mes oncles en Egypte exprès pour m'y chercher, ayant en paſſant découvert que j'étois en cette ville, me rendit hier une lettre de leur part. Ils me mandent la mort de mon père, & m'invitent à aller recueillir ſa ſucceſſion à Mouſſoul; mais comme l'alliance & l'amitié du gouverneur m'attachent à lui, & ne me permettent pas de m'en éloigner, j'ai renvoyé l'exprès avec une procuration pour me faire tenir tout ce qui m'appartient. Après ce que vous venez d'entendre, j'eſpère que vous me pardonnerez l'incivilité que je vous ai faite durant le cours de ma maladie, en vous préſentant la main gauche au lieu de la droite.

Voilà, dit le médecin juif au ſultan de Caſgar, ce que me raconta le jeune homme de Mouſſoul. Je demeurai à Damas tant que le gouverneur vécut; après ſa mort, comme j'étois à la fleur de mon âge, j'eus la curioſité de voyager. Je parcourus toute la Perſe, & allai dans les Indes; & enfin je ſuis venu m'établir dans

votre capitale, où j'exerce avec honneur la profeſſion de médecin.

Le ſultan de Caſgar trouva cette dernière hiſtoire aſſez agréable. J'avoue, dit-il au juif, que ce que tu viens de raconter, eſt extraordinaire ; mais franchement, l'hiſtoire du boſſu l'eſt encore davantage & bien plus réjouiſſante ; ainſi, n'eſpère pas que je te donne la vie non plus qu'aux autres ; je vais vous faire pendre tous quatre. Attendez de grâce, ſire, s'écria le tailleur en s'avançant & ſe proſternant aux piés du ſultan ; puiſque votre majeſté aime les hiſtoires plaiſantes, celle que j'ai à lui conter, ne lui déplaira pas. Je veux bien t'écouter auſſi, lui dit le ſultan ; mais ne te flatte pas que je te laiſſe vivre, à moins que tu ne me diſes quelque aventure plus divertiſſante que celle du boſſu. Alors le tailleur, comme s'il eût été sûr de ſon fait, prit la parole avec confiance, & commença ſon récit dans ces termes :

HISTOIRE

Que raconta le Tailleur.

SIRE, un bourgeois de cette ville me fit l'honneur, il y a deux jours, de m'inviter à un festin qu'il donnoit hier matin à ses amis : je me rendis chez lui de très-bonne heure, & j'y trouvai environ vingt personnes.

Nous n'attendions plus que le maître de la maison qui étoit sorti pour quelqu'affaire, lorsque nous le vîmes arriver accompagné d'un jeune étranger très-proprement habillé, fort bien fait, mais boiteux. Nous nous levâmes tous ; & pour faire honneur au maître du logis, nous priâmes le jeune homme de s'asseoir avec nous sur le sopha. Il étoit prêt à le faire, lorsqu'appercevant un barbier qui étoit de notre compagnie, il se retira brusquement en arrière, & voulut sortir. Le maître de la maison, surpris de son action, l'arrêta. Où allez-vous, lui dit-il ? je vous amène avec moi pour me faire l'honneur d'être d'un festin que je donne à mes amis, & à peine êtes-vous entré que vous voulez sortir. Seigneur, répondit le jeune homme, au nom de dieu, je vous supplie de ne me pas retenir, &

de permettre que je m'en aille. Je ne puis voir ſans horreur cet abominable barbier que voilà, quoiqu'il ſoit né dans un pays où tout le monde eſt blanc, il ne laiſſe pas de reſſembler à un éthiopien; mais il a l'ame encore plus noire & plus horrible que le viſage.

Le jour qui parut en cet endroit, empêcha Scheherazade d'en dire davantage cette nuit; mais la nuit ſuivante, elle reprit ainſi ſa narration :

CLVIII^e NUIT.

NOUS demeurâmes tous fort ſurpris de ce diſcours, continua le tailleur, & nous commençâmes à concevoir une très-mauvaiſe opinion du barbier, ſans ſavoir ſi le jeune étranger avoit raiſon de parler de lui dans ces termes. Nous proteſtâmes même que nous ne ſouffririons point à notre table un homme dont on nous faiſoit un ſi horrible portrait. Le maître de la maiſon pria l'étranger de nous apprendre le ſujet qu'il avoit de haïr le barbier. Meſſeigneurs, nous dit alors le jeune homme, vous ſaurez que ce maudit barbier eſt cauſe que je ſuis boiteux, & qu'il m'eſt arrivé la plus cruelle affaire qu'on puiſſe imaginer; c'eſt pourquoi j'ai fait ſerment d'a-

bandonner tous les lieux où il seroit, & de ne pas demeurer même dans une ville où il demeureroit : c'est pour cela que je suis sorti de Bagdad où je le laissai, & que j'ai fait un si long voyage pour venir m'établir en cette ville au milieu de la grande Tartarie, comme en un endroit où je me flattois de ne le voir jamais. Cependant, contre mon attente, je le trouve ici : cela m'oblige, messeigneurs, à me priver malgré moi de l'honneur de me divertir avec vous. Je veux m'éloigner de votre ville dès aujourd'hui, & m'aller cacher, si je puis, dans des lieux où il ne vienne pas s'offrir à ma vue. En achevant ces paroles, il voulut nous quitter; mais le maître du logis le retint encore, le supplia de demeurer avec nous, & de nous raconter la cause de l'aversion qu'il avoit pour le barbier, qui, pendant tout ce tems-là, avoit les yeux baissés & gardoit le silence. Nous joignîmes nos prières à celles du maître de la maison; & enfin le jeune homme, cédant à nos instances, s'assit sur le sopha, & nous raconta ainsi son histoire, après avoir tourné le dos au barbier, de peur de le voir.

Mon père tenoit dans la ville de Bagdad un rang à pouvoir aspirer aux premières charges; mais il préféra toujours une vie tranquille à tous les honneurs qu'il pouvoit mériter. Il n'eut

que moi d'enfant ; & quand il mourut, j'avois déjà l'eſprit formé, & j'étois en âge de diſpoſer des grands biens qu'il m'avoit laiſſés. Je ne les diſſipai point follement, j'en fis un uſage qui m'attira l'eſtime de tout le monde.

Je n'avois point encore eu de paſſion, & loin d'être ſenſible à l'amour, j'avouerai, peut-être à ma honte, que j'évitois avec ſoin le commerce des femmes. Un jour que j'étois dans une rue, je vis venir devant moi une grande troupe de dames ; pour ne les pas rencontrer, j'entrai dans une petite rue devant laquelle je me trouvois, & je m'aſſis ſur un banc près d'une porte. J'étois vis-à-vis d'une fenêtre où il y avoit un vaſe de très-belles fleurs, & j'avois les yeux attachés deſſus, lorſque la fenêtre s'ouvrit ; je vis paroître une jeune dame dont la beauté m'éblouit. Elle jeta d'abord les yeux ſur moi ; & en arroſant le vaſe de fleurs d'une main plus blanche que l'albâtre, elle me regarda avec un ſouris qui m'inſpira autant d'amour pour elle, que j'avois eu d'averſion juſques-là pour toutes les femmes. Après avoir arroſé ſes fleurs, & m'avoir lancé un regard plein de charmes, qui acheva de me percer le cœur, elle referma ſa fenêtre, & me laiſſa dans un trouble & dans un déſordre inconcevable.

J'y ſerois demeuré bien long-tems, ſi le bruit

que j'entendis dans la rue, ne m'eût pas fait rentrer en moi-même. Je tournai la tête en me levant, & vis que c'étoit le premier cadi de la ville, monté ſur une mule, & accompagné de cinq ou ſix de ſes gens : il mit pié à terre à la porte de la maiſon dont la jeune dame avoit ouvert une fenêtre; il y entra; ce qui me fit juger qu'il étoit ſon père.

Je revins chez moi dans un état bien différent de celui où j'étois lorſque j'en étois ſorti : agité d'une paſſion d'autant plus violente, que je n'en avois jamais ſenti l'atteinte, je me mis au lit avec une groſſe fièvre, qui répandit une grande affliction dans mon domeſtique. Mes parens, qui m'aimoient, alarmés d'une maladie ſi prompte, accoururent en diligence, & m'importunèrent fort pour en apprendre la cauſe, que je me gardois bien de leur dire. Mon ſilence leur cauſa une inquiétude que les médecins ne purent diſſiper, parce qu'ils ne connoiſſoient rien à mon mal, qui ne fit qu'augmenter par leurs remèdes, au lieu de diminuer.

Mes parens commençoient à déſeſpérer de ma vie, lorſqu'une vieille dame de leur connoiſſance, informée de ma maladie, arriva : elle me conſidéra avec beaucoup d'attention; & après m'avoir bien examiné, elle connut, je ne ſais par quel haſard, le ſujet de ma maladie. Elle

les prit en particulier, les pria de la laiſſer ſeule avec moi, & de faire retirer tous mes gens.

Tout le monde étant ſorti de la chambre, elle s'aſſit au chevet de mon lit : Mon fils, me dit-elle, vous vous êtes obſtiné juſqu'à préſent à cacher la cauſe de votre mal; mais je n'ai pas beſoin que vous me la déclariez : j'ai aſſez d'expérience pour pénétrer ce ſecret, & vous ne me déſavouerez pas quand je vous aurai dit que c'eſt l'amour qui vous rend malade. Je puis vous procurer votre guériſon, pourvu que vous me faſſiez connoître qui eſt l'heureuſe dame qui a ſu toucher un cœur auſſi inſenſible que le vôtre; car vous avez la réputation de n'aimer pas les dames, & je n'ai pas été la dernière à m'en appercevoir : mais enfin ce que j'avois prévu, eſt arrivé, & je ſuis ravie de trouver l'occaſion d'employer mes talens à vous tirer de peine.

Mais, ſire, dit la ſultane Sheherazade en cet endroit, je vois qu'il eſt jour. Schahriar ſe leva auſſi-tôt, fort impatient d'entendre la ſuite d'une hiſtoire dont il avoit écouté le commencement avec plaiſir.



CLIX^e NUIT.

SIRE, dit le lendemain Scheherazade, le jeune homme boiteux pourſuivant ſon hiſtoire : La vieille dame, dit-il, m'ayant tenu ce diſcours, s'arrêta pour entendre ma réponſe; mais quoiqu'il eût fait ſur moi beaucoup d'impreſſion, je n'oſois découvrir le fond de mon cœur. Je me tournai ſeulement du côté de la dame, & pouſſai un profond ſoupir, ſans lui rien dire. Eſt-ce la honte, reprit-elle, qui vous empêche de me parler, ou ſi c'eſt manque de confiance en moi? doutez-vous de l'effet de ma promeſſe? je pourrois vous citer une infinité de jeunes gens de votre connoiſſance qui ont été dans la même peine que vous, & que j'ai ſoulagés.

Enfin, la bonne dame me dit tant d'autres choſes encore, que je rompis le ſilence; je lui déclarai mon mal; je lui appris l'endroit où j'avois vu l'objet qui le cauſoit, & lui expliquai toutes les circonſtances de mon aventure. Si vous réuſſiſſez, lui dis-je, & que vous me procuriez le bonheur de voir cette beauté charmante, & de l'entretenir de la paſſion dont je brûle pour elle, vous pouvez compter ſur ma reconnoiſſance. Mon fils, me répondit la vieille

dame, je connois la perſonne dont vous me parlez; elle eſt, comme vous l'avez fort bien jugé, fille du premier cadi de cette ville. Je ne ſuis point étonnée que vous l'aimiez : c'eſt la plus belle & la plus aimable dame de Bagdad; mais ce qui me chagrine, elle eſt très-fière & d'un très-difficile accès. Vous ſavez combien nos gens de juſtice ſont exacts à faire obſerver les dures loix qui retiennent les femmes dans une contrainte ſi gênante ; ils le ſont encore davantage à les obſerver eux-mêmes dans leurs familles, & le cadi que vous avez vu, eſt lui ſeul plus rigide en cela que tous les autres enſemble. Comme ils ne font que prêcher à leurs filles que c'eſt un grand crime de ſe montrer aux hommes, elles en ſont ſi fortement prévenues pour la plûpart, qu'elles n'ont des yeux dans les rues que pour ſe conduire, lorſque la néceſſité les oblige à ſortir. Je ne dis pas abſolument que la fille du premier cadi ſoit de cette humeur; mais cela n'empêche pas que je ne craigne de trouver d'auſſi grands obſtacles à vaincre de ſon côté que de celui du père. Plût à dieu que vous aimaſſiez quelqu'autre dame, je n'aurois pas tant de difficultés à ſurmonter que j'en prévois ! j'y emploierai néanmoins tout mon ſavoir-faire; mais il faudra du tems pour y réuſſir. Cependant ne laiſſez pas de

prendre courage, & ayez de la confiance en moi.

La vieille me quitta; & comme je me repréſentai vivement tous les obſtacles dont elle venoit de me parler, la crainte que j'eus qu'elle ne réuſsît pas dans ſon entrepriſe, augmenta mon mal. Elle revint le lendemain, & je lus ſur ſon viſage qu'elle n'avoit rien de favorable à m'annoncer. En effet, elle me dit : Mon fils, je ne m'étois pas trompée, j'ai à ſurmonter autre choſe que la vigilance d'un père ; vous aimez un objet inſenſible, qui ſe plaît à faire brûler d'amour pour elle tous ceux qui s'en laiſſent charmer : elle ne veut pas leur donner le moindre ſoulagement : elle m'a écoutée avec plaiſir tant que je ne lui ai parlé que du mal qu'elle vous fait ſouffrir ; mais d'abord que j'ai ſeulement ouvert la bouche pour l'engager à vous permettre de la voir & de l'entretenir, elle m'a dit en me jetant un regard terrible : Vous êtes bien hardie de me faire cette propoſition ; je vous défends de me revoir jamais, ſi vous voulez me tenir de pareils diſcours.

Que cela ne vous afflige pas, pourſuivit la vieille ; je ne ſuis pas aiſée à rebuter ; & pourvu que la patience ne vous manque pas, j'eſpère que je viendrai à bout de mon deſſein. Pour abréger ma narration, dit le jeune homme, je vous dirai que cette bonne meſſagère fit encore

inutilement plusieurs tentatives en ma faveur auprès de la fière ennemie de mon repos. Le chagrin que j'en eus, irrita mon mal à un point, que les médecins m'abandonnèrent absolument. J'étois donc regardé comme un homme qui n'attendoit que la mort, lorsque la vieille me vint donner la vie.

Afin que personne ne l'entendît, elle me dit à l'oreille : Songez au présent que vous avez à me faire pour la bonne nouvelle que je vous apporte. Ces paroles produisirent un effet merveilleux : je me levai sur mon séant, & lui répondis avec transport : Le présent ne vous manquera pas ; qu'avez-vous à me dire ? Mon cher seigneur, reprit-elle, vous n'en mourrez pas, & j'aurai bientôt le plaisir de vous voir en parfaite santé, & fort content de moi. Hier lundi, j'allai chez la dame que vous aimez, & je la trouvai en bonne humeur ; je pris d'abord un visage triste, je poussai de profonds soupirs en abondance, & laissai couler quelques larmes. Ma bonne mère, me dit-elle, qu'avez-vous ? pourquoi paroissez-vous si affligée ? Hélas ! ma chère & honorable dame, lui répondis-je, je viens de chez le jeune seigneur de qui je vous parlois l'autre jour ; c'en est fait, il va perdre la vie pour l'amour de vous : c'est un grand dommage, je vous assure, & il y a bien de la

cruauté de votre part. Je ne ſais, répliqua-t-elle, pourquoi vous voulez que je ſois cauſe de ſa mort : comment puis-je y avoir contribué ? Comment, lui repartis-je ? Hé, ne vous diſois-je pas l'autre jour qu'il étoit aſſis devant votre fenêtre lorſque vous l'ouvrîtes pour arroſer votre vaſe de fleurs ? Il vit ce prodige de beauté, ces charmes que votre miroir vous repréſente tous les jours ; depuis ce moment, il languit, & ſon mal s'eſt tellement augmenté, qu'il eſt enfin réduit au pitoyable état que j'ai eu l'honneur de vous dire.

Scheherazade ceſſa de parler en cet endroit, parce qu'elle vit paroître le jour. La nuit ſuivante, elle pourſuivit dans ces termes l'hiſtoire du jeune boiteux de Bagdad :

CLXe NUIT.

SIRE, la vieille dame continuant de rapporter au jeune homme malade d'amour, l'entretien qu'elle avoit eu avec la fille du cadi : Vous vous ſouvenez bien, madame, ajoutai-je, avec quelle rigueur vous me traitâtes dernièrement, lorſque je voulus vous parler de ſa maladie, & vous propoſer un moyen de le délivrer du danger où il étoit : je retournai chez lui après

vous avoir quittée ; & il ne connut pas plutôt en me voyant, que je ne lui apportois pas une réponſe favorable, que ſon mal redoubla. Depuis ce tems-là, madame, il eſt prêt à perdre la vie, & je ne ſais ſi vous pourriez la lui ſauver quand vous auriez pitié de lui.

Voilà ce que je lui dis, ajouta la vieille. La crainte de votre mort l'ébranla, & je vis ſon viſage changer de couleur. Ce que vous me racontez, dit-elle, eſt-il bien vrai ? & n'eſt-il effectivement malade que pour l'amour de moi ? Ah ! madame, repartis-je, cela n'eſt que trop véritable : plût à dieu que cela fût faux ! Hé, croyez-vous, reprit-elle, que l'eſpérance de me voir & de me parler, pût contribuer à le tirer du péril où il eſt ? Peut-être bien, lui dis-je, & ſi vous me l'ordonnez, j'eſſayerai ce remède. Hé bien, répliqua-t elle en ſoupirant, faites-lui donc eſpérer qu'il me verra ; mais il ne faut pas qu'il s'attende à d'autres faveurs, à moins qu'il n'aſpire à m'épouſer, & que mon père ne conſente à notre mariage. Madame, m'écriai-je, vous avez bien de la bonté : je vais trouver ce jeune ſeigneur, & lui annoncer qu'il aura le plaiſir de vous entretenir. Je ne vois pas un tems plus commode à lui faire cette grâce, dit-elle, que vendredi prochain, pendant que l'on fera la prière de midi. Qu'il obſerve

quand mon père sera sorti pour y aller, & qu'il vienne aussi-tôt se présenter devant la maison, s'il se porte assez bien pour cela. Je le verrai arriver par ma fenêtre, & je descendrai pour lui ouvrir. Nous nous entretiendrons durant le tems de la prière, & il se retirera avant le retour de mon père.

Nous sommes au mardi, continua la vieille, vous pouvez jusqu'à vendredi reprendre vos forces, & vous disposer à cette entrevue. A' mesure que la bonne dame parloit, je sentois diminuer mon mal, ou plutôt je me trouvai guéri à la fin de son discours. Prenez, lui dis-je, en lui donnant ma bourse qui étoit toute pleine; c'est à vous seule que je dois ma guérison; je tiens cet argent mieux employé que celui que j'ai donné aux médecins, qui n'ont fait que me tourmenter pendant ma maladie.

La dame m'ayant quitté, je me sentis assez de force pour me lever. Mes parens, ravis de me voir en si bon état, me firent des complimens, & se retirèrent chez eux.

Le vendredi matin, la vieille arriva dans le tems que je commençois à m'habiller, & que je choisissois l'habit le plus propre de ma garde-robe. Je ne vous demande pas, me dit-elle, comme vous vous portez; l'occupation où je vous vois, me fait assez connoître ce que je

dois penser là-dessus : mais ne vous baignerez-vous pas avant que d'aller chez le premier cadi? Cela consumeroit trop de tems, lui répondis-je; je me contenterai de faire venir un barbier, & de me faire raser la tête & la barbe. Aussitôt, j'ordonnai à un de mes esclaves d'en chercher un qui fût habile dans sa profession, & fort expéditif.

L'esclave m'amena ce malheureux barbier que vous voyez, qui me dit, après m'avoir salué : Seigneur, il paroît à votre visage que vous ne vous portez pas bien. Je lui répondis que je sortois d'une maladie. Je souhaite, reprit-il, que dieu vous délivre de toutes sortes de maux, & que sa grâce vous accompagne toujours. J'espère, lui répliquai-je, qu'il exaucera ce souhait, dont je vous suis fort obligé. Puisque vous sortez d'une maladie, dit-il, je prie dieu qu'il vous conserve la santé. Dites-moi présentement de quoi il s'agit; j'ai apporté mes rasoirs & mes lancettes : souhaitez-vous que je vous rase, ou que je vous tire du sang? Je viens de vous dire, repris-je, que je sors de maladie, & vous devez bien juger que je ne vous ai fait venir que pour me raser; dépêchez-vous, & ne perdons pas le tems à discourir, car je suis pressé, & l'on m'attend à midi précisément.

Scheherazade se tut en achevant ces paroles,

à caufe du jour qui paroiffoit. Le lendemain, elle reprit fon difcours de cette manière :

CLXI[e] NUIT.

LE barbier, dit le jeune boiteux de Bagdad, employa beaucoup de tems à déplier fa trouffe & à préparer fes rafoirs : au lieu de mettre de l'eau dans fon baffin, il tira de fa trouffe un aftrolable fort propre, fortit de ma chambre, & alla au milieu de la cour d'un pas grave prendre la hauteur du foleil. Il revint avec la même gravité, & en rentrant : Vous ferez bien-aife, feigneur, me dit-il, d'apprendre que nous fommes aujourd'hui au vendredi dix-huitième de la lune de Safar, de l'an 653 (1), depuis la retraite de notre grand prophète de la Mecque à Médine, & de l'an 7320 (2) de l'époque du grand

(1) Cette année 653, eft une de l'hégire, époque commune à tous les mahométans, & elle répond à l'an 1255, depuis la naiffance de J. C. On peut conjecturer delà que ces contes ont été compofés en arabe vers ce tems-là.

(2) Pour ce qui eft de l'an 7320, l'auteur s'eft trompé dans cette fuppofition. L'an 653 de l'hégire, & 1255 de J. C. ne tombe qu'en l'an 1557 de l'ere, ou époque des

Iskender aux deux cornes, & que la conjonction de Mars & de Mercure ſignifie que vous ne pouvez pas choiſir un meilleur tems qu'aujourd'hui, à l'heure qu'il eſt, pour vous faire raſer. Mais d'un autre côté, cette même conjonction eſt d'un mauvais préſage pour vous : elle m'apprend que vous courez en ce jour un grand danger, non pas véritablement de perdre la vie, mais d'une incommodité qui vous durera le reſte de vos jours ; vous devez m'être obligé de l'avis que je vous donne de prendre garde à ce malheur; je ſerois fâché qu'il vous arrivât.

Jugez, meſſeigneurs, du dépit que j'eus d'être tombé entre les mains d'un barbier ſi babillard & ſi extravagant : quel fâcheux contre-tems pour un amant qui ſe préparoit à un rendez-vous! j'en fus choqué. Je me mets peu en peine, lui dis-je en colère, de vos avis & de vos prédictions; je ne vous ai point appelé pour vous conſulter ſur l'aſtrologie; vous êtes venu ici pour me raſer : ainſi, raſez-moi, ou vous retirez, que je faſſe venir un autre barbier.

Seigneur, me répondit-il avec un flegme à me faire perdre patience, quel ſujet avez-vous

ſeleucides, qui eſt la même que celle d'Alexandre le Grand, qui eſt ici appelé Iskender aux deux cornes, ſelon l'expreſſion des arabes.

de vous mettre en colère ? Savez-vous bien que tous les barbiers ne me ressemblent pas, & que vous n'en trouveriez pas un pareil quand vous le feriez faire exprès ? Vous n'avez demandé qu'un barbier, & vous avez en ma personne le meilleur barbier de Bagdad, un médecin expérimenté, un chimiste très-profond, un astrologue qui ne se trompe point, un grammairien achevé, un parfait rhétoricien, un logicien subtil, un mathématicien accompli dans la géométrie, dans l'arithmétique, dans l'astronomie & dans tous les raffinemens de l'algèbre, un historien qui sait l'histoire de tous les royaumes de l'univers. Outre cela, je possède toutes les parties de la philosophie : j'ai dans ma mémoire toutes nos loix & toutes nos traditions. Je suis poëte, architecte : mais que ne suis-je pas ! Il n'y a rien de caché pour moi dans la nature. Feu monsieur votre père, à qui je rends un tribut de mes larmes toutes les fois que je pense à lui, étoit bien persuadé de mon mérite : il me chérissoit, me caressoit, & ne cessoit de me citer dans toutes les compagnies où il se trouvoit, comme le premier homme du monde. Je veux par reconnoissance & par amitié pour lui, m'attacher à vous, vous prendre sous ma protection, & vous garantir de tous

les malheurs dont les aſtres pourront vous menacer.

A ce diſcours, malgré ma colère, je ne pus m'empêcher de rire. Aurez-vous donc bientôt achevé, babillard importun, m'écriai-je, & voulez-vous commencer à me raſer ?

En cet endroit, Scheherazade ceſſa de pourſuivre l'hiſtoire du boiteux de Bagdad, parce qu'elle apperçut le jour; mais la nuit ſuivante, elle en reprit ainſi la ſuite :

CLXII^{e} NUIT.

LE jeune boiteux continuant ſon hiſtoire : Seigneur, me repliqua le barbier, vous me faites une injure en m'appelant babillard : tout le monde au contraire me donne l'honorable titre de ſilencieux. J'avois ſix frères, que vous auriez pu, avec raiſon, appeler babillards ; & afin que vous les connoiſſiez, l'aîné ſe nommoit Bacbouc, le ſecond, Bakbarah, le troiſième, Bakbac, le quatrième, Alcouz, le cinquième, Alnaſchar, & le ſixième, Schacabac. C'étoient des diſcoureurs importuns ; mais moi qui ſuis leur cadet, je ſuis grave & concis dans mes diſcours.

De grâce, messeigeurs, mettez-vous à ma place : quel parti pouvois-je prendre en me voyant si cruellement assassiné ? Donnez-lui trois pièces d'or, dis-je à celui de mes esclaves qui faisoit la dépense de ma maison, qu'il s'en aille & me laisse en repos ; je ne veux plus me faire raser aujourd'hui. Seigneur, me dit alors le barbier, qu'entendez-vous, s'il vous plaît, par ce discours ? Ce n'est pas moi qui suis venu vous chercher, c'est vous qui m'avez fait venir ; & cela étant ainsi, je jure, foi de musulman, que je ne sortirai point de chez vous que je ne vous aie rasé. Si vous ne connoissez pas ce que je vaux, ce n'est pas ma faute ; feu monsieur votre père me rendoit plus de justice. Toutes les fois qu'il m'envoyoit querir pour lui tirer du sang, il me faisoit asseoir auprès de lui, & alors c'étoit un charme d'entendre les belles choses dont je l'entretenois. Je le tenois dans une admiration continuelle : je l'enlevois ; & quand j'avois achevé : Ah ! s'écrioit-il, vous êtes une source inépuisable de sciences ; personne n'approche de la profondeur de votre savoir. Mon cher seigneur, lui répondis-je, vous me faites plus d'honneur que je ne mérite. Si je dis quelque chose de beau, j'en suis redevable à l'audience favorable que vous avez la bonté de me donner : ce sont vos libéralités qui m'inspirent tou-

tes ces penſées ſublimes qui ont le bonheur de vous plaire. Un jour qu'il étoit charmé d'un diſcours admirable que je venois de lui faire : Qu'on lui donne, dit-il, cent pièces d'or, & qu'on le revêtiſſe d'une de mes plus riches robes. Je reçus ce préſent ſur le champ; auſſitôt je tirai ſon horoſcope, & je le trouvai le plus heureux du monde. Je pouſſai même encore plus loin la reconnoiſſance, car je lui tirai du ſang avec les ventouſes.

Il n'en demeura pas-là; il enfila un autre diſcours qui dura une groſſe demi-heure. Fatigué de l'entendre, & chagrin de voir que le tems s'écouloit ſans que j'en fuſſe plus avancé, je ne ſavois plus que lui dire. Non, m'écriai-je, il n'eſt pas poſſible qu'il y ait au monde un autre homme qui ſe faſſe comme vous un plaiſir de faire enrager les gens.

La clarté du jour qui ſe faiſoit voir dans l'appartement de Schahriar, obligea Scheherazade à s'arrêter en cet endroit. Le lendemain, elle continua ſon récit de cette manière :



CLXIII^e NUIT.

JE crus, dit le jeune boiteux de Bagdad, que je réuſſirois mieux en prenant le barbier par la douceur. Au nom de dieu, lui dis-je, laiſſez-là tous vos beaux diſcours, & m'expédiez promptement : une affaire de la dernière importance m'appelle hors de chez moi, comme je vous l'ai déjà dit. A ces mots, il ſe mit à rire. Ce ſeroit une choſe bien louable, dit-il, ſi notre eſprit demeuroit toujours dans la même ſituation, ſi nous étions toujours ſages & prudens : je veux croire néanmoins que ſi vous vous êtes mis en colère contre moi, c'eſt votre maladie qui a cauſé ce changement dans votre humeur; c'eſt pourquoi vous avez beſoin de quelques inſtructions, & vous ne pouvez mieux faire que de ſuivre l'exemple de votre père & de votre ayeul : ils venoient me conſulter dans toutes leurs affaires; & je puis dire, ſans vanité, qu'ils ſe louoient fort de mes conſeils. Voyez-vous, ſeigneur, on ne réuſſit preſque jamais dans ce qu'on entreprend, ſi l'on n'a recours aux avis des perſonnes éclairées : on ne devient point habile homme, dit le proverbe, qu'on ne prenne conſeil d'un habile homme : je vous

ſuis tout acquis, & vous n'avez qu'à me commander.

Je ne puis donc gagner ſur vous, interrompis-je, que vous abandonniez tous ces longs diſcours qui n'aboutiſſent à rien qu'à me rompre la tête, & qu'à m'empêcher de me trouver où j'ai affaire : raſez-moi donc, ou retirez-vous. En diſant cela, je me levai de dépit en frappant du pié contre terre.

Quand il vit que j'étois fâché tout de bon : Seigneur, me dit-il, ne vous fâchez pas, nous allons commencer. Effectivement il me lava la tête, & ſe mit à me raſer; mais il ne m'eut pas donné quatre coups de raſoir, qu'il s'arrêta pour me dire : Seigneur, vous êtes prompt; vous devriez vous abſtenir de ces emportemens qui ne viennent que du démon. Je mérite d'ailleurs que vous ayez de la conſidération pour moi, à cauſe de mon âge, de ma ſcience & de mes vertus éclatantes.

Continuez de me raſer, lui dis-je en l'interrompant encore, & ne parlez plus. C'eſt-à-dire, reprit-il, que vous avez quelque affaire qui vous preſſe; je vais parier que je ne me trompe pas. Hé il y a deux heures, lui repartis-je, que je vous le dis; vous devriez déjà m'avoir raſé. Modérez votre ardeur, répliqua-t-il, vous n'avez peut-être pas bien penſé à ce que vous allez



Continuez de me raser et ne parlez plus

C P Marillier direx. G Texier Sculp

faire ; quand on fait les choſes avec précipitation, on s'en repent preſque toujours. Je voudrois que vous me diſiez quelle eſt cette affaire qui vous preſſe ſi fort, je vous en dirai mon ſentiment : vous avez du tems de reſte, puiſque l'on ne vous attend qu'à midi, & qu'il ne ſera midi que dans trois heures. Je ne m'arrête point à cela, lui dis-je, les gens d'honneur & de parole préviennent le tems qu'on leur a donné. Mais je ne m'apperçois pas qu'en m'amuſant à raiſonner avec vous, je tombe dans les défauts des barbiers babillards : achevez vîte de me raſer :

Plus je témoignois d'empreſſement, & moins il en avoit à m'obéir. Il quitta ſon raſoir pour prendre ſon aſtrolabe : puis laiſſant ſon aſtrolabe, il reprit ſon raſoir.

Scheherazade voyant paroître le jour, garda le ſilence. La nuit ſuivante, elle pourſuivit ainſi l'hiſtoire commencée :



CLXIV^e NUIT.

Le barbier, continua le jeune boiteux, quitta encore ſon raſoir, prit une ſeconde fois ſon aſtrolabe, & me laiſſa à demi-raſé pour aller voir quelle heure il étoit préciſément. Il revint. Seigneur, me dit-il, je ſavois bien que je ne me trompois pas; il y a encore trois heures juſqu'à midi, j'en ſuis aſſuré, ou toutes les règles de l'aſtronomie ſont fauſſes. Juſte ciel! m'écriai-je, ma patience eſt à bout, je n'y puis plus tenir. Maudit barbier, barbier de malheur, peu s'en faut que je ne me jette ſur toi, & que je ne t'étrangle. Doucement, monſieur, me dit-il d'un air froid, ſans s'émouvoir de mon emportement, vous ne craignez pas de retomber malade; ne vous emportez pas, vous allez être ſervi dans un moment. En diſant ces paroles, il remit ſon aſtrolabe dans ſa trouſſe, reprit ſon raſoir, qu'il repaſſa ſur le cuir qu'il avoit attaché à ſa ceinture, & recommença de me raſer; mais en me raſant, il ne put s'empêcher de parler. Si vous vouliez, ſeigneur, me dit-il, m'apprendre quelle eſt cette affaire que vous avez à midi, je vous donnerois quelque conſeil dont vous pourriez vous trouver bien. Pour le contenter,

je lui dis que des amis m'attendoient à midi pour me régaler, & se réjouir avec moi du retour de ma santé.

Quand le barbier entendit parler de régal : Dieu vous bénisse en ce jour comme en tous les autres, s'écria-t-il; vous me faites souvenir que j'invitai hier quatre ou cinq amis à venir manger aujourd'hui chez moi, je l'avois oublié, & je n'ai encore fait aucuns préparatifs. Que cela ne vous embarrasse pas, lui dis-je, quoique j'aille manger dehors, mon garde-manger ne laisse pas d'être toujours bien garni : je vous fais présent de tout ce qui s'y trouvera : je vous ferai même donner du vin tant que vous en voudrez, car j'en ai d'excellent dans ma cave; mais il faut que vous acheviez promptement de me raser; & souvenez-vous qu'au lieu que mon père vous faisoit des présens pour vous entendre parler, je vous en fais moi pour vous faire taire.

Il ne se contenta pas de la parole que je lui donnois. Dieu vous récompense, s'écria-t-il, de la grâce que vous me faites; mais montrez-moi tout-à-l'heure ces provisions, afin que je voye s'il y aura de quoi bien régaler mes amis : je veux qu'ils soient contens de la bonne chère que je leur ferai. J'ai, lui dis-je, un agneau, six chapons, une douzaine de poulets,

& de quoi faire quatre entrées. Je donnai ordre à un esclave d'apporter tout cela sur le champ avec quatre grandes cruches de vin. Voilà qui est bien, reprit le barbier; mais il faudroit des fruits & de quoi assaisonner la viande. Je lui fis encore donner ce qu'il demandoit. Il cessa de me raser pour examiner chaque chose l'une après l'autre; & comme cet examen dura près d'une demi-heure, je pestois, j'enrageois; mais j'avois beau pester & enrager, le bourreau ne s'en pressoit pas davantage. Il reprit pourtant le rasoir, & me rasa quelques momens; puis s'arrêtant tout-à-coup: Je n'aurois jamais cru, seigneur, me dit-il, que vous fussiez si libéral : je commence à connoître que feu monsieur votre père revit en vous : certes, je ne méritois pas les grâces dont vous me comblez, & je vous assure que j'en conserverai une éternelle reconnoissance; car, seigneur, afin que vous le sachiez, je n'ai rien que ce qui me vient de la générosité des honnêtes gens comme vous : en quoi je ressemble à Zantout, qui frotte le monde au bain; à Sali, qui vend des pois chiches grillés par les rues; à Salouz, qui vend des féves; à Akerscha, qui vend des herbes; à Abou Mekarès, qui arrose les rues pour abattre la poussière; & à Cassem de la garde du calife : tous ces gens-

là n'engendrent point de mélancolie; ils ne ſont ni fâcheux ni querelleux; plus contens de leur ſort que le calife au milieu de toute ſa cour, ils ſont toujours gais, prêts à chanter & à danſer, & ils ont chacun leur chanſon & leur danſe particulière, dont ils divertiſſent toute la ville de Bagdad ; mais ce que j'eſtime le plus en eux, c'eſt qu'ils ne ſont pas grands parleurs, non plus que votre eſclave qui a l'honneur de vous parler. Tenez, ſeigneur, voici la chanſon & la danſe de Zantout qui frotte le monde au bain; regardez-moi, & voyez ſi je ſais bien l'imiter.

Scheherazade n'en dit pas davantage, parce qu'elle remarqua qu'il étoit jour. Le lendemain, elle pourſuivit ſa narration en ces termes :

CLXV^e NUIT.

LE barbier chanta la chanſon & danſa la danſe de Zantout, continua le jeune boiteux; & quoi que je puſſe dire pour l'obliger à finir ſes bouffonneries, il ne ceſſa pas qu'il n'eût contrefait de même tous ceux qu'il avoit nommés. Après cela, s'adreſſant à moi : Seigneur, me dit-il, je vais faire venir chez moi tous ces honnêtes gens; ſi vous m'en croyez, vous ſerez des nôtres,

& vous laisserez-là vos amis, qui sont peut-être de grands parleurs, qui ne feront que vous étourdir par leurs ennuyeux discours, & vous faire retomber dans une maladie pire que celle dont vous sortez ; au lieu que chez moi vous n'aurez que du plaisir.

Malgré ma colère, je ne pus m'empêcher de rire de ses folies. Je voudrois, lui dis-je, n'avoir pas affaire, j'accepterois la proposition que vous me faites ; j'irois de bon cœur me réjouir avec vous ; mais je vous prie de m'en dispenser, je suis trop engagé aujourd'hui ; je serai plus libre un autre jour, & nous ferons cette partie : achevez de me raser, & hâtez-vous de vous en retourner : vos amis sont déjà peut-être dans votre maison. Seigneur, reprit-il, ne me refusez pas la grâce que je vous demande. Venez vous réjouir avec la bonne compagnie que je dois avoir : si vous vous étiez trouvé une fois avec ces gens-là, vous en seriez si content, que vous renonceriez pour eux à vos amis. Ne parlons plus de cela, lui répondis-je, je ne puis être de votre festin.

Je ne gagnai rien par la douceur. Puisque vous ne voulez pas venir chez moi, répliqua le barbier, il faut donc que vous trouviez bon que j'aille avec vous. Je vais porter chez moi ce que vous m'avez donné ; mes amis mange-

ront, ſi bon leur ſemble ; je reviendrai auſſitôt : je ne veux pas commettre l'incivilité de vous laiſſer aller ſeul ; vous méritez bien que j'aie pour vous cette complaiſance. Ciel, m'écriai-je alors, je ne pourrai donc pas me délivrer aujourd'hui d'un homme ſi fâcheux ! Au nom du grand dieu vivant, lui dis-je, finiſſez vos diſcours importuns ; allez trouver vos amis : buvez, mangez, réjouiſſez-vous, & laiſſez-moi la liberté d'aller avec les miens. Je veux partir ſeul, je n'ai pas beſoin que perſonne m'accompagne : auſſi-bien, il faut que je vous l'avoue, le lieu où je vais n'eſt pas un lieu où vous puiſſiez être reçu ; on n'y veut que moi. Vous vous moquez, ſeigneur, repartit-il ; ſi vos amis vous ont convié à un feſtin, quelle raiſon peut vous empêcher de me permettre de vous accompagner ? Vous leur ferez plaiſir, j'en ſuis sûr, de leur mener un homme qui a comme moi le mot pour rire, & qui ſait divertir agréablement une compagnie. Quoi que vous me puiſſiez dire, la choſe eſt réſolue, je vous accompagnerai malgré vous.

Ces paroles, meſſeigneurs, me jetèrent dans un grand embarras. Comment me déferai-je de ce maudit barbier, diſois-je en moi-même ? Si je m'obſtine à le contredire, nous ne finirons point notre conteſtation : d'ailleurs, j'entendois

qu'on appeloit déjà pour la première fois à la prière de midi, & qu'il étoit tems de partir; ainſi je pris le parti de ne dire mot, & de faire ſemblant de conſentir qu'il vînt avec moi. Alors il acheva de me raſer; & cela étant fait, je lui dis : Prenez quelques-uns de mes gens pour emporter avec vous ces proviſions, & revenez, je vous attends; je ne partirai pas ſans vous.

Il ſortit enfin, & j'achevai promptement de m'habiller. J'entendis appeler à la prière pour la dernière fois; je me hâtai de me mettre en chemin; mais le malicieux barbier qui avoit jugé de mon intention, s'étoit contenté d'aller avec mes gens juſqu'à la vue de ſa maiſon, & de les voir entrer chez lui. Il s'étoit caché à un coin de rue pour m'obſerver & me ſuivre. En effet, quand je fus arrivé à la porte du cadi, je me retournai & l'apperçus à l'entrée de la rue : j'en eus un chagrin mortel.

La porte du cadi étoit à demi-ouverte, & en entrant, je vis la vieille dame qui m'attendoit, & qui après avoir fermé la porte, me conduiſit à la chambre de la jeune dame dont j'étois amoureux; mais à peine commençois-je à l'entretenir, que nous entendîmes du bruit dans la rue. La jeune dame mit la tête à la fenêtre, & vit au travers de la jalouſie, que c'étoit le cadi ſon père qui revenoit déjà de la prière. Je

regardai auſſi en même-tems, & j'apperçus le barbier aſſis vis-à-vis, au même endroit d'où j'avois vu la jeune dame.

J'eus alors deux ſujets de crainte, l'arrivée du cadi, & la préſence du barbier. La jeune dame me raſſura ſur le premier, en me diſant que ſon père ne montoit à ſa chambre que très-rarement; & que comme elle avoit prévu que ce contre-tems pourroit arriver, elle avoit ſongé au moyen de me faire ſortir ſûrement; mais l'indiſcrétion du malheureux barbier me cauſoit une grande inquiétude, & vous allez voir que cette inquiétude n'étoit pas ſans fondement.

Dès que le cadi fut rentré chez lui, il donna lui-même la baſtonnade à un eſclave qui l'avoit méritée. L'eſclave pouſſoit de grands cris qu'on entendoit de la rue. Le barbier crut que c'étoit moi qui criois & qu'on maltraitoit. Prévenu de cette penſée, il fait des cris épouvantables, déchire ſes habits, jette de la pouſſière ſur ſa tête, appelle au ſecours tout le voiſinage, qui vient à lui auſſitôt. On lui demande ce qu'il a, & quel ſecours on peut lui donner. Hélas! s'écrie-t-il, on aſſaſſine mon maître, mon cher patron; & ſans rien dire davantage, il court juſques chez moi, en criant toujours de même, & revient ſuivi de tous mes domeſtiques armés de bâtons.

Ils frappent avec une fureur qui n'eſt pas concevable à la porte du cadi, qui envoya un eſclave pour voir ce que c'étoit; mais l'eſclave, tout effrayé, retourne vers ſon maître : Seigneur, dit-il, plus de dix mille hommes veulent entrer chez vous par force, & commencent à enfoncer la porte.

Le cadi courut auſſitôt lui-même ouvrir la porte, & demanda ce qu'on lui vouloit. Sa préſence vénérable ne put inſpirer du reſpect à mes gens, qui lui dirent inſolemment : Maudit cadi, chien de cadi, quel ſujet avez-vous d'aſſaſſiner notre maître ? que vous a-t-il fait ? Bonnes gens, leur répondit le cadi, pourquoi aurois-je aſſaſſiné votre maître que je ne connois pas, & qui ne m'a point offenſé ? Voilà ma maiſon ouverte, entrez, voyez, cherchez. Vous lui avez donné la baſtonnade, dit le barbier, j'ai entendu ſes cris il n'y a qu'un moment. Mais encore, répliqua le cadi, quelle offenſe m'a pu faire votre maître pour m'avoir obligé à le maltraiter comme vous le dites ? Eſt-ce qu'il eſt dans ma maiſon ? & s'il y eſt, comment y eſt-il entré, ou qui peut l'y avoir introduit ? Vous ne m'en ferez point accroire avec votre grande barbe, méchant cadi, repartit le barbier, je ſais bien ce que je dis. Votre fille aime notre maître, & lui a donné rendez-vous dans votre maiſon pendant

la prière du midi; vous en avez, sans doute, été averti; vous êtes revenu chez vous, vous l'y avez surpris, & lui avez fait donner la bastonnade par vos esclaves; mais vous n'aurez pas fait cette méchante action impunément; le calife en sera informé, & en fera bonne & briève justice. Laissez-le sortir, & nous le rendez tout-à-l'heure, sinon nous allons entrer & vous l'arracher à votre honte. Il n'est pas besoin de tant parler, reprit le cadi, ni de faire un si grand éclat; si ce que vous dites est vrai, vous n'avez qu'à entrer & le chercher, je vous en donne la permission. Le cadi n'eut pas achevé ces mots, que le barbier & mes gens se jetèrent dans la maison comme des furieux, & se mirent à me chercher par-tout.

Scheherazade, en cet endroit, ayant apperçu le jour, cessa de parler. Schahriar se leva en riant du zèle indiscret du barbier, & fort curieux de savoir ce qui s'étoit passé dans la maison du cadi, & par quel accident le jeune homme pouvoit être devenu boiteux. La sultane satisfit sa curiosité le lendemain, & reprit la parole dans ces termes.



CLXVI^e NUIT.

Le tailleur continua de raconter au ſultan de Caſgar l'hiſtoire qu'il avoit commencée. Sire, dit-il, le jeune boiteux pourſuivit ainſi : Comme j'avois entendu tout ce que le barbier avoit dit au cadi, je cherchai un endroit pour me cacher. Je n'en trouvai point d'autre qu'un grand coffre vide, où je me jetai & que je fermai ſur moi. Le barbier, après avoir fureté partout, ne manqua pas de venir dans la chambre où j'étois. Il s'approcha du coffre, l'ouvrit; & dès qu'il m'eut apperçu, il le prit, le chargea ſur ſa tête & l'emporta : il deſcendit d'un eſcalier aſſez haut dans une cour qu'il traverſa promptement, & enfin il gagna la porte de la rue. Pendant qu'il me portoit, le coffre vint à s'ouvrir par malheur; & alors ne pouvant ſouffrir la honte d'être expoſé aux regards & aux huées de la populace qui nous ſuivoit, je me lançai dans la rue avec tant de précipitation, que je me bleſſai à la jambe, de manière que je ſuis demeuré boiteux depuis ce tems-là. Je ne ſentis pas d'abord tout mon mal, & ne laiſſai pas de me relever pour me dérober à la riſée du peuple par une prompte fuite.

Je lui jetai même des poignées d'or & d'argent dont ma bourſe étoit pleine ; & tandis qu'il s'occupoit à les ramaſſer, je m'échappai en enfilant des rues détournées. Mais le maudit barbier, profitant de la ruſe dont je m'étois ſervi pour me débarraſſer de la foule, me ſuivit ſans me perdre de vue, en me criant de toute ſa force : Arrêtez, ſeigneur, pourquoi courez-vous ſi vîte ? ſi vous ſaviez combien j'ai été affligé du mauvais traitement que le cadi vous a fait, à vous qui êtes ſi généreux & à qui nous avons tant d'obligations, mes amis & moi. Ne vous l'avois-je pas bien dit, que vous expoſiez votre vie par votre obſtination à ne vouloir pas que je vous accompagnaſſe ? Voilà ce qui vous eſt arrivé par votre faute ; & ſi de mon côté je ne m'étois pas obſtiné à vous ſuivre pour voir où vous alliez, que ſeriez-vous devenu ? où allez-vous donc, ſeigneur ? attendez-moi.

C'eſt ainſi que le malheureux barbier parloit tout haut dans la rue. Il ne ſe contentoit pas d'avoir cauſé un ſi grand ſcandale dans le quartier du cadi, il vouloit encore que toute la ville en eût connoiſſance. Dans la rage où j'étois, j'avois envie de l'attendre pour l'étrangler ; mais je n'aurois fait par-là que rendre ma confuſion plus éclatante. Je pris un autre parti :

comme je m'apperçus que sa voix me livroit en spectacle à une infinité de gens qui paroissoient aux portes ou aux fenêtres, ou qui s'arrêtoient dans les rues pour me regarder, j'entrai dans un khan (1) dont le concierge m'étoit connu. Je le trouvai à la porte, où le bruit l'avoit attiré. Au nom de dieu, lui dis-je, faites-moi la grâce d'empêcher que ce furieux n'entre ici après moi. Il me le promit & me tint parole; mais ce ne fut pas sans peine, car l'obstiné barbier vouloit entrer malgré lui, & ne se retira qu'après lui avoir dit mille injures; & jusqu'à ce qu'il fût rentré dans sa maison, il ne cessa d'exagérer à tous ceux qu'il rencontroit, le grand service qu'il prétendoit m'avoir rendu.

Voilà comme je me délivrai d'un homme si fatigant. Après cela, le concierge me pria de lui apprendre mon aventure. Je la lui racontai; ensuite je le priai à mon tour de me prêter un appartement jusqu'à ce que je fusse guéri. Seigneur, me dit-il, ne seriez-vous pas plus commodément chez vous? Je ne veux point y retourner, lui répondis-je; ce détestable barbier ne manqueroit pas de m'y venir trouver; j'en serois tous les jours obsédé, & je mour-

(1) Lieu public dans les villes du Levant, où logent les étrangers.

rois à la fin de chagrin de l'avoir inceſſamment devant les yeux. D'ailleurs, après ce qui m'eſt arrivé aujourd'hui, je ne puis me réſoudre à demeurer davantage en cette ville. Je prétends aller où ma mauvaiſe fortune me voudra conduire. Effectivement, dès que je fus guéri, je pris tout l'argent dont je crus avoir beſoin pour voyager, & du reſte de mon bien, j'en fis une donation à mes parens.

Je partis donc de Bagdad, meſſeigneurs, & je ſuis venu juſqu'ici. J'avois lieu d'eſpérer que je ne rencontrerois point ce pernicieux barbier dans un pays ſi éloigné du mien; & cependant je le trouve parmi vous. Ne ſoyez donc point ſurpris de l'empreſſement que j'ai à me retirer. Vous jugez bien de la peine que me doit faire la vue d'un homme qui eſt cauſe que je ſuis boiteux, & réduit à la triſte néceſſité de vivre éloigné de mes parens, de mes amis & de ma patrie. En achevant ces paroles, le jeune boiteux ſe leva & ſortit. Le maître de la maiſon le conduiſit juſqu'à la porte, en lui témoignant le déplaiſir qu'il avoit de lui avoir donné, quoiqu'innocemment, un ſi grand ſujet de mortification.

Quand le jeune homme fut parti, continua le tailleur, nous demeurâmes tous fort étonnés de ſon hiſtoire. Nous jetâmes les yeux ſur le

barbier, & lui dîmes qu'il avoit tort, ſi ce que nous venions d'entendre, étoit véritable. Meſſieurs, nous répondit-il, en levant la tête qu'il avoit toujours tenue baiſſée juſqu'alors, le ſilence que j'ai gardé pendant que ce jeune homme vous a entretenus, vous doit être un témoignage qu'il ne vous a rien avancé dont je ne demeure d'accord. Mais quoi qu'il vous ait pu dire, je ſoutiens que j'ai dû faire ce que j'ai fait : je vous en rends juges vous-mêmes. Ne s'étoit-il pas jeté dans le péril, & ſans mon ſecours en ſeroit-il ſorti ſi heureuſement ? il eſt bien heureux d'en être quitte pour une jambe incommodée. Ne me ſuis-je pas expoſé à un plus grand danger pour le tirer d'une maiſon où je m'imaginois qu'on le maltraitoit ? A-t-il raiſon de ſe plaindre de moi, & de me dire des injures ſi atroces? voilà ce que l'on gagne à ſervir des gens ingrats. Il m'accuſe d'être un babillard : c'eſt une pure calomnie; de ſept frères que nous étions, je ſuis celui qui parle le moins & qui ai le plus d'eſprit en partage. Pour vous en faire convenir, meſſeigneurs, je n'ai qu'à vous conter mon hiſtoire & la leur. Honorez-moi, je vous prie, de votre attention.

HISTOIRE
Du Barbier.

SOUS le règne du calife (1) Moſtanſer Billah, pourſuivit-il, prince ſi fameux par ſes immenſes libéralités envers les pauvres, dix voleurs obſédoient les chemins des environs de Bagdad, & faiſoient depuis long-temps des vols & des cruautés inouies. Le calife, averti d'un ſi grand déſordre, fit venir le juge de police quelques jours avant la fête du Baïram, & lui ordonna, ſous peine de la vie, de les lui amener tous dix.

Scheherazade ceſſa de parler en cet endroit, pour avertir le ſultan des Indes que le jour commençoit à paroître. Ce prince ſe leva, & la nuit ſuivante, la ſultane reprit ſon diſcours de cette manière :

(1) Le calife Moſtanſer Billah fut élevé à cette dignité l'an 623 de l'hégire, c'eſt-à-dire, l'an 1226 de J. C. Il fut le trente-ſixième calife de la race des Abbaſſides.



CLXVII^e NUIT.

LE juge de police, continua le barbier, fit ſes diligences, & mit tant de monde en campagne, que les dix voleurs furent pris le propre jour du Baïram. Je me promenois alors ſur le bord du Tigre ; je vis dix hommes aſſez richement habillés, qui s'embarquoient dans un bateau. J'aurois connu que c'étoient des voleurs pour peu que j'euſſe fait attention aux gardes qui les accompagnoient ; mais je ne regardai qu'eux ; & prévenu que c'étoient des gens qui alloient ſe réjouir & paſſer la fête en feſtin, j'entrai dans le bateau pêle-mêle avec eux ſans dire mot, dans l'eſpérance qu'ils voudroient bien me ſouffrir dans leur compagnie. Nous deſcendîmes le Tigre, & l'on nous fit aborder devant le palais du calife. J'eus le tems de rentrer en moi-même & de m'appercevoir que j'avois mal jugé d'eux. Au ſortir du bateau, nous fûmes environnés d'une nouvelle troupe de gardes du juge de police, qui nous lièrent & nous menèrent devant le calife. Je me laiſſai lier comme les autres ſans rien dire ; que m'eût-il ſervi de parler & de faire quelque réſiſtance ? c'eût été le moyen de me

faire maltraiter par les gardes, qui ne m'auroient pas écouté ; car ce ſont des brutaux qui n'entendent point raiſon. J'étois avec des voleurs, c'étoit aſſez pour leur faire croire que j'en devois être un.

Dès que nous fûmes devant le calife, il ordonna le châtiment de ces dix ſcélérats. Qu'on coupe, dit-il, la tête à ces dix voleurs. Auſſitôt le bourreau nous rangea ſur une file à la portée de ſa main, & par bonheur je me trouvai le dernier. Il coupa la tête aux dix voleurs, en commençant par le premier ; & quand il vint à moi, il s'arrêta. Le calife voyant que le bourreau ne me frappoit pas, ſe mit en colère : Ne t'ai-je pas commandé, lui dit-il, de couper la tête à dix voleurs ? pourquoi ne la coupes-tu qu'à neuf ? Commandeur des croyans, répondit le bourreau, dieu me garde de n'avoir pas exécuté l'ordre de votre majeſté ; voilà dix corps par terre & autant de têtes que j'ai coupées : elle peut les faire compter. Lorſque le calife eût vu lui-même que le bourreau diſoit vrai, il me regarda avec étonnement ; & ne me trouvant pas la phyſionomie d'un voleur : Bon vieillard, me dit-il, par quelle aventure vous trouvez-vous mêlé avec des miſérables qui ont mérité mille morts ? Je lui répondis : Commandeur des croyans, je vais vous faire

un aveu véritable. J'ai vu ce matin entrer dans un bateau ces dix personnes dont le châtiment vient de faire éclater la justice de votre majesté; je me suis embarqué avec eux, persuadé que c'étoient des gens qui alloient se régaler ensemble pour célébrer ce jour, qui est le plus célèbre de notre religion.

Le calife ne put s'empêcher de rire de mon aventure; & tout au contraire de ce jeune boiteux qui me traite de babillard, il admira ma discrétion & ma contenance à garder le silence. Commandeur des croyans, lui dis-je, que votre majesté ne s'étonne pas si je me suis tû dans une occasion qui auroit excité la démangeaison de parler à un autre. Je fais une profession particulière de me taire; & c'est par cette vertu que je me suis acquis le titre glorieux de silencieux. C'est ainsi qu'on m'appelle pour me distinguer de six frères que j'eus. C'est le fruit que j'ai tiré de ma philosophie; enfin cette vertu fait toute ma gloire & mon bonheur. J'ai bien de la joie, me dit le calife en souriant, qu'on vous ait donné un titre dont vous faites un si bel usage. Mais apprenez-moi quelle sorte de gens étoient vos frères; vous ressembloient-ils? En aucune manière, lui repartis-je; ils étoient tous plus babillards les uns que les autres; & quant à la figure, il y avoit encore grande diffé-

rence entr'eux & moi : le premier étoit boſſu; le ſecond brèche-dent; le troiſième borgne; le quatrième aveugle; le cinquième avoit les oreilles coupées; & le ſixième les lèvres fendues. Il leur eſt arrivé des aventures qui vous feroient juger de leurs caractères, ſi j'avois l'honneur de les raconter à votre majeſté. Comme il me parut que le calife ne demandoit pas mieux que de les entendre, je pourſuivis ſans attendre ſon ordre.

HISTOIRE

Du premier Frère du Barbier.

SIRE, lui dis-je, mon frère aîné, qui s'appeloit Bacbouc le boſſu, étoit tailleur de profeſſion. Au ſortir de ſon apprentiſſage, il loua une boutique vis-à-vis d'un moulin; & comme il n'avoit point encore fait de pratiques, il avoit bien de la peine à vivre de ſon travail : le meûnier au contraire étoit fort à ſon aiſe, & poſſédoit une très-belle femme. Un jour, mon frère en travaillant dans ſa boutique, leva la tête, & apperçut à une fenêtre du moulin la meûnière qui regardoit dans la rue. Il la trouva ſi belle, qu'il en fut enchanté. Pour la meûnière,

elle ne fit nulle attention à lui ; elle ferma sa fenêtre, & ne parut plus de tout le jour. Cependant le pauvre tailleur ne fit autre chose que lever la tête & lever les yeux vers le moulin en travaillant. Il se piqua les doigts plus d'une fois, & son travail de ce jour-là ne fut pas trop régulier. Sur le soir, lorsqu'il fallut fermer sa boutique, il eut de la peine à s'y résoudre, parce qu'il espéroit toujours que la meûnière se feroit voir encore ; mais enfin il fut obligé de la fermer, & de se retirer à sa petite maison, où il passa une fort mauvaise nuit. Il est vrai qu'il s'en leva plus matin, & qu'impatient de revoir sa maîtresse, il vola vers sa boutique. Il ne fut pas plus heureux que le jour précédent ; la meûnière ne parut qu'un moment de toute la journée. Mais ce moment acheva de le rendre le plus amoureux de tous les hommes. Le troisième jour, il eut sujet d'être plus content que les deux autres. La meûnière jeta les yeux sur lui par hasard, & le surprit dans une attention à la considérer, qui lui fit connoître ce qui se passoit dans son cœur.

Le jour qui paroissoit, obligea Scheherazade d'interrompre son récit en cet endroit. Elle en reprit le fil la nuit suivante, & dit au sultan des Indes :

CLXVIII^e NUIT.

SIRE, le barbier continuant l'hiſtoire de ſon frère aîné : Commandeur des croyans, pourſuivit-il, en parlant toujours au calife Moſtanſer Billah, vous ſaurez que la meûnière n'eut pas plutôt pénétré les ſentimens de mon frère, qu'au lieu de s'en fâcher, elle réſolut de s'en divertir. Elle le regarda d'un air riant, mon frère la regarda de même, mais d'une manière ſi plaiſante, que la meûnière referma la fenêtre au plus vîte, de peur de faire un éclat de rire qui fît connoître à mon frère qu'elle le trouvoit ridicule. L'innocent Bacbouc interpréta cette action à ſon avantage, & ne manqua pas de ſe flatter qu'on l'avoit vu avec plaiſir.

La meûnière prit donc la réſolution de ſe réjouir de mon frère. Elle avoit une pièce d'une aſſez belle étoffe dont il y avoit déjà long-tems qu'elle vouloit ſe faire un habit. Elle l'enveloppa dans un beau mouchoir de broderie de ſoie, & le lui envoya par une jeune eſclave qu'elle avoit. L'eſclave, bien inſtruite, vint à la boutique du tailleur. Ma maîtreſſe vous ſalue, lui dit-elle, & vous prie de lui faire un habit de la pièce d'étoffe que je vous apporte, ſur le

modèle de celui qu'elle vous envoie en même tems; elle change ſouvent d'habit, & c'eſt une pratique dont vous ſerez très-content. Mon frère ne douta plus que la meûnière ne fût amoureuſe de lui. Il crut qu'elle ne lui envoyoit du travail immédiatement après ce qui s'étoit paſſé entr'elle & lui, qu'afin de lui marquer qu'elle avoit lu dans le fond de ſon cœur, & l'aſſurer du progrès qu'il avoit fait dans le ſien. Prévenu de cette bonne opinion, il chargea l'eſclave de dire à ſa maîtreſſe qu'il alloit tout quitter pour elle, & que l'habit ſeroit prêt pour le lendemain matin. En effet, il y travailla avec tant de diligence, qu'il l'acheva le même jour.

Le lendemain, la jeune eſclave vint voir ſi l'habit étoit fait. Bacbouc le lui donna bien plié, en lui diſant : J'ai trop d'intérêt de contenter votre maîtreſſe, pour avoir négligé ſon habit; je veux l'engager, par ma diligence, à ne ſe ſervir déſormais que de moi. La jeune eſclave fit quelques pas pour s'en aller; puis ſe retournant, elle dit tout bas à mon frère : A propos, j'oubliois de m'acquitter d'une commiſſion qu'on m'a donnée; ma maîtreſſe m'a chargée de vous faire ſes complimens, & de vous demander comment vous avez paſſé la nuit; pour elle, la pauvre femme, elle vous aime ſi fort, qu'elle n'en a pas dormi. Dites-

lui, répondit avec tranſport mon benêt de frère, que j'ai pour elle une paſſion ſi violente, qu'il y a quatre nuits que je n'ai fermé l'œil. Après ce compliment de la part de la meûnière, il crut devoir ſe flatter qu'elle ne le laiſſeroit pas languir dans l'attente de ſes faveurs.

Il n'y avoit pas un quart-d'heure que l'eſclave avoit quitté mon frère, lorſqu'il la vit revenir avec une pièce de ſatin. Ma maîtreſſe, lui dit-elle, eſt très-ſatisfaite de ſon habit, il lui va le mieux du monde; mais comme il eſt très-beau, & qu'elle ne le veut porter qu'avec un caleçon neuf, elle vous prie de lui en faire un au plutôt de cette pièce de ſatin. Cela ſuffit, répondit Bacbouc, il ſera fait aujourd'hui avant que je ſorte de ma boutique; vous n'avez qu'à le venir prendre ſur la fin du jour. La meûnière ſe montra ſouvent à ſa fenêtre, & prodigua ſes charmes à mon frère pour lui donner du courage. Il faiſoit beau le voir travailler. Le caleçon fut bientôt fait. L'eſclave le vint prendre; mais elle n'apporta au tailleur ni l'argent qu'il avoit débourſé pour les accompagnemens de l'habit & du caleçon, ni de quoi lui payer la façon de l'un & de l'autre. Cependant ce malheureux amant qu'on amuſoit, & qui ne s'en appercevoit pas, n'avoit rien mangé de tout ce jour-là, & fut obligé d'emprunter

quelques pièces de monnoie pour acheter de quoi souper. Le jour suivant, dès qu'il fut arrivé à sa boutique, la jeune esclave vint lui dire que le meûnier souhaitoit de lui parler. Ma maîtresse, ajouta-t-elle, lui a dit tant de bien de vous en lui montrant votre ouvrage, qu'il veut aussi que vous travailliez pour lui. Elle l'a fait exprès, afin que la liaison qu'elle veut former entre lui & vous, serve à faire réussir ce que vous désirez également l'un & l'autre. Mon frère se laissa persuader, & alla au moulin avec l'esclave. Le meûnier le reçut fort bien, & lui présentant une pièce de toile : J'ai besoin de chemises, lui dit-il, voilà de la toile, je voudrois bien que vous m'en fissiez vingt : s'il y a du reste, vous me le rendrez.

Scheherazade, frappée tout-à-coup par la clarté du jour qui commençoit à éclairer l'appartement de Schahriar, se tut en achevant ces dernières paroles. La nuit suivante, elle poursuivit ainsi l'histoire de Bacbouc :



CLXIXe

CLXIXe NUIT.

MON frère, continua le barbier, eut du travail pour cinq ou six jours à faire vingt chemises pour le meûnier, qui lui donna ensuite une autre pièce de toile pour en faire autant de caleçons. Lorsqu'ils furent achevés, Bacbouc les porta au meûnier, qui lui demanda ce qu'il lui falloit pour sa peine, sur quoi mon frère dit qu'il se contenteroit de vingt dragmes d'argent. Le meûnier appela aussi-tôt la jeune esclave, & lui dit d'apporter le trébuchet pour voir si la monnoie qu'il alloit donner étoit de poids. L'esclave, qui avoit le mot, regarda mon frère en colère, pour lui marquer qu'il alloit tout gâter s'il recevoit de l'argent. Il se le tint pour dit; il refusa d'en prendre, quoiqu'il en eût besoin, & qu'il en eût emprunté pour acheter le fil dont il avoit cousu les chemises & les caleçons. Au sortir de chez le meûnier, il vint me prier de lui prêter de quoi vivre, en me disant qu'on ne le payoit pas. Je lui donnai quelques monnoies de cuivre que j'avois dans ma bourse, & cela le fit subsister durant quelques jours : il est vrai qu'il ne vivoit que de bouillie, & qu'encore n'en mangeoit-il pas tout son saoul.

Un jour il entra chez le meûnier, qui étoit occupé à faire aller ſon moulin, & qui croyant qu'il venoit demander de l'argent, lui en offrit; mais la jeune eſclave qui étoit préſente, lui fit encore un ſigne qui l'empêcha d'en accepter, & le fit répondre au meûnier qu'il ne venoit pas pour cela, mais ſeulement pour s'informer de ſa ſanté. Le meûnier l'en remercia, & lui donna une robe de deſſus à faire. Bacbouc la lui rapporta le lendemain. Le meûnier tira ſa bourſe; la jeune eſclave ne fit en ce moment que regarder mon frère : Voiſin, dit-il au meûnier, rien ne preſſe; nous compterons une autre fois. Ainſi, cette pauvre dupe ſe retira dans ſa boutique avec trois grandes maladies, c'eſt-à-dire, amoureux, affamé, & ſans argent.

La meûnière étoit avare & méchante ; elle ne ſe contenta pas d'avoir fruſtré mon frère de ce qui lui étoit dû, elle excita ſon mari à tirer vengeance de l'amour qu'il avoit pour elle ; & voici comme ils s'y prirent. Le meûnier invita Bacbouc un ſoir à ſouper, & après l'avoir aſſez mal régalé, il lui dit : Frère, il eſt trop tard pour vous retirer chez vous, demeurez ici. En parlant de cette ſorte, il le mena dans un endroit où il y avoit un lit. Il le laiſſa là, & ſe retira avec ſa femme dans le lieu où ils avoient coutume de coucher. Au milieu de la nuit, le

meûnier vint trouver mon frère : Voiſin, lui dit-il, dormez-vous ? Ma mule eſt malade, & j'ai bien du blé à moudre; vous me feriez beaucoup de plaiſir ſi vous vouliez tourner le moulin à ſa place. Bacbouc, pour lui marquer qu'il étoit homme de bonne volonté, lui répondit qu'il étoit prêt à lui rendre ce ſervice, qu'on n'avoit ſeulement qu'à lui montrer comment il falloit faire. Alors le meûnier l'attacha par le milieu du corps de même qu'une mule, pour faire tourner le moulin; & lui donnant enſuite un grand coup de fouet ſur les reins : Marchez, voiſin, lui dit-il. Hé pourquoi me frappez-vous, lui dit mon frère? C'eſt pour vous encourager, répondit le meûnier, car ſans cela, ma mule ne marche pas. Bacbouc fut étonné de ce traitement; néanmoins il n'oſa s'en plaindre. Quand il eut fait cinq ou ſix tours, il voulut ſe repoſer; mais le meûnier lui donna une douzaine de coups de fouet bien appliqués, en lui diſant : Courage, voiſin, ne vous arrêtez pas, je vous prie; il faut marcher ſans prendre haleine, autrement vous gâteriez ma farine.

Scheherazade ceſſa de parler en cet endroit, parce qu'elle vit qu'il étoit jour. Le lendemain, elle reprit ſon diſcours de cette ſorte :



CLXX^e NUIT.

Le meûnier obligea mon frère à tourner ainſi le moulin pendant le reſte de la nuit, continua le barbier. A la pointe du jour, il le laiſſa ſans le détacher, & ſe retira à la chambre de ſa femme. Bacbouc demeura quelque tems en cet état : à la fin, la jeune eſclave vint, qui le détacha. Ah que nous vous avons plaint, ma bonne maîtreſſe & moi, s'écria la perfide ! Nous n'avons aucune part au mauvais tour que ſon mari vous a joué. Le malheureux Bacbouc ne lui répondit rien, tant il étoit fatigué & moulu de coups ; mais il regagna ſa maiſon en faiſant une ferme réſolution de ne plus ſonger à la meûnière.

Le récit de cette hiſtoire, pourſuivit le barbier, fit rire le calife. Allez, me dit-il, retournez chez vous ; on va vous donner quelque choſe de ma part pour vous conſoler d'avoir manqué le régal auquel vous vous attendiez. Commandeur des croyans, repris-je, je ſupplie votre majeſté de trouver bon que je ne reçoive rien qu'après lui avoir raconté l'hiſtoire de mes autres frères. Le calife m'ayant témoigné par ſon ſilence qu'il étoit diſpoſé à m'écouter, je continuai en ces termes :

HISTOIRE

Du second Frère du Barbier.

MON second frère, qui s'appelloit Bakbarah le breche-dent, marchant un jour par la ville, rencontra une vieille dans une rue écartée. Elle l'aborda. J'ai, lui dit-elle, un mot à vous dire, je vous prie de vous arrêter un moment. Il s'arrêta, en lui demandant ce qu'elle lui vouloit. Si vous avez le tems de venir avec moi, reprit-elle, je vous menerai dans un palais magnifique, où vous verrez une dame plus belle que le jour; elle vous recevra avec beaucoup de plaisir, & vous présentera la collation avec d'excellent vin: il n'est pas besoin de vous en dire davantage. Ce que vous me dites, est-il bien vrai, repliqua mon frère? Je ne suis pas une menteuse, repartit la vieille; je ne vous propose rien qui ne soit véritable; mais écoutez ce que j'exige de vous: il faut que vous soyez sage, que vous parliez peu, & que vous ayez une complaisance infinie. Bakbarah ayant accepté la condition, elle marcha devant, & il la suivit. Ils arrivèrent à la porte d'un grand palais, où il y avoit beaucoup d'officiers & de

domeſtiques. Quelques-uns voulurent arrêter mon frère ; mais la vieille ne leur eut pas plutôt parlé, qu'ils le laiſsèrent paſſer. Alors elle ſe retourna vers mon frère, & lui dit : Souvenez-vous au moins que la jeune dame chez qui je vous amène, aime la douceur & la retenue : elle ne veut pas qu'on la contrediſe. Si vous la contentez en cela, vous pouvez compter que vous obtiendrez d'elle ce que vous voudrez. Bakbarah la remercia de cet avis, & promit d'en profiter.

Elle le fit entrer dans un bel appartement. C'étoit un grand bâtiment en quarré, qui répondoit à la magnificence du palais, une galerie régnoit à l'entour, & l'on voyoit au milieu un très-beau jardin. La vieille le fit aſſeoir ſur un ſopha bien garni, & lui dit d'attendre un moment, qu'elle alloit avertir de ſon arrivée la jeune dame.

Mon frère, qui n'étoit jamais entré dans un lieu ſi ſuperbe, ſe mit à conſidérer toutes les beautés qui s'offroient à ſa vue ; & jugeant de ſa bonne fortune par la magnificence qu'il voyoit, il avoit de la peine à contenir ſa joie. Il entendit bientôt un grand bruit, qui étoit cauſé par une troupe d'eſclaves enjouées, qui vinrent à lui en faiſant des éclats de rire, & il apperçut au milieu d'elles une jeune dame d'une beauté

extraordinaire, qui se faisoit aisément reconnoître pour leur maîtresse par les égards qu'on avoit pour elle. Bakbarah, qui s'étoit attendu à un entretien particulier avec la dame, fut extrêmement surpris de la voir arriver en si bonne compagnie. Cependant les esclaves prirent un air sérieux en s'approchant de lui ; & lorsque la jeune dame fut près du sopha, mon frère, qui s'étoit levé, lui fit une profonde révérence. Elle prit la place d'honneur ; & puis l'ayant prié de se remettre à la sienne, elle lui dit d'un ton riant : Je suis ravie de vous voir, & je vous souhaite tout le bien que vous pouvez désirer. Madame, répondit Bakbarah, je ne puis en souhaiter un plus grand que l'honneur que j'ai de paroître devant vous. Il me semble que vous êtes de bonne humeur, répliqua-t-elle, & que vous voudrez bien que nous passions le tems agréablement ensemble.

Elle commanda aussi-tôt que l'on servît la collation. En même-tems on couvrit une table de plusieurs corbeilles de fruits & de confitures. Elle se mit à table avec les esclaves & mon frère. Comme il étoit placé vis-à-vis d'elle, quand il ouvroit la bouche pour manger, elle s'appercevoit qu'il étoit breche-dent, & elle le faisoit remarquer aux esclaves qui en rioient de tout leur cœur avec elle. Bakbarah, qui de

tems en tems levoit la tête pour la regarder, & qui la voyoit rire, s'imagina que c'étoit de la joie qu'elle avoit de ſa venue, & ſe flatta que bientôt elle écarteroit ſes eſclaves pour reſter avec lui ſans témoins. Elle jugea bien qu'il avoit cette penſée; & prenant plaiſir à l'entretenir dans une erreur ſi agréable, elle lui dit des douceurs, & lui préſenta de ſa propre main de tout ce qu'il y avoit de meilleur.

La collation achevée, on ſe leva de table. Dix eſclaves prirent des inſtrumens, & commencèrent à jouer & à chanter; d'autres ſe mirent à danſer. Mon frère, pour faire l'agréable, danſa auſſi, & la jeune dame même s'en mêla. Après qu'on eut danſé quelque tems, on s'aſſit pour prendre haleine. La jeune dame ſe fit donner un verre de vin, & regarda mon frère en ſouriant, pour lui marquer qu'elle alloit boire à ſa ſanté. Il ſe leva & demeura debout pendant qu'elle but. Lorſqu'elle eut bu, au lieu de rendre le verre, elle le fit remplir, & le préſenta à mon frère, afin qu'il lui fît raiſon.

Scheherazade vouloit pourſuivre ſon récit; mais remarquant qu'il étoit jour, elle ceſſa de parler. La nuit ſuivante, elle reprit la parole, & dit au ſultan des Indes:



CLXXI^e NUIT.

SIRE, le barbier continuant l'hiſtoire de Bakbarah : Mon frère, dit-il, prit le verre de la main de la jeune dame en la lui baiſant ; & but debout en reconnoiſſance de la faveur qu'elle lui avoit faite. Enſuite la jeune dame le fit aſſeoir auprès d'elle, & commença de le careſſer. Elle lui paſſa la main derrière la tête, en lui donnant de tems en tems de petits ſoufflets. Ravi de ces faveurs, il s'eſtimoit le plus heureux homme du monde ; il étoit tenté de badiner auſſi avec cette charmante perſonne ; mais il n'oſoit prendre cette liberté devant tant d'eſclaves qui avoient les yeux ſur lui, & qui ne ceſſoient de rire de ce badinage. La jeune dame continua de lui donner de petits ſoufflets, & à la fin lui en appliqua un ſi rudement, qu'il en fut ſcandaliſé. Il en rougit, & ſe leva pour s'éloigner d'une ſi rude joueuſe. Alors la vieille qui l'avoit amené, le regarda d'une manière à lui faire connoître qu'il avoit tort, & qu'il ne ſe ſouvenoit pas de l'avis qu'elle lui avoit donné d'avoir de la complaiſance. Il reconnut ſa faute, & pour la réparer, il ſe rapprocha de la jeune dame, en feignant qu'il ne s'en étoit pas éloigné par mauvaiſe hu-

meur. Elle le tira par le bras, le fit encore asseoir près d'elle, & continua de lui faire mille caresses malicieuses. Ses esclaves, qui ne cherchoient qu'à la divertir, se mirent de la partie; l'une donnoit au pauvre Bakbarah des nazardes de toute sa force, l'autre lui tiroit les oreilles à les lui arracher, & d'autres enfin lui appliquoient des soufflets qui passoient la raillerie. Mon frère souffroit tout cela avec une patience admirable; il affectoit même un air gai, & regardant la vieille avec un souris forcé: Vous l'avez bien dit, disoit-il, que je trouverois une dame toute bonne, toute agréable, toute charmante. Que je vous ai d'obligations! Ce n'est rien encore que cela, lui répondit la vieille; laissez faire, vous verrez bien autre chose. La jeune dame prit alors la parole, & dit à mon frère: Vous êtes un brave homme; je suis ravie de trouver en vous tant de douceur & tant de complaisance pour mes petits caprices, & une humeur si conforme à la mienne. Madame, repartit Bakbarah charmé de ses discours, je ne suis plus à moi, je suis tout à vous, & vous pouvez à votre gré disposer de moi. Que vous me faites de plaisir, répliqua la dame, en me marquant tant de soumission? Je suis contente de vous, & je veux que vous le soyez aussi de moi. Qu'on lui apporte, ajouta-t-elle, le parfum & l'eau de rose.

A ces mots, deux esclaves se détachèrent, & revinrent bientôt après, l'une avec une cassolette d'argent où il y avoit du bois d'aloës le plus exquis dont elle le parfuma, & l'autre avec de l'eau de rose qu'elle lui jeta au visage & dans les mains. Mon frère ne se possédoit pas, tant il étoit aise de se voir traiter si honorablement.

Après cette cérémonie, la jeune dame commanda aux esclaves qui avoient déjà joué des instrumens & chanté, de recommencer leurs concerts. Elles obéirent; & pendant ce tems-là, la dame appela une autre esclave, & lui ordonna d'emmener mon frère avec elle, en lui disant : Faites-lui ce que vous savez; & quand vous aurez achevé, ramenez-le-moi. Bakbarah qui entendit cet ordre, se leva promptement, & s'approchant de la vieille qui s'étoit aussi levée pour accompagner l'esclave & lui, il la pria de lui dire ce qu'on lui vouloit faire. C'est que notre maîtresse est curieuse, lui répondit tout bas la vieille; elle souhaite de voir comment vous seriez fait déguisé en femme, & cette esclave qui a ordre de vous mener avec elle, va vous peindre les sourcils, vous raser la moustache, & vous habiller en femme. On peut me peindre les sourcils tant qu'on voudra, répliqua mon frère, j'y consens, parce que je pourrai me laver ensuite; mais pour me faire raser, vous voyez bien que

je ne le dois pas souffrir : comment oserois-je paroître après cela sans moustache ? Gardez-vous de vous opposer à ce que l'on exige de vous, reprit la vieille, vous gâteriez vos affaires, qui vont le mieux du monde. On vous aime, on veut vous rendre heureux; faut-il pour une vilaine moustache renoncer aux plus délicieuses faveurs qu'un homme puisse obtenir? Bakbarah se rendit aux raisons de la vieille; & sans dire un seul mot, se laissa conduire par l'esclave dans une chambre où on lui peignit les sourcils de rouge. On lui rasa la moustache, & l'on se mit en devoir de lui raser aussi la barbe. La docilité de mon frère ne put aller jusques-là: Oh, pour ce qui est de ma barbe, s'écria-t-il, je ne souffrirai point absolument qu'on me la coupe. L'esclave lui représenta qu'il étoit inutile de lui avoir ôté sa moustache, s'il ne vouloit pas consentir qu'on lui rasât la barbe; qu'un visage barbu ne convenoit pas avec un habillement de femme; & qu'elle s'étonnoit qu'un homme qui étoit sur le point de posséder la plus belle personne de Bagdad, fît quelque attention à sa barbe. La vieille ajouta au discours de l'esclave de nouvelles raisons; elle menaça mon frère de la disgrace de la jeune dame. Enfin elle lui dit tant de choses, qu'il se laissa faire tout ce qu'on voulut.

Lorſqu'il fut habillé en femme, on le ramena devant la jeune dame, qui ſe prit ſi fort à rire en le voyant, qu'elle ſe renverſa ſur le ſopha où elle étoit aſſiſe. Les eſclaves en firent autant en frappant des mains, ſi bien que mon frère demeura fort embarraſſé de ſa contenance. La jeune dame ſe releva, & ſans ceſſer de rire, lui dit : Après la complaiſance que vous avez eue pour moi, j'aurois tort de ne pas vous aimer de tout mon cœur ; mais il faut que vous faſſiez encore une choſe pour l'amour de moi ; c'eſt de danſer comme vous voilà. Il obéit, & la jeune dame & ſes eſclaves dansèrent avec lui en riant comme des folles. Après qu'elles eurent danſé quelque tems, elles ſe jetèrent toutes ſur le miſérable, & lui donnèrent tant de ſoufflets, tant de coups de poings & de coups de piés, qu'il en tomba par terre preſque hors de lui-même. La vieille lui aida à ſe relever, pour ne pas lui donner le tems de ſe fâcher du mauvais traitement qu'on venoit de lui faire. Conſolez-vous, lui dit-elle à l'oreille, vous êtes arrivé au bout des ſouffrances, & vous allez en recevoir le prix.

Le jour qui paroiſſoit déjà, impoſa ſilence en cet endroit à la ſultane Scheherazade. Elle pourſuivit ainſi la nuit ſuivante :



CLXXII^e NUIT.

La vieille, dit le barbier, continua de parler à Bakbarah. Il ne vous reſte plus, ajouta-t-elle, qu'une ſeule choſe à faire, & ce n'eſt qu'une bagatelle. Vous ſaurez que ma maîtreſſe a coutume, lorſqu'elle a un peu bu, comme aujourd'hui, de ne ſe pas laiſſer approcher par ceux qu'elle aime, qu'ils ne ſoient nuds en chemiſe. Quand ils ſont en cet état, elle prend un peu d'avantage, & ſe met à courir devant eux par la galerie & de chambre en chambre, juſqu'à ce qu'ils l'ayent attrapée. C'eſt encore une de ſes bizarreries. Quelque avantage qu'elle puiſſe prendre, léger & diſpos comme vous êtes, vous aurez bientôt mis la main ſur elle. Mettez-vous donc vîte en chemiſe; déshabillez-vous ſans faire de façons.

Mon bon frère en avoit trop fait pour reculer. Il ſe déshabilla, & cependant la jeune dame ſe fit ôter ſa robe, & demeura en jupon pour courir plus légèrement. Lorſqu'ils furent tous deux en état de commencer la courſe, la jeune dame prit un avantage d'environ vingt pas, & ſe mit à courir d'une vîteſſe ſurprenante. Mon frère la ſuivit de toute ſa force, non ſans ex-

citer les ris de toutes les esclaves qui frappoient des mains. La jeune dame, au lieu de perdre quelque chose de l'avantage qu'elle avoit pris d'abord, en gagnoit encore sur mon frère. Elle lui fit faire deux ou trois tours de galerie, & puis enfila une longue allée obscure, où elle se sauva par un détour qui lui étoit connu. Bakbarah, qni la suivoit toujours, l'ayant perdue de vue dans l'allée, fut obligé de courir moins vîte à cause de l'obscurité. Il apperçut enfin une lumière vers laquelle ayant repris sa course, il sortit par une porte qui fut fermée sur lui aussi-tôt. Imaginez-vous s'il eut lieu d'être surpris de se trouver au milieu d'une rue de corroyeurs. Ils ne le furent pas moins de le voir en chemise, les yeux peints de rouge, sans barbe & sans moustache. Ils commencèrent à frapper des mains, à le huer, & quelques-uns coururent après lui, & lui cinglèrent les fesses avec des peaux. Ils l'arrêtèrent même, le mirent sur un âne qu'ils rencontrèrent par hasard, & le promenèrent par la ville exposé à la risée de toute la populace.

Pour comble de malheur, en passant devant la maison du juge de police, ce magistrat voulut savoir la cause de ce tumulte. Les corroyeurs lui dirent qu'ils avoient vu sortir mon frère dans l'état où il étoit, par une porte de l'apparte-

ment des femmes du grand-visir, qui donnoit sur leur rue. Là-dessus, le juge fit donner au malheureux Bakbarah cent coups de bâton sur la plante des piés, & le fit conduire hors de la ville, avec défense d'y rentrer jamais.

Voilà, commandeur des croyans, dis-je au calife Mostanser Billah, l'aventure de mon second frère que je voulois raconter à votre majesté. Il ne savoit pas que les dames de nos seigneurs les plus puissans se divertissent quelquefois à jouer de semblables tours aux jeunes gens qui sont assez sots pour donner dans de semblables pièges.

Scheherazade fut obligée de s'arrêter en cet endroit, à cause du jour qu'elle vit paroître. La nuit suivante, elle reprit sa narration, & dit au sultan des Indes :

CLXXIIIe NUIT.

SIRE, le barbier, sans interrompre son discours, passa à l'histoire de son troisième frère.

HISTOIRE

HISTOIRE

Du troisième Frère du Barbier.

COMMANDEUR des croyans, dit-il au calife, mon troisième frère, qui se nommoit Bakbac, étoit aveugle, & sa mauvaise destinée l'ayant réduit à la mendicité, il alloit de porte en porte demander l'aumône. Il avoit une si longue habitude de marcher seul dans les rues, qu'il n'avoit pas besoin de conducteur. Il avoit coutume de frapper aux portes, & de ne pas répondre qu'on ne lui eût ouvert. Un jour il frappa à la porte d'une maison; le maître du logis qui étoit seul, s'écria : Qui est-là ? mon frère ne répondit rien à ces paroles, & frappa une seconde fois. Le maître de la maison eut beau demander encore qui étoit à sa porte, personne ne lui répondit. Il descend, ouvre & demande à mon frère ce qu'il veut. Que vous me donniez quelque chose pour l'amour de dieu, lui dit Bakbac. Vous êtes aveugle, ce me semble, reprit le maître de la maison ? Hélas oui, repartit mon frère. Tendez la main, lui dit le maître. Mon frère la lui présenta, croyant aller recevoir l'aumône; mais le maître la lui prit

feulement pour l'aider à monter jufqu'à fa chambre. Bakbac s'imagina que c'étoit pour le faire manger avec lui, comme cela lui arrivoit ailleurs affez fouvent. Quand ils furent tous deux dans la chambre, le maître lui quitta la main, fe remit à fa place, & lui demanda de nouveau ce qu'il fouhaitoit. Je vous ai déjà dit, lui répondit Bakbac, que je vous demandois quelque chofe pour l'amour de dieu. Bon aveugle, répliqua le maître, tout ce que je puis faire pour vous, c'eft de fouhaiter que dieu vous rende la vûe. Vous pouviez bien me dire cela à la porte, reprit mon frère, & m'épargner la peine de monter. Et pourquoi, innocent que vous êtes, ne répondez-vous pas dès la première fois lorfque vous frappez, & qu'on vous demande qui eft-là ? D'où vient que vous donnez la peine aux gens de vous aller ouvrir quand on vous parle ? Que voulez-vous donc faire de moi, dit mon frère ? Je vous le répète encore, répondit le maître, je n'ai rien à vous donner. Aidez-moi donc à defcendre comme vous m'avez aidé à monter, répliqua Bakbac. L'efcalier eft devant vous, repartit le maître, defcendez feul fi vous voulez. Mon frère fe mit à defcendre; mais le pié venant à lui manquer au milieu de l'efcalier, il fe fit bien du mal aux reins & à la tête en gliffant jufqu'au bas.

Il se releva avec assez de peine, & sortit en se plaignant & en murmurant contre le maître de la maison, qui ne fit que rire de sa chûte.

Comme il sortoit du logis, deux aveugles de ses camarades qui passoient, le reconnurent à sa voix. Ils s'arrêtèrent pour lui demander ce qu'il avoit. Il leur conta ce qui lui étoit arrivé; & après leur avoir dit que de toute la journée il n'avoit rien reçu: Je vous conjure, ajouta-t-il, de m'accompagner jusques chez moi, afin que je prenne devant vous quelque chose de l'argent que nous avons tous trois en commun pour m'acheter de quoi souper. Les deux aveugles y consentirent; il les mena chez lui.

Il faut remarquer que le maître de la maison où mon frère avoit été si maltraité, étoit un voleur, homme naturellement adroit & malicieux. Il entendit par sa fenêtre ce que Bakbac avoit dit à ses camarades; c'est pourquoi il descendit, les suivit, & entra avec eux dans une méchante maison où logeoit mon frère. Les aveugles s'étant assis, Bakbac dit: Frères, il faut, s'il vous plaît, fermer la porte, & prendre garde s'il n'y a pas ici quelque étranger avec nous. A ces paroles, le voleur fut fort embarrassé; mais appercevant une corde qui se trouva par hasard attachée au plancher, il s'y prit & se soutint en l'air, pendant que les

aveugles fermèrent la porte, & firent le tour de la chambre en tâtant par-tout avec leurs bâtons. Lorfque cela fut fait, & qu'ils eurent repris leur place, il quitta la corde & alla s'affeoir doucement près de mon frère, qui fe croyant feul avec les aveugles, leur dit : Frères, comme vous m'avez fait dépofitaire de l'argent que nous recevons depuis long-tems tous trois, je veux vous faire voir que je ne fuis pas indigne de la confiance que vous avez en moi. La dernière fois que nous comptâmes, vous favez que nous avions dix mille dragmes, & que nous les mîmes en dix facs : je vais vous montrer que je n'y ai pas touché. En difant cela, il mit la main à côté de lui fous de vieilles hardes, tira les facs l'un après l'autre, & les donnant à fes camarades : Les voilà, pourfuivit-il, vous pouvez juger par leur pefanteur qu'ils font encore en leur entier; ou bien nous allons les compter fi vous fouhaitez. Ses camarades lui ayant répondu qu'ils fe fioient bien à lui, il ouvrit un des facs & en tira dix dragmes : les deux autres aveugles en tirèrent chacun autant.

Mon frère remit enfuite les dix facs à leur place; après quoi un des aveugles lui dit, qu'il n'étoit pas befoin qu'il dépensât rien ce jour-là pour fon fouper, qu'il avoit affez de provifions pour eux trois par la charité des bonnes

gens. En même-tems il tira de son bissac du pain, du fromage & quelques fruits, mit tout cela sur une table, & puis ils commencèrent à manger. Le voleur, qui étoit à la droite de mon frère, choisissoit ce qu'il y avoit de meilleur, & mangeoit avec eux; mais quelque précaution qu'il pût prendre pour ne pas faire de bruit, Bakbac l'entendit mâcher, & s'écria aussitôt : Nous sommes perdus ! il y a un étranger avec nous. En parlant de la sorte, il étendit la main, & saisit le voleur par le bras; il se jeta sur lui en criant au voleur & en lui donnant de grands coups de poing. Les autres aveugles se mirent à crier aussi & à frapper le voleur, qui, de son côté, se défendit le mieux qu'il put. Comme il étoit fort & vigoureux, & qu'il avoit l'avantage de voir où il adressoit ses coups, il en portoit de furieux tantôt à l'un & tantôt à l'autre, quand il pouvoit en avoir la liberté, & il crioit au voleur encore plus fort que ses ennemis. Les voisins accoururent bientôt au bruit, enfoncèrent la porte, & eurent bien de la peine à séparer les combattans; mais enfin en étant venus à bout, ils leur demandèrent le sujet de leur différend. Messeigneurs, s'écria mon frère qui n'avoit pas quitté le voleur, cet homme que je tiens, est un voleur, qui est entré ici avec nous pour nous enlever le peu d'argent

que nous avons. Le voleur qui avoit fermé les yeux d'abord qu'il avoit vu paroître les voiſins, feignit d'être aveugle, & dit alors : Meſſeigneurs, c'eſt un menteur; je vous jure par le nom de dieu & par la vie du calife, que je ſuis leur aſſocié, & qu'ils refuſent de me donner ma part légitime. Ils ſe ſont tous trois mis contre moi, & je demande juſtice. Les voiſins ne voulurent pas ſe mêler de leur conteſtation, & les menèrent tous quatre au juge de police.

Quand ils furent devant ce magiſtrat, le voleur, ſans attendre qu'on l'interrogeât, dit en contrefaiſant toujours l'aveugle : Seigneur, puiſque vous êtes commis pour adminiſtrer la juſtice de la part du calife, dont dieu veuille faire proſpérer la puiſſance, je vous déclarerai que nous ſommes également criminels, mes trois camarades & moi. Mais comme nous nous ſommes engagés par ſerment à ne rien avouer que ſous la baſtonnade, ſi vous voulez ſavoir notre crime, vous n'avez qu'à commander qu'on nous la donne, & qu'on commence par moi. Mon frère voulut parler, mais on lui impoſa ſilence. On mit le voleur ſous le bâton.

A ces mots, Scheherazade remarquant qu'il étoit jour, interrompit ſa narration. Elle en reprit ainſi la ſuite le lendemain:

❧

CLXXIV^e NUIT.

ON mit donc le voleur ſous le bâton, dit le barbier, & il eut la conſtance de s'en laiſſer donner juſqu'à vingt ou trente coups; mais faiſant ſemblant de ſe laiſſer vaincre par la douleur, il ouvrit un œil premièrement, & bientôt après il ouvrit l'autre en criant miſéricorde, & en ſuppliant le juge de police de faire ceſſer les coups. Le juge, voyant que le voleur le regardoit les yeux ouverts, en fut fort étonné. Méchant, lui dit-il, que ſignifie ce miracle? Seigneur, répondit le voleur, je vais vous découvrir un ſecret important, ſi vous voulez me faire grâce, & me donner, pour gage que vous me tiendrez parole, l'anneau que vous avez au doigt, & qui vous ſert de cachet. Je ſuis prêt à vous révéler tout le myſtère.

Le juge fit ceſſer les coups de bâton, lui remit ſon anneau, & promit de lui faire grâce. Sur la foi de cette promeſſe, reprit le voleur, je vous avouerai, Seigneur, que mes camarades & moi nous voyons fort clair tous quatre. Nous feignons d'être aveugles pour entrer librement dans les maiſons, & pénétrer juſqu'aux appartemens des femmes, où nous abuſons de leur foibleſſe.

Je vous confeſſe encore que par cet artifice nous avons gagné dix mille dragmes en ſociété ; j'en ai demandé aujourd'hui à mes confrères deux mille cinq cens qui m'appartiennent pour ma part, ils me les ont refuſées, parce que je leur ai déclaré que je voulois me retirer, & qu'ils ont eu peur que je ne les accuſaſſe ; & ſur mes inſtances à leur demander ma part, ils ſe ſont jetés ſur moi, & m'ont maltraité de la manière dont je prends à témoins les perſonnes qui nous ont amenés devant vous. J'attends de votre juſtice, ſeigneur, que vous me ferez livrer vous-même les deux mille cinq cens dragmes qui me ſont dues. Si vous voulez que mes camarades confeſſent la vérité de ce que j'avance, faites-leur donner trois fois autant de coups de bâton que j'en ai reçus, vous verrez qu'ils ouvriront les yeux comme moi.

Mon frère & les deux autres aveugles voulurent ſe juſtifier d'une impoſture ſi horrible ; mais le juge ne daigna pas les écouter. Scélérats, leur dit-il, c'eſt donc ainſi que vous contrefaites les aveugles, que vous trompez les gens ſous prétexte d'exciter leur charité, & que vous commettez de ſi méchantes actions ? C'eſt une impoſture, s'écria mon frère ; il eſt faux qu'aucun de nous voye clair : nous en prenons dieu à témoin.

Tout ce que put dire mon frère, fut inutile; ses camarades & lui reçurent chacun deux cens coups de bâton. Le juge attendoit toujours qu'ils ouvrissent les yeux, & attribuoit à une grande obstination ce qui n'étoit pas possible qu'il arrivât. Pendant ce tems-là, le voleur disoit aux aveugles : Pauvres gens que vous êtes, ouvrez les yeux, & n'attendez pas qu'on vous fasse mourir sous le bâton. Puis s'adressant au juge de police : Seigneur, lui dit-il, je vois bien qu'ils pousseront leur malice jusqu'au bout, & que jamais ils n'ouvriront les yeux : ils veulent, sans doute, éviter la honte qu'ils auroient de lire leur condamnation dans les regards de ceux qui les verroient. Il vaut mieux leur faire grâce, & envoyer quelqu'un avec moi prendre les dix mille dragmes qu'ils ont cachées.

Le juge n'eut garde d'y manquer; il fit accompagner le voleur par un de ses gens qui lui apporta les dix sacs. Il fit compter deux mille cinq cens dragmes au voleur, & retint le reste pour lui. A l'égard de mon frère & de ses compagnons, il en eut pitié, & se contenta de les bannir. Je n'eus pas plutôt appris ce qui étoit arrivé à mon frère, que je courus après lui. Il me raconta son malheur, & je le ramenai secrètement dans la ville. J'aurois bien pu le justifier auprès du juge de police, & faire punir le

voleur comme il le méritoit ; mais je n'osai l'entreprendre, de peur de m'attirer à moi-même quelque mauvaise affaire.

Ce fut ainsi que j'achevai la triste aventure de mon bon frère l'aveugle. Le calife n'en rit pas moins que de celles qu'il avoit déjà entendues. Il ordonna de nouveau qu'on me donnât quelque chose ; mais sans attendre qu'on exécutât son ordre, je commençai l'histoire de mon quatrième frère.

HISTOIRE

Du quatrième Frère du Barbier.

ALCOUZ étoit le nom de mon quatrième frère. Il devint borgne à l'occasion que j'aurai l'honneur de dire à votre majesté. Il étoit boucher de profession ; il avoit un talent particulier pour élever & dresser des béliers à se battre, & par ce moyen il s'étoit acquis la connoissance & l'amitié des principaux seigneurs qui se plaisent à voir ces sortes de combats, & qui ont pour cet effet des béliers chez eux. Il étoit d'ailleurs fort achalandé ; il avoit toujours dans sa boutique la plus belle viande qu'il y eût à la

boucherie, parce qu'il étoit fort riche, & qu'il n'épargnoit rien pour avoir la meilleure.

Un jour qu'il étoit dans sa boutique, un vieillard qui avoit une longue barbe blanche, vint acheter six livres de viande, lui donna l'argent, & s'en alla. Mon frère trouva cet argent si beau, si blanc & si bien monnoyé, qu'il le mit à part dans un coffre dans un endroit séparé. Le même vieillard ne manqua pas durant cinq mois de venir prendre chaque jour la même quantité de viande, & de la payer en pareille monnoie, que mon frère continua de mettre à part.

Au bout des cinq mois, Alcouz voulant acheter une quantité de moutons & les payer en cette belle monnoie, ouvrit le coffre; mais au lieu de la trouver, il fut dans un étonnement extrême de ne voir que des feuilles coupées en rond à la place où il l'avoit mise. Il se donna de grands coups à la tête, en faisant des cris qui attirèrent bientôt les voisins, dont la surprise égala la sienne, lorsqu'ils eurent appris de quoi il s'agissoit. Plût à dieu, s'écria mon frère en pleurant, que ce traître de vieillard arrivât présentement avec son air hypocrite! Il n'eut pas plutôt achevé ces paroles, qu'il le vit venir de loin; il courut au-devant de lui avec précipitation, & mettant la main sur lui: Musul-

mans, s'écria-t-il de toute ſa force, à l'aide ; écoutez la fripponnerie que ce méchant homme m'a faite. En même tems il raconta à une aſſez grande foule de peuple qui s'étoit aſſemblé autour de lui, ce qu'il avoit déjà conté à ſes voiſins. Lorſqu'il eut achevé, le vieillard, ſans s'émouvoir, lui dit froidement : Vous feriez fort bien de me laiſſer aller, & de réparer par cette action l'affront que vous me faites devant tant de monde, de crainte que je ne vous en faſſe un plus ſanglant dont je ſerois fâché. Hé qu'avez-vous à dire contre moi, lui répliqua mon frère ? Je ſuis un honnête homme dans ma profeſſion, & je ne vous crains pas. Vous voulez donc que je le publie, reprit le vieillard du même ton : Sachez, ajouta-t-il, en s'adreſſant au peuple, qu'au lieu de vendre de la chair de mouton, comme il le doit, il vend de la chair humaine. Vous êtes un impoſteur, lui repartit mon frère. Non, non, dit alors le vieillard ; à l'heure que je vous parle, il y a un homme égorgé & attaché au-dehors de votre boutique comme un mouton ; qu'on y aille, & l'on verra ſi je dis la vérité.

Avant que d'ouvrir le coffre où étoient les feuilles, mon frère avoit tué un mouton ce jour-là, l'avoit accommodé & expoſé hors de ſa boutique ſelon ſa coutume. Il proteſta que

ce que difoit le vieillard étoit faux; mais malgré fes proteftations, la populace crédule fe laiffant prévenir contre un homme accufé d'un fait fi atroce, voulut en être éclaircie fur le champ. Elle obligea mon frère à lâcher le vieillard, s'affura de lui-même, & courut en fureur jufqu'à fa boutique, où elle vit l'homme égorgé & attaché comme l'accufateur l'avoit dit; car ce vieillard, qui étoit magicien, avoit fafciné les yeux de tout le monde, comme il les avoit fafcinés à mon frère pour lui faire prendre pour de bon argent les feuilles qu'il lui avoit données.

A ce fpectacle, un de ceux qui tenoient Alcouz, lui dit en lui appliquant un grand coup de poing : Comment, méchant homme, c'eft donc ainfi que tu nous fais manger de la chair humaine ? & le vieillard, qui ne l'avoit pas abandonné, lui en déchargea un autre dont il lui creva un œil. Toutes les perfonnes même qui purent approcher de lui, ne l'épargnèrent pas. On ne fe contenta pas de le maltraiter, on le conduifit devant le juge de police, à qui l'on préfenta le prétendu cadavre, que l'on avoit détaché & apporté pour fervir de témoin contre l'accufé. Seigneur, lui dit le vieillard magicien, vous voyez un homme qui eft affez barbare pour maffacrer les gens, & qui vend leur chair

pour de la viande de mouton. Le public attend que vous en fassiez un châtiment exemplaire. Le juge de police entendit mon frère avec patience ; mais l'argent changé en feuilles lui parut si peu digne de foi, qu'il traita mon frère d'imposteur ; & s'en rapportant au témoignage de ses yeux, il lui fit donner cinq cens coups de bâton. Ensuite l'ayant obligé de lui dire où étoit son argent, il lui enleva tout ce qu'il avoit, & le bannit à perpétuité, après l'avoir exposé aux yeux de toute la ville trois jours de suite, monté sur un chameau.

Mais, sire, dit en cet endroit Scheherazade à Schahriar, la clarté du jour que je vois paroître, m'impose silence. Elle se tut, & la nuit suivante, elle continua d'entretenir le sultan des Indes dans ces termes :

CLXXV^e NUIT.

Sire, le barbier poursuivit ainsi l'histoire d'Alcouz : Je n'étois pas à Bagdad, dit-il, lorsqu'une aventure si tragique arriva à mon quatrième frère. Il se retira dans un lieu écarté, où il demeura caché jusqu'à ce qu'il fût guéri des coups de bâton dont il avoit le dos meurtri ; car c'étoit sur le dos qu'on l'avoit frappé. Lorsqu'il

ſut en état de marcher, il ſe rendit la nuit par des chemins détournés, à une ville où il n'étoit connu de perſonne, & il y prit un logement d'où il ne ſortoit preſque pas. A la fin, ennuyé de vivre toujours enfermé, il alla ſe promener dans un fauxbourg, où il entendit tout-à-coup un grand bruit de cavaliers qui venoient derrière lui. Il étoit alors par haſard près de la porte d'une grande maiſon; & comme après ce qui lui étoit arrivé, il appréhendoit tout, il craignit que ces cavaliers ne le ſuiviſſent pour l'arrêter; c'eſt pourquoi il ouvrit la porte pour ſe cacher; & après l'avoir refermée, il entra dans une grande cour, où il n'eut pas plutôt paru, que deux domeſtiques vinrent à lui, & le prenant au collet: Dieu ſoit loué, lui dirent-ils, de ce que vous venez vous-même vous livrer à nous. Vous nous avez donné tant de peine ces trois dernières nuits, que nous n'en avons pas dormi, & vous n'avez épargné notre vie, que parce que nous avons ſu nous garantir de votre mauvais deſſein.

Vous pouvez bien penſer que mon frère fut fort ſurpris de ce compliment. Bonnes gens, leur dit-il, je ne ſais ce que vous me voulez, & vous me prenez ſans doute pour un autre. Non, non, répliquèrent-ils? nous n'ignorons pas que vous & vos camarades vous êtes de francs voleurs. Vous ne vous contentez pas

d'avoir dérobé à notre maître tout ce qu'il avoit, & de l'avoir réduit à la mendicité, vous en voulez encore à ſa vie. Voyons un peu ſi vous n'avez pas le couteau que vous aviez à la main lorſque vous nous pourſuiviez hier pendant la nuit. En diſant cela, ils le fouillèrent & trouvèrent qu'il avoit un couteau ſur lui. Oh, oh, s'écrièrent-ils en le prenant, oſerez-vous dire encore que vous n'êtes point un voleur? Hé quoi, leur répondit mon frère, eſt-ce qu'on ne peut pas porter un couteau ſans être voleur? écoutez mon hiſtoire, ajouta-t-il; au lieu d'avoir une mauvaiſe opinion de moi, vous ſerez touchés de mes malheurs. Bien éloignés de l'écouter, ils ſe jetèrent ſur lui, le foulèrent aux piés, lui arrachèrent ſon habit & lui déchirèrent ſa chemiſe. Alors voyant les cicatrices qu'il avoit au dos: Ah, chien, dirent-ils en redoublant leurs coups, tu veux nous faire accroire que tu es honnête homme, & ton dos nous fait voir le contraire. Hélas! s'écria mon frère, il faut que mes péchés ſoient bien grands, puiſqu'après avoir été déjà maltraité ſi injuſtement, je le ſuis une ſeconde fois ſans être plus coupable!

Les deux domeſtiques ne furent nullement attendris de ſes plaintes; ils le menèrent au juge de police, qui lui dit: Par quelle hardieſſe

es-tu

es-tu entré chez eux pour les pourſuivre le couteau à la main ? Seigneur, répondit le pauvre Alcouz, je ſuis l'homme du monde le plus innocent, & je ſuis perdu ſi vous ne me faites la grâce de m'écouter patiemment : perſonne n'eſt plus digne de compaſſion que moi. Seigneur, interrompit alors un des domeſtiques, voulez-vous écouter un voleur qui entre dans les maiſons pour piller & aſſaſſiner les gens ? Si vous refuſez de nous croire, vous n'avez qu'à regarder ſon dos. En parlant ainſi, il découvrit le dos de mon frère & le fit voir au juge, qui, ſans autre information, commanda ſur le champ qu'on lui donnât cent coups de nerf de bœuf ſur les épaules, & enſuite le fit promener par la ville ſur un chameau, & crier devant lui : *voilà de quelle manière on châtie ceux qui entrent par force dans les maiſons.*

Cette promenade achevée, on le mit hors de la ville, avec défenſe d'y rentrer jamais. Quelques perſonnes qui le rencontrèrent après cette ſeconde diſgrace, m'avertirent du lieu où il étoit. J'allai l'y trouver, & le ramenai à Bagdad ſecrètement, où je l'aſſiſtai de tout mon petit pouvoir.

Le calife Moſtanſer Billah, pourſuivit le barbier, ne rit pas tant de cette hiſtoire que des autres. Il eut la bonté de plaindre le malheu-

reux Alcouz. Il voulut encore me faire donner quelque chofe & me renvoyer ; mais fans donner le tems d'exécuter fon ordre, je repris la parole, & lui dis : Mon fouverain feigneur & maître, vous voyez bien que je parle peu ; & puifque votre majefté m'a fait la grâce de m'écouter jufqu'ici, qu'elle ait la bonté de vouloir encore entendre les aventures de mes deux autres frères, j'efpère qu'elles ne vous divertiront pas moins que les précédentes. Vous en pourrez faire faire une hiftoire complette qui ne fera pas indigne de votre bibliothèque. J'aurai donc l'honneur de vous dire que mon cinquième frère fe nommoit Alnafchar..... Mais je m'apperçois qu'il eft jour, dit en cet endroit Scheherazade. Elle garda le filence, & reprit ainfi fon difcours la nuit fuivante :

CLXXVI^e NUIT.

Sire, le barbier continua de parler dans ces termes :

HISTOIRE

Du cinquième Frère du Barbier.

ALNASCHAR, tant que vécut notre père, fut très-pareſſeux. Au lieu de travailler pour gagner ſa vie, il n'avoit pas honte de la demander le ſoir, & de vivre le lendemain de ce qu'il avoit reçu. Notre père mourut accablé de vieilleſſe, & nous laiſſa pour tout bien ſept cens dragmes d'argent. Nous partageâmes également, de ſorte que chacun en eut cent pour ſa part. Alnaſchar, qui n'avoit jamais poſſédé tant d'argent à la fois, ſe trouva fort embarraſſé ſur l'uſage qu'il en feroit. Il ſe conſulta long-tems lui-même là-deſſus, & il ſe détermina enfin à les employer en verres, en bouteilles & autres pièces de verrerie, qu'il alla chercher chez un gros marchand. Il mit le tout dans un panier à jour, & choiſit une fort petite boutique où il s'aſſit, le panier devant lui, & le dos appuyé contre le mur, en attendant qu'on vînt acheter de ſa marchandiſe. Dans cette attitude, les yeux attachés ſur ſon panier, il ſe mit à rêver, & dans ſa rêverie, il prononça les paroles ſuivantes aſſez haut pour être entendu

d'un tailleur qu'il avoit pour voiſin : Ce panier, dit-il, me coûte cent dragmes, & c'eſt tout ce que j'ai au monde. J'en ferai bien deux cens dragmes en le vendant en détail, & de ces deux cens dragmes que j'emploierai encore en verrerie, j'en ferai quatre cens. Continuant ainſi, j'amaſſerai par la ſuite du tems quatre mille dragmes. De quatre mille dragmes, j'irai aiſément juſqu'à huit mille. Quand j'en aurai dix mille, je laiſſerai auſſitôt la verrerie pour me faire jouaillier. Je ferai commerce de diamans, de perles & de toutes ſortes de pierreries. Poſſédant alors des richeſſes à ſouhait, j'acheterai une belle maiſon, de grandes terres, des eſclaves, des eunuques, des chevaux ; je ferai bonne chère & du bruit dans le monde. Je ferai venir chez moi tout ce qui ſe trouvera dans la ville de joueurs d'inſtrumens, de danſeurs & de danſeuſes. Je n'en demeurerai pas-là, & j'amaſſerai, s'il plaît à dieu, juſqu'à cent mille dragmes. Lorſque je me verrai riche de cent mille dragmes, je m'eſtimerai autant qu'un prince, & j'enverrai demander en mariage la fille du grand-viſir, en faiſant repréſenter à ce miniſtre que j'aurai entendu dire des merveilles de la beauté, de la ſageſſe, de l'eſprit & de toutes les autres qualités de ſa fille ; & enfin que je lui donnerai mille pièces d'or pour la

première nuit de nos noces. Si le visir étoit assez mal-honnête pour me refuser sa fille, ce qui ne sauroit arriver, j'irois l'enlever à sa barbe, & l'amenerois malgré lui chez moi.

D'abord que j'aurai épousé la fille du grand-visir, je lui acheterai dix eunuques noirs, des plus jeunes & des mieux faits. Je m'habillerai comme un prince; & monté sur un beau cheval qui aura une selle de fin or, avec une housse d'étoffe d'or relevée de diamans & de perles, je marcherai par la ville accompagné d'esclaves devant & derrière moi, & me rendrai à l'hôtel du visir aux yeux des grands & des petits, qui me feront de profondes révérences. En descendant chez le visir au pié de son escalier, je monterai au milieu de mes gens rangés en deux files à droite & à gauche; & le grand-visir, en me recevant comme son gendre, me cédera sa place & se mettra au-dessous de moi pour me faire plus d'honneur. Si cela arrive, comme je l'espère, deux de mes gens auront chacun une bourse de mille pièces d'or que je leur aurai fait apporter. J'en prendrai une, & la lui présentant: Voilà, lui dirai-je, les mille pièces d'or que j'ai promises pour la première nuit de mon mariage; & lui offrant l'autre: Tenez, ajouterai-je, je vous en donne encore autant, pour vous marquer que je suis

homme de parole, & que je donne plus que je ne promets. Après une action comme celle-là, on ne parlera dans le monde que de ma générosité.

Je reviendrai chez moi avec la même pompe. Ma femme m'enverra complimenter de sa part par quelque officier sur la visite que j'aurai faite au visir son père; j'honorerai l'officier d'une belle robe, & le renverrai avec un riche présent. Si elle s'avise de m'en envoyer un, je ne l'accepterai pas, & je congédierai le porteur. Je ne permettrai pas qu'elle sorte de son appartement pour quelque cause que ce soit, que je n'en sois averti; & quand je voudrai bien y entrer, ce sera d'une manière qui lui imprimera du respect pour moi. Enfin, il n'y aura pas de maison mieux réglée que la mienne. Je serai toujours habillé richement. Lorsque je me retirerai avec elle le soir, je serai assis à la place d'honneur, où j'affecterai un air grave, sans tourner la tête à droite ou à gauche. Je parlerai peu; & pendant que ma femme, belle comme la pleine lune, demeurera debout devant moi avec tous ses atours, je ne ferai pas semblant de la voir. Ses femmes, qui seront autour d'elle, me diront: Notre cher seigneur & maître, voilà votre épouse, votre humble servante devant vous: elle attend que vous la caressiez, & elle est bien mortifiée

de ce que vous ne daignez pas ſeulement la regarder, elle eſt fatiguée d'être ſi long-tems debout; dites-lui au moins de s'aſſeoir. Je ne répondrai rien à ce diſcours, ce qui augmentera leur ſurpriſe & leur douleur. Elles ſe jeteront à mes piés, & après qu'elles y auront demeuré un tems conſidérable à me ſupplier de me laiſſer fléchir, je leverai enfin la tête & jeterai ſur elle un regard diſtrait, puis, je me remettrai dans la même attitude. Dans la penſée qu'elles auront que ma femme ne ſera pas aſſez bien ni aſſez proprement habillée, elles la meneront dans ſon cabinet pour lui faire changer d'habit; & moi cependant je me leverai de mon côté, & prendrai un habit plus magnifique que celui d'auparavant. Elles reviendront une ſeconde fois à la charge; elles me tiendront le même diſcours, & je me donnerai le plaiſir de ne pas regarder ma femme qu'après m'être laiſſé prier & ſolliciter avec autant d'inſtances & auſſi long-tems que la première fois. Je commencerai dès le premier jour de mes noces à lui apprendre de quelle manière je prétends en uſer avec elle le reſte de ſa vie.

La ſultane Scheherazade ſe tut à ces paroles, à cauſe du jour qu'elle vit paroître. Elle reprit la ſuite de ſon diſcours le lendemain, & dit au ſultan des Indes :

CLXXVII^e NUIT.

SIRE, le barbier babillard poursuivit ainsi l'histoire de son cinquième frère : Après les cérémonies de nos noces, continua Alnaschar, je prendrai de la main d'un de mes gens qui sera près de moi, une bourse de cinq cens piéces d'or que je donnerai aux coëffeuses, afin qu'elles me laissent seul avec mon épouse. Quand elles se seront retirées, ma femme se couchera la première. Je me coucherai ensuite auprès d'elle, le dos tourné de son côté, & je passerai la nuit sans lui dire un seul mot. Le lendemain, elle ne manquera pas de se plaindre de mes mépris & de mon orgueil à sa mère, femme du grand-visir, & j'en aurai la joie au cœur. Sa mère viendra me trouver, me baisera les mains avec respect, & me dira : Seigneur, car elle n'osera m'appeler son gendre, de peur de me déplaire en me parlant si familièrement, je vous supplie de ne pas dédaigner de regarder ma fille, & de vous approcher d'elle : je vous assure qu'elle ne cherche qu'à vous plaire, & qu'elle vous aime de toute son ame. Mais ma belle-mère aura beau parler, je ne lui répondrai pas une syllabe, & je demeurerai ferme dans ma gravité. Alors elle

ſe jetera à mes piés, me les baiſera pluſieurs fois, & me dira : Seigneur, ſeroit-il poſſible que vous ſoupçonnaſſiez la ſageſſe de ma fille ? je vous aſſure que je l'ai toujours eue devant les yeux, & que vous êtes le premier homme qui l'ait jamais vue en face. Ceſſez de lui cauſer une ſi grande mortification, faites-lui la grâce de la regarder, de lui parler, & de la fortifier dans la bonne intention qu'elle a de vous ſatisfaire en toute choſe. Tout cela ne me touchera point ; ce que voyant ma belle-mère, elle prendra un verre de vin, & le mettant à la main de ſa fille mon épouſe : Allez, lui dira-t-elle, préſentez-lui vous-même ce verre de vin ; il n'aura peut-être pas la cruauté de le refuſer d'une ſi belle main. Ma femme viendra avec le verre, demeurera debout & toute tremblante devant moi. Lorſqu'elle verra que je ne tournerai point la vue de ſon côté, & que je perſiſterai à la dédaigner, elle me dira les larmes aux yeux : Mon cœur, ma chère ame, mon aimable ſeigneur, je vous conjure par les faveurs dont le ciel vous comble, de me faire la grâce de recevoir ce verre de vin de la main de votre très-humble ſervante. Je me garderai bien de la regarder encore, & de lui répondre. Mon charmant époux, continuera-t-elle en redoublant ſes pleurs & en m'approchant le verre de la bouche, je ne ceſſerai pas

que je n'aye obtenu que vous buviez. Alors, fatigué de ſes prières, je lui lancerai un regard terrible, & lui donnerai un bon ſoufflet ſur la joue en la repouſſant du pié ſi vigoureuſement, qu'elle ira tomber bien loin au-delà du ſopha.

Mon frère étoit tellement abſorbé dans ſes viſions chimériques, qu'il repréſenta l'action avec ſon pié, comme ſi elle eût été réelle, & par malheur il en frappa ſi rudement ſon panier plein de verrerie, qu'il le jeta du haut de ſa boutique dans la rue, de manière que toute la verrerie fut briſée en mille morceaux.

Le tailleur ſon voiſin qui avoit oui l'extravagance de ſon diſcours, fit un grand éclat de rire lorſqu'il vit tomber le panier. Oh, que tu es un indigne homme, dit-il à mon frère! ne devrois-tu pas mourir de honte de maltraiter ainſi une jeune épouſe qui ne t'a donné aucun ſujet de te plaindre d'elle? Il faut que tu ſois bien brutal pour mépriſer les pleurs & les charmes d'une ſi aimable perſonne. Si j'étois à la place du grand-viſir ton beau-père, je te ferois donner cent coups de nerf de bœuf, & te ferois promener par la ville avec l'éloge que tu mérites.

Mon frère, à cet accident ſi funeſte pour lui, rentra en lui-même; & voyant que c'étoit par ſon orgueil inſupportable qu'il lui étoit arrivé, il ſe frappa le viſage, déchira ſes habits, & ſe

mit à pleurer en pouſſant des cris qui firent bientôt aſſembler les voiſins, & arrêter les paſſans qui alloient à la prière du midi. Comme c'étoit un vendredi, il y alloit plus de monde que les autres jours. Les uns eurent pitié d'Alnaſchar, & les autres ne firent que rire de ſon extravagance. Cependant la vanité qu'il s'étoit miſe en tête, s'étoit diſſipée avec ſon bien; & il pleuroit encore ſon ſort amèrement, lorſqu'une dame de conſidération, montée ſur une mule richement caparaçonnée, vint à paſſer par-là. L'état où elle vit mon frère, excita ſa compaſſion; elle demanda qui il étoit, & ce qu'il avoit à pleurer. On lui dit ſeulement que c'étoit un pauvre homme qui avoit employé le peu d'argent qu'il poſſédoit à l'achat d'un panier de verrerie; que ce panier étoit tombé, & que toute la verrerie s'étoit caſſée. Auſſi-tôt la dame ſe tourna du côté d'un eunuque qui l'accompagnoit: Donnez-lui, dit-elle, ce que vous avez ſur vous. L'eunuque obéit, & mit entre les mains de mon frère une bourſe de cinq cens piéces d'or. Alnaſchar penſa mourir de joie en la recevant. Il donna mille bénédictions à la dame; & après voir fermé ſa boutique, où ſa préſence n'étoit plus néceſſaire, il s'en alla chez lui.

Il faiſoit de profondes réflexions ſur le grand bonheur qui venoit de lui arriver, lorſqu'il en-

tendit frapper à sa porte. Avant que d'ouvrir, il demanda qui frappoit ; & ayant reconnu à la voix que c'étoit une femme, il ouvrit. Mon fils, lui dit-elle, j'ai une grâce à vous demander; voilà le tems de la prière, je voudrois bien me laver pour être en état de la faire. Laissez-moi, s'il vous plaît, entrer chez vous, & me donnez un vase d'eau. Mon frère envisagea cette femme, & vit que c'étoit une personne déjà fort avancée en âge. Quoiqu'il ne la connût point, il ne laissa pas de lui accorder ce qu'elle demandoit. Il lui donna un vase plein d'eau, ensuite il reprit sa place ; & toujours occupé de sa dernière aventure, il mit son or dans une espèce de bourse longue & étroite, propre à porter à sa ceinture. La vieille, pendant ce tems là, fit sa prière ; & lorsqu'elle eut achevé, elle vint trouver mon frère, se prosterna deux fois en frappant la terre de son front, comme si elle eut voulu prier dieu; puis s'étant relevée, elle lui souhaita toute sorte de biens.

L'aurore dont la clarté commençoit à paroître, obligea Scheherazade à s'arrêter en cet endroit. La nuit suivante, elle reprit ainsi son discours en faisant toujours parler le barbier :



CLXXVIII^e NUIT.

LA vieille ſouhaita donc toute ſorte de biens à mon frère, & le remercia de ſon honnêteté. Comme elle étoit habillée aſſez pauvrement, & qu'elle s'humilioit fort devant lui, il crut qu'elle lui demandoit l'aumône, & il lui préſenta deux pièces d'or. La vieille ſe retira en arrière avec ſurpriſe, comme ſi mon frère lui eut fait une injure. Grand dieu, lui dit elle, que veut dire ceci? Seroit-il poſſible, ſeigneur, que vous me priſſiez pour une de ces miſérables qui ſont profeſſion d'entrer hardiment chez les gens pour demander l'aumône? Reprenez votre argent, je n'en ai pas beſoin, dieu merci; j'appartiens à une jeune dame de cette ville, qui eſt pourvue d'une beauté charmante, & qui eſt avec cela très-riche; elle ne me laiſſe manquer de rien.

Mon frère ne fut pas aſſez fin pour s'appercevoir de l'adreſſe de la vieille, qui n'avoit refuſé les deux pièces d'or que pour en attraper davantage. Il lui demanda ſi elle ne pourroit pas lui procurer l'honneur de voir cette dame. Très-volontiers, lui répondit-elle, elle ſera bien-aiſe de vous épouſer, & de vous mettre en poſſeſ-

ſion de tous ſes biens en vous faiſant maître de ſa perſonne : prenez votre argent & ſuivez-moi. Ravi d'avoir trouvé une groſſe ſomme d'argent, & preſqu'auſſi-tôt une femme belle & riche, il ferma les yeux à toute autre conſidération. Il prit les cinq cens pièces d'or, & ſe laiſſa conduire par la vieille.

Elle marcha devant lui, & il la ſuivit de loin juſqu'à la porte d'une grande maiſon où elle frappa. Il la rejoignit dans le tems qu'une jeune eſclave grecque ouvroit. La vieille le fit entrer le premier, & paſſer au travers d'une cour bien pavée, & l'introduiſit dans une ſalle dont l'ameublement le confirma dans la bonne opinion qu'on lui avoit fait concevoir de la maîtreſſe de la maiſon. Pendant que la vieille alla avertir la jeune dame, il s'aſſit; & comme il avoit chaud, il ôta ſon turban & le mit près de lui. Il vit bientôt entrer la jeune dame, qui le ſurprit bien plus par ſa beauté, que par la richeſſe de ſon habillement. Il ſe leva dès qu'il l'apperçut. La dame le pria d'un air gracieux de prendre ſa place, en s'aſſéyant près de lui. Elle lui marqua bien de la joie de le voir; & après lui avoir dit quelques douceurs : Nous ne ſommes pas ici aſſez commodément, ajouta-t-elle, venez, donnez-moi la main. A ces mots, elle lui préſenta la ſienne, & le mena dans une chambre

écartée, où elle s'entretint encore quelque tems avec lui; puis elle le quitta, en lui disant : Demeurez, je suis à vous dans un moment. Il attendit; mais au lieu de la dame, un grand esclave noir arriva le sabre à la main, & regardant mon frère d'un œil terrible : Que fais-tu ici, lui dit-il fièrement ? Alnaschar, à cet aspect, fut tellement saisi de frayeur, qu'il n'eut pas la force de répondre. L'esclave le dépouilla, lui enleva l'or qu'il portoit, & lui déchargea plusieurs coups de sabre dans les chairs seulement. Le malheureux en tomba par terre, où il resta sans mouvement, quoiqu'il eût encore l'usage des sens. Le noir le croyant mort, demanda du sel; l'esclave grecque en apporta plein un grand bassin. Ils en frottèrent les plaies de mon frère, qui eut la présence d'esprit, malgré la douleur cuisante qu'il souffroit, de ne donner aucun signe de vie. Le noir & l'esclave grecque s'étant retirés, la vieille qui avoit fait tomber mon frère dans le piége, vint le prendre par les piés, & le traîna jusqu'à une trappe, qu'elle ouvrit. Elle le jeta dedans, & il se trouva dans un lieu souterrain avec plusieurs corps de gens qui avoient été assassinés. Il s'en apperçut dès qu'il fut revenu à lui; car la violence de sa chûte lui avoit ôté le sentiment. Le sel dont ses plaies avoient été frottées, lui

conſerva la vie. Il reprit peu-à-peu aſſez de force pour ſe ſoutenir; & au bout de deux jours ayant ouvert la trappe durant la nuit, & remarqué dans la cour un endroit propre à ſe cacher, il y demeura juſqu'à la pointe du jour. Alors il vit paroître la déteſtable vieille qui ouvrit la porte de la rue, & partit pour aller chercher une autre proie. Afin qu'elle ne le vît pas, il ne ſortit de ce coupe-gorge que quelques momens après elle, & il vint ſe réfugier chez moi, où il m'apprit toutes les aventures qui lui étoient arrivées en ſi peu de temps.

Au bout d'un mois, il fut parfaitement guéri de ſes bleſſures par les remèdes ſouverains que je lui fis prendre. Il réſolut de ſe venger de la vieille qui l'avoit trompé ſi cruellement. Pour cet effet, il fit une bourſe aſſez grande pour contenir cinq cens pièces d'or, & au lieu d'or, il la remplit de morceaux de verre.

Scheherazade, en achevant ces derniers mots, s'apperçut qu'il étoit jour. Elle n'en dit pas davantage cette nuit; mais le lendemain, elle pourſuivit de cette ſorte l'hiſtoire d'Alnaſchar :



CLXXIXe

CLXXIX^e NUIT.

MON frère, continua le barbier, attacha le ſac de verre autour de lui avec ſa ceinture, ſe déguiſa en vieille, & prit un ſabre, qu'il cacha ſous ſa robe. Un matin il rencontra la vieille qui ſe promenoit déjà par la ville, en cherchant l'occaſion de jouer un mauvais tour à quelqu'un. Il l'aborda, & contrefaiſant la voix d'une femme : N'auriez-vous pas, lui dit-il, un trébuchet à me prêter? Je ſuis une femme de Perſe nouvellement arrivée. J'ai apporté de mon pays cinq cens pièces d'or. Je voudrois bien voir ſi elles ſont de poids. Bonne femme, lui répondit la vieille, vous ne pouviez mieux vous adreſſer qu'à moi. Venez, vous n'avez qu'à me ſuivre, je vous menerai chez mon fils qui eſt changeur, il ſe fera un plaiſir de vous les peſer lui-même pour vous en épargner la peine. Ne perdons pas de tems, afin de le trouver avant qu'il aille à ſa boutique. Mon frère la ſuivit juſqu'à la maiſon où elle l'avoit introduit la première fois, & la porte fut ouverte par l'eſclave grecque.

La vieille mena mon frère dans la ſalle, où elle lui dit d'attendre un moment, qu'elle alloit

faire venir ſon fils. Le prétendu fils parut ſous la forme du vilain eſclave noir : Maudite vieille, dit-il à mon frère, lève-toi & me ſuis. En diſant ces mots, il marcha devant pour le mener au lieu où il vouloit le maſſacrer. Alnaſchar ſe leva, le ſuivit, & tirant ſon ſabre de deſſous ſa robe, il le lui déchargea ſur le cou par derrière ſi adroitement, qu'il lui abattit la tête. Il la prit auſſitôt d'une main, & de l'autre il traîna le cadavre juſqu'au lieu ſouterrain où il le jeta avec la tête. L'eſclave grecque accoutumée à ce manège, ſe fit bientôt voir avec le baſſin plein de ſel; mais quand elle vit Alnaſchar le ſabre à la main, & qui avoit quitté le voile dont il s'étoit couvert le viſage, elle laiſſa tomber le baſſin & s'enfuit; mais mon frère courant plus fort qu'elle, la joignit, & lui fit voler la tête de deſſus les épaules. La méchante vieille accourut au bruit, & il ſe ſaiſit d'elle avant qu'elle eût le tems de lui échapper. Perfide, s'écria-t-il, me reconnois-tu? Hélas, ſeigneur, répondit-elle en tremblant, qui êtes-vous? Je ne me ſouviens pas de vous avoir jamais vu. Je ſuis, dit-il, celui chez qui tu entras l'autre jour pour te laver & faire ta prière d'hypocrite : t'en ſouvient-il? Alors elle ſe mit à genoux pour lui demander pardon, mais il la coupa en quatre pièces.

Il ne reſtoit plus que la dame qui ne ſavoit rien de ce qui venoit de ſe paſſer chez elle. Il la chercha, & la trouva dans une chambre où elle penſa s'évanouir quand elle le vit paroître. Elle lui demanda la vie, & il eut la générosité de la lui accorder. Madame, lui dit-il, comment pouvez-vous être avec des gens auſſi méchans que ceux dont je viens de me venger ſi juſtement? J'étois, lui répondit-elle, la femme d'un honnête marchand, & la maudite vieille dont je ne connoiſſois pas la méchanceté, me venoit voir quelquefois. Madame, me dit-elle un jour, nous avons de belles noces chez nous; vous y prendriez beaucoup de plaiſir, ſi vous vouliez nous faire l'honneur de vous y trouver. Je me laiſſai perſuader. Je pris mon plus bel habit avec une bourſe de cent pièces d'or: je la ſuivis; elle me mena dans cette maiſon, où je trouvai ce noir qui me retint par force; & il y a trois ans que j'y ſuis avec bien de la douleur. De la manière dont ce déteſtable noir ſe gouvernoit, reprit mon frère, il faut qu'il ait amaſſé bien des richeſſes. Il y en a tant, repartit-elle, que vous ſerez riche à jamais, ſi vous pouvez les emporter: ſuivez-moi & vous les verrez. Elle conduiſit Alnaſchar dans une chambre où elle lui fit voir effectivement pluſieurs coffres pleins d'or, qu'il conſidéra avec

une admiration dont il ne pouvoit revenir. Allez, dit-elle; & amenez assez de monde pour emporter tout cela. Mon frère ne se le fit pas dire deux fois; il sortit, & ne fut dehors qu'autant de tems qu'il lui en fallut pour assembler dix hommes. Il les emmena avec lui; & en arrivant à la maison, il fut fort étonné de trouver la porte ouverte : mais il le fut bien davantage, lorsqu'étant entré dans la chambre où il avoit vu les coffres, il n'en trouva pas un seul. La dame plus rusée & plus diligente que lui, les avoit fait enlever & avoit disparu elle-même. Au défaut des coffres & pour ne s'en pas retourner les mains vides, il fit emporter tout ce qu'il put trouver de meubles dans les chambres & dans les garde-meubles où il y en avoit beaucoup plus qu'il ne lui en falloit pour le dédommager des cinq cens pièces d'or qui lui avoient été volées. Mais en sortant de la maison, il oublia de fermer la porte. Les voisins qui avoient reconnu mon frère & vu les porteurs aller & venir, coururent avertir le juge de police de ce déménagement qui leur avoit paru suspect. Alnaschar passa la nuit assez tranquillement; mais le lendemain matin comme il sortoit du logis, il rencontra à sa porte vingt hommes des gens du juge de police qui se saisirent de lui. Venez avec nous, lui dirent-ils, notre maître veut

parler à vous. Mon frère les pria de se donner un moment de patience, & leur offrit une somme d'argent pour qu'ils le laissassent échapper; mais au lieu de l'écouter, ils le lièrent & le forcèrent de marcher avec eux. Ils rencontrèrent dans une rue un ancien ami de mon frère, qui les arrêta, & s'informa d'eux pour quelle raison ils l'emmenoient : il leur proposa même une somme considérable pour le lâcher, & rapporter au juge de police qu'ils ne l'avoient pas trouvé; mais il ne put rien obtenir d'eux, & ils menèrent Alnaschar au juge de police.

Scheherazade cessa de parler en cet endroit, parce qu'elle remarqua qu'il étoit jour. La nuit suivante elle reprit le fil de sa narration, & dit au sultan des Indes:

CLXXX^e NUIT.

SIRE, quand les gardes, poursuivit le barbier, eurent conduit mon frère devant le juge de police, ce magistrat lui dit : Je vous demande où vous avez pris tous les meubles que vous fîtes porter hier chez vous? Seigneur, répondit Alnaschar, je suis prêt à vous dire la vérité; mais permettez-moi auparavant d'avoir recours à votre clémence, & de vous supplier de me

donner votre parole, qu'il ne me ſera rien fait. Je vous la donne, répliqua le juge. Alors mon frère lui raconta ſans déguiſement tout ce qui lui étoit arrivé, & tout ce qu'il avoit fait depuis que la vieille étoit venue faire ſa prière chez lui, juſqu'à ce qu'il ne trouva plus la jeune dame dans la chambre où il l'avoit laiſſée après avoir tué le noir, l'eſclave grecque & la vieille. A l'égard de ce qu'il avoit fait emporter chez lui, il ſupplia le juge de lui en laiſſer au moins une partie pour le récompenſer des cinq cens pièces d'or qu'on lui avoit volées.

Le juge ſans rien promettre à mon frère, envoya chez lui quelques-uns de ſes gens pour enlever tout ce qu'il y avoit; & lorſqu'on lui eut rapporté qu'il n'y reſtoit plus rien, & que tout avoit été mis dans ſon garde-meuble, il commanda auſſi-tôt à mon frère de ſortir de la ville, & de n'y revenir de ſa vie, parce qu'il craignoit que s'il y demeuroit, il n'allât ſe plaindre de ſon injuſtice au calife. Cependant Alnaſchar obéit à l'ordre ſans murmurer, & ſortit de la ville pour ſe réfugier dans une autre. En chemin il fut rencontré par des voleurs qui le dépouillèrent, & le mirent nud comme la main. Je n'eus pas plutôt appris cette fâcheuſe nouvelle, que je pris un habit & allai le trouver

où il étoit. Après l'avoir consolé le mieux qu'il me fut possible, je le ramenai & le fis entrer secrètement dans la ville, où j'en eus autant de soin que de ses autres frères.

HISTOIRE

Du sixième Frère du Barbier.

IL ne me reste plus à vous raconter que l'histoire de mon sixième frère, appelé Schacabac aux lèvres fendues. Il avoit eu d'abord l'industrie de bien faire valoir les cent dragmes d'argent qu'il avoit eues en partage, de même que ses autres frères; de sorte qu'il s'étoit vu fort à son aise; mais un revers de fortune le réduisit à la nécessité de demander sa vie. Il s'en acquittoit avec adresse, & il s'étudioit surtout à se procurer l'entrée des grandes maisons par l'entremise des officiers & des domestiques, pour avoir un libre accès auprès des maîtres, & s'attirer leur compassion.

Un jour qu'il passoit devant un hôtel magnifique, dont la porte élevée laissoit voir une cour très-spacieuse, où il y avoit une foule de domestiques, il s'approcha de l'un d'entr'eux, & lui demanda à qui appartenoit cet

hôtel. Bon-homme, lui répondit le domestique, d'où venez-vous pour me faire cette demande? Tout ce que vous voyez ne vous fait-il pas connoître que c'est l'hôtel d'un (1) Barmecide? Mon frère, à qui la générosité & la libéralité des Barmecides étoient connues, s'adressa aux portiers, car il y en avoit plus d'un, & les pria de lui donner l'aumône. Entrez, lui dirent-ils, personne ne vous en empêche, & adressez-vous vous-même au maître de la maison, il vous renverra content.

Mon frère ne s'attendoit pas à tant d'honnêteté; il en remercia les portiers, & entra, avec leur permission, dans l'hôtel, qui étoit si vaste, qu'il mit beaucoup de tems à gagner l'appartement du Barmecide. Il pénétra enfin jusqu'à un grand bâtiment en quarré, d'une très-belle architecture, & entra par un vestibule qui lui fit découvrir un jardin des plus propres, avec des allées de cailloux de différentes couleurs qui réjouissoient la vue. Les appartemens d'en-bas qui regnoient à l'entour, étoient presque tous à jour. Ils se fermoient avec de grands rideaux pour garantir du soleil, & on les ou-

(1) Les Barmecides, comme on l'a déjà dit ailleurs, étoient une noble famille de Perse qui s'étoit établie à Bagdad.

vroit pour prendre le frais quand la chaleur étoit paſſée.

Un lieu ſi agréable auroit cauſé de l'admiration à mon frère, s'il eut eu l'eſprit plus content qu'il ne l'avoit. Il avança & entra dans une ſalle richement meublée & ornée de peintures à feuillages d'or & d'azur, où il apperçut un homme vénérable avec une longue barbe blanche, aſſis ſur un ſopha à la place d'honneur, ce qui lui fit juger que c'étoit le maître de la maiſon. En effet, c'étoit le ſeigneur Barmecide lui-même, qui lui dit d'une manière obligeante qu'il étoit le bien-venu, & lui demanda ce qu'il ſouhaitoit. Seigneur, lui répondit mon frère d'un air à lui faire pitié, je ſuis un pauvre homme qui ai beſoin de l'aſſiſtance des perſonnes puiſſantes & généreuſes comme vous. Il ne pouvoit mieux s'adreſſer qu'à ce ſeigneur, qui étoit recommandable par mille belles qualités.

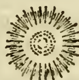
Le Barmecide parut étonné de la réponſe de mon frère ; & portant ſes deux mains à ſon eſtomac, comme pour déchirer ſon habit en ſigne de douleur : Eſt-il poſſible, s'écria-t-il, que je ſois à Bagdad, & qu'un homme tel que vous, ſoit dans la néceſſité que vous dites ? Voilà ce que je ne puis ſouffrir. A ces démonſtrations, mon frère, prévenu qu'il alloit lui don-

ner une marque ſingulière de ſa libéralité, lui donna mille bénédictions, & lui ſouhaita toute ſorte de biens. Il ne ſera pas dit, reprit le Barmecide, que je vous abandonne, & je ne prétends pas non plus que vous m'abandonniez. Seigneur, répliqua mon frère, je vous jure que je n'ai rien mangé d'aujourd'hui. Eſt-il bien vrai, repartit le Barmecide, que vous ſoyez à jeun à l'heure qu'il eſt ? Hélas le pauvre homme ! il meurt de faim ! Holà, garçon, ajouta-t-il en élevant la voix, qu'on apporte vîte le baſſin & l'eau, que nous nous lavions les mains. Quoiqu'aucun garçon ne parût, & que mon frère ne vît ni baſſin ni eau, le Barmecide néanmoins ne laiſſa pas de ſe frotter les mains comme ſi quelqu'un eût verſé de l'eau deſſus ; & en faiſant cela, il diſoit à mon frère : Approchez donc, lavez-vous avec moi. Schacabac jugea bien par-là que le ſeigneur Barmecide aimoit à rire ; & comme il entendoit lui-même la raillerie, & qu'il n'ignoroit pas la complaiſance que les pauvres doivent avoir pour les riches, s'ils en veulent tirer bon parti, il s'approcha & fit comme lui.

Allons, dit alors le Barmecide, qu'on apporte à manger, & qu'on ne nous faſſe point attendre. En achevant ces paroles, quoiqu'on n'eût rien apporté, il commença de faire comme

s'il eût pris quelque chose dans un plat, de porter à sa bouche & de mâcher à vide, en disant à mon frère : Mangez, mon hôte, je vous en prie, agissez aussi librement que si vous étiez chez vous : mangez donc; pour un homme affamé, il me semble que vous faites la petite bouche. Pardonnez-moi, seigneur, lui répondit Schacabac en imitant parfaitement ses gestes, vous voyez que je ne perds pas de tems, & que je fais assez bien mon devoir. Que dites-vous de ce pain, reprit le Barmecide, ne le trouvez-vous pas excellent? Ah, seigneur, repartit mon frère, qui ne voyoit pas plus de pain que de viande, jamais je n'en ai mangé de si blanc ni de si délicat. Mangez-en donc tout votre saoul, répliqua le seigneur Barmecide; je vous assure que j'ai acheté cinq cens pièces d'or la boulangère qui me fait de si bon pain.

Scheherazade vouloit continuer; mais le jour qui paroissoit, l'obligea de s'arrêter à ces dernières paroles. La nuit suivante, elle poursuivit de cette manière :



CLXXXI^e NUIT.

Le Barmecide, dit le barbier, après avoir parlé de l'efclave fa boulangère, & vanté fon pain, que mon frère ne mangeoit qu'en idée, s'écria : Garçon, apporte-nous un autre plat. Mon brave hôte, dit-il à mon frère, encore qu'aucun garçon n'eût paru, goûtez de ce nouveau mets, & me dites fi jamais vous avez mangé du mouton cuit avec du bled mondé, qui fût mieux accommodé que celui-là ? Il eft admirable, lui répondit mon frère ; auffi je m'en donne comme il faut. Que vous me faites de plaifir, reprit le feigneur Barmecide : je vous conjure par la fatisfaction que j'ai de vous voir fi bien manger, de ne rien laiffer de ce mets, puifque vous le trouvez fi fort à votre goût. Peu de tems après, il demanda une oie à la fauce douce, accommodée avec du vinaigre, du miel, des raifins fecs, des pois chiches & des figues fèches ; ce qui fut apporté comme le plat de viande de mouton. L'oie eft bien graffe, dit le Barmecide, mangez-en feulement une cuiffe & une aîle. Il faut ménager votre appétit, car il nous revient encore beaucoup d'autres chofes. Effectivement, il demanda plu-

ſieurs autres plats de différentes ſortes, dont mon frère, en mourant de faim, continua de faire ſemblant de manger : mais ce qu'il vanta plus que tout le reſte, fut un agneau nourri de piſtaches qu'il ordonna qu'on ſervît, & qui fut ſervi de méme que les plats précédens. Oh! pour ce mets, dit le ſeigneur Barmecide, c'eſt un mets dont on ne mange point ailleurs que chez moi ; je veux que vous vous en raſſaſſiez. En diſant cela, il fit comme s'il eût eu un morceau à la main, & l'approchant de la bouche de mon frère : Tenez, lui dit-il, avalez cela, vous allez juger ſi j'ai tort de vous vanter ce plat. Mon frère alongea la tête, ouvrit la bouche, feignit de prendre le morceau, de le mâcher & de l'avaler avec un extrême plaiſir. Je ſavois bien, reprit le Barmecide, que vous le trouveriez bon. Rien au monde n'eſt plus exquis, repartit mon frère : franchement, c'eſt une choſe délicieuſe que votre table. Qu'on apporte à préſent le ragoût, s'écria le Barmecide; je crois que vous n'en ferez pas moins content que de l'agneau : hé bien, qu'en penſez-vous? Il eſt merveilleux, répondit Schacabac; on y ſent tout à la fois l'ambre, le clou de gérofle, la muſcade, le gingembre, le poivre, & les herbes les plus odorantes; & toutes ces odeurs ſont ſi bien ménagées, que

l'une n'empêche pas qu'on ne ſente l'autre : quelle volupté ! Faites honneur à ce ragoût, répliqua le Barmecide ; mangez-en donc, je vous en prie. Holà, garçon, ajouta-t-il en hauſſant la voix, qu'on nous donne un nouveau ragoût. Non pas, s'il vous plaît, interrompit mon frère : en vérité, ſeigneur, il n'eſt pas poſſible que je mange davantage ; je n'en puis plus.

Qu'on deſſerve donc, dit alors le Barmecide, & qu'on apporte les fruits. Il attendit un moment, comme pour donner le tems aux officiers de deſſervir ; après quoi reprenant la parole : Goûtez de ces amandes, pourſuivit-il, elles ſont bonnes & fraîchement cueillies. Ils firent l'un & l'autre de même que s'ils euſſent ôté la peau des amandes & qu'ils les euſſent mangées. Après cela, le Barmecide invitant mon frère à prendre d'autres choſes : Voilà, lui dit-il, de toutes ſortes de fruits, des gâteaux, des confitures sèches, des compotes ; choiſiſſez ce qu'il vous plaira. Puis avançant la main, comme s'il lui eût préſenté quelque choſe : Tenez, continua-t-il, voici une tablette excellente pour aider à faire la digeſtion. Schacabac fit ſemblant de prendre & de manger. Seigneur, dit-il, le muſc n'y manque pas. Ces ſortes de tablettes ſe font chez moi, répondit le Barmecide ; & en cela, comme en tout ce qui ſe

fait dans ma maiſon, rien n'eſt épargné. Il excita encore mon frère à manger. Pour un homme, pourſuivit-il, qui étiez encore à jeun lorſque vous êtes entré ici, il me paroît que vous n'avez guère mangé. Seigneur, lui repartit mon frère, qui avoit mal aux mâchoires à force de mâcher à vide, je vous aſſure que je ſuis tellement rempli, que je ne ſaurois manger un ſeul morceau davantage.

Mon hôte, reprit le Barmecide, après avoir ſi bien mangé, il faut que nous buvions (1) : vous boirez bien du vin. Seigneur, lui dit mon frère, je ne boirai pas de vin, s'il vous plaît, puiſque cela m'eſt défendu. Vous êtes trop ſcrupuleux, répliqua le Barmecide : faites comme moi. J'en boirai donc par complaiſance, repartit Schacabac : à ce que je vois, vous voulez que rien ne manque à votre feſtin. Mais comme je ne ſuis point accoutumé à boire du vin, je crains de commettre quelque faute contre la bienſéance, & même contre le reſpect qui vous eſt dû ; c'eſt pourquoi je vous prie encore de me diſpenſer de boire du vin ; je me contenterai de boire de l'eau. Non, non, dit le Barmecide, vous boirez du vin. En même tems il

(1) Les orientaux, & particulièrement les mahométans, ne boivent qu'après le repas.

commanda qu'on en apportât; mais le vin ne fut pas plus réel que la viande & les fruits. Il fit ſemblant de ſe verſer à boire, & de boire le premier; puis faiſant ſemblant de verſer à boire pour mon frère & de lui préſenter le verre : Buvez à ma ſanté, lui dit-il, ſachons un peu ſi vous trouverez ce vin bon. Mon frère feignit de prendre le verre, de le regarder de près comme pour voir ſi la couleur du vin étoit belle, & de ſe le porter au nez pour juger ſi l'odeur en étoit agréable; puis il fit une profonde inclination de tête au Barmecide, pour lui marquer qu'il prenoit la liberté de boire à ſa ſanté, & enfin il fit ſemblant de boire avec toutes les démonſtrations d'un homme qui boit avec plaiſir. Seigneur, dit-il, je trouve ce vin excellent : mais il n'eſt pas aſſez fort, ce me ſemble. Si vous en ſouhaitez qui ait plus de force, répondit le Barmecide, vous n'avez qu'à parler; il y en a dans ma cave de pluſieurs ſortes. Voyez ſi vous ſerez content de celui-ci. A ces mots, il fit ſemblant de ſe verſer d'un autre vin à lui-même, & puis à mon frère : il fit cela tant de fois, que Schacabac feignant que le vin l'avoit échauffé, contrefit l'homme ivre, leva la main & frappa le Barmecide à la tête ſi rudement, qu'il le renverſa par terre. Il voulut même le frapper encore; mais le Barmecide

mecide préſentant la main pour éviter le coup, lui cria : Etes-vous fou? Alors mon frère ſe retenant, lui dit : Seigneur, vous avez eu la bonté de recevoir chez vous votre eſclave, & de lui donner un grand feſtin : vous deviez vous contenter de m'avoir fait manger; il ne falloit pas me faire boire de vin, car je vous avois bien dit que je pourrois vous manquer de reſpect. J'en ſuis très-fâché, & je vous en demande mille pardons.

A peine eut-il achevé ces paroles, que le Barmecide, au lieu de ſe mettre en colère, ſe prit à rire de toute ſa force. Il y a longtems, lui dit-il, que je cherche un homme de votre caractère..... Mais, ſire, dit Scheherazade, au ſultan des Indes, je ne prends pas garde qu'il eſt jour. Schahriar ſe leva auſſitôt, & la nuit ſuivante, la ſultane continua de parler dans ces termes :

CLXXXII^e NUIT.

SIRE, le barbier pourſuivant l'hiſtoire de ſon ſixième frère : Le Barmecide, ajouta-t-il, fit mille careſſes à Schacabac. Non-ſeulement, lui dit-il, je vous pardonne le coup que vous m'avez donné, je veux même déſormais que

nous ſoyons amis, & que vous n'ayez pas d'autre maiſon que la mienne. Vous avez eu la complaiſance de vous accommoder à mon humeur, & la patience de ſoutenir la plaiſanterie juſqu'au bout; mais nous allons manger réellement. En achevant ces paroles, il frappa des mains, & commanda à pluſieurs domeſtiques qui parurent, d'apporter la table & de ſervir. Il fut obéi promptement, & mon frère fut régalé des mêmes mets dont il n'avoit goûté qu'en idée. Lorſqu'on eut deſſervi, on apporta du vin, & en même tems un nombre d'eſclaves belles & richement habillées, entrèrent & chantèrent au ſon des inſtrumens quelques airs agréables. Enfin, Schacabac eut tout ſujet d'être content des bontés & des honnêtetés du Barmecide, qui le goûta, en uſa avec lui familièrement, & lui fit donner un habit de ſa garde-robe.

Le Barmecide trouva dans mon frère tant d'eſprit, & une ſi grande intelligence en toutes choſes, que peu de jours après il lui confia le ſoin de toute ſa maiſon & de toutes ſes affaires. Mon frère s'acquitta fort bien de ſon emploi durant vingt années. Au bout de ce tems-là, le généreux Barmecide, accablé de vieilleſſe, mourut; & n'ayant pas laiſſé d'héritiers, on confiſqua tous ſes biens au profit du prince.

On dépouilla mon frère de tous ceux qu'il avoit amassés ; de sorte que se voyant reduit à son premier état, il se joignit à une caravane de pélerins de la Mecque, dans le dessein de faire ce pélerinage à la faveur de leurs charités. Par malheur, la caravane fut attaquée & pillée par un nombre de bedouins (1) supérieur à celui des pélerins. Mon frère se trouva esclave d'un bedouin, qui lui donna la bastonade pendant plusieurs jours pour l'obliger à se racheter. Schacabac lui protesta qu'il le maltraitoit inutilement. Je suis votre esclave, lui disoit-il, vous pouvez disposer de moi à votre volonté ; mais je vous déclare que je suis dans la dernière pauvreté, & qu'il n'est pas en mon pouvoir de me racheter. Enfin, mon frère eut beau lui exposer toute sa misère, & tâcher de le fléchir par ses larmes, le bedouin fut impitoyable ; & de dépit de se voir frustré d'une somme considérable sur laquelle il avoit compté, il prit son couteau & lui fendit les lèvres pour se venger, par cette inhumanité, de la perte qu'il croyoit avoir faite.

Le bedouin avoit une femme assez jolie, &

(1) Les bedouins sont des arabes errans par les déserts, qui pillent les caravanes quand elles ne sont pas assez fortes pour leur résister.

ſouvent quand il alloit faire ſes courſes, il laiſſoit mon frère ſeul avec elle. Alors la femme n'oublioit rien pour conſoler mon frère de la rigueur de l'eſclavage. Elle lui faiſoit aſſez connoître qu'elle l'aimoit; mais il n'oſoit répondre à ſa paſſion, de peur de s'en repentir, & il évitoit de ſe trouver ſeul avec elle, autant qu'elle cherchoit l'occaſion d'être ſeule avec lui. Elle avoit une ſi grande habitude de badiner & de jouer avec le cruel Schacabac toutes les fois qu'elle le voyoit, que cela lui arriva un jour en préſence de ſon mari. Mon frère, ſans prendre garde qu'il les obſervoit, s'aviſa, pour ſes péchés, de badiner auſſi avec elle. Le bedouin s'imagina auſſitôt qu'ils vivoient tous deux dans une intelligence criminelle; & ce ſoupçon le mettant en fureur, il ſe jeta ſur mon frère; & après l'avoir mutilé d'une manière barbare, il le conduiſit ſur un chameau au haut d'une montagne déſerte où il le laiſſa. La montagne étoit ſur le chemin de Bagdad, de ſorte que les paſſans qui l'avoient rencontré, me donnèrent avis du lieu où il étoit. Je m'y rendis en diligence. Je trouvai l'infortuné Schacabac dans un état déplorable. Je lui donnai le ſecours dont il avoit beſoin, & le ramenai dans la ville.

Voilà ce que je racontai au calife Moſtanſer

Billah, ajouta le barbier. Ce prince m'applaudit par de nouveaux éclats de rire. C'eſt préſentement, me dit-il, que je ne puis douter qu'on ne vous ait donné, à juſte titre, le ſurnom de ſilencieux : perſonne ne peut dire le contraire. Pour certaines cauſes, néanmoins, je vous commande de ſortir au plutôt de la ville. Allez, & que je n'entende plus parler de vous. Je cédai à la néceſſité, & voyageai pluſieurs années dans des pays éloignés. J'appris enfin que le calife étoit mort ; je retournai à Bagdad, où je ne trouvai pas un ſeul de mes frères en vie. Ce fut à mon retour en cette ville, que je rendis au jeune boiteux le ſervice important que vous avez entendu. Vous êtes pourtant témoin de ſon ingratitude, & de la manière injurieuſe dont il m'a traité. Au lieu de me témoigner de la reconnoiſſance, il a mieux aimé me fuir & s'éloigner de ſon pays. Quand j'eus appris qu'il n'étoit plus à Bagdad, quoique perſonne ne me ſut dire au vrai de quel côté il avoit tourné ſes pas, je ne laiſſai pas toutefois de me mettre en chemin pour le chercher. Il y a long-tems que je cours de province en province, & lorſque j'y penſois le moins, je l'ai rencontré aujourd'hui. Je ne m'attendois pas à le voir ſi irrité contre moi.

Scheherazade, en cet endroit, s'apperce-

vant qu'il étoit jour, se tut, & la nuit suivante, elle reprit ainsi le fil de son discours:

CLXXXIIIe NUIT.

Sire, le tailleur acheva de raconter au sultan de Casgar l'histoire du jeune boiteux & du barbier de Bagdad, de la manière que j'eus l'honneur de dire hier à votre majesté : Quand le barbier, continua-t-il, eut fini son histoire, nous trouvâmes que le jeune homme n'avoit pas eu tort de l'accuser d'être un grand parleur. Néanmoins nous voulûmes qu'il demeurât avec nous, & qu'il fût du régal que le maître de la maison nous avoit préparé. Nous nous mîmes donc à table, & nous nous réjouîmes jusqu'à la prière d'entre le midi & le coucher du soleil. Alors toute la compagnie se sépara, & je vins travailler à ma boutique en attendant qu'il fût tems de m'en retourner chez moi.

Ce fut dans cet intervalle que le petit bossu, à demi-ivre, se présenta devant ma boutique, qu'il chanta & joua de son tambour de basque. Je crus qu'en l'emmenant au logis avec moi, je ne manquerois pas de divertir ma femme ; c'est pourquoi je l'emmenai. Ma femme

nous donna un plat de poiſſon, & j'en ſervis un morceau au boſſu, qui le mangea ſans prendre garde qu'il y avoit une arrête. Il tomba devant nous ſans ſentiment. Après avoir en vain eſſayé de le ſecourir, dans l'embarras où nous mit un accident ſi funeſte, & dans la crainte qu'il nous cauſa, nous n'héſitâmes point à porter le corps hors de chez nous, & nous le fîmes adroitement recevoir chez le médecin juif. Le médecin juif le deſcendit dans la chambre du pourvoyeur, & le pourvoyeur le porta dans la rue, où on a cru que le marchand l'avoit tué. Voilà, ſire, ajouta le tailleur, ce que j'avois à dire pour ſatisfaire votre majeſté. C'eſt à elle à prononcer ſi nous ſommes dignes de ſa clémence ou de ſa colère, de la vie ou de la mort.

Le ſultan de Caſgar laiſſa voir ſur ſon viſage un air content, qui redonna la vie au tailleur & à ſes camarades. Je ne puis diſconvenir, dit-il, que je ne ſois plus frappé de l'hiſtoire du jeune boiteux, de celle du barbier & des aventures de ſes frères, que de l'hiſtoire de mon bouffon; mais avant que de vous renvoyer chez vous tous quatre, & qu'on enterre le corps du boſſu, je voudrois voir ce barbier qui eſt cauſe que je vous pardonne. Puiſqu'il ſe trouve dans ma capitale, il eſt aiſé de con-

tenter ma curiofité. En même tems il dépêcha un huiffier pour l'aller chercher, avec le tailleur, qui favoit où il pourroit être.

L'huiffier & le tailleur revinrent bientôt, & amenèrent le barbier qu'ils préfentèrent au fultan. Le barbier étoit un vieillard qui pouvoit avoir quatre-vingt-dix ans. Il avoit la barbe & les fourcils blancs comme neige, les oreilles pendantes & le nez fort long. Le fultan ne put s'empêcher de rire en le voyant. Homme filencieux, lui dit-il, j'ai appris que vous faviez des hiftoires merveilleufes, voudriez-vous bien m'en raconter quelques-unes? Sire, lui répondit le barbier, laiffons-là, s'il vous plaît, pour le préfent, des hiftoires que je puis favoir. Je fupplie très-humblement votre majefté de me permettre de lui demander ce que font ici devant elle ce chrétien, ce juif, ce mufulman, & ce boffu mort que je vois là étendu par terre. Le fultan fourit de la liberté du barbier, & lui repliqua: qu'eft-ce que cela vous importe? Sire, repartit le barbier, il m'importe de faire la demande que je fais, afin que votre majefté fache que je ne fuis pas un grand parleur, comme quelques-uns le prétendent, mais un homme juftement appelé le filencieux,

Scheherazade, frappée par la clarté du jour

qui commençoit à éclairer l'appartement du ſultan des Indes, garda le ſilence en cet endroit, & continua ainſi la nuit ſuivante :

CLXXXIV^e NUIT.

SIRE, le ſultan de Caſgar eut la complaiſance de ſatisfaire la curioſité du barbier. Il commanda qu'on lui racontât l'hiſtoire du petit boſſu, puiſqu'il paroiſſoit le ſouhaiter avec ardeur. Lorſque le barbier l'eut entendue, il branla la tête comme s'il eût voulu dire qu'il y avoit là-deſſous quelque choſe de caché qu'il ne comprenoit pas. Véritablement, s'écria-t-il, cette hiſtoire eſt ſurprenante; mais je ſuis bien-aiſe d'examiner de près ce boſſu. Il s'en approcha, s'aſſit par terre, prit la tête ſur ſes genoux, & après l'avoir attentivement regardée, il fit tout-à-coup un ſi grand éclat de rire & avec ſi peu de retenue, qu'il ſe laiſſa aller ſur le dos à la renverſe, ſans conſidérer qu'il étoit devant le ſultan de Caſgar. Puis ſe relevant ſans ceſſer de rire : On le dit bien, & avec raiſon, s'écria-t-il encore, qu'on ne meurt pas ſans cauſe. Si jamais hiſtoire a mérité d'être écrite en lettres d'or, c'eſt celle de ce boſſu.

A ces paroles, tout le monde regarda le bar-

bier comme un bouffon, ou comme un vieillard qui avoit l'efprit égaré. Homme filencieux, lui dit le fultan, parlez-moi : qu'avez-vous donc à rire fi fort? Sire, répondit le barbier, je jure par l'humeur bienfaifante de votre majefté, que ce boffu n'eft pas mort; il eft encore en vie, & je veux paffer pour un extravagant, fi je ne vous le fais voir à l'heure même. En achevant ces mots, il prit une boîte où il y avoit plufieurs remèdes, qu'il portoit fur lui pour s'en fervir dans l'occafion, & il en tira une petite fiole balfamique dont il frotta longtems le cou du boffu. Enfuite il prit dans fon étui un ferrement fort propre qu'il lui mit entre les dents; & après lui avoir ouvert la bouche, il lui enfonça dans le gofier de petites pincettes, avec quoi il tira le morceau de poiffon & l'arrête qu'il fit voir à tout le monde. Auffi-tôt le boffu éternua, étendit les bras & les piés, ouvrit les yeux, & donna plufieurs autres fignes de vie.

Le fultan de Cafgar & tous ceux qui furent témoins d'une fi belle opération, furent moins furpris de voir revivre le boffu, après avoir paffé une nuit entière & la plus grande partie du jour fans donner aucun figne de vie, que du mérite & de la capacité du barbier, qu'on commença, malgré fes défauts, à regarder comme

un grand perſonnage. Le ſultan, ravi de joie & d'admiration, ordonna que l'hiſtoire du boſſu fût miſe par écrit avec celle du barbier; afin que ſa mémoire qui méritoit ſi bien d'être conſervée, ne s'en éteignît jamais. Il n'en demeura pas-là; pour que le tailleur, le médecin juif, le pourvoyeur, & le marchand chrétien, ne ſe reſſouvinſſent qu'avec plaiſir de l'aventure que l'accident du boſſu leur avoit cauſée, il ne les renvoya chez eux qu'après leur avoir donné à chacun une robe fort riche dont il les fit revêtir en ſa préſence. A l'égard du barbier, il l'honora d'une groſſe penſion, & le retint auprès de ſa perſonne.

La ſultane Scheherazade finit ainſi cette longue ſuite d'aventures auxquelles la prétendue mort du boſſu avoit donné occaſion. Comme le jour paroiſſoit déjà, elle ſe tut; & ſa chère ſœur Dinarzade voyant qu'elle ne parloit plus, lui dit: Ma princeſſe, ma ſultane, je ſuis d'autant plus charmée de l'hiſtoire que vous venez d'achever, qu'elle finit par un incident à quoi je ne m'attendois pas. J'avois cru le boſſu mort abſolument. Cette ſurpriſe m'a fait plaiſir, dit Schahriar, auſſi-bien que les aventures des frères du barbier. L'hiſtoire du jeune boiteux de Bagdad m'a encore fort divertie, reprit Dinarzade. J'en ſuis bien-aiſe, ma chère ſœur, dit la ſul-

tane; & puiſque j'aï eu le bonheur de ne pas ennuyer le ſultan, notre ſeigneur & maître, ſi ſa majeſté me faiſoit encore la grâce de me conſerver la vie, j'aurois l'honneur de lui raconter demain l'hiſtoire des amours d'Aboulhaſſan Ali Ebn Becar & de Schemſelnihar, favorite du calife Haroun Alraſchid, qui n'eſt pas moins digne de ſon attention & de la vôtre que l'hiſtoire du boſſu. Le ſultan des Indes, qui étoit aſſez content des choſes dont Scheherazade l'avoit entretenu juſqu'alors, ſe laiſſa aller au plaiſir d'entendre encore l'hiſtoire qu'elle lui promettoit.

Il ſe leva pour faire ſa prière & tenir ſon conſeil, ſans toutefois rien témoigner de ſa bonne volonté à la ſultane.

CLXXXV^e NUIT.

Dinarzade, toujours ſoigneuſe d'éveiller ſa ſœur, l'appella cette nuit à l'heure ordinaire. Ma chère ſœur, lui dit-elle, le jour paroîtra bientôt; je vous ſupplie en attendant, de nous raconter quelqu'une de ces hiſtoires agréables que vous ſavez. Il n'en faut pas chercher d'autre, dit Schahriar, que celle des amours d'Aboulhaſſan Ali Ebn Becar & de Schemſelnihar,

favorite du calife Haroun Alraſchid. Sire, dit Scheherazade, je vais contenter votre curioſité. En même temps, elle commença de cette manière :

HISTOIRE

D'Aboulhaſſan Ali Ebn Becar, & de Schemſelnihar, favorite du calife Haroun Alraſchid.

SOUS le règne du calife Haroun Alraſchid, il y avoit à Bagdad un droguiſte qui ſe nommoit Aboulhaſſan Ebn Thaher, homme puiſſamment riche, bien fait, & très-agréable de ſa perſonne. Il avoit plus d'eſprit & de politeſſe que n'en ont ordinairement les gens de ſa profeſſion ; & ſa droiture, ſa ſincérité, & l'enjouement de ſon humeur, le faiſoient aimer & rechercher de tout le monde. Le calife, qui connoiſſoit ſon mérite, avoit en lui une confiance aveugle. Il l'eſtimoit tant, qu'il ſe repoſoit ſur lui du ſoin de faire fournir aux dames ſes favorites toutes les choſes dont elles pouvoient avoir beſoin. C'étoit lui qui choiſiſſoit leurs habits, leurs ameublemens & leurs pierreries, ce qu'il faiſoit avec un goût admirable.

Ses bonnes qualités & la faveur du calife,

attiroient chez lui les fils des émirs & des autres officiers du premier rang ; ſa maiſon étoit le rendez-vous de toute la nobleſſe de la cour. Mais parmi les jeunes ſeigneurs qui l'alloient voir tous les jours, il y en avoit un qu'il conſidéroit plus que tous les autres, & avec lequel il avoit contracté une amitié particulière. Ce ſeigneur s'appeloit Aboulhaſſan Ali Ebn Becar, & tiroit ſon origine d'une ancienne famille royale de Perſe. Cette famille ſubſiſtoit encore à Bagdad depuis que par la force de leurs armes, les muſulmans avoient fait la conquête de ce royaume. La nature ſembloit avoir pris plaiſir à aſſembler dans ce jeune prince les plus rares qualités du corps & de l'eſprit. Il avoit le viſage d'une beauté achevée, la taille fine, un air aiſé, & une phyſionomie ſi engageante, qu'on ne pouvoit le voir ſans l'aimer d'abord. Quand il parloit, il s'exprimoit toujours en des termes propres & choiſis, avec un tour agréable & nouveau : le ton de ſa voix avoit même quelque choſe qui charmoit tous ceux qui l'entendoient. Avec cela, comme il avoit beaucoup d'eſprit & de jugement, il penſoit & parloit de toutes choſes avec une juſteſſe admirable. Il avoit tant de retenue & de modeſtie, qu'il n'avançoit rien qu'après avoir pris toutes les précautions poſſibles pour ne pas donner lieu de

ſoupçonner qu'il préférât ſon ſentiment à celui des autres.

Etant fait comme je viens de le repréſenter, il ne faut pas s'étonner ſi Ebn Thaher l'avoit diſtingué des autres jeunes ſeigneurs de la cour, dont la plupart avoient les vices opposés à ſes vertus. Un jour que ce prince étoit chez Ebn Thaher, ils virent arriver une dame montée ſur une mule noire & blanche, au milieu de dix femmes eſclaves qui l'accompagnoient à pié, toutes fort belles, autant qu'on en pouvoit juger à leur air, & au travers du voile qui leur couvroit le viſage. La dame avoit une ceinture couleur de roſe, large de quatre doigts, ſur laquelle éclatoient des perles & des diamans d'une groſſeur extraordinaire; & pour ſa beauté, il étoit aiſé de voir qu'elle ſurpaſſoit celle de ſes femmes, autant que la pleine lune ſurpaſſe le croiſſant qui n'eſt que de deux jours. Elle venoit de faire quelque emplette; & comme elle avoit à parler à Ebn Thaher, elle entra dans ſa boutique qui étoit propre & ſpacieuſe, & il la reçut avec toutes les marques du plus profond reſpect, en la priant de s'aſſeoir, & lui montrant de la main la place la plus honorable.

Cependant le prince de Perſe ne voulant pas laiſſer paſſer une ſi belle occaſion de faire voir ſa politeſſe & ſa galanterie, accommodoit le

coussin d'étoffe à fond d'or qui devoit servir d'appui à la dame. Après quoi il se retira promptement pour qu'elle s'assît. Ensuite l'ayant saluée en baisant le tapis à ses piés, il se releva & demeura debout devant elle au bas du sopha. Comme elle en usoit librement chez Ebn Thaher, elle ôta son voile, & fit briller aux yeux du prince de Perse une beauté si extraordinaire, qu'il en fut frappé jusqu'au cœur. De son côté, la dame ne put s'empêcher de regarder le prince, dont la vûe fit sur elle la même impression. Seigneur, lui dit-elle d'un air obligeant, je vous prie de vous asseoir. Le prince de Perse obéit, & s'assit sur le bord du sopha. Il avoit toujours les yeux attachés sur elle, & il avaloit à longs traits le doux poison de l'amour. Elle s'apperçut bientôt de ce qui se passoit en son ame, & cette découverte acheva de l'enflâmer pour lui. Elle se leva, s'approcha d'Ebn Thaher, & après lui avoir dit tout bas le motif de sa venue, elle lui demanda le nom & le pays du prince de Perse. Madame, lui répondit Ebn Thaher, ce jeune seigneur dont vous me parlez, se nomme Aboulhassan Ali Ebn Becar, & est prince de race royale.

La dame fut ravie d'apprendre que la personne qu'elle aimoit déjà passionnément, fût d'une si haute condition. Vous voûlez dire, sans doute,

doute, reprit-elle, qu'il descend des rois de Perse ? Oui, madame, repartit Ebn Thaher, les derniers rois de Perse sont ses ancêtres ; & depuis la conquête de ce royaume, les princes de sa maison se sont toujours rendus recommandables à la cour de nos califes. Vous me faites un grand plaisir, dit-elle, de me faire connoître ce jeune seigneur. Lorsque je vous enverrai cette femme, ajouta-t-elle en lui montrant une de ses esclaves, pour vous avertir de me venir voir, je vous prie de l'amener avec vous. Je suis bien-aise qu'il voye la magnificence de ma maison, afin qu'il puisse publier que l'avarice ne règne point à Bagdad parmi les personnes de qualité. Vous entendez bien ce que je vous dis. N'y manquez pas ; autrement je serai fâchée contre vous, & ne reviendrai ici de ma vie.

Ebn Thaher avoit trop de pénétration pour ne pas juger par ces paroles des sentimens de la dame. Ma princesse, ma reine, repartit-il, dieu me préserve de vous donner jamais aucun sujet de colère contre moi. Je me ferai toujours une loi d'exécuter vos ordres. A cette réponse, la dame prit congé d'Ebn Thaher, en lui faisant une inclination de tête ; & après avoir jeté au prince de Perse un regard obligeant, elle remonta sur sa mule & partit.

La sultane Scheherazade se tut en cet endroit,

au grand regret du ſultan des Indes, qui fut obligé de ſe lever à cauſe du jour qui paroiſſoit. Elle continua cette hiſtoire la nuit ſuivante, & dit à Schahriar :

CLXXXVI[e] NUIT.

SIRE, le prince de Perſe, éperdument amoureux de la dame, la conduiſit des yeux tant qu'il put la voir, & il y avoit déjà long-tems qu'il ne la voyoit plus, qu'il avoit encore la vue tournée du côté qu'elle avoit pris. Ebn Thaher l'avertit qu'il remarquoit que quelques perſonnes l'obſervoient, & commençoient à rire de le voir en cette attitude. Hélas ! lui dit le prince, le monde & vous auriez compaſſion de moi, ſi vous ſaviez que la belle dame qui vient de ſortir de chez vous, emporte avec elle la meilleure partie de moi-même, & que le reſte cherche à n'en pas demeurer ſéparé. Apprenez-moi, je vous en conjure, ajouta-t-il, quelle eſt cette dame tyrannique qui force les gens à l'aimer ſans leur donner le tems de ſe conſulter. Seigneur, lui répondit Ebn Thaher, c'eſt la fameuſe (1) Schem-

(1) Ce mot arabe ſignifie le ſoleil du jour.

ſelnihar, la première favorite du calife notre maître. Elle eſt ainſi nommée avec juſtice, interrompit le prince, puiſqu'elle eſt plus belle que le ſoleil dans un jour ſans nuage. Cela eſt vrai, répliqua Ebn Thaher; auſſi le commandeur des croyans l'aime, ou plutôt l'adore. Il m'a commandé très-expreſſément de lui fournir tout ce qu'elle me demandera, & même de la prévenir, autant qu'il me ſera poſſible, en tout ce qu'elle pourra déſirer.

Il lui parloit de la ſorte afin d'empêcher qu'il ne s'engageât dans un amour qui ne pouvoit être que malheureux; mais cela ne ſervit qu'à l'enflammer davantage. Je m'étois bien douté, charmante Schemſelnihar, s'écria-t-il, qu'il ne me ſeroit pas permis d'élever juſqu'à vous ma penſée. Je ſens bien toutefois, quoique ſans eſpérance d'être aimé de vous, qu'il ne ſera pas en mon pouvoir de ceſſer de vous aimer. Je vous aimerai donc, & je bénirai mon ſort d'être l'eſclave de l'objet le plus beau que le ſoleil éclaire. Pendant que le prince de Perſe conſacroit ainſi ſon cœur à la belle Schemſelnihar, cette dame, en s'en retournant chez elle, ſongeoit aux moyens de voir le prince, & de s'entretenir en liberté avec lui. Elle ne fut pas plutôt rentrée dans ſon palais, qu'elle envoya à Ebn Thaher celle de ſes femmes qu'elle lui avoit montrée, & à qui

elle avoit donné toute ſa confiance, pour lui dire de la venir voir ſans différer, avec le prince de Perſe. L'eſclave arriva à la boutique d'Ebn Thaher dans le tems qu'il parloit encore au prince, & qu'il s'efforçoit de le diſſuader, par les raiſons les plus fortes, d'aimer la favorite du calife. Comme elle les vit enſemble : Seigneurs, leur dit-elle, mon honorable maîtreſſe Schemſelnihar, la première favorite du commandeur des croyans, vous prie de venir à ſon palais où elle vous attend. Ebn Thaher, pour marquer combien il étoit prompt à obéir, ſe leva auſſitôt ſans rien répondre à l'eſclave, & s'avança pour la ſuivre, non ſans quelque répugnance. Pour le prince, il la ſuivit ſans faire réflexion au péril qu'il y avoit dans cette viſite. La préſence d'Ebn Thaher, qui avoit l'entrée chez la favorite, le mettoit là-deſſus hors d'inquiétude. Ils ſuivirent donc l'eſclave qui marchoit un peu devant eux. Ils entrèrent après elle dans le palais du calife, & la joignirent à la porte du petit palais de Schemſelnihar, qui étoit déjà ouverte. Elle les introduiſit dans une grande ſalle, où elle les pria de s'aſſeoir.

Le prince de Perſe ſe crut dans un de ces palais délicieux qu'on nous promet dans l'autre monde. Il n'avoit encore rien vu qui approchât de la magnificence du lieu où il ſe trouvoit. Les

tapis de pié, les couſſins d'appui & les autres accompagnemens du ſopha, avec les ameublemens, les ornemens & l'architecture, étoient d'une beauté & d'une richeſſe ſurprenante. Peu de tems après qu'ils ſe furent aſſis, Ebn Thaher & lui, une eſclave noire, fort propre, leur ſervit une table couverte de pluſieurs mets très-délicats, dont l'odeur admirable faiſoit juger de la fineſſe des aſſaiſonnemens. Pendant qu'ils mangèrent, l'eſclave qui les avoit amenés, ne les abandonna point; elle prit un grand ſoin de les inviter à manger des ragoûts qu'elle connoiſſoit pour les meilleurs : d'autres eſclaves leur versèrent d'excellent vin ſur la fin du repas. Ils achevèrent enfin, & on leur préſenta à chacun ſéparément un baſſin & un beau vaſe d'or plein d'eau pour ſe laver les mains; après quoi on leur apporta le parfum d'aloës dans une caſſolette portative qui étoit auſſi d'or, dont ils ſe parfumèrent la barbe & l'habillement. L'eau de ſenteur ne fut pas oubliée : elle étoit dans un vaſe d'or enrichi de diamans & de rubis fait exprès pour cet uſage, & elle leur fut jetée dans l'une & dans l'autre main, qu'ils ſe paſsèrent ſur la barbe, & ſur tout le viſage, ſelon la coutume. Ils ſe mirent à leur place; mais ils étoient à peine aſſis, que l'eſclave les pria de ſe lever & de la ſuivre. Elle leur ouvrit une

porte de la falle où ils étoient, & ils entrèrent dans un vafte fallon d'une ftructure merveilleufe. C'étoit un dôme d'une figure des plus agréables, foutenu par cent colonnes d'un beau marbre blanc comme de l'albâtre. Les bafes & les chapiteaux de ces colonnes étoient ornés d'animaux à quatre piés, & d'oifeaux dorés de différentes efpèces. Le tapis de pié de ce fallon extraordinaire, compofé d'une feule pièce à fond d'or, rehauffé de bouquets de rofe de foie rouge & blanche, & le dôme peint de même à l'arabefque, offroient à la vue un objet des plus charmans. Entre chaque colonne, il y avoit un petit fopha garni de la même forte, avec de grands vafes de porcelaine, de cryftal, de jafpe, de jaët, de porphire, d'agathe, & d'autres matières précieufes, garnis d'or & de pierreries. Les efpaces qui étoient entre les colonnes, étoient autant de grandes fenêtres avec des avances à hauteur d'appui, garnies de même que les fophas, qui avoient vue fur un jardin le plus agréable du monde. Ses allées étoient de petits cailloux de différentes couleurs, qui repréfentoient le tapis de pié du fallon en dôme ; de manière qu'en regardant le tapis en-dedans & en-dehors, il fembloit que le dôme & le jardin, avec tous les agrémens, fuffent fur le même tapis. La vue étoit terminée à l'entour, le

long des allées, par deux canaux d'eau claire comme de l'eau de roche, qui gardoient la même figure circulaire que le dôme, & dont l'un plus élevé que l'autre, laiſſoit tomber ſon eau en nappe dans le dernier; & de beaux vaſes de bronze dorés, garnis l'un après l'autre d'arbriſſeaux & de fleurs, étoient poſés ſur celui-ci d'eſpace en eſpace. Ces allées faiſoient une ſéparation entre de grands eſpaces plantés d'arbres droits & touffus, où mille oiſeaux formoient un concert mélodieux, & divertiſſoient la vue par leurs vols divers, & par les combats tantôt innocens & tantôt ſanglans qu'ils ſe livroient dans l'air.

Le prince de Perſe & Ebn Thaher s'arrêtèrent long-tems à examiner cette grande magnificence. A chaque choſe qui les frappoit, ils s'écrioient pour marquer leur ſurpriſe & leur admiration; particulièrement le prince de Perſe qui n'avoit jamais rien vu de comparable à ce qu'il voyoit alors. Ebn Thaher, quoiqu'il fût entré quelquefois dans ce bel endroit, ne laiſſoit pas d'y remarquer des beautés, qui lui paroiſſoient toutes nouvelles. Enfin, ils ne ſe laſſoient pas d'admirer tant de choſes ſingulières, & ils en étoient encore agréablement occupés, lorſqu'ils apperçurent une troupe de femmes richement habillées. Elles étoient toutes aſſiſes au-dehors

& à quelque diſtance du dôme, chacune ſur un ſiège de bois de platane des Indes, enrichi de fil d'argent à compartimens, avec un inſtrument de muſique à la main; & elles n'attendoient que le moment qu'on leur commandât d'en jouer.

Ils allèrent tous deux ſe mettre dans l'avance d'où on les voyoit en face; & en regardant à la droite, ils virent une grande cour d'où l'on [illegible] au jardin par des degrés, & qui étoit environnée de tres-beaux appartemens. L'eſclave les avoit quittés; & comme ils étoient ſeuls, ils s'entretinrent quelque tems. Pour vous qui êtes un homme ſage, dit le prince de Perſe, je ne doute pas que vous ne regardiez avec bien de la ſatisfaction toutes ces marques de grandeur & de puiſſance. A mon égard, je ne penſe pas qu'il y ait rien au monde de plus ſurprenant; mais quand je viens à faire réflexion que c'eſt ici la demeure éclatante de la trop aimable Schemſelnihar, & que c'eſt le premier monarque de la terre qui l'y retient; je vous avoue que je me crois le plus infortuné de tous les hommes. Il me paroît qu'il n'y a point de deſtinée plus cruelle que la mienne, d'aimer un objet ſoumis à mon rival, & dans un lieu où ce rival eſt ſi puiſſant, que je ne ſuis pas même en ce moment aſſuré de ma vie.

Scheherazade n'en dit pas davantage cette

nuit, parce qu'elle vit paroître le jour. Le lendemain, elle reprit la parole, & dit au ſultan des Indes :

CLXXXVII^e NUIT.

SIRE, Ebn Thaher entendant parler le prince de Perſe, de la manière que je le diſois hier à votre majeſté, lui dit : Seigneur, plût à dieu que je puſſe vous donner des aſſurances auſſi certaines de l'heureux ſuccès de vos amours, que je le puis de la ſûreté de votre vie. Quoique ce palais ſuperbe appartienne au calife qui l'a fait bâtir exprès pour Schemſelnihar, ſous le nom de *Palais des plaiſirs éternels*, & qu'il faſſe partie du ſien propre, néanmoins il faut que vous ſachiez que cette dame y vit dans une entière liberté. Elle n'eſt point obſédée d'eunuques qui veillent ſur ſes actions. Elle a ſa maiſon particulière dont elle diſpoſe abſolument. Elle ſort de chez elle pour aller dans la ville ſans en demander la permiſſion à perſonne ; elle rentre lorſqu'il lui plaît, & jamais le calife ne vient la voir qu'il ne lui ait envoyé auparavant Meſrour, chef de ſes eunuques, pour lui en donner avis & ſe préparer à le recevoir. Ainſi vous devez avoir l'eſprit tranquille & donner toute votre atten-

tion au concert dont je vois que Schemſelnihar veut vous régaler.

Dans le tems qu'Ebn Thaher achevoit ces paroles, le prince de Perſe & lui virent venir l'eſclave confidente de la favorite, qui ordonna aux femmes qui étoient aſſiſes devant eux, de chanter & de jouer de leurs inſtrumens. Auſſitôt elles jouèrent toutes enſemble comme pour préluder; & quand elles eurent joué quelque tems, une ſeule commença de chanter, & accompagna ſa voix d'un luth dont elle jouoit admirablement bien. Comme elle avoit été avertie du ſujet ſur lequel elle devoit chanter, les paroles ſe trouvèrent ſi conformes aux ſentimens du prince de Perſe, qu'il ne put s'empêcher de lui applaudir à la fin du couplet. Seroit-il poſſible, s'écria-t-il, que vous euſſiez le don de pénétrer dans les cœurs, & que la connoiſſance que vous avez de ce qui ſe paſſe dans le mien, vous eût obligée à nous donner un eſſai de votre voix charmante par ces mots; je ne m'exprimerois pas moi-même en d'autres termes. La femme ne répondit rien à ce diſcours : elle continua & chanta pluſieurs autres couplets, dont ce prince fut ſi touché, qu'il en répéta quelques-uns les larmes aux yeux, ce qui faiſoit aſſez connoître qu'il s'en appliquoit le ſens. Quand elle eut achevé tous les cou-

plets, elle & ſes compagnes ſe levèrent & chantèrent toutes enſemble, en marquant par leurs paroles, que *la pleine lune alloit ſe lever avec tout ſon éclat, & qu'on la verroit bientôt s'approcher du ſoleil.* Cela ſignifioit que Schemſelnihar alloit paroître, & que le prince de Perſe auroit bientôt le plaiſir de la voir.

En effet, en regardant du côté de la cour, Ebn Thaher & le prince de Perſe remarquèrent que l'eſclave confidente s'approchoit, & qu'elle étoit ſuivie de dix femmes noires qui apportoient avec bien de la peine un grand trône d'argent maſſif & admirablement travaillé, qu'elle fit poſer devant eux à une certaine diſtance; après quoi les eſclaves noires ſe retirèrent derrière les arbres à l'entrée d'une allée. Enſuite vingt femmes toutes belles & très-richement habillées d'une parure uniforme, s'avancèrent en deux files, en chantant & en jouant d'un inſtrument qu'elles tenoient chacune, & ſe rangèrent auprès du trône autant d'un côte que de l'autre.

Toutes ces choſes tenoient le prince de Perſe & Ebn Thaher dans une attention d'autant plus grande, qu'ils étoient curieux de ſavoir à quoi elles ſe termineroient. Enfin, ils virent paroître à la même porte par où étoient venues les dix femmes noires qui avoient apporté le trône

& les vingt autres qui venoient d'arriver, dix autres femmes également belles & bien vêtues qui s'y arrêtèrent quelques momens. Elles attendoient la favorite, qui se montra enfin, & se mit au milieu d'elles.

Le jour qui commençoit à éclairer l'appartement de Schahriar, imposa silence à Scheherazade. La nuit suivante elle poursuivit ainsi:

CLXXXVIII[e] NUIT.

Schemselnihar se mit donc au milieu des dix femmes qui l'avoient attendue à la porte. Il étoit aisé de la distinguer autant par sa taille & par son air majestueux, que par une espèce de manteau, d'une étoffe fort légère, or & bleu céleste, qu'elle portoit attaché sur ses épaules, par-dessus son habillement, qui étoit le plus propre, le mieux entendu & le plus magnifique que l'on puisse imaginer. Les perles, les diamans & les rubis qui lui servoient d'ornement, n'étoient pas en confusion : le tout étoit en petit nombre, mais bien choisi & d'un prix inestimable. Elle s'avança avec une majesté qui ne représentoit pas mal le soleil dans sa course au milieu des nuages qui reçoivent sa splendeur sans en cacher l'éclat, & vint s'asseoir

ſur le trône d'argent qui avoit été apporté pour elle.

Dès que le prince de Perſe apperçut Schemſelnihar, il n'eut plus d'yeux que pour elle. On ne demande plus de nouvelle de ce que l'on cherchoit, dit-il à Ebn Thaher, d'abord qu'on le voit, & l'on n'a plus de doute ſitôt que la vérité ſe manifeſte. Voyez-vous cette charmante beauté? C'eſt l'origine de mes maux; maux que je bénis, & que je ne ceſſerai de bénir, quelque rigoureux & de quelque durée qu'ils puiſſent être. A cet objet, je ne me poſſéde plus moi-même; mon ame ſe trouble, ſe révolte, je ſens qu'elle veut m'abandonner. Pars donc, ô mon ame! je te le permets; mais que ce ſoit pour le bien & la conſervation de ce foible corps. C'eſt vous, trop cruel Ebn Thaher, qui êtes cauſe de ce déſordre; vous avez cru me faire un grand plaiſir de m'amener ici, & je vois que j'y ſuis venu pour achever de me perdre. Pardonnez-moi, continua-t-il en ſe reprenant, je me trompe, j'ai bien voulu venir, & je ne puis me plaindre que de moi-même. Il fondit en larmes en achevant ces paroles. Je ſuis bien-aiſe, lui dit Ebn Thaher, que vous me rendiez juſtice. Quand je vous ai appris que Schemſelnihar étoit la première favorite du calife, je l'ai fait exprès pour préve-

nir cette passion funeste que vous vous plaisez à nourrir dans votre cœur. Tout ce que vous voyez ici, doit vous en dégager, & vous ne devez conserver que des sentimens de reconnoissance de l'honneur que Schemselnihar a bien voulu vous faire en m'ordonnant de vous amener avec moi. Rappelez donc votre raison égarée, & vous mettez en état de paroître devant elle, comme la bienséance le demande. La voilà qui approche : si c'étoit à recommencer, je prendrois d'autres mesures ; mais puisque la chose est faite, je prie dieu que nous ne nous en repentions pas. Ce que j'ai encore à vous représenter, ajouta-t-il, c'est que l'amour est un traître qui peut vous jeter dans un précipice d'où vous ne vous tirerez jamais.

Ebn Thaher n'eut pas le tems d'en dire davantage, parce que Schemselnihar arriva. Elle se plaça sur son trône & les salua tous deux par une inclination de tête. Mais elle arrêta ses yeux sur le prince de Perse, & ils se parlèrent l'un & l'autre un langage muet entremêlé de soupirs, par lequel en peu de momens ils se dirent plus de choses qu'ils n'en auroient pu se dire en beaucoup de tems. Plus Schemselnihar regardoit le prince, plus elle trouvoit dans ses regards de quoi se confirmer dans la pensée qu'il ne lui étoit pas indifférent ; & Schemsel-

nihar déjà perſuadé de la paſſion du prince, s'eſtimoit la plus heureuſe perſonne du monde. Elle détourna enfin les yeux de deſſus lui pour commander que les premières femmes qui avoient commencé de chanter, s'approchaſſent. Elles ſe levèrent; & pendant qu'elles s'avançoient, les femmes noires qui ſortirent de l'allée où elles étoient, apportèrent leurs ſiéges & les placèrent près de la fenêtre de l'avance du dôme où étoient Ebn Thaher & le prince de Perſe; de manière que les ſiéges ainſi diſpoſés avec le trône de la favorite & les femmes qu'elle avoit à ſes côtés, formèrent un demi-cercle devant eux.

Lorſque les femmes qui étoient aſſiſes auparavant ſur ces ſiéges, eurent repris chacune leur place avec la permiſſion de Schemſelnihar qui le leur ordonna par un ſigne, cette charmante favorite choiſit une de ſes femmes pour chanter. Cette femme après avoir employé quelques momens à mettre ſon luth d'accord, chanta une chanſon dont le ſens étoit : Que deux amans qui s'aimoient parfaitement, avoient l'un pour l'autre une tendreſſe ſans bornes; que leurs cœurs en deux corps différens n'en faiſoient qu'un, & que lorſque quelque obſtacle s'oppoſoit à leurs deſirs, ils pouvoient ſe dire les larmes aux yeux : « Si nous nous aimons,

» parce que nous nous trouvons aimables ;
» doit-on s'en prendre à nous ? qu'on s'en prenne
» à la deſtinée ».

Schemſelnihar laiſſa ſi bien connoître dans ſes yeux & par ſes geſtes, que ces paroles devoient s'appliquer à elle & au prince de Perſe, qu'il ne put ſe contenir. Il ſe leva à demi, & s'avançant par-deſſus le baluſtre qui lui ſervoit d'appui, il obligea une des compagnes de la femme qui venoit de chanter, de prendre garde à ſon action. Comme elle étoit près de lui : Ecoutez-moi, lui dit-il, & me faites la grâce d'accompagner de votre luth la chanſon que vous allez entendre. Alors il chanta un air dont les paroles tendres & paſſionnées exprimoient parfaitement la violence de ſon amour. D'abord qu'il eut achevé, Schemſelnihar, ſuivant ſon exemple, dit à une de ſes femmes : Ecoutez-moi auſſi, & accompagnez ma voix. En même-tems, elle chanta d'une manière qui ne fit qu'embraſer davantage le cœur du prince de Perſe, qui ne lui répondit que par un nouvel air encore plus paſſionné que celui qu'il avoit déjà chanté.

Ces deux amans s'étant déclaré par leurs chanſons leur tendreſſe mutuelle, Schemſelnihar céda à la force de la ſienne. Elle ſe leva de deſſus ſon trône, tout hors d'elle-même, &

s'avança

s'avança vers la porte du fallon. Le prince qui connut fon deffein, fe leva auffitôt & alla au-devant d'elle avec précipitation. Ils fe rencontrèrent fous la porte, où ils fe donnèrent la main, & s'embrafsèrent avec tant de plaifir qu'ils s'évanouirent. Ils feroient tombés, fi les femmes qui avoient fuivi Schemfelnihar, ne les en euffent empêchés. Elles les foutinrent & les tranfportèrent fur un fopha où elles les firent revenir à force de leur jeter de l'eau de fenteur au vifage, & de leur faire fentir plufieurs fortes d'odeurs.

Quand ils eurent repris leurs efprits, la première chofe que fit Schemfelnihar, fut de regarder de tous côtes, & comme elle ne vit pas Ebn Thaher, elle demanda avec empreffement où il étoit. Ebn Thaher s'étoit écarté par refpect, tandis que les femmes étoient occupées à foulager leur maîtreffe, & craignoit en lui-même avec raifon quelque fuite fâcheufe de ce qu'il venoit de voir. Dès qu'il eut oui que Schemfelnihar le demandoit, il s'avança & fe préfenta devant elle.

La fultane Scheherazade ceffa de parler en cet endroit, à caufe du jour qui paroiffoit. La nuit fuivante elle pourfuivit de cette manière :



CLXXXIX^e NUIT.

Schemselnihar fut bien aiſe de voir Ebn Thaher. Elle lui témoigna ſa joie dans ces termes obligeans : Ebn Thaher, je ne ſais comment je pourrai reconnoître les obligations infinies que je vous ai. Sans vous je n'aurois jamais connu le prince de Perſe, ni aimé ce qu'il y a au monde de plus aimable. Soyez perſuadé pourtant que je ne mourrai pas ingrate, & que ma reconnoiſſance, s'il eſt poſſible, égalera le bienfait dont je vous ſuis redevable. Ebn Thaher ne répondit à ce compliment que par une profonde inclination, & qu'en ſouhaitant à la favorite l'accompliſſement de tout ce qu'elle pouvoit deſirer.

Schemſelnihar ſe tourna du côté du prince de Perſe qui étoit aſſis auprès d'elle, & le regardant avec quelque ſorte de confuſion, après ce qui s'étoit paſſé entr'eux : Seigneur, lui dit-elle, je ſuis bien aſſurée que vous m'aimez ; & de quelque ardeur que vous m'aimiez, vous ne pouvez douter que mon amour ne ſoit auſſi violent que le vôtre. Mais ne nous flattons point : quelque conformité qu'il y ait entre vos ſentimens & les miens, je ne vois & pour

vous & pour moi, que des peines, que des impatiences, que des chagrins mortels. Il n'y a pas d'autre remède à nos maux que de nous aimer toujours, de nous en remettre à la volonté du ciel, & d'attendre ce qu'il lui plaira d'ordonner de notre deſtinée. Madame, lui répondit le prince de Perſe, vous me feriez la plus grande injuſtice du monde, ſi vous doutiez un ſeul moment de la durée de mon amour. Il eſt uni à mon ame d'une manière que je puis dire qu'il en fait la meilleure partie, & que je le conſerverai après ma mort. Peines, tourmens, obſtacles, rien ne ſera capable de m'empêcher de vous aimer. En achevant ces mots, il laiſſa couler des larmes en abondance, & Schemſelnihar ne put retenir les ſiennes.

Ebn Thaher prit ce tems-là pour parler à la favorite. Madame, lui dit-il, permettez-moi de vous repréſenter qu'au lieu de fondre en pleurs, vous devriez avoir de la joie de vous voir enſemble. Je ne comprends rien à votre douleur. Que ſera-ce donc, lorſque la néceſſité vous obligera de vous ſéparer? Mais, que dis-je, vous obligera? Il y a long-tems que nous ſommes ici; & vous ſavez, madame, qu'il eſt tems que nous nous retirions. Ah! que vous êtes cruel, repartit Schemſelnihar! Vous qui connoiſſez la cauſe de mes larmes, n'auriez-vous pas

pitié du malheureux état où vous me voyez? Trifte fatalité! qu'ai-je commis pour être foumife à la dure loi de ne pouvoir jouir de ce que j'aime uniquement?

Comme elle étoit perfuadée qu'Ebn Thaher ne lui avoit parlé que par amitié, elle ne lui fut pas mauvais gré de ce qu'il lui avoit dit; elle en profita même. En effet, elle fit un figne à l'efclave fa confidente, qui fortit auffi-tôt & apporta peu de tems après une collation de fruits fur une petite table d'argent qu'elle pofa entre fa maîtreffe & le prince de Perfe. Schemfelnihar choifit ce qu'il y avoit de meilleur & le préfenta au prince, en le priant de manger pour l'amour d'elle. Il le prit & le porta à fa bouche par l'endroit qu'elle avoit touché. Il préfenta à fon tour quelque chofe à Schemfelnihar qui le prit auffi & le mangea de la même manière. Elle n'oublia pas d'inviter Ebn Thaher à manger avec eux: mais fe voyant dans un lieu où il ne fe croyoit pas en fûreté, il auroit mieux aimé être chez lui, & il ne mangea que par complaifance. Après qu'on eut deffervi, on apporta un baffin d'argent avec de l'eau dans un vafe d'or, & ils fe lavèrent les mains enfemble. Ils fe remirent enfuite à leur place; & alors trois des dix femmes noires apportèrent chacune une taffe de criftal de roche pleine

d'un vin exquis sur une soucoupe d'or qu'elles posèrent devant Schemselnihar, le prince de Perse & Ebn Thaher.

Pour être plus en particulier, Schemselnihar retint seulement auprès d'elle les dix femmes noires avec dix autres qui savoient chanter & jouer des instrumens; & après qu'elle eut renvoyé tout le reste, elle prit une des tasses, & la tenant à la main, elle chanta des paroles tendres qu'une des femmes accompagna de son luth. Lorsqu'elle eut achevé, elle but; ensuite elle prit une des deux autres tasses, & la présenta au prince en le priant de boire pour l'amour d'elle, de même qu'elle venoit de boire pour l'amour de lui. Il la reçut avec transport d'amour & de joie; mais avant que de boire, il chanta à son tour une chanson qu'une autre femme accompagna d'un instrument, & en chantant, les pleurs lui coulèrent des yeux abondamment; aussi lui marqua-t-il par les paroles qu'il chantoit, qu'il ne savoit si c'étoit le vin qu'elle lui avoit présenté, qu'il alloit boire ou ses propres larmes. Schemselnihar présenta enfin la troisième tasse à Ebn Thaher, qui la remercia de sa bonté, & de l'honneur qu'elle lui faisoit.

Après cela, elle prit un luth des mains d'une de ses femmes & l'accompagna de sa voix d'une

manière si passionnée, qu'il sembloit qu'elle ne se possédoit pas, & le prince de Perse, les yeux attachés sur elle, demeura immobile comme s'il eût été enchanté. Sur ces entrefaites l'esclave confidente arriva toute émue, & s'adressant à sa maîtresse : Madame, lui dit-elle, Mesrour & deux autres officiers avec plusieurs eunuques qui les accompagnent, sont à la porte & demandent à vous parler de la part du calife. Quand le prince de Perse & Ebn Thaher eurent entendu ces paroles, ils changèrent de couleur & commencèrent à trembler comme si leur perte eût été assurée. Mais Schemselnihar qui s'en apperçut, les rassura par un soupir.

La clarté du jour qui paroissoit, obligea Scheherazade d'interrompre là sa narration. Elle la reprit le lendemain de cette sorte :

CXCe NUIT.

SCHEMSELNIHAR après avoir rassuré le prince de Perse & Ebn Thaher, chargea l'esclave sa confidente d'aller entretenir Mesrour & les deux autres officiers du calife, jusqu'à ce qu'elle se fût mise en état de les recevoir, & qu'elle lui fît dire de les amener. Aussitôt elle donna ordre qu'on fermât toutes les fenê-

tres du sallon, & qu'on abaissât les toiles peintes qui étoient du côté du jardin; & après avoir assuré le prince & Ebn Thaher qu'ils y pouvoient demeurer sans crainte, elle sortit par la porte qui donnoit sur le jardin, qu'elle tira & ferma sur eux. Mais quelque assurance qu'elle leur eût donnée de leur sûreté, ils ne laissèrent pas de sentir les plus vives alarmes, pendant tout le tems qu'ils furent seuls.

D'abord que Schemselnihar fut dans le jardin, avec les femmes qui l'avoient suivie, elle fit emporter tous les sièges qui avoient servi aux femmes qui jouoient des instrumens, à s'asseoir près de la fenêtre, d'où le prince de Perse & Ebn Thaher les avoient entendues, & lorsqu'elle vit les choses dans l'état qu'elle souhaitoit, elle s'assit sur son trône d'argent. Alors elle envoya avertir l'esclave sa confidente d'amener le chef des eunuques, & les deux officiers ses subalternes.

Ils parurent suivis de vingt eunuques noirs tous proprement habillés avec le sabre au côté, avec une ceinture d'or large de quatre doigts. De si loin qu'ils apperçurent la favorite Schemselnihar, ils lui firent une profonde révérence, qu'elle leur rendit de dessus son trône. Quand ils furent plus avancés, elle se leva, & alla au-devant de Mesrour qui marchoit le premier.

Elle lui demanda quelle nouvelle il apportoit; il lui répondit : Madame, le commandeur des croyans, qui m'envoie vers vous, m'a chargé de vous témoigner qu'il ne peut vivre plus long-tems ſans vous voir. Il a deſſein de venir vous rendre viſite cette nuit, je viens vous en avertir pour vous préparer à le recevoir. Il eſpère, madame, que vous le verrez avec autant de plaiſir qu'il a d'impatience d'être à vous.

A ce diſcours de Meſrour, la favorite Schemſelnihar ſe proſterna contre terre pour marquer la ſoumiſſion avec laquelle elle recevoit l'ordre du calife. Lorſqu'elle ſe fut relevée : Je vous prie, lui dit-elle, de dire au commandeur des croyans que je ferai toujours gloire d'exécuter les commandemens de ſa majeſté, & que ſon eſclave s'efforcera de le recevoir avec tout le reſpect qui lui eſt dû. En même-tems elle ordonna à l'eſclave ſa confidente de faire mettre le palais en état de recevoir le calife, par les femmes noires deſtinées à ce miniſtère. Puis congédiant le chef des eunuques : Vous voyez, lui dit-elle, qu'il faudra quelque tems pour préparer toutes choſes. Faites en ſorte, je vous en ſupplie, qu'il ſe donne un peu de patience, afin qu'à ſon arrivée il ne nous trouve pas dans le déſordre.

Le chef des eunuques & ſa ſuite s'étant retirés,

Schemſelnihar retourna au ſallon extrêmement affligée de la néceſſité où elle ſe voyoit de renvoyer le prince de Perſe plutôt qu'elle ne s'y étoit attendue. Elle le rejoignit les larmes aux yeux ; ce qui augmenta la frayeur d'Ebn Thaher, qui en augura quelque choſe de ſiniſtre. Madame, lui dit le prince, je vois bien que vous venez m'annoncer qu'il faut nous ſéparer. Pourvu que je n'aye rien de plus funeſte à redouter, j'eſpère que le ciel me donnera la patience dont j'ai beſoin pour ſupporter votre abſence. Hélas, mon cher cœur, ma chère ame, interrompit la trop tendre Schemſelnihar, que je vous trouve heureux, & que je me trouve malheureuſe, quand je compare votre ſort avec ma triſte deſtinée ! Vous ſouffririez ſans doute de ne me voir pas ; mais ce ſera toute votre peine, & vous pourrez vous en conſoler par l'eſpérance de me revoir. Pour moi, juſte ciel ! à quelle rigoureuſe épreuve ſuis-je réduite ? Je ne ſerai pas ſeulement privée de la vue de ce que j'aime uniquement, il me faudra ſoutenir celle d'un objet que vous m'avez rendu odieux. L'arrivée du calife ne me ſera-t-elle pas ſouvenir de votre départ ? & comment occupée de votre chère image, pourrai-je montrer à ce prince la joie qu'il a remarquée dans mes yeux toutes les fois qu'il m'eſt venu voir ? J'aurai l'eſprit diſ-

trait en lui parlant ; & les moindres complaisances que j'aurai pour ſon amour, feront autant de coups de poignard qui me perceront le cœur. Pourrai-je goûter ſes paroles obligeantes & ſes careſſes ? Jugez, prince, à quels tourmens je ſerai expoſée dès que je ne vous verrai plus. Les larmes qu'elle laiſſa couler alors, & les ſanglots l'empêchèrent d'en dire davantage. Le prince de Perſe voulut lui repartir ; mais il n'en eut pas la force : ſa propre douleur, & celle que lui faiſoit voir ſa maîtreſſe, lui avoient ôté la parole.

Ebn Thaher, qui n'aſpiroit qu'à ſe voir hors du palais, fut obligé de les conſoler, en les exhortant à prendre patience. Mais l'eſclave confidente vint l'interrompre : Madame, dit-elle à Schemſelnihar, il n'y a pas de tems à perdre ; les eunuques commencent d'arriver, & vous ſavez que le calife paroîtra bientôt. O ciel ! que cette ſéparation eſt cruelle, s'écria la favorite ! Hâtez-vous, dit-elle à ſa confidente. Conduiſez-les tous deux à la galerie qui regarde ſur le jardin d'un côté, & de l'autre ſur le Tigre, & lorſque la nuit répandra ſur la terre ſa plus grande obſcurité, faites-les ſortir par la porte de derrière, afin qu'ils ſe retirent en ſûreté. A ces mots, elle embraſſa tendrement le prince de Perſe ſans pouvoir lui dire

un ſeul mot, & alla au-devant du caliſe dans le déſordre qu'il eſt aiſé de s'imaginer.

Cependant l'eſclave confidente conduiſit le prince & Ebn Thaher à la galerie que Schemſelnihar lui avoit marquée ; & lorſqu'elle les y eût introduits, elle les y laiſſa, & ferma ſur eux la porte en ſe retirant, après les avoir aſſurés qu'ils n'avoient rien à craindre, & qu'elle viendroit les faire ſortir quand il en ſeroit temps..... Mais, ſire, dit en cet endroit Scheherazade, le jour que je vois paroître, m'impoſe ſilence. Elle ſe tut, & reprenant ſon diſcours la nuit ſuivante :

CXCI[e] NUIT.

SIRE, pourſuivit-elle, l'eſclave confidente de Schemſelnihar s'étant retirée, le prince de Perſe & Ebn Thaher oublièrent qu'elle venoit de les raſſurer qu'ils n'avoient rien à craindre. Ils examinèrent toute la galerie, & ils furent ſaiſis d'une frayeur extrême, lorſqu'ils connurent qu'il n'y avoit pas un ſeul endroit par où ils puſſent s'échapper, au cas que le caliſe ou quelques-uns de ſes officiers s'aviſaſſent d'y venir.

Une grande clarté qu'ils virent tout-à-coup

du côté du jardin au travers des jaloufies, les obligea de s'en approcher pour voir d'où elle venoit. Elle étoit caufée par cent flambeaux de cire blanche, qu'autant de jeunes eunuques noirs portoient à la main. Ces eunuques étoient fuivis de plus de cent autres plus âgés, tous de la garde des dames du palais du calife, habillés & armés d'un fabre, de même que ceux dont j'ai déjà parlé, & le calife marchoit après eux entre Mefrour leur chef qu'il avoit à fa droite, & Vaffif leur fecond officier qu'il avoit à fa gauche.

Schemfelnihar attendoit le calife à l'entrée d'une allée, accompagnée de vingt femmes toutes d'une beauté furprenante, & ornées de colliers & de pendans d'oreilles de gros diamans & d'autres dont elle avoit la tête toute couverte. Elles chantoient au fon de leurs inftrumens, & formoient un concert charmant. La favorite ne vit pas plutôt paroître ce prince, qu'elle s'avança & fe profterna à fes piés. Mais faifant cette action : Prince de Perfe, dit-elle en elle-même, fi vos triftes yeux font témoins de ce que je fais, jugez de la rigueur de mon fort. C'eft devant vous que je voudrois m'humilier ainfi. Mon cœur n'y fentiroit aucune répugnance.

Le calife fut ravi de voir Schemfelnihar.

Levez-vous, madame, lui dit-il, approchez-vous. Je me ſais mauvais gré à moi-même de m'être privé ſi long-tems du plaiſir de vous voir. En achevant ces paroles, il la prit par la main ; & ſans ceſſer de lui dire des choſes obligeantes, il alla s'aſſeoir ſur le trône d'argent que Schemſelnihar lui avoit fait apporter. Cette dame s'aſſit ſur un ſiège devant lui, & les vingt femmes formèrent un cercle autour d'eux ſur d'autres ſièges, pendant que les jeunes eunuques qui tenoient les flambeaux, ſe diſpersèrent dans le jardin à certaine diſtance les uns des autres, afin que le calife jouît du frais de la ſoirée plus commodément.

Lorſque le calife fut aſſis, il regarda autour de lui, & vit avec une grande ſatisfaction tout le jardin illuminé d'une infinité d'autres lumières que les flambeaux que tenoient les jeunes eunuques. Mais il prit garde que le ſallon étoit fermé : il s'en étonna, & en demanda la raiſon. On l'avoit fait exprès pour le ſurprendre. En effet, il n'eut pas plutôt parlé, que les fenêtres s'ouvrirent tout-à-la-fois, & qu'il le vit illuminé au dehors & au dedans d'une manière bien mieux entendue qu'il ne l'avoit vu auparavant. Charmante Schemſelnihar, s'écria-t-il à ce ſpectacle, je vous entends. Vous avez voulu me faire connoître qu'il y a d'auſſi belles nuits que

les plus beaux jours. Après ce que je vois, je n'en puis difconvenir.

Revenons au prince de Perfe & à Ebn Thaher que nous avons laiffés dans la galerie. Ebn Thaher ne pouvoit affez admirer tout ce qui s'offroit à fa vue. Je ne fuis pas jeune, dit-il, & j'ai vu de grandes fêtes en ma vie ; mais je ne crois pas que l'on puiffe rien voir de fi furprenant, ni qui marque plus de grandeur. Tout ce qu'on nous dit des palais enchantés, n'approche pas du prodigieux fpectacle que nous avons devant les yeux. Que de richeffes & de magnificence à la fois !

Le prince de Perfe n'étoit pas touché de tous ces objets éclatans qui faifoient tant de plaifir à Ebn Thaher. Il n'avoit des yeux que pour regarder Schemfelnihar, & la préfence du calife le plongeoit dans une affliction inconcevable. Cher Ebn Thaher, dit-il, plût à dieu que j'euffe l'efprit affez libre pour ne m'arrêter, comme vous, qu'à ce qui devroit me caufer de l'admiration ! Mais, hélas ! je fuis dans un état bien différent : tous ces objets ne fervent qu'à augmenter mon tourment. Puis-je voir le calife tête-à-tête avec ce que j'aime, & ne pas mourir de défefpoir ? faut-il qu'un amour auffi tendre que le mien foit troublé par un rival fi puiffant ? Ciel ! que mon deftin eft bi-

zarre & cruel! Il n'y a qu'un moment que je m'eſtimois l'amant du monde le plus fortuné, & dans cet inſtant je me ſens frapper le cœur d'un coup qui me donne la mort. Je n'y puis réſiſter, mon cher Ebn Thaher : ma patience eſt à bout : mon mal m'accable, & mon courage y ſuccombe. En prononçant ces derniers mots, il vit qu'il ſe paſſoit quelque choſe dans le jardin qui l'obligea de garder le ſilence, & d'y prêter ſon attention.

En effet, le calife avoit ordonné à une des femmes qui étoient près de lui, de chanter ſur ſon luth; & elle commençoit à chanter. Les paroles qu'elle chanta, étoient fort paſſionnées; & le calife perſuadé qu'elle les chantoit par ordre de Schemſelnihar qui lui avoit donné ſouvent de pareils témoignages de tendreſſe, les expliqua en ſa faveur. Mais ce n'étoit pas l'intention de Schemſelnihar pour cette fois. Elle les appliquoit à ſon cher Ali Ebn Becar, & elle ſe laiſſa pénétrer d'une ſi vive douleur d'avoir devant elle un objet dont elle ne pouvoit plus ſoutenir la préſence, qu'elle s'évanouit. Elle ſe renverſa ſur le dos de ſa chaiſe qui n'avoit pas de bras d'appui, & elle ſeroit tombée ſi quelques-unes de ſes femmes ne l'euſſent promptement ſecourue. Elles l'enlevèrent & l'emportèrent dans le ſallon.

Ebn Thaher, qui étoit dans la galerie, ſurpris de cet accident, tourna la tête du côté du prince de Perſe, & au lieu de le voir appuyé contre la jalouſie pour regarder comme lui, il fut extrêmement étonné de le voir étendu à ſes piés ſans mouvement. Il jugea par-là de la force de l'amour dont ce prince étoit épris pour Schemſelnihar, & il admira cet étrange effet de ſympathie, qui lui cauſa une peine mortelle à cauſe du lieu où ils ſe trouvoient. Il fit cependant tout ce qu'il put pour faire revenir le prince, mais ce fut inutilement. Ebn Thaher étoit dans cet embarras, lorſque la confidente de Schemſelnihar vint ouvrir la porte de la galerie, & entra hors d'haleine & comme une perſonne qui ne ſavoit plus où elle en étoit. Venez promptement, s'écria-t-elle, que je vous faſſe ſortir. Tout eſt ici en confuſion, & je crois que voici le dernier de nos jours. Hé comment voulez-vous que nous partions, répondit Ebn Thaher d'un ton qui marquoit ſa triſteſſe? Approchez de grâce, & voyez en quel état eſt le prince de Perſe. Quand l'eſclave le vit évanoui, elle courut chercher de l'eau, ſans perdre le tems à diſcourir, & revint en peu de momens.

Enfin, le prince de Perſe, après qu'on lui eut jeté de l'eau ſur le viſage, reprit ſes eſprits.

Prince,

Prince, lui dit alors Ebn Thaher, nous courons risque de périr ici vous & moi, si nous y restons davantage; faites donc un effort, & nous sauvons au plus vîte. Il étoit si foible qu'il ne put se lever lui seul. Ebn Thaher & la confidente lui donnèrent la main, & le soutenant des deux côtés, ils allèrent jusqu'à une petite porte de fer qui s'ouvroit sur le Tigre. Ils sortirent par-là, & s'avancèrent jusques sur le bord d'un petit canal qui communiquoit au fleuve. La confidente frappa des mains, & aussitôt un petit bateau parut & vint à eux avec un seul rameur. Ali Ebn Becar & son compagnon s'embarquèrent, & l'esclave confidente demeura sur le bord du canal. D'abord que le prince se fut assis dans le bateau, il étendit une main du côté du palais, & mettant l'autre sur son cœur : Cher objet de mon ame, s'écria-t-il d'une voix foible, recevez ma foi de cette main, pendant que je vous assure de celle-ci que mon cœur conservera éternellement le feu dont il brûle pour vous.

En cet endroit Scheherazade s'apperçut qu'il étoit jour. Elle se tut, & la nuit suivante elle reprit la parole dans ces termes :



CXCII^e NUIT.

Cependant le batelier ramoit de toute ſa force, & l'eſclave confidente de Schemſelnihar accompagna le prince de Perſe & Ebn Thaher en marchant ſur le bord du canal juſqu'à ce qu'ils furent arrivés au courant du Tigre. Alors, comme elle ne pouvoit aller plus loin, elle prit congé d'eux & ſe retira.

Le prince de Perſe étoit toujours dans une grande foibleſſe. Ebn Thaher le conſoloit & l'exhortoit à prendre courage. Songez, lui dit-il, que quand nous ſerons débarqués, nous aurons encore bien du chemin à faire avant que d'arriver chez moi; car de vous mener à l'heure qu'il eſt, & dans l'état où vous êtes, juſqu'à votre logis, qui eſt bien plus éloigné que le mien, je n'en ſuis pas d'avis : nous pourrions même courir riſque d'être rencontrés par le guet. Ils ſortirent enfin du bateau; mais le prince avoit ſi peu de force, qu'il ne pouvoit marcher, ce qui mit Ebn Thaher dans un grand embarras. Il ſe ſouvint qu'il avoit un ami dans le voiſinage; il traîna le prince juſques-là avec beaucoup de peine. L'ami les reçut avec bien de la joie; & quand il les eut fait aſſeoir, il

leur demanda d'où ils venoient ſi tard. Ebn Thaher lui répondit : J'ai appris ce ſoir qu'un homme qui me doit une ſomme d'argent aſſez conſidérable, étoit dans le deſſein de partir pour un long voyage, je n'ai point perdu de tems, je ſuis allé le chercher; & en chemin, j'ai rencontré ce jeune ſeigneur que vous voyez, & à qui j'ai mille obligations; comme il connoît mon débiteur, il a bien voulu me faire la grâce de m'accompagner. Nous avons eu aſſez de peine à mettre notre homme à la raiſon. Nous en ſommes pourtant venus à bout, & c'eſt ce qui eſt cauſe que nous n'avons pu ſortir de chez lui que fort tard. En revenant, à quelques pas d'ici, ce bon ſeigneur, pour qui j'ai toute la conſidération poſſible, s'eſt ſenti tout-à-coup attaqué d'un mal qui m'a fait prendre la liberté de frapper à votre porte. Je me ſuis flatté que vous voudriez bien nous faire le plaiſir de nous donner le couvert pour cette nuit.

L'ami d'Ebn Thaher ſe paya de cette fable, leur dit qu'ils étoient les biens-venus, & offrit au prince de Perſe qu'il ne connoiſſoit pas, toute l'aſſiſtance qu'il pouvoit déſirer. Mais Ebn Thaher prenant la parole pour le prince, dit que ſon mal étoit d'une nature à n'avoir beſoin que de repos. L'ami comprit par ce diſcours qu'ils ſouhaitoient de ſe repoſer : c'eſt

pourquoi il les conduisit dans un appartement, où il leur laissa la liberté de se coucher.

Si le prince de Perse dormit, ce fut d'un sommeil troublé par des songes fâcheux qui lui représentoient Schemselnihar évanouie aux piés du calife, & l'entretenoient dans son affliction. Ebn Thaher, qui avoit une grande impatience de se revoir chez lui, & qui ne doutoit pas que sa famille ne fût dans une inquiétude mortelle, car il ne lui étoit jamais arrivé de coucher dehors, se leva & partit de bon matin, après avoir pris congé de son ami, qui s'étoit levé pour faire sa prière de la pointe du jour. Enfin il arriva chez lui; & la première chose que fit le prince de Perse, qui s'étoit fait un grand effort pour marcher, fut de se jetter sur un sopha, aussi fatigué que s'il eût fait un long voyage. Comme il n'étoit pas en état de se rendre en sa maison, Ebn Thaher lui fit préparer une chambre; afin qu'on ne fût point en peine de lui, il envoya dire à ses gens l'état & le lieu où il étoit. Il pria cependant le prince de Perse d'avoir l'esprit en repos, de commander chez lui, & d'y disposer à son gré de toutes choses. J'accepte de bon cœur les offres obligeantes que vous me faites, lui dit le prince; mais que je ne vous embarrasse pas, s'il vous plaît; je vous conjure de faire comme si je n'étois pas chez vous. Je

n'y voudrois pas demeurer un moment, ſi je croyois que ma préſence vous contraignît en la moindre choſe.

D'abord qu'Ebn Thaher eut un moment pour ſe reconnoître, il apprit à ſa famille tout ce qui s'étoit paſſé au palais de Schemſelnihar, & finit ſon récit en remerciant dieu de l'avoir délivré du danger qu'il avoit couru. Les principaux domeſtiques du prince de Perſe vinrent recevoir ſes ordres chez Ebn Thaher, & l'on y vit bientôt arriver pluſieurs de ſes amis qu'ils avoient avertis de ſon indiſpoſition. Ses amis paſsèrent la meilleure partie de la journée avec lui ; & ſi leur entretien ne put effacer les triſtes idées qui cauſoient ſon mal, il en tira du moins cet avantage, qu'elles lui donnèrent quelque relâche. Il vouloit prendre congé d'Ebn Thaher ſur la fin du jour ; mais ce fidèle ami lui trouva encore tant de foibleſſe, qu'il l'obligea d'attendre au lendemain. Cependant, pour contribuer à le réjouir, il lui donna le ſoir un concert de voix & d'inſtrumens ; mais ce concert ne ſervit qu'à rappeler dans la mémoire du prince celui du ſoir précédent, & irrita ſes ennuis au lieu de les ſoulager, de ſorte que le jour ſuivant ſon mal parut avoir augmenté. Alors Ebn Thaher ne s'oppoſa plus au deſſein que le prince avoit de ſe retirer dans ſa maiſon. Il prit

ſoin lui-même de l'y faire porter; il l'accompagna, & quand il ſe vit ſeul avec lui dans ſon appartement, il lui repréſenta toutes les raiſons qu'il avoit de faire un généreux effort pour vaincre une paſſion dont la fin ne pouvoit être heureuſe ni pour lui ni pour la favorite. Ah! cher Ebn Thaher, s'écria le prince, qu'il vous eſt aiſé de donner ce conſeil, mais qu'il m'eſt difficile de le ſuivre! J'en conçois toute l'importance, ſans pouvoir en profiter. Je l'ai déjà dit, j'emporterai avec moi dans le tombeau l'amour que j'ai pour Schemſelnihar. Lorſque Ebn Thaher vit qu'il ne pouvoit rien gagner ſur l'eſprit du prince, il prit congé de lui & voulut ſe retirer.

Scheherazade, en cet endroit, voyant paroître le jour, garda le ſilence, & le lendemain, elle reprit ainſi ſon diſcours:

CXCIII^e NUIT.

LE prince de Perſe le retint. Obligeant Ebn Thaher, lui dit-il, ſi je vous ai déclaré qu'il n'étoit pas en mon pouvoir de ſuivre vos ſages conſeils, je vous ſupplie de ne pas m'en faire un crime, & de ne pas ceſſer pour cela de me donner des marques de votre amitié. Vous ne

ſauriez m'en donner une plus grande, que de m'inſtruire du deſtin de ma chère Schemſelnihar, ſi vous en apprenez des nouvelles. L'incertitude où je ſuis de ſon ſort, & les appréhenſions mortelles que me cauſe ſon évanouiſſement, m'entretiennent dans la langueur que vous me reprochez. Seigneur, lui répondit Ebn Thaher, vous devez eſpérer que ſon évanouiſſement n'aura pas eu de ſuite funeſte, & que ſa confidente viendra inceſſamment m'informer de quelle manière ſe ſera paſſée la choſe. D'abord que je ſaurai ce détail, je ne manquerai pas de venir vous en faire part.

Ebn Thaher laiſſa le prince dans cette eſpérance, & retourna chez lui, où il attendit inutilement tout le reſte du jour la confidente de Schemſelnihar. Il ne la vit pas même le lendemain. L'inquiétude où il étoit de ſavoir l'état de la ſanté du prince de Perſe, ne lui permit pas d'être plus long-tems ſans le voir. Il alla chez lui dans le deſſein de l'exhorter à prendre patience. Il le trouva au lit auſſi malade qu'à l'ordinaire, & environné d'un nombre d'amis & de quelques médecins qui employoient toutes les lumières de leur art pour découvrir la cauſe de ſon mal. Dès qu'il apperçut Ebn Thaher, il le regarda en ſouriant, pour lui témoigner deux choſes; l'une qu'il ſe réjouiſſoit de le voir; &

l'autre, combien ſes médecins, qui ne pouvoient deviner le ſujet de ſa maladie, ſe trompoient dans leurs raiſonnemens.

Les amis & les médecins ſe retirèrent les uns après les autres, de ſorte qu'Ebn Thaher demeura ſeul avec le malade. Il s'approcha de ſon lit pour lui demander comment il ſe trouvoit depuis qu'il ne l'avoit vu. Je vous dirai, lui répondit le prince, que mon amour qui prend continuellement de nouvelles forces, & l'incertitude de la deſtinée de l'aimable Schemſelnihar, augmentent mon mal à chaque moment, & me mettent dans un état qui afflige mes parens & mes amis, & déconcerte mes médecins qui n'y comprennent rien. Vous ne ſauriez croire, ajouta-t-il, combien je ſouffre de voir tant de gens qui m'importunent, & que je ne puis chaſſer honnêtement. Vous êtes le ſeul dont je ſens que la compagnie me ſoulage; mais enfin ne me diſſimulez rien, je vous en conjure. Quelles nouvelles m'apportez-vous de Schemſelnihar? Avez-vous vu ſa confidente? Que vous a-t-elle dit? Ebn Thaher répondit qu'il ne l'avoit pas vue; & il n'eut pas plutôt appris au prince cette triſte nouvelle, que les larmes lui vinrent aux yeux; il ne put repartir un ſeul mot, tant il avoit le cœur ſerré. Prince, reprit alors Ebn Thaher, permettez-moi de vous remontrer que vous êtes trop ingénieux

à vous tourmenter. Au nom de dieu, essuyez vos larmes, quelqu'un de vos gens peut entrer en ce moment, & vous savez avec quel soin vous devez cacher vos sentimens, qui pourroient être démêlés par-là. Quelque chose que pût dire ce judicieux confident, il ne fut pas possible au prince de retenir ses pleurs. Sage Ebn Thaher, s'écria-t-il, quand l'usage de la parole lui fut revenu, je puis bien empêcher ma langue de révéler le secret de mon cœur; mais je n'ai pas de pouvoir sur mes larmes, dans un si grand sujet de craindre pour Schemselnihar. Si cet adorable & unique objet de mes désirs n'étoit plus au monde, je ne lui survivrois pas un moment. Rejetez une pensée si affligeante, répliqua Ebn Thaher; Schemselnihar vit encore, vous n'en devez pas douter. Si elle ne vous a pas fait savoir de ses nouvelles, c'est qu'elle n'en a pu trouver l'occasion, & j'espère que cette journée ne se passera point que vous n'en appreniez. Il ajouta à ce discours plusieurs autres choses consolantes; après quoi il se retira.

Ebn Thaher fut à peine de retour chez lui, que la confidente de Schemselnihar arriva. Elle avoit un air triste, & il en conçut un mauvais présage. Il lui demanda des nouvelles de sa maîtresse. Apprenez-moi auparavant des vôtres, lui répondit la confidente; car j'ai été dans une

grande peine de vous avoir vu partir dans l'état où étoit le prince de Perse. Ebn Thaher lui raconta ce qu'elle vouloit savoir ; & lorsqu'il eut achevé, l'esclave prit la parole : Si le prince de Perse, lui dit-elle, a souffert & souffre encore pour ma maîtresse, elle n'a pas moins de peine que lui. Après que je vous eus quitté, poursuivit-elle, je retournai au sallon, où je trouvai que Schemselnihar n'étoit pas encore revenue de son évanouissement, quelque soulagement qu'on eût tâché de lui apporter. Le calife étoit assis près d'elle, avec toutes les marques d'une véritable douleur ; il demandoit à toutes les femmes, & à moi particulièrement, si nous n'avions aucune connoissance de la cause de son mal ; mais nous gardâmes le secret, & nous lui dîmes toute autre chose que ce que nous n'ignorions pas. Nous étions cependant toutes en pleurs de la voir souffrir si long-tems, & nous n'oublions rien de tout ce que nous pouvions imaginer pour la secourir. Enfin il étoit bien minuit lorsqu'elle revint à elle. Le calife, qui avoit eu la patience d'attendre ce moment, en témoigna beaucoup de joie, & demanda à Schemselnihar d'où ce mal pouvoit lui être venu. Dès qu'elle entendit sa voix, elle fit un effort pour se mettre sur son séant ; & après lui avoir baisé les piés avant qu'il pût l'en empêcher : Sire, dit-elle, j'ai à me

plaindre du ciel de ce qu'il ne m'a pas fait la grâce entière de me laiſſer expirer aux piés de votre majeſté, pour vous marquer par-là juſqu'à quel point je ſuis pénétrée de vos bontés.

Je ſuis bien perſuadé que vous m'aimez, lui dit le calife ; mais je vous commande de vous conſerver pour l'amour de moi : vous avez apparemment fait aujourd'hui quelque excès qui vous aura cauſé cette indiſpoſition ; prenez-y garde, & je vous prie de vous en abſtenir une autre fois. Je ſuis bien-aiſe de vous voir en meilleur état, & je vous conſeille de paſſer ici la nuit, au lieu de retourner à votre appartement, de crainte que le mouvement ne vous ſoit contraire. A ces mots, il ordonna qu'on apportât un doigt de vin qu'il lui fit prendre pour lui donner des forces. Après cela, il prit congé d'elle, & ſe retira dans ſon appartement.

Dès que le calife fut parti, ma maîtreſſe me fit ſigne de m'approcher. Elle me demanda de vos nouvelles avec inquiétude. Je l'aſſurai qu'il y avoit long-tems que vous n'étiez plus dans le palais, & lui mis l'eſprit en repos de ce côté-là. Je me gardai bien de lui parler de l'évanouiſſement du prince de Perſe, de peur de la faire retomber dans l'état d'où nos ſoins l'avoient tirée avec tant de peine ; mais ma précaution fut inutile, comme vous l'allez entendre. Prince, s'é-

cria-t-elle alors, je renonce déformais à tous les plaifirs, tant que je ferai privée de celui de ta vue : fi j'ai bien pénétré dans ton cœur, je ne fais que fuivre ton exemple. Tu ne cefferas de verfer des larmes, que tu ne m'ayes retrouvée; il eft jufte que je pleure & que je m'afflige jufqu'à ce que tu fois rendu à mes vœux. En achevant ces paroles, qu'elle prononça d'une manière qui marquoit la violence de fa paffion, elle s'évanouit une feconde fois entre mes bras.

En cet endroit, Scheherazade voyant paroître le jour, ceffa de parler. La nuit fuivante, elle pourfuivit de cette forte :

CXCIV[e] NUIT.

LA confidente de Schemfelnihar continua de raconter à Ebn Thaher tout ce qui étoit arrivé à fa maîtreffe depuis fon premier évanouiffement. Nous fûmes encore long-tems, dit-elle, à la faire revenir mes compagnes & moi. Elle revint enfin ; alors je lui dis : Madame, êtes-vous donc réfolue de vous laiffer mourir, & de nous faire mourir nous-mêmes avec vous ? Je vous fupplie au nom du prince de Perfe, pour qui vous avez intérêt de vivre, de vouloir conferver vos jours. De grâce, laiffez-vous perfuader,

& faites les efforts que vous vous devez à vous-même, à l'amour du prince, & à notre attachement pour vous. Je vous ſuis bien obligée, reprit-elle, de vos ſoins, de votre zèle & de vos conſeils. Mais, hélas! peuvent-ils m'être utiles? Il ne nous eſt pas permis de nous flatter de quelque eſpérance, & ce n'eſt que dans le tombeau que nous devons attendre la fin de nos tourmens. Une de mes compagnes voulut la détourner de ſes triſtes penſées en chantant un air ſur ſon luth; mais elle lui impoſa ſilence, & lui ordonna, comme à toutes les autres, de ſe retirer. Elle ne retint que moi pour paſſer la nuit avec elle. Quelle nuit, ô ciel! elle la paſſa dans les pleurs & dans les gémiſſemens; & nommant ſans ceſſe le prince de Perſe, elle ſe plaignoit du ſort qui l'avoit deſtinée au calife qu'elle ne pouvoit aimer, & non pas à lui qu'elle aimoit éperdument.

Le lendemain, comme elle n'étoit pas commodément dans le ſallon, je l'aidai à paſſer dans ſon appartement, où elle ne fut pas plutôt arrivée, que tous les médecins du palais vinrent la voir par ordre du calife; & ce prince ne fut pas long-tems ſans venir lui-même. Les remèdes que les médecins ordonnèrent à Schemſelnihar, firent d'autant moins d'effet, qu'ils ignoroient la cauſe de ſon mal; & la contrainte

où la mettoit la préfence du calife, ne faifoit que l'augmenter. Elle a pourtant un peu repofé cette nuit; & d'abord qu'elle a été éveillée, elle m'a chargée de vous venir trouver pour apprendre des nouvelles du prince de Perfe. Je vous ai déjà informée de l'état où il eft, lui dit Ebn Thaher; ainfi retournez vers votre maîtreffe, & l'affurez que le prince de Perfe attendoit de fes nouvelles avec la même impatience qu'elle en attendoit de lui. Exhortez-la fur-tout à fe modérer & à fe vaincre, de peur qu'il ne lui échappe devant le calife quelque parole qui pourroit nous perdre avec elle. Pour moi, reprit la confidente, je vous l'avoue, je crains tout de fes tranfports; j'ai pris la liberté de lui dire ce que je penfois là-deffus, & je fuis perfuadée qu'elle ne trouvera pas mauvais que je lui parle encore de votre part.

Ebn Thaher, qui ne faifoit que d'arriver de chez le prince de Perfe, ne jugea point à propos d'y retourner fitôt, & de négliger des affaires importantes qui lui étoient furvenues en rentrant chez lui; il y alla feulement fur la fin du jour. Le prince étoit feul, & ne fe portoit pas mieux que le matin. Ebn Thaher, lui dit-il en le voyant paroître, vous avez, fans doute, beaucoup d'amis; mais ces amis ne connoiffent pas ce que vous valez, comme vous me

le faites connoître par votre zèle, par vos soins & par les peines que vous vous donnez lorsqu'il s'agit de les obliger. Je suis confus de tout ce que vous faites pour moi avec tant d'affection, & je ne sais comment je pourrai m'acquitter envers vous. Prince, lui répondit Ebn Thaher, laissons-là ce discours, je vous en supplie : je suis prêt non-seulement à donner un de mes yeux pour vous en conserver un, mais même à sacrifier ma vie pour la vôtre. Ce n'est pas de quoi il s'agit présentement; je viens vous dire que Schemselnihar m'a envoyé sa confidente pour me demander de vos nouvelles, & en même tems pour m'informer des siennes. Vous jugez bien que je ne lui ai rien dit qui ne lui ait confirmé l'excès de votre amour pour sa maîtresse, & la constance avec laquelle vous l'aimez. Ebn Thaher lui fit ensuite un détail exact de tout ce que lui avoit dit l'esclave confidente. Le prince l'écouta avec tous les différens mouvemens de crainte, de jalousie, de tendresse & de compassion que son discours lui inspira, faisant sur chaque chose qu'il entendoit, toutes les réflexions affligeantes ou consolantes dont un amant aussi passionné qu'il étoit, pouvoit être capable.

Leur conversation dura si long-tems, que la nuit se trouvant fort avancée, le prince de Perse

obligea Ebn Thaher à demeurer chez lui. Le lendemain matin, comme ce fidèle ami s'en retournoit au logis, il vit venir à lui une femme qu'il reconnut pour la confidente de Schemselnihar, & qui l'ayant abordé, lui dit : Ma maîtreſſe vous ſalue, & je viens vous prier de ſa part de rendre cette lettre au prince de Perſe. Le zélé Ebn Thaher prit la lettre & retourna chez le prince accompagné de l'eſclave confidente.

Scheherazade ceſſa de parler en cet endroit, à cauſe du jour qu'elle vit paroître. Elle reprit la ſuite de ſon diſcours la nuit ſuivante, & dit au ſultan des Indes :

CXCV^e NUIT.

SIRE, quand Ebn Thaher fut entré chez le prince de Perſe avec la confidente de Schemſelnihar, il la pria de demeurer un moment dans l'antichambre, & de l'attendre. Dès que le prince l'apperçut, il lui demanda avec empreſſement, quelle nouvelle il avoit à lui annoncer. La meilleure que vous puiſſiez apprendre, lui répondit Ebn Thaher; on vous aime auſſi chèrement que vous aimez. La confidente de Schemſelnihar eſt dans votre antichambre; elle vous apporte

apporte une lettre de ſa part de ſa maîtreſſe : elle n'attend que vos ordres pour entrer. Qu'elle entre, s'écria le prince avec un tranſport de joie. En diſant cela, il ſe mit ſur ſon ſéant pour la recevoir.

Comme les gens du prince étoient ſortis de la chambre d'abord qu'ils avoient vu Ebn Thaher, afin de le laiſſer ſeul avec leur maître, Ebn Thaher alla ouvrir la porte lui-même, & fit entrer la confidente. Le prince la reconnut, & la reçut d'une manière fort obligeante. Seigneur, lui dit-elle, je ſais tous les maux que vous avez ſoufferts depuis que j'eus l'honneur de vous conduire au bateau qui vous attendoit pour vous ramener; mais j'eſpère que la lettre que je vous apporte, contribuera à votre guériſon. A ces mots, elle lui préſenta la lettre. Il la prit ; & après l'avoir baiſée pluſieurs fois, il l'ouvrit, & lut les paroles ſuivantes :

LETTRE

De Schemſelnihar, au prince de Perſe Ali Ebn Becar.

« LA perſonne qui vous rendra cette lettre » vous dira de mes nouvelles mieux que moi- » même, car je ne me connois plus depuis que

» j'ai cessé de vous voir. Privée de votre pré-
» sence, je cherche à me tromper en vous en-
» tretenant par ces lignes mal formées, avec le
» même plaisir que si j'avois le bonheur de vous
» parler.

» On dit que la patience est un remède à
» tous les maux, & toutefois elle aigrit les
» miens au lieu de les soulager. Quoique votre
» portrait soit profondément gravé dans mon
» cœur, mes yeux souhaitent d'en revoir in-
» cessamment l'original, & ils perdront toute
» leur lumière, s'il faut qu'ils en soient encore
» long-tems privés. Puis-je me flatter que les
» vôtres ayent la même impatience de me voir?
» Oui, je le puis; ils me l'ont fait assez con-
» noître par leurs tendres regards. Que Schem-
» selnihar seroit heureuse, & que vous seriez
» heureux, prince, si mes désirs, qui sont con-
» formes aux vôtres, n'étoient pas traversés par
» des obstacles insurmontables! Ces obstacles
» m'affligent d'autant plus vivement, qu'ils vous
» affligent vous-même.

» Ces sentimens que mes doigts tracent, &
» que j'exprime avec un plaisir incroyable, en
» les répétant plusieurs fois, partent du plus
» profond de mon cœur, & de la blessure in-
» curable que vous y avez faite; blessure que
» je bénis mille fois, malgré le cruel ennui

» que je souffre de votre absence. Je compterois pour rien tout ce qui s'oppose à nos amours, s'il m'étoit seulement permis de vous voir quelquefois en liberté : je vous posséderois alors ; que pourrois-je souhaiter de plus ?

» Ne vous imaginez pas que mes paroles disent plus que je ne pense. Hélas ! de quelques expressions que je puisse me servir, je sens bien que je pense plus de choses que je ne vous en dis. Mes yeux, qui sont dans une merveille continuelle, & qui versent incessamment des pleurs en attendant qu'ils vous revoyent ; mon cœur affligé qui ne désire que vous seul ; les soupirs qui m'échappent toutes les fois que je pense à vous, c'est-à-dire, à tout moment ; mon imagination qui ne me représente plus d'autre objet que mon cher prince ; les plaintes que je fais au ciel de la rigueur de ma destinée ; enfin, ma tristesse, mes inquiétudes, mes tourmens qui ne me donnent aucun relâche depuis que je vous ai perdu de vue, sont garans de ce que je vous écris.

» Ne suis-je pas bien malheureuse d'être née pour aimer, sans espérance de jouir de ce que j'aime ? Cette pensée désolante m'accable à un point, que j'en mourrois, si je n'étois pas

» persuadée que vous m'aimez. Mais une si douce » consolation balance mon désespoir & m'attache à la vie. Mandez-moi que vous m'aimez » toujours ; je garderai votre lettre précieu» sement ; je la lirai mille fois le jour ; je souf» frirai mes maux avec moins d'impatience. Je » souhaite que le ciel cesse d'être irrité contre » nous, & nous fasse trouver l'occasion de nous » dire sans contrainte que nous nous aimons, » & que nous ne cesserons jamais de nous ai» mer. Adieu. Je salue Ebn Thaber, à qui » nous avons tant d'obligation l'un & l'autre ».

CXCVI^e NUIT.

LE prince de Perse ne se contenta pas d'avoir lu une fois cette lettre ; il lui sembla qu'il l'avoit lue avec trop peu d'attention. Il la relut plus lentement, & en lisant, tantôt il poussoit de tristes soupirs, tantôt il versoit des larmes, & tantôt il faisoit éclater des transports de joie & de tendresse, selon qu'il étoit touché de ce qu'il lisoit. Enfin il ne se lassoit point de parcourir des yeux des caractères tracés par une si chère main ; & il se préparoit à les lire pour la troisième fois, lorsqu'Ebn Thaher lui repré-

ſenta que la confidente n'avoit pas de tems à perdre, & qu'il devoit ſonger à faire réponſe. Hélas ! s'écria le prince, comment voulez-vous que je faſſe réponſe à une lettre ſi obligeante? En quels termes m'exprimerai-je dans le trouble où je ſuis ? J'ai l'eſprit agité de mille penſées cruelles, & mes ſentimens ſe détruiſent au moment que je les ai conçus, pour faire place à d'autres. Pendant que mon corps ſe reſſent des impreſſions de mon ame, comment pourrai-je tenir le papier & conduire la canne (1) pour former les lettres ?

En parlant ainſi, il tira d'un petit bureau qu'il avoit près de lui, du papier, une canne taillée, & un cornet où il y avoit de l'encre.

Scheherazade appercevant le jour en cet endroit, interrompit ſa narration. Elle en reprit la ſuite le lendemain, & dit à Schahriar :

---

(1) Les arabes, les perſans & les turcs, quand ils écrivent, tiennent le papier de la main gauche, appuyé ordinairement ſur le genou, & écrivent de la main droite avec une petite canne taillée & fendue comme nos plumes. Cette ſorte de canne eſt creuſe, & reſſemble à nos roſeaux, mias elle a plus de conſiſtance.



CXCVII[e] NUIT.

SIRE, le prince de Perse, avant que d'écrire, donna la lettre de Schemselnihar à Ebn Thaher, & le pria de la tenir ouverte pendant qu'il écriroit, afin qu'en jetant les yeux dessus, il vît mieux ce qu'il y devoit répondre. Il commença d'écrire; mais les larmes qui lui tomboient des yeux sur son papier, l'obligèrent plusieurs fois de s'arrêter pour les laisser couler librement. Il acheva enfin sa lettre, & la donnant à Ebn Thaher : Lisez-la, je vous prie, lui dit-il, & me faites la grâce de voir si le désordre où est mon esprit, m'a permis de faire une réponse favorable. Ebn Thaher la prit, & lut ce qui suit :

RÉPONSE

Du prince de Perse, à la lettre de Schemselnihar.

« J'ÉTOIS plongé dans une affliction mortelle lorsqu'on m'a rendu votre lettre. A la voir » seulement, j'ai été transporté d'une joie que » je ne puis vous exprimer ; & à la vue des ca- » ractères tracés par votre belle main, mes yeux

» ont reçu une lumiere plus vive que celle qu'ils
» avoient perdue, lorſque les vôtres ſe fermè-
» rent ſubitement aux piés de mon rival. Les
» paroles que contient cette obligeante lettre,
» ſont autant de rayons lumineux qui ont diſſi-
» pé les ténèbres dont mon ame étoit obſcur-
» cie. Elles m'apprennent combien vous ſouf-
» frez pour l'amour de moi, & me font con-
» noître auſſi que vous n'ignorez pas que je ſouf-
» fre pour vous, & par là, elles me conſolent
» dans mes maux. D'un côté, elles me font ver-
» ſer des larmes abondamment, & de l'autre,
» elles embraſent mon cœur d'un feu qui le ſou-
» tient, & m'empêchent d'expirer de douleur.
» Je n'ai pas eu un moment de repos depuis
» notre cruelle ſéparation. Votre lettre ſeule
» apporta quelque ſoulagement à mes peines.
» J'ai gardé un morne ſilence juſqu'au moment
» que je l'ai reçue : elle m'a redonné la paro-
» le. J'étois enſeveli dans une mélancolie pro-
» fonde, elle m'a inſpiré une joie qui a d'abord
» éclaté dans mes yeux & ſur mon viſage. Mais
» ma ſurpriſe de recevoir une faveur que je
» n'ai point encore méritée, a été ſi grande,
» que je ne ſavois par où commencer pour vous
» en marquer ma reconnoiſſance. Enfin, après
» l'avoir baiſée pluſieurs fois, comme un gage
» précieux de vos bontés, je l'ai lue & relue,

» & suis demeuré confus de l'excès de mon bonheur. Vous voulez que je vous mande que je » vous aime toujours, ah ! quand je ne vous » aurois pas aimée aussi parfaitement que je vous » aime, je ne pourrois m'empêcher de vous » adorer après toutes les marques que vous me » donnez d'un amour si peu commun. Oui, je » vous aime, ma chère ame, & ferai gloire de » brûler toute ma vie du beau feu que vous » avez allumé dans mon cœur. Je ne me plaindrai jamais de la vive ardeur dont je sens » qu'il me consume ; & quelque rigoureux que » soient les maux que votre absence me cause, » je les supporterai constamment, dans l'espérance de vous voir un jour. Plût à dieu que » ce fût dès aujourd'hui, & qu'au lieu de vous » envoyer ma lettre, il me fût permis d'aller » vous assurer que je meurs d'amour pour vous ! » Mes larmes m'empêchent de vous en dire » davantage. Adieu ».

Ebn Thaher ne put lire ces dernières lignes sans pleurer lui-même. Il remit la lettre entre les mains du prince de Perse, en l'assurant qu'il n'y avoit rien à corriger. Le prince la ferma, & quand il l'eut cachetée : Je vous prie de vous approcher, dit-il à la confidente de Schemselnihar qui étoit un peu éloignée de lui ; voici la réponse que je fais à la lettre de votre chère

maîtreſſe. Je vous conjure de la lui porter, & de la ſaluer de ma part. L'eſclave confidente prit la lettre, & ſe retira avec Ebn Thaher.

En achevant ces mots, la ſultane des Indes voyant paroître le jour, ſe tut, & la nuit ſuivante, elle continua de cette manière :

CXCVIII[e] NUIT.

EBN Thaher, après avoir marché quelque tems avec l'eſclave confidente, la quitta, & retourna dans ſa maiſon, où il ſe mit à rêver profondément à l'intrigue amoureuſe dans laquelle il ſe trouvoit malheureuſement engagé. Il ſe repréſenta que le prince de Perſe & Schemſelnihar, malgré l'intérêt qu'ils avoient de cacher leur intelligence, ſe ménageoient avec ſi peu de diſcrétion, qu'elle pourroit bien n'être pas long-temps ſecrette. Il tira delà toutes les conſéquences qu'un homme de bon ſens en devoit tirer. Si Schemſelnihar, ſe diſoit-il à lui-même, étoit une dame du commun, je contribuerois de tout mon pouvoir à rendre heureux ſon amant & elle ; mais c'eſt la favorite du calife, & il n'y a perſonne qui puiſſe impunément entreprendre de plaire à ce qu'il

aime. Sa colere tombera d'abord sur Schemselnihar ; il en coûtera la vie au prince de Perse, & je serai enveloppé dans son malheur. Cependant j'ai mon honneur, mon repos, ma famille & mon bien à conserver ; il faut donc, pendant que je le puis, me délivrer d'un si grand péril.

Il fut occupé de ces pensées durant tout ce jour-là. Le lendemain matin, il alla chez le prince de Perse dans le dessein de faire un dernier effort pour l'obliger à vaincre sa passion. Effectivement, il lui représenta ce qu'il lui avoit déja inutilement représenté, qu'il feroit beaucoup mieux d'employer tout son courage à détruire le penchant qu'il avoit pour Schemselnihar, que de s'y laisser entraîner ; que ce penchant étoit d'autant plus dangereux, que son rival étoit plus puissant. Enfin, seigneur, ajouta-t-il, si vous m'en croyez, vous ne songerez qu'à triompher de votre amour ; autrement vous courez risque de vous perdre avec Schemselnihar, dont la vie vous doit être plus chère que la vôtre. Je vous donne ce conseil en ami, & quelque jour vous m'en remercierez.

Le prince écouta Ebn Thaher assez impatiemment ; néanmoins il le laissa dire tout ce qu'il voulut : mais prenant la parole à son tour : Ebn Thaher, lui dit-il, croyez-vous que je puisse ces-

ſer d'aimer Schemſelnihar, qui m'aime avec tant de tendreſſe ? Elle ne craint pas d'expoſer ſa vie pour moi, & vous voulez que le ſoin de conſerver la mienne ſoit capable de m'occuper? non ; quelque malheur qui puiſſe m'arriver, je veux aimer Schemſelnihar juſqu'au dernier ſoupir.

Ebn Thaher, choqué de l'opiniâtreté du prince de Perſe, le quitta aſſez bruſquement, & ſe retira chez lui, où, rappelant dans ſon eſprit ſes réflexions du jour précédent, il ſe mit à ſonger fort ſérieuſement au parti qu'il avoit à prendre. Pendant ce tems-là, un jouaillier de ſes intimes amis le vint voir. Ce jouaillier s'étoit apperçu que la confidente de Schemſelnihar alloit chez Ebn Thaher plus ſouvent qu'à l'ordinaire, & qu'Ebn Thaher étoit preſque toujours avec le prince de Perſe, dont la maladie étoit ſue de tout le monde, ſans toutefois qu'on en connût la cauſe ; tout cela lui avoit donné des ſoupçons. Comme Ebn Thaher lui parut rêver, il jugea bien que quelque affaire importante l'embarraſſoit; & croyant être au fait, il lui demanda ce que lui vouloit l'eſclave confidente de Schemſelnihar. Ebn Thaher demeura un peu interdit à cette demande, & voulut diſſimuler, en lui diſant que c'étoit pour une bagatelle qu'elle venoit ſi ſouvent chez lui. Vous ne me parlez pas ſincére-

ment, lui répliqua le jouaillier, & vous m'allez persuader par votre dissimulation, que cette bagatelle est une affaire plus importante que je ne l'ai cru d'abord.

Ebn Thaher, voyant que son ami le pressoit si fort, lui dit : Il est vrai que cette affaire est de la dernière conséquence. J'avois résolu de la tenir secrette ; mais comme je sais l'intérêt que vous prenez à tout ce qui me regarde, j'aime mieux vous en faire confidence, que de vous laisser penser là-dessus ce qui n'est pas. Je ne vous recommande point le secret, vous connoîtrez par ce que je vais vous dire, combien il est impossible de le garder. Après ce préambule, il lui raconta les amours de Schemselnihar & du prince de Perse. Vous savez, ajouta-t-il ensuite, en quelle considération je suis à la cour & dans la ville auprès des plus grands seigneurs & des dames les plus qualifiées. Quelle honte pour moi si ces téméraires amours venoient à être découvertes ! Mais que dis-je ? ne serions-nous pas perdus toute ma famille & moi ? Voilà ce qui m'embarrasse le plus ; mais je viens de prendre mon parti. Il m'est dû, & je dois ; je vais travailler incessamment à satisfaire mes créanciers & à recouvrer mes dettes ; & après que j'aurai mis tout mon bien en sûreté, je me retirerai à Balsora,

où je demeurerai jusqu'à ce que la tempête que je prévois, soit passée. L'amitié que j'ai pour Schemselnihar & pour le prince de Perse, me rend très-sensible au mal qui peut leur arriver; je prie dieu de leur faire connoître le danger où ils s'exposent, & de les conserver; mais si leur mauvaise destinée veut que leurs amours aillent à la connoissance du calife, je serai au moins à couvert de son ressentiment; car je ne les crois pas assez méchans pour vouloir m'envelopper dans leur malheur. Leur ingratitude seroit extrême si cela arrivoit; ce seroit mal payer les services que je leur ai rendus, & les bons conseils que je leur ai donnés, particulièrement au prince de Perse, qui pourroit se tirer encore du précipice, lui & sa maîtresse, s'il le vouloit. Il lui est aisé de sortir de Bagdad comme moi, & l'absence le dégageroit insensiblement d'une passion qui ne fera qu'augmenter tant qu'il s'obstinera à y demeurer.

Le jouaillier entendit avec une extrême surprise le récit que lui fit Ebn Thaher. Ce que vous venez de me raconter, lui dit-il, est d'une si grande importance, que je ne puis comprendre comment Schemselnihar & le prince de Perse ont été capables de s'abandonner à un amour si violent. Quelque penchant qui les entraîne l'un vers l'autre, au lieu d'y céder lâchement,

ils devoient y résister, & faire un meilleur usage de leur raison. Ont-ils pu s'étourdir sur les suites fâcheuses de leur intelligence ? Que leur aveuglement est déplorable ! J'en vois comme vous toutes les conséquences. Mais vous êtes sage & prudent, & j'approuve la résolution que vous avez formée ; c'est par-là seulement que vous pouvez vous dérober aux événemens funestes que vous avez à craindre. Après cet entretien, le jouaillier se leva, & prit congé d'Ebn Thaher.

Sire, dit en cet endroit Scheherazade, le jour que je vois paroître, m'empêche d'entretenir votre majesté plus long-tems. Elle se tut, & le lendemain, elle reprit la suite de sa narration.

Fin du huitième Volume.

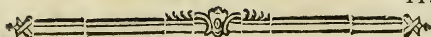


TABLE DES CONTES,

TOME HUITIÈME.

MILLE ET UNE NUITS.

Fin de la Table.

